This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

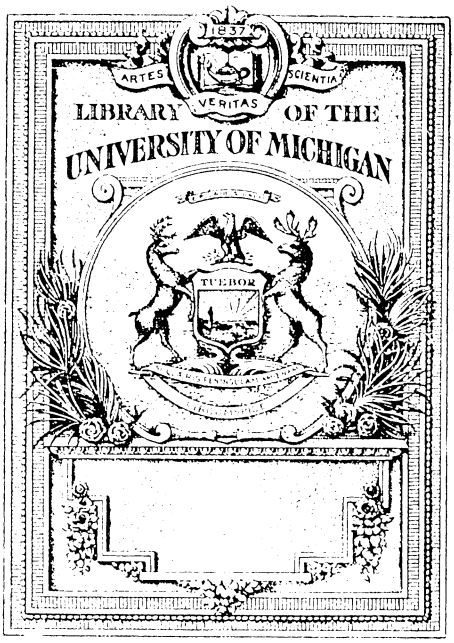
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381133


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Hosted by Google

8401.6
A46
B34

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Bruxelles, typ. de M. Weissenbruch, rue du Poinçon, 45.

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— DOUZIÈME ANNÉE —

TOME XXXVI

BRUXELLES
Librairie C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1880

Hosted by Google

Hosted by Google

EUGÈNE VAN BEMMEL

La *Revue de Belgique* est de nouveau en deuil : Eugène Van Bemmel n'est plus! Les lettres belges perdent un de leurs représentants les plus distingués; l'Université de Bruxelles un de ses professeurs les plus sympathiques; la jeunesse, son guide le plus sûr et le plus autorisé dans les choses de l'art, de l'esprit et du goût.

Van Bemmel était écrivain, mais il était avant tout professeur. Ce caractère domine, pour ainsi dire, sa personnalité. Il aimait à tenir école, s'il est permis de s'exprimer de la sorte; il était heureux d'être entouré de disciples, il attirait les collaborateurs, recherchant surtout les débutants, sur lesquels il exerçait une réelle influence et qui s'accoutumaient à voir en lui un maître plein de bienveillance. Tous acceptaient avec empressement cette sorte de magistrature qu'il exerçait dans son cabinet tout autant que dans sa chaire.

A qui faudra-t-il rappeler les qualités qui distinguaient les leçons de Van Bemmel?

Trente et une générations d'étudiants ont passé sur les bancs de l'Université depuis qu'en l'année 1849, il accepta le cours de littérature française. Sur tous les points du pays et dans toutes les situations sociales, l'on compte des élèves du professeur aimé qui savait inspirer à son auditoire la

383904
Hosted by Google

passion du vrai et du beau, qui lui communiquait cet enthousiasme dont il brûlait lui-même pour les grandes œuvres de la pensée humaine.

Ce qu'il était dans l'enseignement supérieur, il l'était aussi ailleurs, dans les établissements privés ou à l'École normale d'instituteurs et d'institutrices de la ville de Bruxelles, partout où il trouvait l'occasion de témoigner de son dévouement pour la grande cause de l'instruction populaire.

Sa parole douce, claire, avec des intonations presque féminines, avait le don de charmer. Exempt de pédantisme, son cours constituait une suite de causeries vives d'allure, pleines de verve, parsemées de saillies, gardant cette saveur littéraire, ce bon ton et cette élégance qui dénotent un commerce assidu avec les auteurs du grand siècle.

Son enseignement n'avait rien de systématique, il n'avait de parti pris contre aucune école et se bornait à blâmer dans chacune d'elles les intempérances et les exagérations dont il était l'adversaire par tempérament plus encore que par conviction.

L'un des premiers élèves de l'Université de Bruxelles, où il entrait prendre sa première inscription il y a quarante ans, il était appelé de bonne heure à l'honneur d'y professer. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il instruisait des auditeurs dont il était à peine l'aîné. Son succès fut vif, il fut durable. On peut dire qu'il contribua largement à l'éclat de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles.

Et pourtant, cet esprit gaulois, qui connaissait à fond toutes les finesses de la langue française, était un Flamand, un Flamand de race et de naissance. Fils d'un père qui conquit lui-même, au commencement du siècle, une certaine notoriété par ses écrits, il vit le jour en la ville de Gand, le 16 avril 1824.

Il aimait d'ailleurs à rappeler ses origines. On sait qu'en 1858, il fut l'un des fondateurs des *Vlamingen vooruit*, qui le choisirent pour leur président. Ses sympathies étaient acquises aux revendications raisonnables et légitimes de la cause flamande. Il eût voulu voir ses amis s'attacher davan-

Hosted by Google

tage à profiter de l'idiome national de la moitié de la Belgique pour propager au sein des populations les idées de tolérance et de progrès dont il était l'apôtre fervent.

D'autres réussiront mieux peut-être dans cette tâche ardue, mais nul n'y apportera plus de zèle, plus d'élan, ni surtout plus de désintéressement.

Nous venons d'écrire le mot de désintéressement : ce mot marque un des plus beaux côtés de son caractère et résume, pour ainsi dire, toute sa vie. Deux fois, il refusa des situations plus brillantes, pour ne point se séparer des œuvres auxquelles il s'était attaché ni des amis auxquels il s'était associé.

Sans doute, il eût pu, il y a longtemps, se faire un marchepied de sa popularité et chercher dans la politique des succès plus retentissants. Il préféra vivre modestement au milieu de ses livres et de ses amis, de cette douce existence de famille qu'embellissait autrefois une compagne adorée, de cette paix du foyer qui, après la rupture prématurée de cette union, s'alimentait pour lui de l'affection de ses deux enfants.

Ses opinions étaient connues. Démocrate décidé, malgré sa nature patricienne, il cachait avec soin les titres de noblesse qu'il pouvait porter légitimement et au grand jour, dédaignant les parchemins qu'apportent les hasards de la naissance.

Sa participation à la politique militante fut de courte durée. Elle se manifesta surtout par son passage à la rédaction de *l'Observateur*, journal qui joua son rôle il y a un quart de siècle, et dans lequel il manifesta des qualités de polémiste qu'on n'eût pas soupçonnées chez une nature aussi conciliante.

Il borna, pour ainsi dire, ses ambitions au rôle qu'il joua dans des sphères modestes, lorsqu'il accepta une place au conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode et s'y dévoua à toutes les institutions qui tenaient à l'éducation des masses et qui tendaient particulièrement à relever dans le peuple le niveau du sentiment artistique.

Hosted by Google

Vers la fin de sa carrière, toutefois, il céda une fois aux sollicitations de son entourage et tenta de sortir de sa retraite, mû par la pensée qu'il aurait pu être utile dans nos assemblées parlementaires, à l'heure où les questions relatives à l'instruction occupent partout le premier rang.

Sa candidature, présentée tardivement, fut bien près de réussir. Mais cet échec confirma chez lui ses résolutions anciennes de se tenir à l'écart des luttes de parti.

Comprit-il que les agitations de la vie publique ne cadraient point avec son tempérament? S'aperçut-il que ces mêlées ardentes exigeaient autre chose que sa douceur native et sa délicatesse raffinée, qu'elles imposent à la fois plus d'âpreté dans l'attaque et moins de ménagement dans la riposte?

Il est possible, car après cette campagne, il retourna philosophiquement à ses chères études et à ses auteurs favoris, repliant ses ailes, comme l'oiseau après la tempête, et jurant de rester désormais fidèle aux seules occupations qui avaient jusque-là rempli et charmé sa vie.

Eugène Van Bemmel était, du reste, attaché à ses devoirs jusqu'à l'obstination, et les instances de ceux qui lui portaient le plus vif intérêt échouèrent contre une volonté de fer, lorsqu'il y a un an, devant les progrès de son mal, on essaya à maintes reprises d'alléger le fardeau de son travail. Non, il avait résolu de persévérer jusqu'au bout, et il est mort sur le champ de bataille, laissant dans sa chaire de professeur une place à peine refroidie.

Il est parti, le maître aimé. Mais au moins a-t-il laissé quelque chose pour perpétuer sa mémoire.

L'écrivain renaît dans ses écrits, et la postérité apprendra à retenir son nom.

Non pas que son œuvre soit si importante et qu'elle ait été à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre de lui.

Mais il aimait naturellement à s'effacer et il préférait indiquer aux autres la voie à suivre plutôt que d'y briller lui-même. La préoccupation constante de sa vie a été d'épurer le goût littéraire de la jeunesse. Il fondait des revues, il

Hosted by Google

organisait des publications pour grouper autour de lui tous ceux qu'il croyait animés du feu sacré, et c'était plaisir de le voir prodiguer ses conseils et ses encouragements aux plus humbles et aux plus obscurs, ranimant le courage des uns, modérant chez les autres les folles illusions et les naïves présomptions qui débordent dans les cœurs de vingt ans !

Son ouvrage le plus considérable est la *Revue trimestrielle*. Le premier volume remonte à 1854, le dernier porte la date de 1868. Il publia donc soixante volumes, renfermant des articles de toute nature sur les sujets les plus variés, concentrant pendant cette période presque toute l'activité littéraire de notre pays. Sans ressources pécuniaires, il accomplit là un véritable prodige, soutenu par une confiance que rien ne rebutait, animé par la conviction qu'une nationalité naissante doit trouver sa consécration dans le domaine de la pensée comme dans le domaine matériel.

A peu d'exceptions près, tous ceux qui tiennent une plume en Belgique ont passé par la *Revue trimestrielle*. Tous ont conservé le souvenir des conseils que l'aimable directeur savait leur donner avec une délicatesse infinie, tous ont trouvé en lui un collaborateur autant qu'un guide.

Lorsqu'il se résigna, devant ses occupations multiples, à abandonner cette publication, la *Revue trimestrielle* devint la *Revue de Belgique*, et notre recueil eut la bonne fortune de pouvoir placer le nom de Van Bemmel dans la liste de ses fondateurs et, quatre ans après, de ses directeurs.

Ce furent surtout des articles de critique qu'il signa dans nos colonnes. Jamais son tact ni sa science ne se démentirent dans ses appréciations, dont se souviennent nos lecteurs ; mais la bienveillance excessive qui caractérisait le fond de son âme le rendait peut-être moins propre à ce rôle, où l'indulgence doit faire place quelquefois à de justes sévérités.

Aussi cette tâche ne suffit-elle pas à son ambition. Il put enfin réaliser une idée conçue depuis longtemps, en élevant à la mère patrie un monument durable, un monument digne d'elle. La *Patria Belgica*, qui parut en trois volumes, est la glorification de ce que le peuple belge a produit dans tous les

Hosted by Google

domaines. Œuvre d'érudition, de style et de science, elle eut un succès sans précédent en Belgique et formera sans doute le plus beau titre de gloire de l'homme qui non seulement l'a dirigée, mais qui l'a imprégnée, dans chacune de ses parties, de sa sympathique personnalité.

La *Belgique illustrée, monumentale et pittoresque* est, en quelque sorte, le complément de la *Patria Belgica*. La mort a surpris Van Bemmel pendant le cours de la publication de cet ouvrage, mais comme il en avait lui-même préparé tous les matériaux, son œuvre ne restera pas inachevée et, jusqu'au dernier volume, elle portera son empreinte.

Ces recueils ne sont pas les seuls travaux de l'écrivain aimable que nous regrettons. Il fit paraître aussi plusieurs œuvres personnelles, dans les genres les plus divers, et dont quelques-unes ont un mérite réel.

Son début fut une étude sur la poésie provençale, écrite en vue d'un concours où il ne fut pas heureux. Le jury semble s'être effarouché outre mesure des tendances un peu paradoxales du jeune concurrent.

Plus tard, il publia le *Voyage à travers champs*, petit livre qui répandit le goût des voyages pédestres et découvrit les beautés de nos Ardennes à nos contemporains. Le *Guide de l'excursionniste* est devenu le vade-mecum indispensable du touriste sur les bords de la Meuse et vers les sites pittoresques du Luxembourg.

Citons aussi l'*Histoire de Saint-Josse-ten-Noode* et le *Boileau annoté*, qui dénote un critique sagace et un lettré de premier ordre.

Il s'aventura aussi dans un genre différent, lorsqu'abordant le domaine de l'imagination pure, il écrivit *Dom Placide*, histoire du dernier moine de l'abbaye de Villers.

La donnée était charmante, le cadre plein d'attrait. Si l'auteur s'était laissé aller aux élans de la passion, s'il avait creusé ses caractères au lieu de les esquisser, s'il avait traité ce sujet avec l'ampleur qu'il comportait, nul doute que nous n'eussions possédé là le roman le plus remarquable de notre littérature nationale. Mais la passion est absente dans ce

Hosted by Google

récit, qui eût exigé la verve d'un maître, et qui semble dicté par une jeune fille, sachant écrire avec élégance, mais ignorante des luttes de l'âme humaine. La timidité instinctive de Van Bemmel perce visiblement dans cette œuvre, où il recula devant les développements naturels du drame qu'il avait conçu.

Ces ruines de Villers-la-Ville avaient été étudiées par Van Bemmel avec un véritable amour. Nul plus que lui n'était à même de les reconstituer, d'en raconter l'histoire, d'en décrire les beautés superbes. L'essai qu'il tenta récemment, avec la collaboration de son ami, l'architecte Coulon, sera un jour connu et admiré du public compétent. On sait que le jury institué pour décerner le prix du Roi crut devoir se refuser à couronner cette œuvre, par des considérations qui ont étonné plus d'un esprit impartial.

Au terme de sa carrière, enfin, cette année même, Van Bemmel a signé deux volumes destinés à la Bibliothèque de l'Enseignement complémentaire. Son but était d'écrire des ouvrages qui pussent servir à la fois de manuels dans le cours des études et de livres de lecture pour les personnes qui avaient quitté les bancs de l'école. Il préparait une série de volumes qui rentraient dans cet ordre d'idées et qui étaient le fruit de ses études de trente ans. Il annonçait un Dictionnaire des Belgicismes, une Histoire comparée des littératures modernes, une Histoire politique contemporaine, une Histoire des beaux-arts depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, une Géographie pittoresque de la Belgique.

Il n'est malheureusement pas permis d'espérer qu'une main pieuse tire parti des matériaux qu'il avait réunis, toute publication de cette nature ayant été formellement défendue par ses volontés dernières.

Deux volumes de cette série ont vu le jour, un *Traité général de littérature française* et une *Histoire de Belgique* empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains. Le premier n'est ni un traité de l'art d'écrire, ni une histoire de la littérature, ni un recueil de morceaux choisis, mais une combinaison ingénieuse qui résume sous une

Hosted by Google

forme élégante les caractères divers des types qu'il a rassemblés.

Le second est une histoire vivante et réaliste, mais nécessairement épisodique, racontée, le plus souvent, par les contemporains et même par des témoins oculaires ou rapprochés. La parole est donnée successivement à César, à Grégoire de Tours, à Enginhard, à Ville-Hardouin, à Jean Van Heelu, à Froissart, à Chastelain, à Philippe de Commines, aux Archives du royaume, aux chroniqueurs. Le lecteur remonte ainsi sans fatigue aux sources de l'histoire et partage l'impression que les grands événements ont produite immédiatement après leur explosion. Le plan est original, il a été exécuté avec un tact exquis.

En même temps que paraissaient ces publications, la maladie dont Van Bemmel souffrait prenait un caractère aigu. Que de nuits il passa sans sommeil, que de souffrances il supporta avec un stoïcisme antique! Et cependant, esclave trop zélé de ce qu'il croyait être son devoir, il terminait ses cours, il allait siéger dans les jurys d'examen et, d'une voix éteinte, brisée par la douleur, il s'entretenait avec ses amis de ses travaux prochains.

Il est mort le 19 août dernier, à l'âge de 56 ans, portant sur ses traits fatigués la trace d'une vie de labeurs et d'une existence dont l'austérité ne lui épargna pas la souffrance.

Il est mort, laissant d'universels regrets, sans avoir soulevé une seule haine et laissant, à ceux qui ont la religion du souvenir, la mémoire d'un homme utile, aimable et ferme.

C'était, comme l'a répété sur sa tombe une voix amie, une barre d'acier dans un fourreau de velours!

X. Olin.

Hosted by Google

LA PATRIE DE 1830

POÈME COURONNÉ AU CONCOURS OUVERT PAR LA COMMISSION DES FÊTES

A la mémoire d'Eug. Van Bemmel.

I

Je l'aime et je voudrais être un de ses poètes,
Frères, pour remplir l'air des chants de notre amour,
Comme le carillon qui gazouille en nos fêtes
Ou comme le canon qui salue un beau jour.

Pour l'aimer au-dessus de tout, sainte chimère,
Dans ses moindres désirs, sans réserve obéis,
Faudrait-il qu'elle fût belle ? C'est une mère !
Attendrons-nous qu'il soit grand ? C'est notre pays !

On affecte souvent — cœurs larges que nous sommes ! —
D'être chez soi partout, excepté chez les siens ;
Moi, je suis du vulgaire et, pour aimer les hommes,
Je commence d'abord par mes concitoyens.

Fermée à la patrie, au monde ouvrir son âme,
C'est être philanthrope et n'avoir point d'amis.
Nargue-t-on son épouse en célébrant la femme ?
Aime-t-on les enfants sans adorer son fils ?

Hosted by Google

Je l'aime ! Et s'il vous plaît savoir pourquoi, — je l'aime
Parce que, pour le cœur qui s'y sent complété,
C'est la famille encor dans sa douceur extrême,
Et c'est dans un premier essai l'humanité.

Parce que... Mais quoi donc! Quand mai fleurit la berge,
Sous les grâces du vrai lorsque l'art resplendit,
Devant l'enchantement d'un sourire de vierge,
Est-ce que l'on raisonne ? On aime et tout est dit !

Qu'à tous ses fils il rende une égale justice,
Qu'il tienne en un égal respect les nations,
Je l'aime ! Et s'il souffrait rien qui nous rapetisse,
Je le répudierais... Non, nous le vengerions !

Je l'aime, et quand l'amour à mes lèvres abonde,
Ne me défiez pas d'un rire injurieux,
Je vous crierais : Je suis d'Athènes, mais du monde,
Et citoyen ici pour être homme en tous lieux.

***

Venez, amis, le ciel flamboie
Entre deux nuages d'été ;
On voit s'embellir la cité
D'un jour de soleil et de joie.

Robuste climat qui toujours
Doit subir la pluie ou la neige,
Qu'aucune forêt ne protège
Des vents du Nord, âpres et lourds !

Le nature eut des avarices,
Belges, pour notre sol natal :
L'océan, cet amant brutal,
Le fouette de tous ses caprices;

Nous l'avons conquis sur les eaux,
Nous l'avons conquis sur les roches,
Le sable a gémi sous nos pioches,
Et l'abîme sous nos vaisseaux.

Mère, alors nous t'avons parée
Comme un prisonnier son jardin,
Comme un poète son Eden,
Comme un amant son adorée;

Hosted by Google

Et lorsque ton ciel devient pur,
Que des vapeurs opalisées
Plaquent de teintes irisées
Le grain si fin de son azur,

Que, loin des raideurs imposantes
De la ligne, aux grands traits creusés,
Tout s'y modèle en tons aisés,
Avec des couleurs jaillissantes,

Lorsque l'aube, au tissu d'argent,
Lorsque le soir, qui dans l'or brode,
Versent la pourpre et l'émeraude
Sur le paysage changeant,

Son harmonie a tout pour elle,
Toutes les nuances qui font
Les splendeurs du pinceau profond,
Les délices de l'aquarelle ;

Alors, tu sais nous enchanter :
Adieu le vent froid, l'ombre triste !
Le peintre se sent coloriste,
Le poète veut te chanter.

II

Ah ! que ne t'ai-je vue au berceau, ma patrie,
Après l'enfantement des révolutions,
Lorsque, au souffle entraînant de ton idolâtrie,
Les esprits s'élevaient aux grandes questions !

Dans la chambre aux bahuts, sous l'horloge qui sonne
Les heures du travail, de son fausset d'airain,
J'eusse entendu l'aïeul chanter la Brabançonne
Et l'oncle, un vieux curé, répéter le refrain.

Sur les quais, pavoisés des drapeaux séculaires,
J'aurais vu les enfants — que n'étais-je un d'entr'eux ! —
Traîner les lourds fusils des soldats populaires
Qui partaient en chantant les espoirs généreux.

Que n'avais-je vingt ans — quinze auraient pu suffire ! —
Pour les suivre et peut-être, et sans nuls repentirs,
A cet âge où la Mort même semble sourire,
Augmenter d'un tombeau la Place des Martyrs.

Hosted by Google

J'ai vu du moins, j'ai vu — l'histoire en soit bénie! —
Nos aïeux disputer, mille ans, trahis, suspects,
Le sol à l'étranger, l'âme à la tyrannie :
Ah ! nous avions assez souffert pour vivre en paix!

J'ai vu, de siècle en siècle, au feu de la tempête,
Germer, croître et fleurir notre esprit communal ;
Puis, après l'agonie où râle la défaite,
Renaître en lents efforts l'honneur national.

C'était l'heure où l'on sent qu'on peut ouvrir ses ailes,
Oiseau dans le ciel vaste et peuple dans le droit,
Où l'idée aux fronts met de nobles étincelles,
Où l'amour du pays ne garde rien d'étroit ;

Les jeunes gens, soudain mûris, se sentaient hommes,
Le vieillard retrouvait un printemps de verdeur ;
Tous pouvaient déployer, sans en être économes,
De Potter, la pensée, et Gendebien l'ardeur ;

Devaux, Lebeau, Rogier, dévoûment trinitaire,
S'unir à De Gerlache, à Nothomb, à Surlet ;
Van de Weyer parler en homme à l'Angleterre...
Dans tous les orateurs un citoyen parlait.

Ah! que n'ai-je entendu leur éloquence, telle
Qu'on y sentait ton âme, ô peuple qui renais,
Lorsqu'aux rois qui voulaient te reprendre en tutelle,
De Robaux répondit que tu t'appartenais ;

Que, de tout préjugé l'assemblée affranchie,
Montant les saints degrés de l'unanimité,
Le fier républicain votait la monarchie,
L'abbé conservateur fondait la liberté !

Je vois encor, après la sanglante mêlée,
La révolution apaiser son ferment,
Ferme devant les Cours, calme dans l'Assemblée ;
Le Roi jurer nos lois et tenir le serment ;

Et l'Europe, rêvant un plus juste partage,
Nous prêter ses soldats, ses penseurs, ses proscrits ;
Thiers disant à la France : Aime ce peuple sage ;
Stockmar disant au Roi : Croyez en ce pays ;

Hosted by Google

Warnkœnig nous donnant le sacre de l'histoire,
Arendt plaidant au loin notre neutralité...
Belge, et lorsqu'on eut bien marchandé ta victoire,
Bien déchiré ta robe aux ronces d'un traité,

Lorsqu'aux difficultés qu'un sacrifice écarte,
En te voilant de deuil, tu te fus dévoué,
Le monde des puissants avait changé sa carte,
Au *fiat lux* du Droit un peuple était créé.

III

Peuple libre, ta route est belle !
Du travail reprends le drapeau.
Aux granges le blé s'amoncèle,
Le pré bondit sous le troupeau ;
La paix, le plus sûr des dieux Termes,
Garde la porte de tes fermes ;
Produis, rustique potentat,
Des moissons qui nous émerveillent ;
Récolte : tous les pouvoirs veillent
A la sainteté de l'État.

Tu n'as ni le vin ni l'olive,
Mais, sous tes efforts redoublés,
La glèbe, ménagère active,
Produit le lin fin, les grands blés ;
Les guérets connaissent ta règle ;
Les sapins, précurseurs du seigle,
Portent de lents engrais en eux ;
Tu peux, dans tes ardeurs viriles,
Des Campines les plus stériles
Féconder les flancs sablonneux.

Je t'admire vierge, ô nature,
Mais je t'aime, matrone, aussi,
Quand l'homme, embrassant ta culture,
Ne te fait grâce ni merci ;
Tout rit : l'étable mugissante,
La charrue au soleil luisante,
La machine aidant aux travaux ;

Hosted by Google

Puis, à travers les hautes herbes,
Le char où s'entassent les gerbes,
Que traînent quatre forts chevaux ;

Vallon semé de toits champêtres,
Autour des clochers paternels;
Plaine aux encadrements de hêtres,
Route aux peupliers solennels ;
Le sillon, droit dans ses entailles,
La moisson, fille des semailles,
Le bel embonpoint du bétail,
Tout donne au régulier domaine
Les traits de l'énergie humaine
Et la parure du travail !

***

Cependant le semeur s'arrête, un bœuf s'effare :
Le long convoi, sifflant sa stridente fanfare,
Traverse au vol la plaine avec des bruits d'enfer !
Quand les bombes pleuvaient sur Anvers oppressée,
Un tribun, à la force opposant la pensée,
Décréta les chemins de fer ;

Un ministre bientôt tint la fière parole,
Et lorsque, déroulant en l'air sa banderole,
La vapeur entraîna l'argonaute nouveau,
O Malines, ce fut une belle journée,
Dont l'écho retentit dans l'Europe étonnée,
Dont l'orgueil nous reste au cerveau.

L'industrie acclamait sa puissante motrice,
Le penseur saluait la raison créatrice,
Le rival du canon, et bientôt son vainqueur ;
La France qui doutait, l'Allemagne attardée
Voyaient notre horizon monter d'une coudée ;
Nous, nous chantions le remorqueur !

Hosted by Google

Il part, la route est emportée !
Ah ! que d'autres, esprits rétifs,
Trouvent la nature gâtée
Par des remblais intempestifs !

Moi, j'aime, en un frais paysage
Qui semble fait pour Ariel,
Entendre mugir au passage
Notre hyppogriffe industriel.

Qu'il coure à la mer écumeuse,
Qu'il tranche un antique manoir ;
Le long des courbes de la Meuse,
Qu'il déroule son ruban noir,

Joigne deux montagnes voisines
Par un viaduc fraternel,
Traverse le flanc des collines
Dans l'ombre sûre d'un tunnel,

J'aime sa foudre désarmée,
Trouant sans dégâts les prés verts ;
A son panache de fumée,
Je suis ce roi de l'univers.

Je l'aime ; il court, l'esprit le mène ;
Il vole, le progrès le suit ;
Il décuple le phénomène,
Il va répartir le produit ;

Avec des heurts, des cris, des flammes,
Étourdis, cahotés, charmés,
Il nous transporte où vont nos âmes :
Aux bras amis, aux lieux aimés ;

Sans distinction d'hémisphères,
Il court, prompt comme nos désirs,
Au bout du monde des affaires,
Au cœur du monde des plaisirs ;

Et le temps qu'on sent disparaître,
L'espace dont on est vainqueur
Du corps redoublent le bien-être,
Grandissent l'existence au cœur.

Hosted by Google

Oui j'aime, en dépit des Prud'hommes,
Notre sol ainsi tourmenté!
Tout ce qui rapproche les hommes,
Nature, ajoute à ta beauté.

IV

Le spectacle varie en sa volute immense :
Tous les coins du pays sont des panoramas
Où, quand finit la ferme, une usine commence,
Où la forêt de tours suit les forêts de mâts.

Entrez par Mons ou Spa : Du sein des graminées,
Sur les bords du grand fleuve ou le long des canaux,
Les coteaux charbonniers dressent leurs cheminées,
Le clan métallurgique étend ses hauts-fourneaux;

Le Brabant, comme Liège, a sa petite Suisse,
L'Escaut a ses grands prés que borde le moulin :
Nul site où quelque toit d'atelier ne surgisse
D'un bois de houblon vert ou d'un champ bleu de lin!

Des merveilles partout la vapeur sonne l'heure :
Belge, au travail! Tu n'as mine d'or ni d'argent,
Mais elle est riche aussi ta glèbe intérieure ;
Conquiers-la sur l'abîme, ô peuple, en t'y plongeant.

Au travail! On n'a fait que l'effleurer encore!
Il faut que l'industrie, abattant là son vol,
Saisisse, ardent vautour, mette en pièces, dévore
La gigantesque proie, aux antres du sous-sol!

Dans l'âtre de l'usine, aux lanternes des villes,
Au timon des convois, le trésor du houilleur
Doit remplacer le bois, les chevaux et les huiles,
Va produire le gaz, le goudron, la couleur.

Partout le choc, le bruit, la poudre, la fumée :
L'écho s'en assourdit, les chemins en sont noirs;
Partout la bure sombre ou la forge allumée,
Ou la barre qui grince aux dents des laminoirs,

Hosted by Google

La dynamite ouvrant la veine aux rocs énormes,
L'enclume où le marteau s'abat, poing de Titan,
La coulée au métal donnant toutes les formes,
La turbine, un vertige, et le four, un volcan;

La courroie aux outils distribuant la force,
Sous les crépitements de l'eau, de l'air, du feu,
Et le fer, arbre immense, et l'acier, dure écorce :
Tout un chaos, avec l'homme maître au milieu !

Et le grand balancier de la pompe d'exhaure,
Vidant un vaste lac du sein des profondeurs;
Et du coke, la nuit, les feux montant encore!...
De l'œuvre industriel tout montre les grandeurs.

Moissons qui dans l'année avez plusieurs automnes,
Le savant seul, armé de chiffres, a compté
Vos millions de bras, vos milliards de tonnes ;
Qui fera le total de la prospérité ?

L'esprit humain triomphe en toutes ces étapes,
La lutte est pacifique et le succès est vrai :
Plus de défaite à craindre à Berchem, à Jemmapes!
Plus d'ennemis à vaincre à Fleurus, à Courtrai !

— Hélas ! notre ennemi, c'est la nature entière !
L'eau, l'air, le feu, dans l'ombre, embusquent la terreur.
On peut rire au danger, en face, à la lumière ;
Du péril souterrain qui nous dira l'horreur ?

La mine éclate, l'antre est devenu cratère,
La machine se tord sous cet enfer mouvant
Qui fait sauter la poutre et reculer la terre;
Des membres d'ouvriers s'éparpillent au vent !

Ah ! devant ce tableau d'un trop fréquent martyre :
Le pays dans l'effroi, le village orphelin,
Et les corps calcinés que du gouffre on retire,
Jurons de supprimer ce sacrifice humain !

Jurons — d'aucun retard rien ne peut nous absoudre ! —
D'y mettre le premier penser, le dernier sou !
Peuple, l'esprit du siècle éteindra le grisou :
Il a bien désarmé les tyrans et la foudre !

Hosted by Google

V

Ce siècle est bon, ce siècle est grand!
Depuis qu'il sortit du torrent
De nos révolutions fortes,
Tribun devenu créateur,
Il ouvre au génie inventeur
Sur l'avenir de larges portes.

Qu'espérez-vous, rois batailleurs?
Les savants et les travailleurs,
Sondant les gouffres et les astres,
Dans la pensée et dans les faits,
Accumulent plus de bienfaits
Que vous n'entassez de désastres.

Érigez en dogme banal
L'égoïsme national,
Le droit de forban des conquêtes!
Le siècle vous échappe, il met
Sur un universel sommet
Son savoir, son travail, ses fêtes.

Il ne prendra pas votre nom!
Lui, le siècle d'un maître! Non!
Il porte l'idée aux chaumières;
C'est le siècle de la vapeur,
Mais d'aucune enquête il n'a peur
Et c'est le siècle des lumières!

A lui gloire! A lui nos respects!
Il vit de science, et la paix
Sera son suprême messie.
Réglant son cours impétueux,
Il ouvre un lit majestueux
Aux flots de la démocratie.

Un fleuve ainsi descend des monts;
Bientôt, aux navires profonds,
Il prête, rails mouvants, ses ondes;

Hosted by Google

Puis, quand la mer suspend ses pas,
Son embouchure ouvre à grands bras
La terre aux vaisseaux des deux mondes.

VI

Toi, ma patrie aussi, son âme vit en toi!
Son grand code à la main, tu marches dans la foi
Des franchises parlementaires;
Les peuples t'ont créée; aux peuples maintenant
La Tamise du continent
Ouvre un vaste réseau d'artères.

Entrez sans passeport! Pendant que vous luttiez,
Nous avons du commerce ouvert tous les sentiers:
A bas, fisc protecteur, mensonger équilibre!
L'échange nourricier, le capital puissant
Circulent, comme un riche sang,
Dans tout le corps du pays libre.

Quand la fièvre du droit au front des peuples bout,
Que les rois sont en fuite et les masses debout,
Nous marchons dans l'air sain du progrès, sans révoltes.
Quand la guerre sévit, nous ne trempons le cœur
Ni dans l'orgueil provocateur,
Ni dans les sanglantes récoltes.

Voyez nos boulevards s'ouvrant à l'œil charmé:
Nos révolutions, c'est l'octroi supprimé,
Le canal, sans péage, accouplant les rivières;
Nos annexions — comptez-les —
C'est la poste ouvrant ses relais
Et la douane ses barrières;

Sous le sel sans impôt, c'est le sillon blanchi,
La Meuse détournée et l'Escaut affranchi,
L'accise desserrant enfin ses crocs sinistres,
La banque conduisant mille intérêts de front...
Ah! ces victoires suffiront
A la gloire de nos ministres!

Hosted by Google

Cela ne suffit pas aux libres nations!
Va-t-on creuser encor les superstitions
Où versent les plèbes incultes?
La voix de nos penseurs devient un fouet de feu
Pour empêcher d'embourber Dieu
Dans les fondrières des cultes.

La science est en marche et ne s'arrête pas!
Tous ses chemins ont pris l'empreinte de nos pas;
Maint lutteur, maint martyr l'honore:
Van Beneden soumet l'invisible au scalpel,
Louyet meurt du poison, de fatigue Crespel,
Et, sans yeux, Plateau crée encore.

Pour soulever un monde, il ne faut qu'un levier:
La foi manque à Lyell, la franchise à Cuvier;
Schmerling ose fouiller d'antiques cimetières;
Là, pour rendre aux hommes tremblants
Des ancêtres de cent mille ans,
Les squelettes se sont faits pierres.

Dumont dresse une carte aux entrailles du sol,
Quetelet, chiffre en main, suit le crime et le vol,
Les premiers, nous faisons parler l'éclair rapide,
Pendant que nos settlers du savoir social
Cultivent, pour ouvrir notre angle facial,
Le cerveau du pauvre stupide!

C'est la cellule offrant le livre au prisonnier,
L'enseignement avec sa Ligue et son Denier,
Le crédit mutuel dont Delitsch prend exemple,
Le drainage assurant la richesse aux cheptels...
Et partout on bâtit au peuple des hôtels,
Partout à la science, un temple.

L'épargne amie, avant qu'il n'entre à l'atelier,
Met son fil d'Ariane aux mains de l'écolier;
Melsens de ses poisons assainit l'industrie;
A l'ignorance, enfin, pour mettre le holà,
Un homme d'État pourvoira
Aux écoles de la patrie.

Hosted by Google

Et toujours le civisme, au-dessus des partis,
Astre de certitude, éclaire le pays
Sur ses devoirs envers lui-même...
Pour te fêter, ô nation,
De la civilisation
Il faudrait chanter le poëme !

VII

Le poëme, il est fait partout,
Fait dans la pierre et dans le marbre !
L'amant grave ainsi d'arbre en arbre
Un nom qui pour son cœur dit tout.
Tilleuls du Parc, vos cicatrices,
Des batailles libératrices
Gardent les souvenirs par la sève écourtés ;
Mais ce peuple, en sa renaissance,
Par de beaux monuments atteste sa puissance,
Sa gloire au luxe des cités.

Le poëme, il s'écrit dans le marbre ou le bronze,
Avec de grands événements :
De Koning brave un Louis onze,
D'Arteveld venge les Flamands ;
Godefroid, Belliard, d'Egmont ou Charlemagne,
Les yeux vers les Lieux-Saints, la France ou l'Allemagne,
Sur le travail ou le péril,
On voit s'étaler dans nos rues
Tout un panthéon de statues,
D'Ambiorix à Cockerill.

D'Anvers à Gand, de Bruge à Liège,
Tout célèbre un passé vital :
Le savant, grave sur son siège,
L'artiste, fier au piédestal.
Rubens, Van Dyck, Teniers, pléiade couronnée,
Stévin, Vésale, Dodonée,
Martens, De Lattre, Mercator,
Maerlant, Froissart, Grétry, de leur triple harmonie,
A notre moderne génie,
Chantent le *Veni, creator !*

Hosted by Google

Il vient, il vit, il s'est incarné sur la toile,
Dans le rythme il s'est incrusté;
Quatre-vingt-neuf est son étoile,
L'histoire à ses débuts prête sa majesté ;
A peine le droit le protège,
Déjà le beau lui fait cortège :
Conscience et Mathieu, Simonis et Gallait,
Sur tout notre horizon ouvrant des échappées,
De nos petites épopées,
Sculpteur, peintre et poète écrivent un feuillet.

Le poëme est partout! De toutes ses mamelles,
L'art, Flamands et Wallons, du beau réel épris,
Verse en nos œuvres fraternelles
Nos mœurs et notre coloris.
Partout nos riants paysages,
La musique partout mêlée à nos usages,
Partout le bas-relief, ou la prose, ou les vers;
Iliade lyrique, humouriste Odyssée,
Il emplit l'opéra, le livre, le musée,
Il fait le tour de l'univers !

Peuples frères, on vous disait : « C'est l'anarchie,
« Dont le code est là tout entier ;
« Un bagne pour la monarchie,
« L'arène ouverte à l'émeutier ;
« Au premier feu de la chaudière,
« Sous la moindre trombe guerrière,
« Il sautera, peuple avorté;
« Ses libertés sont la licence
« Et l'on doit comprendre impuissance
« Lorsqu'il écrit neutralité. »

Eh ! voyez! Nous vivons encore!
Sans en souffrir un attentat,
Nous avons vu passer la guerre minotaure
Et le vampire coup-d'État.
C'est notre berceau, ce suaire ;
Ce champ d'émeute, un sanctuaire
Où les pouvoirs sont pondérés ;
Peuple et roi sont unis dans l'arche,
L'indépendance ouvre la marche
Et la loi nous dit : Prospérez !

Hosted by Google

Ce bagne est le monde moderne!
Cette charte, dont rien ne ment,
C'est le peuple qui se gouverne,
C'est l'homme dans son élément!
La tradition est fixée:
Si notre œuvre était menacée,
Toujours une voix désormais,
Dominant de haut la tempête,
Dirait au réacteur : Arrête!
Crierait à l'étranger : Jamais!

Venez tous avec nous, peuples, fêter la cène!
Ah! des guerres, récits fameux, faits éclatants,
Vous en avez, l'histoire en sait le compte à peine,
Des guerres de sept ans, de trente ans, de cent ans!
Mais la paix, cinquante ans de paix et d'abondance,
Un demi-siècle entier d'ordre et d'indépendance,
Un tel prodige, où, quand a-t-il été chanté?
Chantons tout ce que peut — voilà notre poëme! —
Un peuple maître de lui-même
En cinquante ans de liberté!

VIII

Déjà, grâce à la paix féconde,
Aux artistes, même aux rimeurs,
Grâce à l'homme d'État qui fonde,
Ce pays apparaît au monde
Tel que le burinent nos mœurs :

Sans excès, sans parcimonie,
Peuple à ses horizons pareil,
Fait de contraste et d'harmonie,
Qui doit sa richesse bénie
Au labeur bien plus qu'au soleil.

Race blonde, où la barbe noire
Sent parfois le sud fermenter;
Aimant le manger et le boire,
Manquant du feu qui fait tout croire,
Du fiel qui de tout fait douter.

Hosted by Google

Répudiant par sa nature,
Traquant de son ris goguenard
L'inaction et l'aventure,
Et lâchant contre l'imposture
Thyl Uylenspiegel et Renard.

Sobre d'idéale ambroisie ;
Sachant parfumer, rare encens,
D'un grain de fine fantaisie,
Sa peinture ou sa poésie,
Toutes flambantes de bon sens.

Ne tenant ses portes fermées,
Peuples, à rien de votre esprit ;
Mais n'acceptant de vos armées,
De vos luttes envenimées,
Que le blessé, que le proscrit.

En des traités, dits périssables,
Marquant son droit de souverain
Et sa frontière dans les sables,
Mais les gardant infranchissables
Plus que les Alpes et le Rhin.

Pour deux langues une tribune,
Pour deux races la même loi ;
Fixant l'ancre de sa fortune
Au sol profond de la Commune,
Où tout homme est chez lui son roi.

L'Europe aurait besoin peut-être
De ce fier instinct des petits
Qui fait qu'on obtient mieux, sans maître,
L'ordre, l'équité, le bien-être,
Du choc lumineux des partis.

L'Europe, dans ses routes neuves,
Attentive, a suivi de près
Ces nationales épreuves,
Stages où le droit fait ses preuves,
Fermes-modèles du progrès.

Peut-être serait-elle unie
Après nous avoir emprunté
Ce bon sel de notre génie,
Dissolvant de la tyrannie,
Pur levain de la liberté !

Hosted by Google

IX

Gloires de mon pays, jamais mon humble vie
Des sentiments jaloux ne connut l'âcre émoi ;
Mais vous, vous seuls, je vous envie,
Chers maîtres : vous pouvez le servir mieux que moi !

Vous dont l'œuvre vivra, vous dont le nom domine,
Stas, Thonissen, Liagre, Houzeau, Dupont, Faider ;
Vous les héritiers de Comine,
Vous qu'on nomme Wacken, Vieuxtemps, Wiertz, De Coster ;

Vous qui, d'un doigt subtil ou de vos mains puissantes,
Défrichez l'utopie ou sculptez un joyau,
Et vous, sommités renaissantes
Qui nous rendez Defacqz, Verhaegen et Castiau ;

Vous qui prodiguez l'art comme l'Escaut ses ondes,
Qui drainez la science en canaux infinis,
Vous qui portez le nom du pays aux deux mondes,
Je vous envie et vous bénis !

Pour le servir si bien, l'aimez-vous davantage ?
Je serai grand aussi s'il suffit de l'aimer !
Votre gloire est notre héritage ;
Nous vivant, nul affront ne pourra l'entamer.

Je n'ai pas vu les jours où de poudre on s'enivre,
Où son amour montait aux cœurs en flots épais ;
Ah ! du moins — je demande à vivre ! —
Je verrai célébrer nos cinquante ans de paix.

Puisse alors un de vous, généreux annaliste,
Dénombrant les écrits, les lois, les intérêts,
De nos travaux dresser la liste,
Tout le doit et l'avoir des bilans du progrès !

Puisse, puisse un poète, un homme à votre taille,
A la gloire, en des chants dignes, nous convier,
Et tous, le front qui crée et le cœur qui tressaille,
Le béniront sans l'envier !

Hosted by Google

Nos aïeux seront là, phalange éblouissante ;
Leur âme ne vit pas aux livres seulement,
Elle est en nous, toujours présente :
Notre œuvre de leur œuvre est le couronnement.

Ils seront là, les morts, à la tête étoilée :
Léopold, Leys, Fétis, Weustenraad, Ledeganck ;
Les vivants : Frère, Laveleye,
Van Praet, Laurent, Gevaert, Stevens, noble ommegang !

Vieux, jeunes, nous serons tous là, tous les poètes,
Dans l'oubli généreux d'un vain orgueil rival !
Chacun donnant sa note, et tous, du chœur des fêtes,
Formant l'orchestre triomphal.

La capitale alors deviendra comme un temple
Où tout un peuple heureux se presse autour du roi,
Où, peints sur les murs, on contemple
Les exemples de gloire, un souvenir d'effroi...

Le temple, ce sera cette place publique
Où les palais du trône et de la nation
Bordent d'un cadre symétrique,
Peuple, ton parc de jeux et de rébellion ;

Le temple, le Prater ou les Champs-Élysées,
Ce sera l'édifice immense, étourdissant,
Où sont au regard exposées
Les splendeurs du passé, les forces du présent ;

Ce sera ce palais où l'art dit ses conquêtes,
Ces parcs où, pour fêter nos droits et nos travaux,
On verra s'élancer, sur une mer de têtes,
Toute une flotte de drapeaux ;

Cette Chambre où l'esprit viril de nos annales
Renaîtra dans la voix de vieillards respectés,
Et ces agapes communales
Où l'Europe viendra boire à nos libertés ;

Ce sera... Mais partout flottera la bannière !
Partout l'on vantera les grands jours accomplis !
Le temple est la Belgique entière !
Dans le moindre village, on aime son pays !

Hosted by Google

***

Ah! nul cri de guerre ou d'envie
Ne profanera ce grand jour!
Un combat nous rendit la vie,
Nous ne vivons que par l'amour.
Ce peuple a sa terre promise;
L'union, sa vieille devise,
Ne permet pas que l'on divise
Flamands, Wallons, lutteurs, penseurs.
Le cœur est grand dans sa logique :
Il veut que notre hymne énergique
S'élève au ciel de la Belgique
Du sein des neuf provinces sœurs.

Bourgs et cités, formez vos gerbes!
A nous la capitale en fleur,
La Flandre aux deux têtes superbes,
Liège et son peuple travailleur!
A nous la mer, l'Escaut, la Meuse!
Venez de l'Ardenne brumeuse,
De la métropole fameuse,
Bouillonnante d'activité,
Et des Polders et des Campines,
Et des chefs-lieux et des chaumines :
Quatre millions de poitrines
N'auront qu'un cri : Fraternité!

Transformons nos anniversaires!
Belges du Nord, aux mauvais jours,
Un roi vous fit nos adversaires;
Soyez nos frères pour toujours!
A nous ce qui réconcilie!
La lutte, dont l'aigreur s'oublie,
Laisse au fond du passé sa lie,
Pour goûter des biens éternels,
Et les deux nations jumelles,
S'il reste une frontière entr'elles,
Suivent des routes parallèles,
Suivront des progrès fraternels.

Hosted by Google

Le progrès, ah ! c'est pour les masses
L'avenir, sans crainte accepté ;
C'est, au mur séparant les classes,
La brèche de l'égalité ;
C'est la naturelle croissance
De l'homme en pleine adolescence,
Du peuple atteignant sa puissance
Par les étapes du savoir ;
Crois au serment de la patrie,
Peuple, son honneur te le crie :
Tes fils parcourront la série
Des droits que conquiert le devoir !

Le progrès, c'est la photosphère
Où roule ce siècle emporté !
Sous ses reflets, notre humble sphère
Rayonne en pleine humanité.
Peuples, à nous ! Plus de massacre !
Ah ! que votre amour nous consacre !
C'est notre meilleur chant du sacre !
Venez, tous, nous serrer la main !
Notre cœur n'a pas une fibre
Qui pour votre bonheur ne vibre ;
Les noces d'or d'un peuple libre
Sont des fêtes du genre humain.

CH. POTVIN.

Hosted by Google

LES ARBRES GÉANTS DE CALIFORNIE

ET

LA VALLÉE DE LA YOSEMITE

ESQUISSES DE VOYAGE

I

LES ARBRES GÉANTS.

En fait de beautés naturelles, de paysages grandioses, de sites pittoresques et charmants, la Californie ne le cède en rien aux régions les plus privilégiées des États-Unis nord-américains ; elle peut même se vanter, et elle ne s'en fait pas faute, de deux merveilles uniques dans le monde entier : je veux dire la *vallée de Yosemite* et les *arbres géants*, — *Mammothtrees* ou *Bigtrees*, comme on les appelle familièrement dans le pays.

Il y avait près de trois ans que je résidais à San Francisco sans avoir encore visité ces *Bigtrees*, que, pour l'âge séculaire et la masse colossale, on serait tenté d'appeler les pyramides végétales de la Californie, ni la *Yosemite Valley*, dont le nom paraît destiné à devenir aussi universellement célèbre que celui de la vallée de Tempé ou de la vallée de Cachemire.

Je résolus donc de faire cette double excursion et me mis en quête d'un compagnon de voyage dont les goûts, les habitudes et l'humeur ne fussent pas trop en désaccord avec les miens ; je fus plus heureux que je n'espérais, car je

Hosted by Google

trouvai dans M. de W... non seulement un parfait *gentleman*, mais un ami d'ancienne date, sympathique et dévoué.

L'époque de notre départ fixée, je lus l'excellent livre: *The Yosemite Guide Book*, par M. J.-D. Whitney, professeur à l'université de Cambridge (Massachusetts) et, en même temps, géologue de l'État de Californie. Une courte analyse des notes que je pris à cette occasion mettra le lecteur au courant de quelques détails intéressants sur l'histoire et la géologie de la vallée ; ce sera une sorte d'introduction à ma relation, écrite jour par jour, sous l'impression du moment, et qui s'applique essentiellement à la description pittoresque des lieux, ainsi qu'aux incidents caractéristiques des mœurs, — relation faite, comme on le verra bien, au courant de la plume, ou plutôt du crayon, sans prétention ni vues de publication ultérieure.

En 1850, après une série d'actes d'hostilité entre les blancs établis aux environs de la *Yosemite* et ce qui restait d'Indiens dans cette région, on résolut d'en expulser ces derniers. A cet effet, on mit sur pied une compagnie militaire ; après une succession d'escarmouches, on apprit que les Indiens avaient, au sein des montagnes, un lieu de retraite à eux seuls connu et qu'ils considéraient comme absolument inexpugnable. Ce refuge, il s'agissait de le découvrir et de s'en emparer ; une expédition s'organisa à cet effet, en 1851 ; guidée par un vieux chef du nom de Tenaya, elle pénétra dans cette retraite, qui était la vallée en question, tua un certain nombre d'Indiens et s'entendit avec le reste.

En 1852, deux mineurs ayant été tués par des Indiens de la vallée, disait-on, on fit une seconde expédition ; comme il en advient toujours, en définitive, les Indiens, cette fois encore, furent tués en partie et le reste dispersé ; ce reste se réfugia chez les *Monos*, à l'est de la Sierra Nevada. Des difficultés ne tardèrent pas à surgir entre les Monos et les réfugiés de la tribu vaincue ; ceux-ci déguerpirent en enlevant un certain nombre de chevaux appartenant aux Monos, lesquels se mirent à la poursuite des ravisseurs et les combattirent à outrance ; le résultat de la lutte fut l'ex-

Hosted by Google

termination presque totale du reste de la tribu de la Yosemite. Depuis lors, les Monos vainqueurs vont chaque année à la vallée s'approvisionner de glands de chêne, dont ils se nourrissent. Cette peuplade, du reste, de même que les autres tribus indiennes de Californie, va en s'éteignant d'année en année, et le moment n'est pas loin où le dernier de cette race misérable et dégradée aura disparu, comme a disparu, il y a quelques années, le dernier survivant des Australiens de Tasmanie. *Misérables* et *dégradés* sont les termes consacrés dans le langage des blancs, à propos des Indiens d'Amérique ; qu'ils le soient, aujourd'hui qu'on les a dépossédés du sol dont ils étaient les maîtres et où ils trouvaient le gibier, les fruits, les racines dont ils vivaient, et qu'on leur a inoculé la passion de *l'eau de feu,* du jeu, et plusieurs maladies fatales dont leurs rangs furent décimés, rien de plus vrai et rien d'étonnant à cela; et, encore, ne sont-ils pas dégradés au point de se soumettre toujours sans offrir de résistance. A l'occasion, ils perdent patience et savent se rendre redoutables, même à des forces disciplinées jusqu'à douze fois supérieures aux leurs ; les *Modocs* l'ont bien prouvé, il y a quelques années, et les Sioux tout récemment encore. Il est vrai que les *Digger-Indians* n'ont ni l'intelligence ni la bravoure des Modocs ou des Sioux. Quoi qu'il en soit, dans leur organisation primitive, chaque famille de la tribu avait un lot de terre exclusivement à son usage, et leur idiome, presque entièrement oublié aujourd'hui, avait un nom spécial pour chaque rocher, chaque chute d'eau, chaque bout de prairie. La vallée dont il s'agit s'appelait *Yosemite,* nom sous lequel ils désignaient l'ours de Californie dans son plein développement, l'*Ursus ferox* ou *Grizzly Bear*. C'était, du moins, le nom usité dans la tribu expulsée de la vallée en 1852; les quelques Indiens encore existants appellent la vallée *Ahwahnee*.

Ce n'est que quatre ans après la dispersion des Indiens que la *Yosemite* fut régulièrement explorée et décrite par M. J.-M. Hutchings, qui fut aussi le premier à y établir un hôtel (tout gîte public est un *hôtel* en Californie) et, à

Hosted by Google

partir de 1856, la vallée devint un but d'excursion, un objet d'admiration pour les touristes de toutes les parties de l'Union. Par un acte, de 1864, du Congrès fédéral, donation de la *Vallée de Yosemite* fut faite à l'État de Californie, sous la stipulation expresse qu'elle demeurera ouverte au public, comme lieu de visite et de récréation, et inaliénable à perpétuité, sauf certains lots de terre qui pourront être affermés pour des termes de dix années au maximum.

L'acte de donation, approuvé par le président des États-Unis, fut formellement accepté, la même année, par l'État de Californie, et ce magnifique domaine est placé, depuis lors, sous la surveillance et l'administration de commissaires nommés *ad hoc* par le gouverneur de l'État.

Le même acte du Congrès a doté la Californie, sous des conditions similaires, du *Mariposa Big Tree Grove* ou massif des arbres géants de Mariposa, dont il sera question dans le cours de cette relation. La vallée de *Yosemite* est située dans le comté de Mariposa, au sud-est de San-Francisco et à environ 150 milles de cette ville, à vol d'oiseau ; mais la distance effective, par quelque route que l'on y aille, est d'environ 250 milles ; — sa superficie ne dépasse guère 1,100 acres de terrain, compris entre les talus de débris tombés des hautes masses granitiques qui en forment l'enceinte colossale, et une partie limitée seulement de cette superficie est appropriée à la culture ou au pâturage. La vallée a environ 6 milles de longueur sur un demi et parfois même un mille de largeur ; le fond en est à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; quant à sa forme, on peut la comparer à une auge creusée dans la masse granitique ambiante, à angle à peu près droit avec la direction générale de la Sierra Nevada. Ses éléments caractéristiques, abstraction faite du pittoresque, sont : la quasi-verticalité des rochers qui l'entourent, la hauteur vertigineuse de ces derniers et la petite quantité relative des débris gisant à leur base. Pour pénétrer dans la *Yosemite*, il faut, d'abord, gravir extérieurement jusqu'à une élévation de 3,500 pieds au-dessus du fond de la vallée, soit 7,500 pieds au-dessus du

Hosted by Google

niveau de l'Océan, puis descendre intérieurement, par une pente excessivement étroite, méandreuse, rocailleuse, véritable casse-cou, ces mêmes 3,500 pieds de hauteur presque verticale. Ce fond se présente sous l'aspect d'une surface à peu près plane, sauf quelques légères ondulations, avec la *Merced* coulant au milieu, dans la direction du sud-ouest : la largeur de cette rivière ne dépasse guère 70 pieds en moyenne. La largeur de l'espace entre les talus étagés des deux côtés varie de 1/2 à 1/8 de mille et même moins. La plus grande partie de cette superficie se compose de prairies ; le reste de sable, produit de la désintégration des débris de roc. Le sol, en général, est un sable grossier, mou, profond, renfermant des matières végétales en faible proportion et devenant plus fin, plus compacte et plus fertile vers les bords de la rivière.

Quant au mode de formation de la vallée, plusieurs théories ont été exposées; on a cru y voir, par exemple, le résultat de l'action des glaciers; c'est l'opinion défendue avec talent et persistance par M. T. Muir, explorateur infatigable des régions alpestres du Pacifique et géologue pratique d'un mérite réel; M. le professeur Whitney est l'adversaire de cette théorie.

D'après M. Whitney, pendant le soulèvement de la Sierra, ou peu de temps après, il y eut probablement, à l'emplacement de la *Yosemite*, un affaissement sur une aire limitée, marqué par des lignes de *faille* se croisant à angles presque droits; en d'autres termes, le fond de la vallée céda et tomba jusqu'à une profondeur inconnue.

Je me borne au rôle de rapporteur, sans me prononcer, et pour cause, sur la valeur relative des systèmes en présence.

Après ces observations préliminaires, je cède la place au journal du voyageur.

Merced, 28 mai 1873. — Muni d'une simple valise, avec linge et chaussure de rechange, et d'un solide portefeuille de bonne dimension, avec le papier nécessaire pour presser les plantes que je compte recueillir, j'ai pris place, à 4 heures

Hosted by Google

de relevée, sur le *Léviathan,* bateau à vapeur qui fait la traversée de la baie de San Francisco, entre la cité et l'élégante petite ville d'Oakland, qui est déjà, toutes proportions gardées, à San Francisco ce que Brooklyn est à New-York. M. de W... m'attendait à la station voisine du chemin de fer. Quel plaisir de se voir, de se sentir en pleine campagne, au milieu des prés verts, des jardins émaillés des plus belles fleurs, et de n'être plus crispé par cet abominable vent glacial qui souffle en ville, pendant presque tout l'été, dès 9 ou 10 heures du matin!

Quinze minutes pour le dîner à *Lathrop,* et quel dîner! On change de convoi, le nôtre poursuit sa course vers *Stockton,* siège de l'hospice des aliénés, et *Sacramento,* la capitale de l'Etat de Californie; nous dévions vers le sud-est. Un mineur, se rendant sans doute aux *diggings,* le chef couvert de son *sombrero pardo,* la poignée d'un revolver sortant de la poche postérieure de son pantalon de peau de daim, prend place, d'un air de défi souriant, dans notre compartiment. Le conducteur fait une entaille à l'emporte-pièce dans nos *through-tickets* (billets jusqu'à destination) et nous donne un billet de *section;* chaque voyageur passe son billet sous le ruban de son chapeau à larges bords; aux stations intermédiaires, un coup d'œil suffit au garde pour s'assurer que tout le monde est en règle; à chaque section nouvelle, il enlève des couvre-chefs le billet de la section précédente, y passe un autre billet sans même regarder le voyageur, qui est souvent endormi. Les noms des stations intermédiaires sont imprimés sur chaque billet de section.

A 11 heures, nous arrivons à *Merced,* où nous passons la nuit, à l'hôtel *El Capitan.* L'hôtel, propriété de la Compagnie du chemin de fer (le *Central Pacific*), est très vaste, avec *verandah* à colonnettes légères sur tout le pourtour, salle à manger d'un bon style, *bar* ou buvette habituelle, chambres à coucher confortables, etc. Nous partons demain en *stage* ou coche, à 6 heures du matin.

Merced est situé dans la riche vallée agricole de *San Joaquin,* que nous voyons s'étendre au clair de lune et se

Hosted by Google

perdre au sein des montagnes qui l'enserrent de toutes parts, comme de gros nuages noirs amoncelés à l'horizon.

Du 29. — Le *stage* ne paraît pas trop mauvais; nous occupons l'intérieur à nous deux, mon ami et moi; deux voyageurs, que je me rappelle avoir vus au Grand Hôtel, à San Francisco, ont pris place sur le siège du cocher. La voiture se dirige vers Snelling, au nord-est de Merced, laissant à l'ouest le *Coast Range*, la chaîne du littoral; en face, à droite et à gauche, la grande chaîne de la Sierra Nevada. Nous avons passé déjà la zone dorée des champs de blé; le sol est devenu aride et rocailleux; ce n'est qu'aux approches de la Merced qu'il reprend un peu de végétation; nous passons à gué, à des intervalles rapprochés, deux branches de cette rivière. Voici Snelling, petite localité comme cachée au milieu de taillis de saules, de chênes, de peupliers, de figuiers et de lauriers indigènes; il y règne une agréable fraîcheur. Je remarque un bon nombre de Chinois; ils résident dans une agglomération de cahutes un peu à l'écart des autres habitations; ils servent comme domestiques, garçons de ferme, font les maraîchers, cultivent la vigne, travaillent aux plantations de coton, car on récolte vin et coton dans la circonscription de Snelling; 200 à 300 acres de terre sont déjà consacrées à cette dernière culture, et l'on paraît satisfait du résultat. Nous suivons, pendant quelque temps, le cours de la Merced. Voici venir un fardier, attelé de huit mulets; il n'en avance pas plus vite! Nouveau passage de la rivière, cette fois dans un ponton manœuvré par des Chinois. Ce *John Chinaman*, comme on l'appelle, est un véritable *Jean-fait-tout;* sobre, économe, infatigable au travail, ceux auxquels il fait concurrence le maudissent, le maltraitent souvent, l'assomment ou le pendent quelquefois, à la honte des assommeurs et de ceux qui les laissent faire; et sans lui, cependant, la Californie n'aurait pas encore ce chemin de fer transcontinental dont elle est fière à si juste titre, et les gages et salaires, si élevés déjà sur toute la côte du Pacifique, seraient bien plus exorbitants encore... Un grand troupeau de moutons passe la rivière en même temps

Hosted by Google

que nous, une moitié de-ci, l'autre de-là. Une grue, que nos chevaux mettent en émoi, prend son essor ; la grue effraye un écureuil gris, qui s'enfuit, à son tour, et un lapin, à qui l'écureuil a fait peur, décampe au plus vite dans une autre direction. A droite, à gauche, devant, derrière, des monticules, des collines à sommets arrondis, le sol couvert d'affleurements d'une roche schisteuse à arêtes brisées ; on dirait tantôt des souches d'arbres rompus violemment, tantôt des pierres tumulaires d'un gris verdâtre, tapissées de mousses, de lichens, à côté de gros fragments de quartz d'un blanc laiteux, veiné de rouge, le tout étalé sur le fond gris du sol, avec quelques chênes verts disséminés à sa surface. Pour la première fois, je remarque de jolis papillons, au vol saccadé, cherchant, mais en vain, le nectaire des fleurs pour s'y rafraîchir. C'est du papillon, *Mariposa* en espagnol, que le comté a tiré son nom, et, comme pour me rappeler, d'une autre façon encore, l'ex-nationalité de la Californie, un Mexicain, grand et barbu, en manches de chemise, s'achemine lentement sur une mule paresseuse, à quelque distance de la route que nous suivons.

D'*Hornitos* à *Bear-Valley*, le paysage est très pittoresque ; la route monte et, à mesure qu'on s'élève, l'œil plonge dans des vallons, frais et ombreux, dominés par des séries de montagnes boisées : c'est comme une introduction au paysage alpestre de la *Sierra Nevada*, qui se développe, de gradin en gradin, vers *Mariposa*. Nous sommes dans les *Foot-hills*, les marchepieds, en quelque sorte, de la haute région. Les deux arbres caractéristiques sont le pin du mineur, appelé aussi *pin argenté*, au feuillage d'un vert glaucescent, et le chêne noir, à la couronne sombre et touffue, non serrés en massifs, mais disséminés ou groupés comme gens qui tiennent à leurs franches coudées. Je remarque aussi le marronnier sauvage, qui prend une place de plus en plus large dans la forêt, à mesure que l'on avance, et, plus loin, le *Ceanothus*, au parfum suave, appelé tantôt le lilas, tantôt l'héliotrope indigène ; puis, dans toutes les directions, le *Manzanita*, au bois rouge, au feuillage glauque, et le

Hosted by Google

Chamiso, formant, avec d'autres arbrisseaux, le hallier généralement désigné en Californie sous le nom de *chaparral*, légué par les Mexicains. Des zones entières sont couvertes de ce *chaparral* croissant en fourrés inextricables dont les tons sombres tranchent sur le vert frais des clairières et le gris jaunâtre des parties pierreuses ou dénudées.

La route est archi-mauvaise. Quels cahots et quels tourbillons de poussière! Vers *Mariposa*, le paysage prend un caractère plus riant; la nature cultivée s'y combine avec la nature sauvage; la route est meilleure; nous entrons dans la région du granit : j'en vois d'énormes blocs arrondis et polis comme des roches moutonnées.

A 7 1/2 heures, nous descendons au *Ranch* (de l'espagnol *Rancho*) de *White and Hatch*, notre dernière station pour aujourd'hui, à environ 200 milles de San Francisco, et à une altitude de plus de 3,000 pieds au-dessus de l'Océan; longue et basse maison, sans étage, avec vérandah. Bon nombre de petites chambres à coucher; on y a hébergé jusqu'à 70 personnes à la fois; on s'arrange comme on peut. L'hôtesse, polie et accorte, avec cette aisance de ton et de manières habituelle aux Californiennes, nous assigne nos chambres respectives; la mienne offre tout le confort et la propreté désirables; elle ouvre sur le salon commun, le *parlor*, tapissé aussi, gentiment meublé et orné de photographies, de minéraux, de plantes séchées, etc.

Parmi les cadres du *parlor*, j'en remarque un qui, par son originalité, mérite une mention spéciale; ce qu'il renferme n'est ni une peinture, ni une gravure, ni une photographie, ni une lithographie, ni un dessin, c'est cependant un tableau, mais un *tableau de mœurs :* le certificat de mariage du maître et de la maîtresse de la maison!

De Clark's Rank, 30 *mai*.

Nous avons quitté de bonne heure, ce matin, notre gîte de la nuit; température délicieusement fraîche et pénétrante; des traces de gelée blanche et même une légère couche de glace de différents côtés; la voiture est comble; toute une

Hosted by Google

caravane *bostonienne*, cavaliers et dames. Pendant plusieurs heures, le *stage* monte aux flancs du haut et puissant massif divisionnaire, entre la *Chawchilla Creek* et la *Merced*, presque toujours par la forêt. Les essences caractéristiques sont ici : le pin résineux, le sapin de *Douglas* et le cèdre blanc, dont le feuillage rappelle le *Thuja*, un cyprès auquel il est d'ailleurs intimement allié. Le *Pinus Lambertiana* apparaît de loin en loin, parmi les autres conifères ; il se multiplie à mesure que nous approchons du sommet, à 5,900 pieds d'altitude.

Nous voici au sein même de la zone sylvestre de la *Sierra Nevada*, et le *Pinus Lambertiana* est un des plus nobles produits de cette région, dont les *Bigtrees*, que nous verrons tantôt, sont les géants ; ce pin s'élève jusqu'à une hauteur de 300 pieds, sur 22 à 30 pieds de circonférence ; il porte, à ses longues branches, des cônes élégants, qui ne mesurent pas moins de 2 pieds quelquefois, et son bois est un des plus estimés de la Californie. Des fleurettes, j'en vois de très jolies à l'orée de la forêt : des dauphinelles écarlates, avec d'autres renonculacées, une scrofularinée de la même nuance éclatante, quelques asters, le *Ceanothus* toujours, et des fougères en petit nombre.

Bien au delà des montagnes étagées faisant suite aux vallons profonds où l'œil s'abîme, au rebord de la route, on voit apparaître, de temps à autre, comme par un écartement soudain de ces mêmes montagnes, l'immense et plane surface de la vallée de *San Joaquin*, avec sa noire ceinture du *Coast Range*. Pas un être vivant sur tout le trajet, sauf un écureuil, un lièvre et quelques timides et prestes lézards. Les serpents à sonnettes ne manquent pas, mais je n'en ai même pas entendu le bruit, facile à reconnaître ; nous en avons vu un cependant, et de belle taille, écrasé sous une grosse pierre, au milieu du chemin. La descente prend une heure environ (1,700 pieds du sommet). Vers midi, nous sommes à *Clark's Ranch*, aux bords de la Merced méridionale.

L'altitude est, à peu près, celle du fond de la *Yosemite :*

Hosted by Google

4,000 pieds ; à vol d'oiseau, la distance de la vallée n'est guère que de 12 milles, mais il y en a bien 30 en réalité. Notre nouveau caravansérail se compose de plusieurs corps de bâtiments, simples rez-de-chaussée, longs et peu profonds, en bois, comme d'habitude, avec écuries, remises, etc. Ces corps de bâtiments sont séparés par un vaste espace libre, recouvert d'une épaisse couche de poussière, où croissent de beaux et robustes pins jaunes (*Pinus Ponderosa*).

M. Clark est un vieux petit monsieur, à l'air respectable, bien connu dans la contrée, dont il est un des premiers pionniers ; il paraît intelligent, instruit même ; la flore et la géologie du pays lui sont familières.

Le dîner, prêt à notre arrivée, à peine terminé, nous montons tous à cheval ; nous allons, au sud-est du *Ranch*, visiter les *Bigtrees*, ceux dits du *Mariposa Grove* (massif de Mariposa) ; la distance est d'au moins 7 milles, quoi qu'on en dise, et toujours en montant. Notre cavalcade se compose de dix personnes, même société que la veille ; nous allons à l'amble, un de front ; chaque fois que la nature du terrain le comporte, nos jeunes Bostoniennes lancent leurs montures au galop ; je préfère le trot, et mon ami, excellent cavalier, me tient compagnie ; nous avons bientôt perdu de vue nos autres compagnons ; les guides sont avec eux ; heureusement le sentier est tracé, il n'y a qu'à le suivre. Après trois heures de trajet, nous sommes à l'entrée du massif, je le reconnais à l'extrême ampleur des arbres, à leur écorce couleur chocolat, etc. Il y a deux massifs, le supérieur et l'inférieur ; c'est à celui-ci, *the Under Grove*, que nous touchons ; l'autre n'est pas loin ; en y allant, on passe en revue les plus grands colosses de la forêt. Le *Mariposa Grove* occupe un petit vallon formé par une dépression au sein de la montagne, à une altitude de 5,500 pieds. Les plus gros arbres sont dans le massif supérieur ; les plus remarquables ont été baptisés de noms propres. Le plus colossal de tous, le *Grizzly Giant*, a près de 100 pieds de circonférence à sa base, sur environ 270 pieds d'élévation ; il mesure 64 pieds 3 pouces, à 11 pieds du sol ; le diamètre de ses

Hosted by Google

branches primaires est de 6 pieds pleins. A six personnes, les bras tendus et les petits doigts se touchant, nous n'embrassons pas la moitié de cette énorme circonférence. Le *Grizzly Giant* porte, d'un côté, les marques profondes du feu. J'ai recueilli de ses cônes, extrêmement petits, de sa mousse, d'un jaune presque citron, de sa graine, excessivement menue; de son feuillage, je n'ai trouvé qu'un pauvre spécimen sur un ramuscule desséché. Je citerai encore, après le *Grizzly*, le *Ferdinand de Lesseps*, au nombre des plus prodigieusement gros, — il est debout et plein de sève, — et le *Henri Lee*, couché sur le sol avec le *Fallen Monarch;* de ce dernier, qui couvre un espace d'une centaine de pieds, il ne reste plus qu'une partie du tronc, évidé par l'âge, de l'une à l'autre extrémité ; dans ce tunnel d'une nouvelle espèce, nous entrons à cheval, l'un à la suite de l'autre, et nous le traversons ainsi d'outre en outre, ayant encore environ quatre pieds d'espace libre au-dessus de nous ; l'arbre nous contient tous à la fois, et nous nous trouvons plus à l'aise, assurément, que ne l'étaient Ulysse et ses compagnons dans le cheval de bois de classique mémoire.

La monture d'une de nos dames s'effarouche au moment d'entrer, fait un écart, et la pauvre amazone tombe, heureusement sur une couche de débris végétaux. Espérons qu'elle en sera quitte pour la peur. Les arbres géants de la Californie, on le sait, constituent l'espèce *gigantea*, du genre *Sequoia*, limité d'ailleurs à deux espèces seulement ; ils sont plus généralement connus, en Angleterre, sous le nom de *Wellingtonia,* auquel les Américains ont substitué, comme ils en avaient bien le droit, celui de *Washingtonia*. L'autre espèce, le *Sequoia sempervirens*, est le fameux bois du commerce appelé *Red Wood* sur la côte du Pacifique ; ses feuilles sont linéaires, un peu obtuses, blanchâtres en dessous, tandis que celles de son congénère, le *Sequoia gigantea*, sont subulées ou lancéolées; les jeunes branches de ce dernier rappellent celles du genévrier ou du cyprès : les petits cônes sont de forme ovoïde ; le bois, fraîchement coupé, est blanc ; il passe plus tard à la couleur de l'acajou.

Hosted by Google

Le *Sequoia gigantea* semble avoir l'humeur aristocratiquement sociable ; il croît d'ordinaire par petits groupes de deux, trois ou quatre individus toujours rapprochés les uns des autres, mais chaque groupe séparé par des taillis d'autres arbres, notamment : le *sapin de Douglas*, le *Picea grandis* et le *Libocedrus decurrens*.

Une autre particularité remarquable des *Bigtrees*, c'est l'isolement ou l'aire limitée de leur *habitat*, sur quelques points seulement de la *Sierra Nevada*, à *Mariposa*, à *Calaveras* et, quelque peu, dans le comté de *Fresno;* mais nulle part ailleurs, soit en Amérique, soit dans les autres parties du monde, on n'a trouvé d'individu du genre *Sequoia;* le *Sequoia sempervirens* ou *Red Wood,* est, de son côté aussi, limité au littoral de la Californie et, un peu au delà, à celui de l'Orégon. Il n'est pas à craindre, toutefois, que l'essence vienne à s'éteindre. Dans le seul massif que j'examine, on compte plus de 120 individus d'au delà de 40 pieds de circonférence et, dans l'*Upper Grove* 365 d'un diamètre d'au moins 1 pied, indépendamment de plus jeunes rejetons.

La limite extrême d'âge que M. Asa Gray assigne aux arbres géants de Californie est le commencement de l'ère chrétienne. « Pour autant, dit le savant professeur, qu'on en puisse juger d'après les couches concentriques comptées sur différents arbres, nul *Sequoia* vivant ne peut remonter à une date quelque peu antérieure à l'ère chrétienne. » Je l'admets sans difficulté, pour mon compte, et trouve cette date déjà bien respectable.

Au surplus, considéré au point de vue soit de l'élévation, de l'ampleur ou de l'âge, le *Sequoia gigantea* a ses rivaux, et ses rivaux victorieux, dans d'autres parties du monde. J'ai vu moi-même en Australie, dans la colonie de Victoria, un gommier, *Eucalyptus viminalis*, couché sur le sol, et qui mesurait 420 pieds de longueur, et le baron von Mueller, directeur du Jardin botanique de Melbourne, en cite un autre de la même espèce, de 480 pieds; la taille du plus grand arbre de Californie, le *Keystone State*, dans le massif de Calaveras, ne dépasse pas 325 pieds.

Hosted by Google

On sait, d'autre part, que le *Baobab* d'Afrique (*Adansonia digitata*), bien que n'ayant guère plus de 60 à 70 pieds de haut, excède en diamètre les plus gros arbres de Californie.

Enfin, quant à l'âge, le Mathusalem de la forêt californienne ne serait qu'un *baby* en regard de celui que des hommes de science attribuent à certains *ifs* d'Angleterrre. Il n'en est pas moins vrai que l'on chercherait en vain, dans toute la flore du monde connu, un arbre qui réunît, dans une mesure aussi remarquable que le *Sequoia gigantea*, ces trois éléments dont je viens de parler : la hauteur, l'ampleur et l'âge.

Le *Sequoia gigantea* à la consécration du temps joint le prestige de la force et des proportions colossales, trois éléments qui ont une prise si puissante sur tous les esprits. A ces caractères, qui lui sont propres, viennent s'en joindre d'autres, dérivés des éléments auxquels il s'associe dans l'ensemble alpestre et grandiose de la forêt californienne. De plus, il suggère à l'esprit des problèmes intéressants au point de vue de la science.

A ces différents titres, le *Sequoia gigantea* est un arbre unique dans son genre, et il mérite bien la renommée dont il jouit tant à l'étranger qu'aux États-Unis.

Une plante qui m'a singulièrement frappé, dans cette même excursion, par l'originalité de sa physionomie non moins que par l'éclat de sa couleur, c'est le *Sarcodes sanguinea*, vulgairement appelé *snow-plant* ou *ice-plant*, parce qu'on ne le rencontre que dans la région de la neige et de la glace.

Elle constitue l'unique espèce du genre, lequel rentre dans la famille des *Ericinées*.

Dans ses contours extérieurs, le *Sarcodes* a quelque chose qui rappelle l'ananas ; c'est une plante herbacée, à tige épaisse, succulente, à feuilles ou bractées charnues aussi, comme imbriquées, recouvrant des fleurs pédicellées, à périanthe urcéolé et pendant en grappes; toutes les parties de la fleur sont du plus riche cramoisi, d'un effet surprenant sur le fond brun du sol, jonché de débris végétaux.

Hosted by Google

Quand la terre est couverte de neige et qu'on en voit surgir ces petites protubérances d'un rouge concentré, on dirait autant de taches de sang.

Nos deux compagnons de *Merced*, avec lesquels nous avons fait plus ample connaissance, sont munis de carabines, de provisions de bouche, de couvertures et d'un guide spécial ; il leur a pris fantaisie de passer la nuit dans une *log-hut*, espèce de chenil aux pieds d'un des *Bigtrees*. Au moment de s'y installer, on remarque aux abords de la hutte des parties de terre fraîchement remuées ; un ours doit avoir passé par là ; on cherche à les dissuader de leur projet ; pour eux, au contraire, c'est une raison de plus de persister ; l'idée du danger surexcite l'esprit d'aventure ; le garde survient, jette un coup d'œil sur les traces d'ours et dit en riant : Il y avait des *snow-plants* ici, quelqu'un a creusé le sol pour les en tirer, — et ce n'était que cela, en effet.

Du 31. — *De l'hôtel Peregoy* ou *Half Way House*. Dès 8 heures, immédiatement après déjeuner, nous nous remettons en route, sauf trois de nos dames, celle qui fit la chute hier et deux de ses amies, qui restent avec elles.

Je reprends mon petit *mustang* ou cheval californien d'hier ; on l'appelle *Fanny ;* j'en demande pardon à sa jeune et jolie homonyme de San Francisco, mais je ne suivrai pas l'exemple d'une de nos aimables compagnes de voyage, qui refuse un excellent petit cheval, parce qu'il s'appelle *Jefferson Davies*. J'aime l'allure, la docilité, le pas sûr de mon *mustang*. Après avoir traversé le *South-Fork*, nous ne faisons plus que gravir et gravir, par des sentiers étroits, pierreux, aux flancs du plateau qui sépare cet embranchement de la rivière même. Nous chevauchons aux rebords de talus à pentes précipitées, où le moindre faux pas aurait pour conséquence une chute à des profondeurs de 1,500 à 2,000 pieds. Nous avons atteint une altitude de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Depuis longtemps, nous sommes à nous deux, M. de W... et moi ; nos fringantes amazones avec leurs cavaliers nous ont devancés. Nous voici au fond d'un vallon où le sentier, unique jusque-là, se bifurque.

Hosted by Google

Lequel choisir, lequel doit nous conduire au but? Celui de droite aboutit à un terrain marécageux ; nous prenons l'autre, après avoir constaté sur la terre molle l'empreinte de pas de chevaux. De la neige, on en voit dans toutes les directions, sous les groupes d'arbres, sur les mares couvertes de feuilles et de ramilles; il faut éviter ces zones blanches, dont l'éclat effarouche nos montures. Quelle solitude! Quel silence complet! Pas un oiseau qui gazouille, pas un bourdonnement d'insecte, rien que le bruit des pas de nos chevaux! La forêt n'est pas épaisse, il y a de larges éclaircies entre les massifs ; le pin domine par le nombre. Le pin contourné, ou *Tamarack*, de taille relativement petite, est associé au *Picea grandis* et *amabilis*, aux fûts droits et élevés, aux branches à divisions symétriques, au feuillage d'un vert sombre. Quelque intéressante que soit la grande végétation forestière, on s'en fatigue à la fin. Mais nous avançons; 7,100 pieds d'altitude déjà, et pas de glace en vue, et une végétation tout arborescente, des plus vigoureuses! Je vois agiter des mouchoirs blancs, j'entends des éclats de voix, nous touchons au *Half Way House*, nous y sommes ; on s'y repose une heure, on y dîne, pour reprendre ensuite le chemin de la fameuse vallée.

SALVADOR MORHANGE.

(*A continuer.*)

Hosted by Google

UN CHEVALIER ERRANT[1]

XI

HARMONIE.

Lorsque Morisset ouvrit la porte, il vit Thérèse qui descendait l'escalier conduisant au premier étage. Elle accourut à lui.

« Amélie est indisposée, dit-elle.

— Comme cela, subitement?

— Oui; presque tout de suite après votre départ, monsieur Albert, elle a eu des éblouissements et des palpitations de cœur; elle est devenue pâle comme une morte. Pensez si nous avons été effrayées! Assise, et les yeux fermés, elle nous disait : « Ce n'est rien, ça va passer. » Mais ça ne passait pas. Nous l'avons forcée de remonter à sa chambre, et nous y avons porté le fauteuil de la chambre verte. Je lui ai fait un peu de feu. Ne voulez-vous pas la voir?

— Certainement, que je veux la voir, » répondit Morisset.

Il monta, suivi de Thérèse. La chambre des trois sœurs donnait sur la cour, au second, sous le toit. Elle était vaste. Il y régnait un ordre merveilleux, malgré sa quasi-pauvreté; éclairée par deux lucarnes, il n'y pénétrait qu'un jour faible, gris, mélancolique.

L'artiste resta sur le seuil, frappé malgré tout par ce doux clair-obscur qui donnait à la scène un aspect « artistique ». Ses préoccupations ordinaires de peintre résistaient même

[1] *Fin.* Voir les livraisons des 15 juin, 15 juillet et 15 août 1880.

Hosted by Google

au sentiment humain qui le poussait; il se mêlait aussi à cette impression beaucoup de respect, car dans bien des choses il n'était pas un « homme moderne ».

« Entrez donc, monsieur Albert, » dit Thérèse avec un mouvement d'impatience affectueuse.

Amélie se retourna lentement.

« Êtes-vous folle, Thérèse, de faire monter M. Albert jusqu'ici, sans me rien dire? »

Morisset s'avança tout près d'elle : « C'est moi, dit-il, qu'il faut gronder si je commets une indiscrétion. Mais je n'ai pas réfléchi, mademoiselle Amélie : l'idée de vous savoir malade a dominé ma volonté, et j'étais sur le seuil de votre porte avant d'avoir pris le temps d'être convenable. Si je vous ai déplu, renvoyez-moi.

— Non, dit-elle en lui souriant, tandis qu'une légère rougeur apparaissait sur ses joues; mais c'est que notre chambre est... bien pauvre.

— C'est donc de la coquetterie, dit Morisset en s'asseyant près d'elle, Thérèse lui ayant avancé une chaise. Mais vous savez que les médecins ne peuvent pas s'arrêter à ces bagatelles, et je suis votre médecin. Voyons un peu ce pouls. »

Il lui prit la main, très sérieusement, et elle la lui abandonna en toute confiance, en le questionnant des yeux.

« Vous avez un peu de fièvre, dit-il. C'est la suite des secousses d'hier. Vous resterez ici toute la journée : je vous permettrai de lire, pour que vous ne vous ennuyiez pas trop. Prendrez-vous un remède que je vous donnerai, ou aimez-vous mieux que j'aille chercher M. Martinpré?

— Je prendrai tout ce que vous voudrez, » répondit-elle avec vivacité.

Elle rougit encore et, comme il la regardait, elle baissa les yeux.

« Elle se laisserait mourir, dit Thérèse, plutôt que de faire chercher le médecin.

— Pourquoi cela, mademoiselle?

— Il n'a pas ma confiance, dit-elle plus doucement, après avior regardé Thérèse.

Hosted by Google

— Je ne puis pas vous donner tort, reprit Morisset, moi qui suis un sceptique en médecine. Mais cela ne m'empêche pas d'avoir mes préjugés tout comme un autre, et je ne voyage jamais sans ma petite pharmacie homéopathique. Je ne sais pas si c'est le moral qui, étant satisfait, a de l'influence sur mes bobos, mais je me suis toujours tiré d'affaire avec mes globules. Dans cinq minutes, ajouta-t-il en se levant, je reviens avec ma panacée. »

Il sortit; Thérèse le suivait. Amélie lui dit : « Vous serez toujours une étourdie; aviez-vous besoin de raconter cela?

— J'ai eu peur, dit Thérèse ; je savais bien que vous ne voudriez pas de médecin, puisqu'il n'y en a pas d'autre que le mayeur. Et j'ai eu raison, puisque M. Morisset va vous guérir. Grondez-moi, cela ne me fait rien. J'ai fait ce que vous auriez fait à ma place. Maintenant, je suis plus tranquille; je vais aider la mère Hubert. »

Elle se sauva, et Amélie se mit à considérer les petites flammes du foyer ouvert, comme si elles avaient pu lui prédire sa destinée. Peu à peu, ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle laissa couler sur ses joues. « Oh! se dit-elle, que la vie est triste! On ne peut pourtant pas en sortir quand on veut. »

Cette expression de son désespoir fit monter un sanglot à sa gorge. Au même moment, on frappait un coup discret sur la porte de la chambre; elle passa vivement une main sur ses yeux et dit d'une voix faible : « Entrez ! » C'était Morisset. Il reprit sa place sur la chaise placée près d'Amélie.

« Voici mon remède, dit-il; vous voyez que c'est peu de chose; mais il faut bien moins de chose encore pour tuer un homme. Les doses ne signifient rien ; tout dépend de la nature du remède et de l'effet qu'il peut produire sur le malade ; c'est la vraie dose qu'il faut trouver. J'ai la presque certitude que demain matin vous reprendrez votre vie habituelle.

— Ma vie habituelle, dit-elle en hochant la tête, est devenue bien peu enviable.

— De sorte qu'elle pourrait surtout changer en bien.

— Oh ! oui.

Hosted by Google

— Ceux qui sont heureux n'ont plus à attendre que des ennuis et des chagrins. Quand il fait beau, on craint le mauvais temps ; quand il pleut, on espère le soleil. Il faut vous laisser envahir par l'espérance.

— Quelle espérance?

— De voir votre situation améliorée.

— Je n'attends plus rien, monsieur Albert, plus rien que le retour de Mélanie.

— Et vous l'espérez?

— Oui et non ; j'ai des moments où je me dis que je ne la verrai plus ; d'autres où je pense qu'elle sera abandonnée et qu'elle nous reviendra. Elle sait que la maison lui reste ouverte et que nos bras lui sont tendus. Elle nous connaît. Le jour où elle se trouvera seule, elle n'hésitera pas à rentrer ici.

— En effet, dit Morisset, il ne faudrait pas s'étonner que le misérable quittât la pauvre fille ; c'est l'histoire vulgaire de toutes les séductions... Mais vous ne pensez pas à vous ; votre destinée ne peut-elle changer? »

Elle hocha la tête et de ses doigts inoccupés joua avec le cordon de son tablier.

« Que m'arriverait-il? demanda-t-elle. Je ne désire plus qu'une chose, revoir Mélanie. Thérèse aurait pu se marier ; maintenant, personne n'en voudra. Vous avez vu, monsieur Albert, ce qu'on pense de nous. Non, c'est fini ; je n'ai plus qu'à me laisser vivre.

— Voilà des pensées bien tristes, dit Morisset. Comment, il n'y aurait plus un homme assez courageux pour unir son existence à la vôtre, parce qu'un malheur a frappé votre nom?

— Il y en a peut-être ; mais je ne suis pas assez sotte pour les attendre. Ils trouveront autour d'eux d'autres femmes que nous.

— Pas de meilleures que vous, mademoiselle.

— Vous êtes bien bon, dit-elle en le regardant, et je crois que vous dites ce que vous pensez. Je pense aussi que vous êtes un honnête homme, meilleur que les autres ; je pourrais

Hosted by Google

m'étonner que vous ne vous soyez pas marié. Sans doute que le mariage ne vous attire pas?

— Je n'en sais rien; mais je sais que j'adore la liberté. Je suis un égoïste. Je ferais un mauvais mari.

— Oh! non, dit-elle, certainement non. On ne sait jamais ce qu'on vaut.

— Vous pensez que ma femme pourrait être heureuse?

— Très heureuse, bien sûr! »

Il resta muet, il devint rêveur. Tout à coup, il se leva.

« Quel sujet de causerie!... dit-il. N'est-ce pas singulier qu'un homme et une femme jeunes ne puissent se trouver dix minutes ensemble sans s'occuper d'amour ou de mariage?

— Il faut bien parler de quelque chose, monsieur Albert.

— Vous avez raison. J'ajouterai que j'ai du plaisir à causer avec vous, parce que nos idées se rencontrent souvent. Vous pensez au célibat comme à un état qui ne vous répugne point; moi de même. Mais avouez que, comme moi, vous n'avez non plus aucune répugnance pour l'idée de mariage?

— Je l'avoue. Ce sont les hommes qui me font peur...

— Voyez comme nous nous entendons, dit-il en se rasseyant : les femmes me font peur aussi, — je parle surtout des femmes que je pourrais épouser. On gâte les jeunes filles; on déforme leur caractère en y semant ou en y laissant germer et croître toute sorte d'idées mondaines. En général, elles ont le mépris de l'existence paisible, en dehors des agitations de la vanité. Quand le hasard me met en présence d'une de ces jeunes filles « modernes », je suis gêné, je ne sais que lui dire. — Mais vous, par exemple, vous ne me gênez pas, vous me faites bavarder, je n'ai pas peur.

— C'est peut-être justement, dit en souriant Amélie, que je ne suis pas de celles-là qu'on pourrait épouser. Comment une paysanne vous effrayerait-elle et vous gênerait-elle?

— Vous n'y êtes pas, mademoiselle Amélie; non, cette fois, vous n'y êtes pas. Vous ne me connaissez pas : je vous épouserais fort bien, toute paysanne que vous êtes. Que peut-on demander à une femme? du bon sens, de l'intelligence, du cœur; parce qu'elle doit savoir se conduire, comprendre et

Hosted by Google

aimer. Il ne vous manque donc rien, et je vous aime comme vous êtes et parce que vous êtes ainsi.

— A la bonne heure! Vous dites bien ce que vous dites, monsieur Albert, et je suis sûre que vous avez de l'amitié pour moi.

— Oui, reprit-il, je vous aime, et beaucoup; il me semble que je vous ai toujours connue, tant je vous connais bien. J'adore le vagabondage; je ne sais pas rester en place; et l'idée de vous quitter est pour moi un véritable crève-cœur. Pourtant, je ne puis pas continuer d'habiter chez vous : les commérages vont leur train; ma présence vous compromet. Ne vous effarouchez pas trop, ajouta-t-il en voyant la surprise d'Amélie, le mal n'est pas grand et les cancans tomberont quand je ne serai plus là. J'ai voulu seulement vous dire pourquoi je quitterai votre maison, où je suis comme chez moi, malgré mon désir d'y rester et de vous protéger. Il me faudrait des droits, je n'en ai pas, et je ne sais où les prendre.

— Vous voyez, dit-elle en s'attristant tout à coup et en le regardant, que j'ai raison de me plaindre. Qu'est-ce que je deviendrai, seule avec Thérèse et la mère Hubert, à penser toujours à celle qui nous a quittées? Non, non, ce n'est pas une vie supportable.

— Je vous la ferais donc supporter, mademoiselle Amélie?

— Nous vous rendons bien l'amitié que vous avez pour nous, monsieur Albert. Vous avez pris notre défense, vous avez exposé votre vie, dit-elle avec émotion : il y a sur votre front une marque de votre bon cœur. Vous avez été un frère pour nous...

— Mais je ne suis pas votre frère. Pour pouvoir continuer à vivre ici, il n'y aurait qu'un moyen.

— Lequel?

— Il faudrait devenir ma femme.

— Oh! dit-elle avec un sursaut, en voilà une idée!

— Je vous la donne comme elle me vient.

— Elle est drôle, dit-elle en s'efforçant à rire. Heureusement qu'on ne vous entend pas!

Hosted by Google

— Et si on m'entendait!

— J'en serais quasi honteuse pour vous. Que vous seriez capable de m'épouser, justement parce qu'on me veut du mal, je le vois bien ; vous êtes un homme comme il n'y en a pas beaucoup. Mais quand vous parleriez sérieusement, ajouta-t-elle avec un sentiment de dignité très beau parce qu'il était naturel et mêlé d'ingénuité, moi je ne vous écouterais pas, monsieur Albert. Chacun doit savoir à quoi il s'expose. C'est ici que je vivrai et que je mourrai. A la ville, voyez-vous, je languirais...

— Croyez-vous, dit Albert en l'interrompant, que je voudrais vous emmener à la ville? Pourquoi faire? Est-ce que j'aime la ville, moi qui suis amoureux fou de tout ce qui en éloigne? Pensez-vous que la rue de la Madeleine m'attire comme les bords de la Meuse? Me voit-on jamais flâner sur nos boulevards? Non, non ; mon cœur est à la nature, et c'est une femme naturelle qu'il me faudrait.

— Je suis donc plus naturelle que les autres, monsieur Albert?

—Vous êtes une femme, dit-il vivement, une vraie femme, que rien ni personne n'a gâtée, qui a résisté à la vulgarité et à la banalité des mœurs du village, et dont les sentiments sont touchants et justes sans que vous vous préoccupiez de ce qu'ils sont. Je suis pour vous plein d'un respect profond, d'une estime sans borne, d'une tendresse à laquelle la raison la plus austère n'aurait rien à reprocher. Est-ce que c'est de l'amour? Je ne le sais pas; j'ai beau me questionner, je ne trouve point de réponse. Je vous aime, voilà tout, et je me demande si c'est assez, parce que je voudrais que ce fût davantage. Voilà pourquoi cette idée de vous épouser, que j'ai exprimée presque sans y penser, ne m'a pas étonné comme vous. Et si vous mettiez votre main dans la mienne, je sens que je serais un homme heureux. »

Elle n'hésita pas un moment et abandonna sa main à l'ami comme elle l'avait abandonnée « au docteur ». Pendant que Morisset parlait, son visage se colorait ; on voyait les artères battre à ses tempes. Elle ne dit rien d'abord ; il la laissa, non

Hosted by Google

sans anxiété, à ses réflexions, en se penchant vers elle pour saisir en quelque sorte au vol les paroles qu'elle allait prononcer.

« C'est beau, dit-elle enfin d'une voix altérée, basse et douce, c'est beau ce que vous faites là, monsieur Albert. Je suis abandonnée comme un petit enfant au bord d'un chemin, la nuit, et vous voulez me prendre avec vous par charité. Oh! c'est beau; je ne saurais pas vous dire quel bien vous me faites. Je pleure; il faut me pardonner : il y a longtemps que je n'ai été aussi heureuse.

— Dites-vous oui, mademoiselle Amélie?

— Non, dit-elle, oh! non; ce que vous demandez est impossible. Je me connais ; je ne suis pas la femme qu'il vous faut. Vous vous repentiriez bientôt d'avoir été charitable.

— Dois-je croire plutôt que votre affection pour moi n'est pas assez grande pour que vous puissiez devenir ma femme?

— Ne croyez pas cela, monsieur Albert. Je ne connais pas bien les mots qu'il faut dire; mais je sens que j'ai confiance en vous, et beaucoup d'amitié... Ce ne serait pas trop de dire que votre honnêteté serait la bienvenue si seulement vous étiez un paysan comme Mattiva ou Bodheux.

— Je n'insiste pas pour le moment; je veux vous laisser réfléchir ; je ne veux pas que vous croyiez à un hasard, à une surprise pour moi comme pour vous. Je ne connais pas de femme au monde que je voulusse épouser avant vous; non, pas une ne me semble ni si loyale, ni si aimante, ni si raisonnable que vous. Il n'y a qu'à vous que je pourrais sacrifier mon amour de l'indépendance. Si vous ne m'aimez pas assez pour devenir ma femme, nous n'en parlerons plus. »

Il se leva de nouveau, sans obtenir une réponse que ses regards demandaient, et cette fois avec ardeur.

« Je vous ai fait trop parler, je suis un médecin irréfléchi, dit-il. Je vous quitte, mademoiselle Amélie. Je vous quitte ; mes globules agiront, j'espère. Mais, ajouta-t-il avec une chaleur inattendue, je vous en supplie, ne pensez qu'à vous. Je serai heureux si vous le voulez. »

Ayant dit cela, il sortit, tandis qu'elle le suivait des yeux.

Hosted by Google

Elle le regardait encore qu'il avait disparu depuis longtemps. Son visage peu à peu s'altéra; elle le cacha dans ses mains et étouffa un sanglot.

« Heureusement, se dit-elle, c'est de la charité! »

XII

VÉHÉMENCE.

Morisset s'arrêta au palier du premier étage. Là, il se trouva aux prises avec une stupéfaction de la nature la plus étrange. Il avait demandé à Amélie d'être sa femme! Il avait fait cette demande avec une conviction dont il se sentait encore échauffé. Son cœur avait parlé tout seul; entraîné, subjugué par la situation de la chère fille, l'élan naturel et la sympathie réciproque avaient suffi pour lui faire descendre cette pente rapide avant d'avoir pu réfléchir. L'action avait été foudroyante; il en était tout étourdi. En si peu d'instants, il se trouvait transporté dans un monde nouveau; une sorte de cataclysme soudain s'était abattu sur lui et l'avait complètement transformé. Les baguettes des fées n'agissaient pas plus vite, dans les livres menteurs du bon vieux temps.

« C'est donc que j'aime Amélie comme il faut l'aimer pour l'épouser? se dit-il. Je n'ai pas eu besoin d'armer mon fusil et de viser : le coup est parti tout seul. C'est là une véritable aventure. Ce matin, j'étais si loin du mariage, que c'est à peine si je l'apercevais à travers une brume épaisse; et le voilà qui apparaît, tout près de moi, sans avertissement, sans que j'aie le temps de me préparer à le recevoir. Il y avait donc en moi une volonté latente, un sourd désir, un sentiment vivace que je soupçonnais à peine, dont j'ai été l'instrument, dont j'ai exécuté le plan!... La belle thèse pour un spiritualiste!... Et Amélie, comment aura-t-elle pris cette subite déclaration? Quel accueil va-t-elle lui faire? Si elle dit oui, je vais donc m'établir au bord de la Meuse, dans une auberge,

Hosted by Google

au lieu de parcourir le monde à la recherche de mon idéal?... Quelle est la nature du sentiment qui m'a fait parler? Je n'ai jamais aimé ainsi, cela est certain. Est-ce là le véritable amour, celui qui a pour fond l'estime et le respect? Je n'ai pas la fièvre, je ne regrette pas ce que j'ai dit, je n'ai pas d'inquiétude à l'idée qu'Amélie peut refuser. Je suis comme un homme perdu dans un beau paysage, qui s'attarde à admirer, sans penser à chercher sa vraie voie... »

En s'entretenant ainsi avec lui-même, il s'était approché de la fenêtre du palier et laissait errer ses regards au dehors, sur la Meuse qui coulait à pleins bords, lourde et menaçante, sur la colline et ses arbres dépouillés, sur le ciel gris, dont le vent poussait les nuées se renouvelant sans cesse; mais il ne voyait rien; il regardait au dedans de lui; et les choses extérieures n'étaient plus pour lui qu'un entourage vague, dont les formes et les couleurs fondues n'avaient plus rien de réel.

Une voix jeune et fraîche l'arracha à cette contemplation intime.

« Monsieur Albert! »

Il se tourna; c'était Thérèse.

« Que faites-vous là? Vous allez vous refroidir. Ne descendez-vous pas dîner?

— Il est donc l'heure?

— Midi et demi vient de sonner. Et Amélie ne mange-t-elle pas?

— Demandez-le lui, voulez-vous?

— Oui. »

Elle monta au second étage, et Morisset descendit. « Si elle refuse, se dit-il, je devrai partir. Avant, je lui donnerai ses protecteurs légitimes, malgré elle et malgré ce drôle de bourgmestre. »

Amélie ne descendit pas. « Elle n'a pas faim, dit Thérèse; elle voudrait dormir; on dirait qu'elle a pleuré, monsieur Albert.

— Pourquoi aurait-elle pleuré? demanda Morisset avec vivacité.

Hosted by Google

— Je ne sais pas. Je le lui ai demandé ; elle a répondu qu'elle avait mal à la tête.

— C'est la suite de la soirée d'hier, se dit Morisset à demi-voix. Demain, il n'y paraîtra plus. »

Ils dînèrent, silencieusement, machinalement. Après le dîner, Morisset alluma un cigare et dit à Thérèse : « Je vais prendre l'air. » Il fit une longue promenade de l'autre côté de la Meuse, marchant vite, emporté par ses pensées, continuant de ne rien voir autour de lui. Les paysans qu'il rencontrait lui disaient bonjour : il les regardait sans répondre, se retournait sur eux et alors seulement répondait à leur politesse. La pluie le força de revenir vers Godinne.

Langlois conduisait la barque au passage d'eau, quand Morisset se fit transporter sur l'autre rive. Ils causèrent. Morisset parla de son départ.

« Vous devriez bien, dit-il à Langlois au moment où ils touchaient l'autre bord, aller fumer une pipe, le soir, chez les demoiselles Dethière. Votre présence les rassurerait et tiendrait les insulteurs en respect, en attendant qu'elles trouvent une protection qui ne dérange même plus leurs voisins.

— Je ferai ça, monsieur ; car il ne faut pas beaucoup compter sur M. Martinpré.

— C'est parce que je sais que le bourgmestre est peu disposé à user d'autorité, que je vous prie de ne pas abandonner vos voisines.

— Bon, bon ; on ira causer avec M^lle^ Amélie et taquiner la petite sœur. Vous pouvez être tranquille.

— Aussi tranquille que si j'y étais moi-même, » dit Morisset en donnant la main au passeur.

Il rentra à l'auberge, résolu à partir le soir même pour Namur et de là pour Bruxelles. Il verrait le procureur du roi le lendemain matin. Il n'y avait pas à hésiter, non seulement dans l'intérêt de ses hôtesses, mais pour donner à M. Martinpré une leçon qu'il avait méritée. Il monta droit à sa chambre et rassembla son léger bagage, en songeant que sa destinée se déciderait avant qu'il ne quittât Godinne. Il envisageait toujours avec une sérénité admirable son mariage

Hosted by Google

possible. Il entrait brusquement dans cette situation, dans cet inconnu, comme un voyageur dans un pays riant et fertile, qui se dirait : Les habitants de cette contrée doivent être heureux. — Un plan vague de nouvelle existence semblait déjà vouloir se dessiner dans son esprit. Il était dans sa nature de prendre de rapides déterminations, et ses voyages et ses combats n'avaient fait que développer cette faculté spéciale. Trop souvent il s'était trouvé dans la nécessité d'agir immédiatement pour avoir encore à tergiverser dans n'importe quelle circonstance ; et puisque son dessein ne l'étonnait pas, ne lui donnait aucun sentiment de trouble ou de malaise, il le considérait comme excellent. La seule chose qui eût pu le faire réfléchir, c'était la nature de son affection pour Amélie. Elle était réelle, elle était profonde ; la pensée de passer sa vie auprès d'Amélie lui semblait d'une grande douceur ; il « sentait » que jamais il n'aurait à regretter ce parti, pris subitement, sans qu'il se fût consulté. S'il s'était agi d'une chose mauvaise, de caractère indécis, une anxiété l'eût mordu au cœur ; on ne fait pas le mal, on ne se ment pas à soi-même, on n'use pas de violence envers sa conscience sans que quelque chose se révolte dans le for intérieur. Il pensait ainsi. Et sa quiétude parfaite était pour lui comme une approbation mystérieuse de ce qu'il voulait faire. Mais il ne voyait en cela rien qui ressemblât à ce qu'on nomme l'amour : aucune impétuosité, nulle ardeur dans les sensations, point d'attendrissement de nature particulière ; il lui semblait que depuis qu'il avait demandé à Amélie d'être sa femme, elle l'était depuis longtemps déjà...

Il était quatre heures ; il descendit pour « goûter » : à la campagne on fait quatre repas, les estomacs étant plus rapidement creusés par l'air plus vif.

Les jattes, la cafetière, le pot à lait, les tartines étaient sur la table.

Morisset s'assit ; Thérèse prit place en face de lui.

« Et mademoiselle Amélie? demanda-t-il.

— Je viens de monter sur mes bas, j'ai entr'ouvert sa porte, il m'a semblé qu'elle dormait.

Hosted by Google

— Bon, dit-il; à son réveil elle sera tout à fait bien. Nous pouvons manger ces bonnes tartines sans montrer un égoïsme féroce. »

Et il « goûta » de bon appétit, en écoutant le babillage de Thérèse.

Au moment où ils se levaient de table, la porte de la salle s'ouvrit, et Amélie entra. Tous les deux jetèrent une petite exclamation en s'avançant au devant d'elle. Elle était un peu pâle, mais elle souriait et avait l'air reposé d'un enfant qui a bien dormi.

« Vous vous sentez donc tout à fait bien, mademoiselle?

— Oui; et je m'ennuyais là-haut.

— J'ai cru que vous dormiez, dit Thérèse.

— Je fermais les yeux, pour mieux penser, dit-elle en regardant Morisset.

— Et quel a été le résultat de cet examen intime? demanda Albert, tandis qu'elle s'asseyait.

— C'est difficile à dire, monsieur Albert. Je suis bien honorée et bien touchée... Vous avez oublié que je suis une pauvre paysanne ignorante... Vous avez eu pitié de moi, de nous. Je ne l'oublierai jamais, jamais. »

Elle s'attendrissait; elle dut baisser les yeux, qui s'emplissaient de larmes. Sa voix tremblait. Morisset ne voulut pas l'interrompre; il dit seulement : « Eh bien! » Thérèse écoutait, en retenant son souffle, ne comprenant rien à ce dialogue.

« Cela n'est pas possible, ajouta Amélie en hochant la tête. Quand vous aurez un peu pensé, monsieur Albert, vous verrez que cela n'est pas possible. Croyez-vous que je voudrais vous enfermer ici, vous qui avez l'habitude de voyager, vous forcer de vivre au milieu de paysans grossiers?... Non, non. Vous êtes bien généreux et bien charitable, mais il faut abandonner cette idée-là.

— Je ne suis ni généreux, ni charitable, dit Morisset. Si je vous ai demandé d'être ma femme, c'est que j'ai écouté mon sentiment et que mon cœur me pousse à cette union. Soyez persuadée que je fais ce que je veux et que je n'agis

Hosted by Google

pas par entraînement. Je ne suis plus assez jeune pour cela. Si vous n'avez pas de meilleures raisons à me donner, je considère votre refus comme une défaite ou comme l'aveu de la tiédeur de votre affection. Si vous ne m'aimez pas assez pour me confier le soin de votre avenir, oubliez ma proposition. Il n'y a que cette raison-là qui soit sérieuse pour moi ; les autres sont sans valeur.

— Le capitaine Duchâteau nous a déshonorées, dit Amélie d'une voix basse.

— Il n'a déshonoré que lui, répliqua vivement Albert. Un voleur ne souille pas les gens qu'il a dévalisés.

— Tout le monde ne pense pas comme vous.

— Que m'importent les autres ?

— Vous en souffrirez plus tard ; on vous fera des avanies ; je connais les méchants : ils ont du plaisir à tourmenter. Si j'acceptais, c'est que je ne songerais qu'à moi.

— Si vous refusez, c'est que vous ne m'aimez pas assez.

— Elle vous aime beaucoup, dit vivement Thérèse, que ce dialogue mettait hors d'elle, tant il l'avait surprise. Je le sais bien, moi. Nous ne parlions que de vous. Il n'y a qu'un homme comme ça, disait-elle...

— Taisez-vous, interrompit Amélie avec confusion, en essayant de se fâcher.

— Parlez, au contraire, Thérèse, dit Morisset. A nous deux, nous en triompherons, vous verrez. Je ne crois pas aux raisons qu'elle donne, je les déclare mauvaises ; j'y vois un sentiment d'humilité qui me choque, sachant ce qu'elle vaut. Il faut vaincre cette défiance d'elle-même. Dites-moi que vous ne m'aimez pas, Amélie, et je n'insiste plus.

— Oui, qu'elle ose le dire, ajouta Thérèse, elle qui n'a jamais menti ! »

Amélie regarda Morisset ; et ce regard était si plein de loyauté et de tendresse qu'il reçut un choc au cœur et se sentit pénétré de douceur et d'extase. En même temps, de sa voix caressante où tremblait une émotion, Amélie dit : « Qui ne l'aimerait ? Pourquoi cacher une pareille chose ? Quel mal y a-t-il à se dire qu'on a un ami, qu'on voudrait le garder tou-

Hosted by Google

jours... si c'était possible? Est-ce qu'un frère, ou un mari, aurait fait plus qu'il n'a fait pour nous? Oh! oui bien, que je l'aime, Thérèse, et je peux le dire tout haut, malgré tout.

— Alors, vous consentez, Amélie.

— Non, dit-elle, non, monsieur Albert. Vous n'y avez pas songé; vous avez écouté un premier mouvement. Mais moi, je sais ce que je vous dois, ce que je dois à un homme comme vous, et je refuse...

— Voilà! dit Thérèse; et quand elle devrait en mourir, elle dira toujours non.

— Je n'en mourrai pas, reprit Amélie. Est-ce que je peux mourir avant que Mélanie soit revenue? Est-ce que je peux me marier, et être heureuse, quand Mélanie est peut-être aujourd'hui abandonnée et dans la misère? Vous savez bien que non ; on ne doit penser à soi que lorsqu'on n'a pas autre chose à faire. Croyez-vous, monsieur Albert, que je voudrais vous donner la charge d'une femme comme moi, qui n'a plus, qui ne peut plus avoir qu'une pensée au monde, sauver cette malheureuse fille quand elle nous reviendra? »

Elle se leva, navrée, retenant ses sanglots, donna sa main à Morisset, qui s'était levé en même temps qu'elle, dans un véritable transport, et ajouta : « Vous voyez bien que j'ai raison.

— Non, dit-il avec force; je veux être de moitié dans ce devoir. Vous me plaisez ainsi, malheureuse, désespérée et résolue. Je vous trouve plus belle cent fois, et plus aimable qu'une fiancée radieuse à qui tout sourit. Je vous donnerai ma vie malgré tout, Amélie; oui, je vous compromettrai, si vous me poussez à bout. »

Thérèse, trop jeune pour comprendre ces sentiments, montrait un visage dérouté, que les sensations faisaient grimacer; elle souriait et elle paraissait prête à pleurer. Un moment de silence se fit, que l'enfant rompit.

« Dites oui, Amélie !

— Pourquéé nel direut-elle nin? demanda une voix dure derrière eux. Jésus Mâria! Est-ce qu'on pou rifuser in homm' qui n' boé nin? Faureuv' ies-ce biesse ! »

Hosted by Google

C'était la mère Hubert, debout sur la porte de la cuisine, qui intervenait ainsi. Morisset ne put s'empêcher de rire.

« Nous sommes trois contre vous, Amélie. Il faudra bien vous avouer vaincue.

— Oh ! dit-elle en s'affaissant sur une chaise, quel chagrin vous me faites !

— Nous ne voulons que votre bonheur.

— Quand M. Albert sera parti, vous le regretterez, dit Thérèse avec vivacité. Il faudra quitter Godinne. Et où Mélanie ira-t-elle nous trouver, si elle revient? »

Ce fut le coup de grâce. Amélie pleura amèrement et longuement, en disant : « Vous me tuez... Faites de moi ce que vous voulez... Je n'ai plus la force... Non, non, je ne peux plus... Mais pensez... pensez bien à ce qu'on dira... dans le village, quand on me verra à l'église... On me montrera du doigt... Sa sœur est partie ; on ne sait ce qu'elle est devenue... Et celle-ci, elle se marie !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! »

On pourrait dire que cette expansion véhémente n'était point dans le caractère d'Amélie : c'était comme un soudain soulèvement de la conscience et du cœur, autrement dit du sentiment et de la justice, une explosion de l'être à bout de ressources pour se défendre contre la plus chère des violences. Morisset, Thérèse elle-même en furent émerveillés ; la mère Hubert, qui ne saisissait qu'un mot çà et là, à peine de quoi composer une idée, leva ses deux mains couleur de vieux chêne et s'écria : « Sainte Vierge Mârie ! » Morisset avait sur le visage une expression admirative qui le rendait beau ; car les sentiments et les sensations, selon leur nature, déforment ou épanouissent nos traits : voyez les gens d'église, ils sont tous laids. L'artiste restait artiste jusqu'en ces manifestations excessives du sentiment. Il fit rasseoir Amélie et s'assit à côté d'elle.

« Plus vous parlez, plus je m'obstine à affirmer que j'ai raison contre vous, Amélie. Il me semble que je vous aime encore plus maintenant qu'il y a une heure. Tout ce que vous dites entre dans mon cœur comme une flamme et me transporte.

Hosted by Google

Pas un seul de vos sentiments qui ne m'attache à vous, aussitôt qu'il est exprimé. Vous serez ma femme, et le plus tôt possible.

— Ça, c'est bin pârler! dit la mère Hubert.

— Je ne puis plus vous laisser vivre seule avec Thérèse et cette pauvre brave femme en butte aux avanies des goujats; ce sera à la fois un amour et un devoir.

— Mais que dira-t-on?

— On dira ce qu'on voudra. Il me plaît de vous aider à vivre, de chercher le bonheur à vos côtés, d'éloignerd'ici les méchants, de forcer les gens à vous rendre leur estime et leur respect. Considérez, si vous voulez, notre mariage comme une association : peu m'importe si vous avez confiance en moi et si votre cœur répond au mien. Les autres considérations n'ont aucune force. On vous a frappée lâchement dans vos affections; on voudrait encore vous tourmenter : je ne puis permettre cela, et je n'ai qu'un moyen à ma disposition pour vous aider. Quand vous serez ma femme, nous serons quatre à aspirer au retour de Mélanie, et quatre à lui faire oublier un infâme quand elle sera revenue. Bien faire et laisser dire, c'est un proverbe qu'on connaît partout...

— Ahi, c'est ça! dit encore la mère Hubert.

— Dites oui, entêtée, ajouta Thérèse, l'enfant à qui tout était permis.

— Si vous m'aimiez, hésiteriez-vous encore? » demanda Morisset.

Elle devint rouge comme le feu, cacha son visage entre ses deux mains et dit d'une voix entrecoupée : « Je ferai ce que vous voudrez... »

Thérèse, tout de suite, la prit dans ses bras et lui baisa les joues après l'avoir forcée à montrer son visage. Morisset se dressa, sans parler, et devint pâle; il regarda la mère Hubert, anxieuse, parce qu'elle n'avait pas compris.

« Eh bien, dit-il, mère Hubert, vous ne m'embrassez pas?

— Mère de Dieu! poquoé?

— Amélie sera bientôt ma femme.

— Vos' féme! Est-ce bin vrai, m' fie?

Hosted by Google

— Il le faut bien, dit Amélie en regardant Morisset. Je ne suis pas assez forte contre eux deux.

— Qué n'affaire ! Et i faut qui dj' vos rébrasse ? demanda-t-elle en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

— Oui, absolument.

— Eh bin, tant pire ! dit-elle en s'avançant vers Morisset les bras ouverts. Quan l' diâl y sereu, j' vos rébrasserai. »

Et, le prenant par le cou, elle lui appliqua un bruyant baiser sur chaque joue.

XIII

CONFIANCE PARFAITE.

Cette victoire mit de l'agitation dans tous les cœurs; la mère Hubert elle-même sembla retrouver un peu de sa jeunesse pour manifester une satisfaction extraordinaire. Elle était d'ordinaire silencieuse comme un meuble et ne parlait que par monosyllabes : elle bavarda, soit avec Thérèse, soit avec elle-même, expansion qui avait quelque chose d'un peu fou. Thérèse riait à tout propos, sans raison, et se félicitait tout haut du résultat de la lutte, comme s'il s'était agi de son propre mariage. Amélie reprit son train de vie ordinaire; elle répondit aux réflexions de Thérèse par de courtes phrases pleines de douceur, où il y avait de l'attendrissement et de la mélancolie. Son attitude vis-à-vis de Morisset était celle d'une créature dévouée, qui se soumet par amour, mais aussi par abnégation, comme si elle n'avait eu d'autre volonté que de se sacrifier au bonheur ou à la vie des autres.

Quant à Morisset, il montrait sur son visage un large épanouissement de conscience. Entraîné vers le mariage avec une rapidité vertigineuse, il avait, comme toujours, obéi à ses impressions sans aucune arrière-pensée. Il était homme d'action avant tout ; il réfléchissait peu ; sa nature le poussait dans l'existence, sans frein, tout droit; quand il n'agissait pas, il était inquiet : de là ses incessantes courses à travers

Hosted by Google

l'Europe, à la recherche d'un idéal dont il ramassait çà et là, dans les arts, dans les mouvements politiques, des morceaux isolés.

Il résolut de partir le soir même pour Bruxelles. Mais avant, il avait à placer Amélie et Thérèse à l'abri des outrages. Il ne fallait plus songer à se plaindre à la justice : de nouvelles circonstances exigeaient naturellement des moyens de défense nouveaux. Il n'hésita pas une minute.

« Je vais, dit-il à Amélie, mettre l'autorité en demeure de vous protéger pendant mon absence et la rendre responsable du mal qui pourrait vous être fait. Puis, quand le voisin Langlois saura que vous allez être ma femme, il remplira avec plus de vigueur la mission qu'il a acceptée d'être votre gardien vigilant. Je pourrai ainsi m'éloigner tranquillement, avec la certitude qu'on vous respectera.

— De quelle autorité voulez-vous parler? demanda Amélie en montrant un peu d'inquiétude dans ses yeux.

— Mais du bourgmestre.

— Vous allez l'entretenir de moi?

— Sans doute — et le forcer de faire son devoir.

— J'aime mieux qu'il ne s'occupe pas de nous, dit-elle en hésitant un peu. Langlois nous suffira bien.

— Pourquoi cette répugnance, Amélie?

— J'ai des raisons pour n'avoir pas confiance dans M. Martinpré.

— Puis-je les connaître?

— Vous devez tout connaître, maintenant, répondit-elle en le regardant; mais c'est pénible de devoir raconter ces choses-là, quand on voudrait les oublier soi-même... »

Elle se tut, soupira, regarda encore Morisset, attendant peut-être qu'il l'autorisât à se taire; elle vit bien, au contraire, dans son silence, le désir qui lui venait subitement de tout savoir, et elle se décida à parler, par devoir.

« Il y a trois ans, dit-elle, M. Martinpré m'a fait la cour; j'avais vingt et un ans, et il en avait quarante; son visage me déplaisait et aussi ses manières; mais je n'osais le montrer : j'aurais fait du chagrin à mon père, qui était malade,

Hosted by Google

et qui est mort cette année-là, le pauvre homme ! On parlait de notre mariage, et ça se comprend : M. Martinpré passait toutes ses soirées chez nous; il avait amené ses connaissances; c'était ici l'estaminet des gens riches. Cela me flattait bien un peu ; mais M. Martinpré me faisait presque peur, et l'idée d'être sa femme me rendait tout à fait triste. Mon père mort, je restais seule avec Mélanie — Thérèse était en pension; — le bourgmestre continua de venir chez nous tous les soirs...

— Pourquoi vous arrêtez-vous, Amélie ?

— Je ne veux pas avoir de secret pour vous, dit-elle, embarrassée; mais j'aimerais mieux ne pas avoir commencé. Je ne veux pas non plus passer pour une capricieuse, à vos yeux surtout.

— J'ai en vous une confiance sans borne, Amélie ; parlez ou gardez le silence, je ne vous en aimerai ni ne vous en estimerai pas moins.

— Non, reprit-elle, je ne peux pas accepter ça de vous ! Si je devais vous cacher quelque chose, je ne serais pas tranquille. Vous aviez l'intention de demander au bourgmestre de nous protéger, et il ne me plaît pas qu'il nous protège, ajouta-t-elle avec une fermeté d'autant plus marquée qu'elle s'exprimait avec plus de calme ; il faut donc bien que je vous dise pourquoi. Mais c'est difficile ! »

Elle le regarda, elle riva pour ainsi dire son regard à celui de Morisset, qui sentit dans cet échange une loyauté instinctive, tout inconsciente. Et il sentit aussi, en ce moment d'épanchement parfait, qu'elle prenait possession de lui peu à peu; on pourrait dire qu'un charme sortait de toute sa personne comme la chaleur sort de la flamme ou le parfum de la fleur. D'autres peut-être n'auraient pas subi cette domination qui s'ignorait; mais Morisset se trouvait enlacé dans un filet dont les mailles se resserraient toujours plus étroitement, et il se trouvait toujours plus satisfait d'être ainsi emprisonné.

Elle resta silencieuse, les yeux baissés, cherchant évidemment de quelle façon elle formulerait sa confidence. Ses

Hosted by Google

sourcils droits se fronçaient un peu ; il y avait du malaise dans les coins de sa bouche. Morisset la contemplait, trouvant ses traits plus jeunes et plus purs qu'il ne les avait vus jusqu'alors, observant les manifestations du combat qui paraissait se livrer en elle.

« C'est bien difficile, répéta-t-elle enfin à demi-voix. Je n'ai pas l'habitude de dire les choses : on se devine, à la campagne; d'ailleurs, tout se sait. M. Martinpré, ajouta-t-elle plus vite, ne pensa plus à m'épouser; mais c'est la manière dont il me l'a fait comprendre qui m'a semblé bien mauvaise. Il continua de me dire qu'il m'aimait... de me faire la cour... Il venait pendant plus longtemps et il restait plus tard, souvent le dernier. Ses manières étaient plus hardies, et ses paroles aussi... Enfin, si vous pouviez deviner... Il m'a fait une injure...

— Laquelle? demanda Morisset tout frémissant.

— Il m'a proposé d'être sa maîtresse, » répondit-elle d'une voix si basse que Morisset la devina plutôt qu'il ne la comprit.

Il se leva, hors de lui; elle se leva aussi et lui prit la main.

« Vous comprenez, dit-elle vivement, pourquoi je ne veux pas de la protection de M. Martinpré. J'ai cru que vous deviez connaître l'homme à qui vous alliez vous adresser. Maintenant, Albert, je vous en supplie, ne lui cherchez pas querelle; c'est une chose oubliée. Je l'ai mis à la porte ; je lui ai défendu de passer encore le seuil de la maison. La mère Hubert était là ; elle l'a traité comme un misérable. C'est bien fini, allez! Mais, si vous lui demandiez de nous défendre, il serait capable de rentrer ici, et je ne veux pas le voir.

— C'est bien! dit Morisset ; je me tiendrai tranquille. N'en parlons plus. Langlois suffira... »

Il ressentait une souffrance atroce. Un homme se serait noyé devant lui et il lui eût été défendu d'une manière absolue de le sauver, il n'aurait pas éprouvé émotion plus violente. Amélie le regardait avec inquiétude, et la contraction de ses traits l'effrayait.

Hosted by Google

« J'ai eu tort de vous raconter ça, dit-elle en lui touchant le bras; mais il a bien fallu. »

Il se tourna vers elle, leurs regards se rencontrèrent, et tout de suite les muscles de sa face se détendirent. Sans parler, il la prit dans ses bras et lui baisa le front.

« Si je n'ai pas une explication avec cet homme-là, dit-il enfin avec un accent de profond mépris, c'est pour vous, Amélie, pour ne pas vous faire de la peine, pour que votre nom ne soit pas prononcé d'une certain façon. Si je vous aimais moins, si vous n'alliez pas être ma femme, justice vous serait bientôt rendue; je ferais avouer à ce digne magistrat qu'il n'est qu'un coquin, là, à vos genoux! » ajouta-t-il avec véhémence. Et comme elle faisait un geste comme pour l'apaiser, il continua : « C'est bien; j'ai promis; il peut être tranquille, — à condition que, de lui-même, il ne fasse allusion à rien, non seulement en paroles, mais par un regard, un sourire, une insinuation détournée.

— Oh! dit-elle, il n'aura garde : il vous connaît déjà à cette heure.

— Donc, Langlois suffira; je puis vous quitter sans appréhensions?

— Oui, oui.

— Et... dans trois semaines... vous serez ma femme, Amélie.

— Je n'y croirai que quand nous serons mariés.

— Et moi, j'y crois déjà. Je ne saurais vous dire combien a de douceur l'idée de passer ma vie avec vous. Il me semble maintenant que vous m'avez toujours manqué; c'est vous que j'ai cherchée par toute l'Europe, comme un fou, tandis que je n'avais qu'à étendre la main, de Liège à Bruxelles, pour vous saisir...

— Et jamais vous ne vous repentirez? Je suis une si pauvre créature!

— Vous êtes la femme qu'on respecte et qu'on aime, la femme honnête, courageuse, sensible, dévouée, cent fois meilleure que moi, car vous ne voulez encore que du bien à ceux qui vous ont fait du mal.

Hosted by Google

— Vous prenez, dit-elle, confuse, la faiblesse pour une qualité.

— Il n'y a pas de place dans votre cœur pour la rancune, répondit Morisset, et c'est à peine si vous croyez à la haine des hommes. Oh ! je vous connais, dit-il, comme... comme si je vous avais faite, et je vous aime.

— Cela me suffit, dit-elle, et je serais heureuse comme au ciel... »

Elle s'arrêta et plongea son doux regard au fond des yeux de Morisset, qui compléta sa pensée.

« ... Si Mélanie revenait à la maison. »

Elle baissa la tête, soupira, se serra contre lui avec un petit frisson.

« Oui ! » dit-elle d'une voix étouffée.

XIV

PRÉPARATIFS.

Peu après cette explication, Morisset alla faire sa visite à Langlois pour lui apprendre son mariage et pour lui demander de protéger sa nouvelle famille. Le brave homme accueillit cette communication avec un plaisir mêlé d'ahurissement. Sans doute il comprit le sentiment qui engageait Morisset à épouser Amélie, car il y avait de l'admiration dans son attitude ; et ce fut d'un accent énergique, en quelques mots vraiment émus, qu'il rassura l'artiste sur les suites d'une absence après ce qui s'était passé.

« Je connais mes gaillards, dit-il ; vous les avez frottés trop durement pour qu'ils recommencent. Mais, s'ils y reviennent, je vous promets qu'ils seront sages comme des images. »

Rassuré de ce côté, Morisset alla faire sa visite officielle au bourgmestre. Il sentait que l'épreuve serait rude ; mais il était indispensable qu'elle fût faite, puisque, avant tout, il fallait prendre les mesures nécessaires pour que le mariage pût avoir lieu dans les délais légaux. A mesure que Morisset

Hosted by Google

approchait du village, il se sentait plus ému et moins maître de lui. L'idée qu'il allait se trouver en présence d'un homme qui avait outragé Amélie faisait sursauter son cœur. Dans ces mauvaises dispositions, accusées par la révolte de son sang, il essayait de se morigéner, en se parlant à voix haute, selon son habitude. « ... Et quand je l'étranglerais, il n'en serait pas moins un coquin. Soyons donc prudent, sinon raisonnable ; bien sûr, il ne va pas lui-même me provoquer par une attitude ou un mot hostile... » En émettant cette idée d'hostilité, il marchait plus vite, ses mains se serraient avec force ; il avait la volonté de ralentir son pas, et il faisait des arrêts brusques ; mais son sang l'emportait malgré lui ; et lorsqu'il sonna à la porte du bourgmestre, sa physionomie était vraiment menaçante.

On l'introduisit dans la pièce qu'il connaissait ; M. Martinpré arriva immédiatement.

Il faisait nuit ; une lampe au pétrole était posée sur la cheminée et éclairait la pièce assez vivement. Morisset riva ses regards sur les yeux du bourgmestre, comme un fauve qui observe sa proie. M. Martinpré ne sut jamais qu'à ce moment fugitif il avait couru un véritable danger.

« Eh ! c'est l'artiste, dit-il familièrement en tendant la main. Quelles bonnes nouvelles vous amènent? »

Morisset tint ses mains où elles étaient, peut-être dans la crainte qu'elles n'agissent trop, contre sa volonté ; l'épanouissement des traits du bourgmestre s'éteignit, une ombre passa sur son visage, comme l'ombre d'un nuage sur les champs. D'un ton bref, en martelant un peu ses mots sans s'en apercevoir, Morisset dit :

« Une affaire très sérieuse m'amène chez vous, monsieur. C'est au bourgmestre que je fais une visite.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez? demanda M. Martinpré en essayant encore de reprendre le ton aimable, sans y parvenir, ce qui donna à ses traits une expression indéfinissable.

— Je vais épouser M^lle^ Amélie Dethière et je viens vous

Hosted by Google

prier de mettre en sa possession toutes les pièces officielles nécessaires à son mariage... »

Morisset s'arrêta ; la stupéfaction du bourgmestre était énorme ; il semblait avoir été frappé de paralysie et, en même temps, d'idiotisme, car sa bouche restait largement ouverte. Morisset l'observait, résolu à ne lui permettre ni un mot douteux, ni un geste, ni une apparence de sourire marquant une pensée gouailleuse.

« Comment, comment!... dit enfin M. Martinpré, qui paraissait avoir l'esprit à cent lieues de là.

— Oui, monsieur. Mlle Dethière est majeure, libre par conséquent, puisqu'elle n'a plus ses parents ; vous pouvez donc agir aussi rapidement que vous le voudrez et fixer notre mariage à la date la plus rapprochée possible. Telles sont notre volonté et nos instructions.

— Mais, dit le bourgmestre, qui reprenait peu à peu ses sens, Mlle Dethière devrait elle-même manifester sa volonté, vous le savez bien, monsieur.

— Mlle Dethière, monsieur, répondit lentement Morisset, a des raisons particulières, toutes personnelles, pour me laisser le soin de régler tous les détails de notre union ; je suis persuadé que vous comprendrez sa réserve et que vous voudrez bien ne pas exiger d'elle une démarche qui lui serait... pénible. »

Morisset, en parlant ainsi, avec un calme qu'on pourrait dire menaçant, ne cessait d'observer le visage du bourgmestre, sur lequel, sans qu'il s'en doutât, passaient diverses expressions vagues, avec une rapidité électrique. M. Martinpré sentait peser sur lui les regards de l'artiste, quoiqu'il eût les yeux tournés vers le foyer, fixement. Évidemment, une lutte se livrait en son for intérieur, mystérieuse, forcément discrète, et il fut impossible à Morisset de se rendre compte des pensées qui se heurtaient en sa conscience. Comme le bourgmestre tardait à répondre, l'artiste ajouta : « Si vous avez à faire des objections, je suis prêt à les entendre. »

Le bourgmestre alors parut s'éveiller.

Hosted by Google

« Je comprends, je comprends, dit-il. Mlle Amélie Dethière n'est pas une jeune fille comme les autres; elle n'a rien de la paysanne; elle a des délicatesses qu'on ne connaît pas à la campagne, et le bruit qu'on a fait chez elle la rend timide comme si elle était coupable. Je ferai ce qu'il faudra, monsieur. J'enverrai chercher la déclaration de Mlle Dethière. Ne vous occupez de rien; vous pourrez vous marier dans trois semaines, et je suis heureux d'être le premier à vous féliciter. »

Il tendit encore la main, mais gauchement, d'un mouvement pour ainsi dire neutre, afin de pouvoir la retirer sans honte si Morisset refusait de la toucher. Morisset fit comme s'il ne la voyait pas, et répondit :

« Je vous remercie, monsieur. Permettez-moi d'ajouter encore un mot. Mlle Dethière a des raisons personnelles pour désirer que les formalités du mariage civil soient accomplies par l'échevin qui vous remplace lorsque vous êtes empêché. Il n'y a sans doute pas impossibilité à ce que ce vœu puisse se réaliser ? »

Cette fois, le bourgmestre eut dans les muscles du visage un mouvement accentué ; la pillule parut difficile à passer ; mais les regards de Morisset eurent la vertu d'aider à supporter cette dernière observation. M. Martinpré se montra même plus coulant que nature.

« Comment donc ! dit-il : je comprends trop bien ce caprice de jeune fille pour avoir même l'idée d'y mettre obstacle. Et, ajouta-t-il en guise de péroraison, pour l'église, vous n'avez pas d'objections à formuler? Je pourrais servir d'intermédiaire, pendant que j'y suis, entre vous et le curé. »

Il y avait dans le ton un peu d'ironie; le bourgmestre essayait de prendre une revanche vague. Morisset fut frappé seulement par l'idée de la bénédiction religieuse.

« Non, dit-il, non... Cela n'a pas d'importance... Adieu, monsieur : je pense n'avoir plus d'instructions à vous donner. »

Il dit ces mots avec une certaine hauteur, peut-être inconsciemment, pour tâter encore une fois le caractère du bourgmestre. Mais le magistrat s'inclina avec un demi-sourire et

Hosted by Google

répondit : « Je reste toujours à votre service, de par mes fonctions. J'attendrai, pour publier les premiers bans, les pièces qui vous concernent. »

A peine si Morisset l'entendit. L'idée de la bénédiction nuptiale le tourmentait au point que toute autre question perdait son importance. Il se dirigea tout de suite, et rapidement, vers le passage d'eau, descendit dans la barque et s'y tint debout, distrait, sans mot dire.

« Et c'est fini, alors, monsieur? demanda Langlois.

— Oui, tout est arrangé, répondit-il après avoir regardé le passeur.

— Pour quand est-ce?

— Dans trois semaines... le jour n'est pas fixé... Mlle Amélie aura à se prononcer... Et... dites-moi, ami Langlois, avez-vous déjà eu un mariage civil à Godinne?

— Un mariage civil, monsieur!

— Oui... Y a-t-il de vos concitoyens qui ont eu assez le courage de leur opinion pour se passer de l'église et du prêtre et pour se contenter de l'union légale?

— Non... ma foi, non, monsieur!... Au village, vous savez, on fait comme on a toujours fait... »

Morisset ne répondit rien. La barque toucha le bord : il sauta sur le chemin, dit bonsoir à Langlois et rentra à l'auberge. Amélie le questionna des yeux, sans parler.

« C'est fait! dit-il joyeusement. Il n'y a plus à reculer, Amélie. Je sors de chez le bourgmestre. Nous serons « affichés » dimanche, j'espère.

— Déjà! dit-elle effarouchée.

— Le mot n'est pas aimable, reprit Morisset; mais je le comprends. Je vous fais courir, alors que vous eussiez désiré marcher lentement, peut-être avec la pensée de voir reculer « le grand jour ». C'est une vieille habitude que j'ai, de mener les choses vivement. »

Il s'était assis près d'elle; il ajouta : « Du moment où vous avez donné votre consentement, Amélie, vous m'appartenez, et j'agis pour nous deux comme si déjà nous n'étions qu'un. M'approuvez-vous?

Hosted by Google

— Il le faut bien, dit-elle en montrant sur sa douce physionomie une expression de bonheur encore contrainte et troublée. Mais il me semble toujours que je rêve.

— Rêvez donc, chère Amélie; c'est à moi de faire en sorte que le réveil ne soit pas une déception. Donc, dans trois semaines environ vous serez madame Morisset. Aurez-vous assez de temps pour faire tous vos préparatifs? Oui, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas coquette; vous songeriez plutôt à vous cacher qu'à faire un étalage quelconque. Je pars tout à l'heure pour Bruxelles, où je resterai seulement le temps de faire l'indispensable. Quand je reviendrai, je m'installerai à Yvoir jusqu'au jour de notre mariage : la malignité publique me force à cette retraite. Il est inutile d'ajouter que je passerai toutes mes journées ici. Vous m'écrirez à Bruxelles; vous me donnerez vos instructions pour les achats que vous croirez devoir faire : vous réfléchirez, vous causerez avec Thérèse. Est-ce entendu?

— Oui; Thérèse fera tout cela : moi, j'ai la tête un peu perdue. Je ne sais plus penser...

— Bon; je crois qu'on peut se fier à Thérèse. J'attendrai donc vos ordres. Tout marchera bien; ne vous inquiétez pas, ne vous tourmentez pas, laissez faire.

— Il le faudra bien; je ne suis plus rien ici.

— Rien qu'une femme aimée et qu'on veut heureuse!

— Vous ne me laissez pas le temps de me reconnaître; pourquoi nous marier si vite, Albert?

— D'abord, parce qu'il ne faut jamais perdre de temps quand on peut être heureux : la vie est trop courte pour la dépenser en préparatifs. Ensuite, parce que j'ai hâte de changer votre situation, de forcer les gens à vous respecter. Trois semaines, ou trois mois, quand ils sont passés, ne valent pas une seconde : ils n'ont de valeur que par les souvenirs qu'ils ont gravés dans le cœur ou dans la mémoire. Si je pouvais vous épouser ce soir, ce serait parfait; mais il faut compter avec les formalités sociales. Et... Amélie... à propos... vous tenez sans doute à vous marier à l'église? »

Hosted by Google

Elle se tourna vers lui d'un mouvement vif, sans répondre, en le regardant comme si elle n'avait pas compris.

« Mais..., dit-elle enfin, pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour connaître vos sentiments et pour m'y conformer, chère Amélie. Soyez sans crainte, je n'ai pas l'intention de vous faire faire une chose que vous n'approuveriez pas. La bénédiction religieuse, pour moi, n'a aucune importance : c'est une cérémonie traditionnelle qui n'ajoute rien à l'union légale. Si vous aviez été de mon avis, nous nous serions passés de cette sanction facultative, malgré les mœurs tenaces du village. Mais je vois que vous tenez à vous conformer aux usages. Nous irons donc avertir le curé à mon retour : il sera sans doute encore temps. »

Elle avait une ombre de tristesse sur le visage et gardait les yeux baissés pendant que Morisset parlait; elle répondit tout de suite.

« J'ai souvent pensé que vous n'aviez pas de religion; il y a là une chose que je ne comprends pas et que vous m'expliquerez. Je ne suis qu'une paysanne, je n'ai été qu'à l'école du village, je n'ai pas beaucoup lu, j'ai de la religion. Si je ne me mariais pas à l'église, je croirais que je ne suis pas mariée. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi bon et aussi juste que vous, Albert, et vous n'avez pas de religion!...

— Nous causerons de tout cela plus tard; en attendant, c'est moi qui dois céder aux usages, pour ne point jeter inutilement du trouble dans votre conscience. Pour le moment, je ne ferai qu'une observation, pour répondre à la vôtre. Vous rappelez-vous que l'homme qui a séduit et corrompu Mélanie émettait des opinions religieuses? Vous souvenez-vous qu'il défendait contre moi l'idée de l'intervention de Dieu dans nos petites affaires? Vous avez vu comment il était influencé par les principes de son éducation religieuse!

— Oh! dit-elle avec conviction, il sera puni...

— Mais, en supposant qu'en effet il reçoive le prix de sa lâcheté et de sa perfidie, Amélie, c'est votre sœur, la pauvre Mélanie, qui est sa victime; est-ce la Providence qui l'a poussée aux bras de ce misérable?... »

Hosted by Google

Sa parole devenait véhémente. Il s'arrêta, ne voulant point revenir en ce moment sur le passé.

« Ne pensons qu'à nous aujourd'hui, ajouta-t-il. Demain aura ses devoirs, et nous les remplirons, chère Amélie. A l'heure présente, soyons égoïstes : ne pensons qu'à nous et à notre bonheur. »

Une demi-heure plus tard, toutes choses étant réglées, Morisset prenait le train qui conduisait à Namur et à Bruxelles, non sans avoir encore une fois recommandé à Langlois l'auberge du *Soleil levant* et ses hôtesses.

XV

ARRIVÉE AU PORT.

Le temps passa; le temps passe toujours : il est l'infatigable et l'inflexible; sur sa route, il nivelle, il efface, il calme, il résout tous les problèmes humains, il déroute les calculateurs. Sa puissante indifférence prête de la force aux faibles et fatigue les violents. Le temps est le grand ami et le conseil désintéressé de tout ce qui pense, souffre et aime dans l'infini.

Trois mois avaient passé. Amélie Dethière était madame Morisset. L'événement, après avoir produit une assez profonde sensation dans Godinne, devint un fait ordinaire par la certitude qu'on eut que Morisse n'était point un être fantastique; on s'aperçut peu à peu que son courage et son intelligence pouvaient, à la rigueur, être considérés comme facultés tout humaines. On l'admirait, sentant sa supériorité; la « chance » d'Amélie fut enviée; mais comme tous deux manifestaient tout naturellement des sentiments de fraternité et se montraient simplement bons, ils finirent par vaincre l'hostilité première contre cette supériorité et cette bonté, qui ne semblaient vouloir ni dominer ni contraindre personne.

La présence de Morisset ayant donné à l'auberge du *Soleil levant* un caractère absolument nouveau, d'une respectabilité différente, qui s'imposait, la clientèle de l'établissement

Hosted by Google

changea. Les tapageurs passèrent devant cette porte ouverte à tous, parce qu'ils sentirent que certaines manifestations de plaisir n'y seraient point tolérées. Un paix profonde dans son animation devint l'atmosphère morale de l'auberge. Amélie, alors seulement, se trouva dans le milieu le mieux disposé pour lui donner le bonheur.

Bien qu'elle se familiarisât difficilement avec ce bonheur, elle eût été une des créatures les plus parfaitement heureuses qui existassent sur la terre si sa nature particulière ne l'avait sans cesse tourmentée au bénéfice d'autrui. Elle songeait toujours avec un grand serrement de cœur à la sœur fugitive, à cette « malheureuse Mélanie », comme elle la nommait, disparue depuis six mois et qui jamais n'avait donné de ses nouvelles. Elle en causait avec Morisset presque chaque jour, sans crainte de l'importuner, sachant bien qu'il eût été tout prêt à entreprendre un voyage à la découverte s'il avait eu la moindre espérance de la retrouver.

La sérénité de leur bonheur n'était donc troublée que par la préoccupation de l'absente; mais ni l'un ni l'autre ne tentait d'effacer cette ombre flottant dans leur ciel. Amélie était convaincue que Mélanie reviendrait tôt ou tard, et Morisset partageait cette conviction passionnée.

Leur existence ne fut donc bouleversée une première fois que le jour où l'événement arriva.

Vers la fin de mars, le soir, ils étaient assis près d'un foyer mourant. Thérèse lisait le feuilleton d'un journal; Morisset fumait; Amélie, une main dans la main de son mari, tenait ses regards fixés sur le feu, où sans doute ses pensées trouvaient des formes vagues en harmonie avec elles. Deux voyageurs, leurs hôtes, venaient de monter à leur chambre après un moment de causerie.

« Le train vient de passer, dit Morisset; c'est le dernier : nous pourrons bientôt fermer, Amélie.

— Oui, répondit-elle en le regardant et en posant sa seconde main sur la première; vous avez beaucoup marché, vous devez être fatigué. Êtes-vous au moins content de votre travail?

Hosted by Google

— Je vous dirai cela demain matin, — quand le critique Thérèse aura dit son opinion.

— Il ne faut pas vous moquer de moi, dit Thérèse en levant la tête.

— Je n'ai garde, reprit Morisset; tu as le goût très fin, ma petite sœur, et je me fierais plus à ton jugement qu'à celui de la plupart des journalistes, qui se mêlent des choses de l'art sans en connaître le premier mot... »

Morisset tutoyait Thérèse et ne tutoyait pas sa femme; Amélie non plus n'avait pas adopté cette forme plus intime de la familiarité. Pourquoi? L'intimité pourtant était parfaite et la confiance absolue. C'est là un problème difficile à résoudre.

« Vous verrez qu'un jour il faudra que vous donniez à Thérèse des leçons de peinture, dit Amélie.

— Quand elle voudra, dit Morisset. »

Thérèse devint rouge et se mit à rire avec malaise.

« Vous me tourmentez, dit-elle; vous m'empêchez de comprendre mon feuilleton : vous êtes des méchants!

— Soit, n'en parlons plus, dit Morisset. Je n'en suis pas moins tout prêt à t'acheter une boîte et des toiles, ou du papier et des crayons, quand tu le demanderas. Mais il faudra le demander... »

Morisset fut interrompu par un coup frappé à la porte; ils se regardèrent.

« C'est quelqu'un qui vient du train, » dit l'artiste.

Il se leva et alla ouvrir. Sur le seuil, une main appuyée au montant de pierre de la porte, une femme se tenait debout. Il faisait sombre.

« Demandez-vous à entrer? dit Morisset.

— Amélie est-elle là? répondit-elle d'une voix faible.

— Oui.

— Conduisez-moi près d'elle. »

Il l'entendait à peine; il s'effaça pour la laisser passer; elle lui prit le bras pour se soutenir. Ils entrèrent. Amélie était debout; Thérèse avait déposé son journal sur la table. A peine Morisset fut-il parvenu dans le rayon de lumière projeté

Hosted by Google

par la lampe suspendue, Amélie se précipita en criant : « Mélanie ! »

Elle avait tendu les bras ; Mélanie y tomba, comme épuisée. « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! » dit Thérèse. Morisset, sans un mot, soutint à la fois sa femme et sa belle-sœur. Tout doucement, il les aida à atteindre la première chaise, où Amélie s'assit, pâle comme une morte, les yeux fermés, tenant étroitement embrassée la pauvre Mélanie, qui s'abandonnait comme une enfant. A ce moment, la mère Hubert poussa la tête par l'entrebâillement de la porte de la cuisine.

« Qu'oë-ce qui gn'y a? » dit-elle.

On ne lui répondit pas ; le groupe, compact, l'empêchait de voir ce qui se passait ; elle rentra dans sa cuisine, en murmurant et geignant.

« Donnes un verre d'eau-de-vie, Thérèse, » dit Morisset.

Il humecta les lèvres des deux sœurs, leur fit respirer l'alcool, leur frotta les tempes. Amélie revint bientôt à elle. A peine eut-elle ouvert les yeux, qu'elle dit : « Il faut la mettre au lit ; prenez une lampe, Thérèse, je vais la porter.

— Laissez-moi ce soin, dit Morisset ; vous n'êtes pas assez forte ; montez devant ; préparez le lit. Thérèse fera du thé. Ah ! la pauvre fille ! Quelle maigreur ! »

Amélie se mit à pleurer, sans bruit, tout en précédant Morisset et le cher fardeau. Elle agissait comme si véritablement elle eût attendu Mélanie ce soir-là. L'émotion première seulement l'avait un moment paralysée. Tandis qu'on couchait Mélanie, Thérèse, fiévreusement, s'agitait autour du poêle de la cuisine, en échangeant des bouts de phrases hachées avec la mère Hubert, qui, mise au courant, s'exclamait, évoquant tous les dieux de son paradis d'enfant. Le thé fut bientôt prêt ; Thérèse le monta ; on y mêla un peu d'eau-de-vie, pour redonner « du ton » à la malade, qui eut grand'peine à boire une ou deux gorgées de ce breuvage réchauffant, et qui retomba sur l'oreiller, dans un état d'épuisement alarmant.

Amélie s'était assise près du lit, tenait une des mains de Mélanie et la regardait. Sa physionomie exprimait des sen-

Hosted by Google

timents à la fois navrants et satisfaits, d'une satisfaction profonde, admirable. Morisset et Thérèse, debout, ne détachaient pas leurs regards de ce visage amaigri, d'une pâleur fine, presque bleuâtre, sur lequel il n'y avait plus aucune apparence de vie, et dont la vue eût attendri les cœurs les plus endurcis.

Ils restaient là, muets, jetés avec une telle violence hors de leurs habitudes paisibles, qu'ils paraissaient pétrifiés. Le grand silence avait, pour ainsi dire, suspendu leur respiration; des frissons passaient sur leur chair. Soudain, une voix creuse et lente rompit ce silence.

« Jésus Mâria! on direu qu'elle est moârte... »

C'était la mère Hubert, debout au pied du lit, les deux mains appuyées, la tête penchée en avant, qui venait ainsi troubler cette minute émouvante et solennelle.

Au mot « morte », Amélie se leva comme un ressort et questionna son mari des yeux.

« Elle respire, dit-il doucement; voyez le drap se soulever sur sa poitrine. La pauvre fille est épuisée; il faudra du temps pour lui rendre un peu de force. Nous allons faire un lit dans ce coin, Amélie, et nous la veillerons à tour de rôle. Thérèse et la mère Hubert iront se coucher. On devrait faire un peu de feu.

— Il est préparé, dit Thérèse.

— Allume-le, ma fille, dit encore Morisset. Moi, je vais préparer le lit.

— Faureuve mette in cruchon à sé pis, » dit la mère Hubert.

— L'idée est bonne, reprit Morisset. Allez, la mère; le cruchon plein d'eau bien chaude, s'il vous plaît.

— Ahi! m' fi, » dit la vieille en geignant et en gagnant la porte de la chambre.

Ce fut ainsi qu'on reçut la pauvre fille. On l'entoura de soins; Amélie avait des mouvements maternels autour de cette malade. Personne ne songea à faire venir un médecin, tout le monde étant tacitement d'accord pour considérer l'affection comme le seul remède capable de lutter contre un mal

Hosted by Google

qui résultait de tant de causes diverses et qui n'avait de siège nulle part, ayant fait des ravages partout.

Par discrétion naturelle, et peut-être inconsciemment, pour ne point appeler sur cette victime soit la malignité, soit même la pitié publique, le retour de Mélanie ne fut point annoncé. Personne sans doute ne l'avait reconnue à son arrivée à la station. Son costume, du reste, la déguisait autant que le changement profond de sa physionomie : c'étaient les restes flétris, usés, tachés, avec un commencement de débraillement, de vêtements bourgeois assez riches, où il y avait de la soie, du velours, des débris de dentelles. Comme elle avait sans doute perdu son chapeau, un mouchoir en soie écrue, troué et sali, lui servait de coiffure. Ses bottines en cuir mordoré, à hauts talons éculés, déchirées, ses bas souillés et usés, ses cheveux en désordre, tout lui faisait une de ces figures étranges, produit des circonstances d'une vie désordonnée, dont les peintres en vain essayent de rendre l'aspect « pittoresque » quand ils n'ont pu l'étudier sur nature : ils n'en expriment jamais qu'une apparence, un à peu près sans vie, qui n'émeut pas.

L'affection ramena un peu de chaleur dans ce corps languissant. Une lueur d'espérance éclaira les fronts pendant quelques semaines. Mélanie eut assez de force pour ressentir cette impression du revivre, une des plus douces qu'il soit donné à l'homme d'avoir, pendant la convalescence. Elle causa par échappées ; elle retrouva son sourire caressant et ses regards d'enfant qui mendiaient des marques de tendresse. Elle raconta son odyssée, par bribes, sans suite, comme si l'épuisement de la vie avait creusé des vides dans le milieu où se gravent les faits et où la pensée s'élabore. Un jour, abandonnée après des mauvais traitements, elle s'était trouvée seule dans Paris, en proie à une détresse immense, sans ressources, sans guide, sans appui, avec cette seule idée : revenir au bord de la Meuse. Comment était-elle revenue ? Qui l'avait aidée ? De quelle nature avait été le payement des services rendus ? Ces questions restèrent sans réponse ; elle eût voulu tout dire, car elle parlait presque inconsciemment, comme un

Hosted by Google

oiseau chante et se plaint; l'instrument, détraqué, ne fonctionnait plus. Il fallut deviner beaucoup; au milieu de cette confession, il y eut des solutions de continuité pareilles à des abîmes, et des silences pendant lesquels Morisset et sa femme se regardaient avec angoisse. Plus que jamais Morisset s'affirma à lui-même, et plus tard affirma à Amélie, que Mélanie n'avait jamais eu parfaitement conscience de ses actes. Cet être incomplet, sans responsabilité réelle, appartenait donc au groupe des innocents qui tombent dans les pièges qu'on leur tend, n'ayant en eux aucune force de résistance naturelle.

Elle s'éteignit lentement, avec un sourire sur les lèvres. Les plus atroces déceptions n'avaient pas eu assez de puissance pour changer en amertume sa placidité d'enfant. « Maintenant, dit Amélie, elle est à l'abri des méchants. »

XVI

CONSOLATION.

Un an s'écoula. Vers cette époque, Morisset écrivit à un vieux camarade, à Bruxelles, la lettre suivante :

« Mon cher ami, je suis père : un petit Morisset vient de naître au bord de la Meuse. Il n'est pas beau — oh! non, pas encore...; mais il est terriblement vivant. Pour nous, sa voix a des résonnances amoureuses, et je crois qu'il le sait, car il n'en est pas avare; sapristi! quel creux! Si je n'étais pas père, je me boucherais les oreilles avec du ciment. Ma femme se porte bien; elle a supporté avec sa force et son calme ordinaires cette dure épreuve. Maintenant, sa pâleur rosée et son radieux sourire reposent heureux sur l'oreiller. O la chère créature! quelle beauté émue! quelle simplicité rayonnante! Je me demande toujours si je l'aime, alors qu'elle est devenue ma vie; mais ce mot *amour* a été si étrangement transformé! Quand tu voudras voir un homme heureux, tu feras une excursion au bord de la Meuse.

Hosted by Google

« Heureux!! Trop heureux... J'ai quelquefois peur de l'avenir, et la peur est un sentiment tout nouveau auquel je ne m'habitue pas. Pense donc : il ne peut rien m'arriver qui ne soit moins bon que ce qui est.

« Oui, tout à fait heureux. La mélancolie de ma femme a disparu depuis la mort de sa malheureuse sœur; cette mort l'a tranquillisée. Tu en connais les détails; tu sais le pourquoi du sentiment étrange que ma femme a exprimé plusieurs fois sur cette mort. « Mélanie est mieux là, dit-elle en parlant du « cimetière, que partout ailleurs; même chez nous, le mal- « heur aurait encore pu la retrouver. »

« Viens nous voir; il est bon, pour un sceptique de grande ville, de pouvoir s'assurer qu'il y a dans l'humanité des êtres admirables, qui font de la vie un printemps perpétuel. Ma femme est une femme naturelle, mon cher ami : le hasard m'a favorisé d'une manière extraordinaire. J'aurais pu m'éprendre ailleurs, épouser une jeune fille mondaine, de caractère excellent, ayant le cœur bien placé; elle aurait peut-être l'esprit faussé par une mauvaise éducation. J'ai une grande répulsion pour tout ce qui est affecté; n'est-ce pas une chance étonnante de rencontrer ainsi, en un coin de paysage, au bord d'un fleuve connu, dans une auberge banale, un être vraiment beau, dont le plus grand défaut est une abnégation sans bornes? Mon cher ami, une pareille femme, à une époque où l'éducation mondaine déforme les caractères, où l'on s'éloigne de la nature le plus qu'on peut sous prétexte d'idéal, où le mot *vertu* provoque des railleries, où le mot *bonté* devient synonyme de bêtise, est une véritable consolation. Oui, je me console des laideurs sociales en contemplant cette beauté qui s'ignore; je me console du faux devant ce vrai, de l'impudence devant cette ingénuité, de l'hypocrisie devant cette loyauté, devant ce lis.

« Comment a-t-elle conservé ses facultés natives, au village, au milieu de gens qui ne sont pas d'une délicatesse exemplaire? Qui sait si ce milieu, où les nuances du sentiment ne sont pas cultivées, ne vaut pas mieux pour garder les caractères de toute corruption, que l'atmosphère de

Hosted by Google

grandes villes, où le vice est à la fin si raffiné qu'il ressemble en apparence à la vertu ?

« Amélie nourrit son fils; elle a l'aspect d'une vierge de Van Eyck : l'air onctueux et naïf, le geste simple, une concentration d'amour attendrissante sur le petit animal qui sera mon fils. Si je ne craignais de troubler une occcupation si pure, je resterais en contemplation devant ce groupe pendant des heures, à murmurer des syllabes caressantes, à m'attendrir jusqu'aux larmes.

« Je ne me reconnais plus; je suis devenu casanier. Les aventures et les pays nouveaux ne me tentent plus : je suis un voyageur blasé. La devise de Marnix me semble maintenant le produit d'un sentiment exagéré.

« Ma vie est arrangée; je ne crois pas que j'y changerai jamais rien.

« Je me suis résolument fait aubergiste, et j'ai conservé l'enseigne du *Soleil levant,* en rafraîchissant la vieille naïve peinture qui montre un fromage de Hollande émergeant au-dessus d'un horizon noir. Au-dessous, j'ai fait dessiner notre nom : Morisset-Dethière. Cela fait très bien, en noir, sur le fond jaune pâle des murailles. Nos volets sont verts, d'un vert crû qui a de la gaîté. La vieille vigne serpente entre les croisées, aspirant à grimper sur les toits. Il me semble que la maison dit au passant : — Entrez et reposez-vous; les hôtes sont hospitaliers.

« De plus, mon orgueil de peintre a ajouté à cet aspect de campagne une physionomie quasi féodale. Au-dessus de l'aile gauche de l'auberge, qui est séparée en deux par le vestibule, j'ai élevé une tour carrée, de cinq mètres de côté, avec un toit pointu, terminé par une girouette : c'est là qu'est mon atelier; c'est là que je travaille quand le temps est trop mauvais.

« Enfin, derrière la maison, au bout du vestibule, qu'il continue, j'ai construit un pavillon; le rez-de-chaussée est une dépendance de la cuisine; au premier palier est notre chambre à coucher; au second, celle de Thérèse. La maison est ainsi tout entière à la disposition de notre clientèle : cinq

Hosted by Google

chambres à coucher, plus quatre mansardes très habitables et deux greniers. Voilà mon home! On y est comme dans un nid. Les vents d'ouest ont beau faire rage : je suis à l'abri derrière la montagne. Pendant les jours de tempête, j'entends gémir les grands chênes et les hêtres souples de la forêt. Chez moi, calme parfait. Mon auberge est vraiment le temple du repos. Ici, l'homme peut chausser ses pantoufles.

« Mon ambition n'était pas satisfaite encore. Derrière la maison, nous avons un jardin légumier très soigné; j'ai acheté un morceau de la montagne pour nous faire un parc.

« On monte sur cette colline boisée par vingt-trois marches, les unes taillées dans le roc, les autres construites en briques. J'ai coupé quelques arbres, élagué çà et là, semé du gazon, dessiné des sentiers qui vont et viennent capricieusement; j'ai planté une haie autour de ce domaine. Cela m'a coûté huit mille francs, — quinze mille avec les agrandissements de la maison. Mais je suis maintenant tout à fait ravi; mon ambition est apaisée. Je ne donnerais pas mon auberge pour le château de Bouchaut.

« Ma petite sœur s'est décidée à essayer de dessiner, puis de peindre; elle travaille avec fièvre; elle a des qualités à développer, et je la laisse faire à sa guise, tout en l'encourageant quelquefois, pour lui donner du ressort. Je ne m'étonnerais pas qu'il y eût un peintre dans cette jeunesse-là.

« Si ce tableau te paraît agréable, viens passer quelques jours avec nous au printemps : cela te rafraichira les idées, qui s'engourdissent et s'atrophient dans le milieu trop austère de l'atelier. Tu feras quelques études de figures en plein air, qui te donneront de la lumière dans le cerveau. Je te trouverai des modèles : on n'a rien à me refuser dans Godinne et ses environs. Si je le voulais, je serais bientôt le seigneur du village. Le bourgmestre, un gredin qui meurt lentement de la goutte, a dû donner sa démission. On me sollicite pour que je le remplace. Je refuse : j'ai assez de mon département intime à administrer. Je ne sens pas le besoin d'un bourgmestre; pourquoi serais-je le bourgmestre des autres? J'ai la plus profonde antipathie pour l'autorité, et je ne veux pas

Hosted by Google

nourrir pour moi-même un mauvais sentiment. Je sais fort bien qu'il faut des administrateurs et que ce que je dis là est absurde ; c'est le vieil homme qui est au fond de cette idée. Mais j'ajouterai, pour ma défense, que, si j'ai horreur de tout ce qui a une apparence de despotisme, c'est parce que j'ai vu partout l'administrateur devenir un véritable despote, dans les villes comme au village.

« Il pleut à verse ; je t'écris à côté de ma femme, à qui je lirai ma lettre tout à l'heure. Ma petite sœur, qui croit n'être pas vue, essaye de dessiner mon profil, vivement éclairé par la lampe à abat-jour. J'entends la vieille mère Hubert tisonner son feu, et, dans les « chambres hautes », une fille du village, Christine, que nous avons prise chez nous pour aider la mère Hubert, que l'âge commence à courber, chante à pleine voix une romance parisienne, dont elle ne comprend pas le sens, et qu'elle estropie avec conviction.

« Tu viendras, et le plus tôt possible. Il faut que tu partes d'ici avec la certitude que le *Soleil levant* est la meilleure auberge du pays de Namur, afin qu'au prochain automne nous ayons chez nous une colonie de peintres bruyants, qui mettent tout sens dessus dessous et fassent aller mon industrie.

« Ton ami,
« A. Morisset. »

Émile Leclercq.

Hosted by Google

L'HORLOGE.

Il y avait autrefois un roi de France que ses contemporains appelaient Soleil, et auquel la postérité a laissé le nom de Louis XIV.

Ce roi eut l'orgueilleuse idée de faire construire à Versailles un grand palais, entouré de parcs immenses, avec des fontaines monumentales, de vastes bassins. Quand tout fut achevé, on s'aperçut qu'il n'y avait point d'eau pour donner la vie à toutes ces belles créations. Voilà le Soleil bien embarrassé.

Il y avait, à la même époque, à Liége, un houilleur appelé Rennekin Sualem, connu par son habileté et son expérience dans l'art d'épuiser les eaux des mines.

Il fut mené à Paris par un certain chevalier Deville, présenté au roi de France et chargé d'inventer et de faire exécuter la fameuse machine de Marly, qui procura de l'eau en abondance à Versailles.

Un grand seigneur de la cour demanda un jour à Rennekin comment il avait trouvé cette combinaison si étonnante : *C'est tot tûsant*, dit Rennekin. (C'est en y pensant.) Cette réponse, qui parut naïve au grand seigneur, se retrouva quelques années plus tard dans la bouche du célèbre Newton, l'inventeur de la loi d'après laquelle se meuvent toutes les pièces de la grande machine appelée l'univers.

Un gentilhomme de la cour d'Angleterre demanda aussi à Newton comment il avait pu trouver cette loi, cette clef qui a ouvert le secret du firmament. Le grand philosophe répondit simplement : *C'est en y pensant.*

Hosted by Google

Voilà le même mot prononcé par deux hommes bien éloignés l'un de l'autre, bien différents, sans doute, quant à l'objet de leurs préoccupations, mais bien ressemblants peut-être par les procédés qu'ils appliquaient à la recherche d'une vérité. Ce mot témoigne de la foi égale qu'ils avaient tous les deux dans la contemplation intérieure d'un sujet, dans cette activité latente que l'on appelle la pensée.

C'est, en effet, à de pareils rêveurs, qui vont parfois jusqu'à l'oubli d'eux-mêmes et des réalités qui les touchent, jusqu'à ignorer la dédaigneuse pitié de leurs contemporains, que l'humanité doit la plus grande partie de sa puissance et de son bien-être. Il ne paraît guère utile d'établir le rôle de la pensée dans nos progrès pratiques : il semble que les deux témoignages qui viennent d'être rapportés suffisent. On pourrait suivre le conseil que Voltaire avait écrit sur un cadran solaire, dans un beau jardin :

Vous qui venez dans ces demeures,
Etes-vous bien? Tenez-vous-y,
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

Cependant, si l'on distingue aujourd'hui si facilement midi de quatorze heures, ce n'est qu'à travers une longue suite de difficultés vaincues par la méditation, et dont l'histoire ne sera peut-être pas moins efficace que le mot d'un grand homme, fût-ce même Newton, pour donner une mesure visible et appréciable du travail qu'ont dû accomplir les penseurs pour nous faire arriver au point où nous sommes.

*
* *

Dès que l'homme commence à observer, il est saisi de la prodigieuse variété des objets créés, et de la variété non moins étonnante des aspects sous lesquels se présente chaque objet. Troublé d'abord au milieu de cette richesse, véritable encombrement pour son esprit, il cherche un guide et n'en trouve pas d'autre que lui-même. Il persiste donc à observer,

Hosted by Google

puis il se met à comparer, à étudier : en un mot, il se met à penser.

Pendant ses premiers efforts, son attention est d'abord arrêtée sur un ou deux caractères simples et très généreux ; il commence à balbutier quelques mots comme ceux-ci : *Chaque phénomène a un commencement et une fin : — tel fait et tel autre fait se sont produits à la fois, simultanément ; en voici deux qui se sont manifestés l'un après l'autre, successivement.*

C'est ainsi que naît et se développe la notion du temps, qui, avec celle de l'étendue, domine toutes les formes sous lesquelles nous décrivons et analysons les événements. Pour donner plus de précision à cette manière vague de décrire les faits, il faut chercher s'il n'existe pas un phénomène constant, qui se répète d'une façon régulière, et dont les phases puissent servir, en quelque sorte, de repères ou de jalons pour déterminer les autres, Eh bien ! un des phénomènes qui nous frappent le plus, c'est évidemment l'apparition et la disparition du soleil, en d'autres termes la succession du jour et de la nuit : voilà un phénomène constant, qui nous apparaît comme régulier, et auquel il nous semble bien facile de rapporter tous les autres. On peut donc désigner deux faits, en disant qu'ils ont été aperçus le même jour ou la même nuit, ou bien à un jour, deux jours, huit jours d'intervalle : c'est ainsi que l'on a commencé *à compter le temps*. On n'avait d'autre horloge que le soleil, et il est encore le grand régulateur de toutes les autres.

*
* *

Chaque jour, ainsi que chaque nuit, a un commencement et une fin ; un même événement peut arriver et se renouveler dans un même jour ; plusieurs faits différents peuvent être vus entre le commencement et la fin du jour, sans être, pour cela, rigoureusement simultanés.

Comment les distinguer et les classer?

Il faudrait de nouveaux points de repère. Nous pouvons,

Hosted by Google

par exemple, prendre le commencement et la fin du jour, que nous appelons matin et soir. Puis, la position moyenne du soleil entre son apparition et sa disparition à l'horizon peut servir de troisième repère : le midi.

Les poètes parlent autrement : ils disent, pour le matin : « le lever de l'Aurore ouvrant les portes du jour de ses doigts de rose ; » — pour le soir : « l'instant où Phébus va plonger sa tête blonde dans le sein d'Amphitrite ; » — pour le midi, ils ont d'autres tours aussi gracieux, aussi élégants, un peu plus longs, mais n'ajoutant rien à la précision dont nous avons besoin.

Mais même dans un climat privilégié, où le soleil est le compagnon inséparable de la terre, il n'est pas toujours facile, ni même possible, par l'observation directe, de désigner l'instant précis du matin, du midi et du soir. Comment faire alors? Consultons un poète !

Il en est un vieux qui a le défaut d'être grec, ce qui n'est pas commode pour tout le monde, mais qui, grâce au dévouement d'autres Grecs plus jeunes, a été traduit et rendu aussi facile à lire que bien des romans (tels que les *Quatre fils Aymon* ou le *Conscrit de* 1813). Il est au moins aussi agréable, car, malgré son grand âge, il est resté jeune comme la nature qu'il a dépeinte, et a bien mérité l'éloge renfermé dans ce peu de mots :

> Brisant des potentats la couronne éphémère,
> Trois mille ans ont passé sur la tête d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté,
> Est jeune encore de gloire et d'immortalité.

Eh bien ! Homère raconte qu'Agamemnon, roi des rois, tue Bianor, pasteur des peuples, et ensuite Oïlée, écuyer de Bianor. Quand cet événement arrive-t-il? Est-ce le matin? Non, un peu plus tard : « c'est lorsqu'au fond de la vallée, « après avoir fatigué ses bras à couper de grands arbres, le « bûcheron sent son âme alanguie par la satiété, et que le « désir d'une douce nourriture s'emparant de ses sens, il « prépare son *premier repas.* »

Patrocle, l'ami d'Achille, lance une pierre au front de

Hosted by Google

Cébrion, le cocher d'Hector, et le précipite dans la poussière, en faisant des plaisanteries assez déplacées sur la manière dont Cébrion a donné de la tête par terre ; ce que l'on traduit aujourd'hui vulgairement par *piquer une tête*. Les deux armées, Grecs et Troyens, se disputent le corps du pauvre cocher avec cette énergie que nous avons vue peinte par notre Wiertz sur une de ses toiles colossales ; la lutte dure très longtemps indécise, mais elle finit à l'avantage des Grecs. Est-ce le soir ? Pas tout à fait : « C'est lorsque le « soleil passe au lieu qui indique au laboureur le moment de « dételer ses bœufs et de *les laisser paître.* »

Dans un autre passage, Ulysse parvient à quitter un rivage dangereux, au moment où le juge des marchands vient de quitter son siège pour aller prendre *son repas*. Sans prolonger ces citations, nous voyons que les Grecs, il y a environ trente siècles, n'avaient, après le soleil, d'autre horloge que l'estomac. En se donnant rendez-vous sur de pareilles indications, on risquerait fort peu d'attendre ou de se faire attendre ; cependant, nous avons conservé nous-mêmes des expressions qui rappellent celles d'Homère : J'irai vous voir après dîner *à la Vesprée*, comme on dit en wallon et en vieux français.

On ne peut songer sans une certaine angoisse au désordre qu'un tel système occasionnerait dans le vaste laboratoire où se combine et se prépare le savant travail de certaines sociétés gastronomiques !

*
* *

De tous temps, et de nos jours encore, les mouvements rythmés, la marche de l'homme, par exemple, ou la déclamation de vers bien coupés ou scandés, ou un chant simple, ont servi à diviser la durée d'un événement ou d'une opération de manière à en distinguer les diverses phases, et particulièrement à indiquer la simultanéité ou l'ordre de succession de certaines fonctions auxquelles doivent concourir les efforts d'un grand nombre de bras.

*
* *

Hosted by Google

L'homme qui, dans toutes les positions, a besoin de régler ses occupations et ses relations avec ses semblables, sent qu'il lui manque un moyen prompt, c'est-à-dire pratique, de déterminer, de classer les événements de sa vie. Sa pensée s'en préoccupe ; elle recueille les observations, les coordonne, et la voici bientôt sur la trace d'une combinaison, d'une invention propre à établir de nombreux jalons intermédiaires entre le matin et le soir : *c'est le cadran solaire.*

Imaginons un piquet planté en terre dans un lieu exposé au soleil ; il porte une ombre. Cette ombre est en mouvement ; longue d'abord, elle s'accourcit peu à peu, puis s'allonge de nouveau. Traçons à terre des lignes qui représentent les différentes longueurs de l'ombre depuis le matin, ou elle est la plus grande, jusqu'au midi, où elle est la plus courte ; puis du midi jusqu'au soir, où elle reprend sa première longueur, mais dans une direction opposée : nous aurons ainsi construit un cadran solaire.

On ne sait à qui l'on doit le cadran solaire : il existait chez les Babyloniens, chez les Phéniciens, plus de huit siècles avant notre ère ; il paraît avoir été connu des Chinois dans l'antiquité la plus reculée.

Voilà donc ce Temps, que les allégories poétiques représentent toujours comme un vieillard tellement alerte qu'il fuit sans laisser aucune marque de son passage, le voilà désormais forcé de laisser des traces matérielles. La division et la subdivision se conçoivent aisément et l'on peut admettre une grande multiplicité de points de repère entre le lever et le coucher du soleil. Il paraît que la division du jour en douze parties appelées heures fut la première adoptée ; le cadran solaire fut nommé gnomon, ce qui signifie bâton indicateur, ou bien horoscopion, horologion, qui indique, qui dit l'heure.

Au lieu de planter notre piquet en terre, dressons-le sur un plan quelconque, nous aurons le même effet ; et voilà le gnomon portatif.

Si ce plan était exactement parallèle à celui dans lequel se fait le mouvement apparent du soleil, la grandeur de

Hosted by Google

l'ombre serait invariable, depuis l'apparition jusqu'à la disparition de l'astre ; alors, les divisions se marqueraient sur le cercle parcouru par l'extrémité de l'ombre pendant la durée du jour. On transfère sur des plans quelconques, et même sur des surfaces courbes, des cadrans solaires tracés d'abord sur un plan parallèle à l'équateur ; mais ils n'ont pas la propriété de marquer la position du soleil pendant toute la durée du jour.

La nuit peut être divisée aussi bien que le jour : on peut construire des cadrans lunaires et stellaires.

L'observation des astres est la base de la mesure du temps : cela devait être, sous ce ciel oriental qui a éclairé le berceau de la science ; sous ce beau ciel qui, dans le jour, déverse un déluge de lumière, et, le soir, ne manque jamais de revêtir une ravissante toilette toute composée de perles. Mais de quoi servirait chez nous le cadran solaire ? Nous qui attendons si souvent la lune en vain ; pour qui les étoiles sont si rarement visibles ; chez qui les rayons du soleil n'ont pas toujours la force de traverser les couches brumeuses de l'atmosphère ! La victoire de la pensée n'est pas encore complète. Il faut qu'elle continue à lutter, à inventer. Supposons que, dans une journée favorable pour les indications du gnomon, on ait mesuré durant chaque heure de la journée la quantité d'eau débitée par une fontaine, et que l'on trouve cette quantité constante ; qu'un vase de forme régulière, un cylindre à base circulaire, par exemple, soit mis sous le jet de la source. Le matin, ce vase commence à s'emplir, et le soir, il se trouve exactement plein ; sa hauteur est divisée en douze parties égales ; le niveau de l'eau atteint successivement tous les traits de division. On pourra donc rapporter un événement donné à l'époque où l'eau était à un niveau observé ; il a commencé lorsque la surface affleurait à telle division, et il a fini lorsqu'elle baignait telle autre. La journée est donc ainsi divisée en douze heures, aussi exactement qu'avec un gnomon, et sans que le soleil ait besoin de percer les nuages. Telle est l'idée fondamentale de

Hosted by Google

l'horloge d'eau, appelée clepsydre, la plus ancienne qui ait pour élément un phénomène terrestre.

Mais cette horloge avait un grave défaut: réglée un jour, elle ne l'était plus le lendemain; l'inexactitude grandissait chaque jour davantage. La durée variable de l'apparition du soleil au-dessus de l'horizon rend les douze heures inégales d'un jour à l'autre. Les douze divisions du cylindre, qui se remplissaient hier exactement depuis le lever jusqu'au coucher de l'astre, sont débordées ou bien ne sont pas comblées aujourd'hui, et la différence sera encore plus grande demain.

Or, voici la première méthode adoptée pour remédier à cet inconvénient :

On construisit deux cônes à bases circulaires : l'un, creux, tronqué à la pointe et disposé comme un entonnoir, était destiné à livrer l'eau qui devait remplir le cylindre décrit plus haut; l'autre, plein, pouvait s'emboîter parfaitement dans le premier, le fermer entièrement et arrêter le passage de l'eau. En soulevant le cône plein de manière que sa pointe coïncide avec le centre de l'ouverture du cône creux, on rendait celle-ci libre, et l'eau coulait. Or, la grandeur de l'orifice était telle que la quantité d'eau qui y passait alors emplissait exactement les douze divisions du récepteur dans le plus court jour de l'année.

En abaissant progressivement le cône plein de manière que la pointe dépassât la base inférieure de l'entonnoir, on diminuait en même temps l'ouverture, et par conséquent le débit de l'eau : il suffisait de régler cet abaissement chaque jour de manière qu'entre le lever et le coucher du soleil, les douze divisions fussent exactement remplies. Le plus grand rétrécissement de l'entonnoir correspondait au plus long jour : à partir de là, on relevait le cône plein de manière à augmenter chaque jour, et dans la mesure convenable, la dépense de l'eau.

Une règle graduée qui soutenait le cône plein servait à déterminer sa position.

Voilà une construction simple, grossière même, si nous la jugeons d'après les termes de comparaison que nous possé-

Hosted by Google

dons aujourd'hui ; elle n'est cependant arrivée à son degré de perfectionnement relatif qu'après bien des essais, des tâtonnements, un long travail de l'infatigable inventeur.

*
* *

Poursuivant son œuvre et profitant de quelques progrès réalisés dans la géométrie et dans l'astronomie, il parvient à construire une nouvelle clepsydre, s'approchant plus de la précision désirée ; en y ajoutant les ressources de l'art, il en fait même un objet d'embellissement pour les places publiques. La nouvelle horloge se compose d'une grande caisse de marbre ou de pierre de taille ordinaire, dont une des parois, très épaisse, est percée d'une ouverture circulaire. Dans cette ouverture est logé un tambour, dans la tranche duquel est creusée une rigole de largeur variable, divisée en douze compartiments. Chaque compartiment correspond à un mois de l'année, représenté par un signe sur le bord circulaire de l'ouverture dans laquelle est placé le tambour : un poisson, un taureau, une balance, etc.

Le tambour porte une flèche indicatrice qui doit toujours être vis-à-vis du signe qui correspond au mois dans lequel on se trouve.

Un canal caché dans l'épaisseur de la paroi de marbre amène l'eau dans la rigole, qui la reçoit dans un de ses compartiments et la transmet par un tuyau dans le récepteur déjà décrit.

Puisque, par l'inégale largeur de la rigole, les compartiments sont inégaux, la quantité d'eau transmise par le tambour doit varier, et le récepteur doit se remplir plus ou moins vite. Or, les cases de la rigole sont calculées de façon que le réservoir se remplit exactement dans le jour moyen du mois.

Ajoutons à cela un flotteur de liège qui suit le niveau de l'eau et qui porte une chaîne enroulée sur un axe, et tendue par un contre-poids : cette chaîne entraîne l'axe dans un mouvement de rotation ; l'axe porte une aiguille qui circule sur un cadran divisé en douze parties ou douzièmes de la journée.

Hosted by Google

Cette clepsydre a été en usage dans toute l'Asie : dans la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, en Egypte. Platon l'importa en Grèce. César la trouva en Angleterre lorsqu'il tenta de la conquérir. En Asie, c'était surtout la nuit que l'on sen servait; dans le jour, on avait le gnomon.

*
* *

Nous voilà déjà loin du double cône dont nous avons parlé plus haut; pour faire ce grand pas, il a déjà fallu surmonter bien des obstacles, passer bien des nuits blanches. Mais la pensée va donner le jour à une grande fée; elle ira loger pour cela chez le fils d'un batelier, Archimède, puis le fils d'un barbier, Ctésibius, et chez son élève, Héron d'Alexandrie; et ces hommes seront les pères de la mécanique, la grande fée.

Archimède invente les roues dentées. Ctésibius les introduit dans la construction des horloges à eau. A l'aide de ce précieux organe, il parvient à donner chaque jour la valeur exacte des heures.

La partie essentielle de l'appareil est toujours un réservoir dans lequel l'ascension de l'eau fait mouvoir un flotteur. Ce flotteur figure un enfant (un amour ou un ange, c'est la même chose) qui indique du doigt ou à l'aide d'une flèche l'heure marquée en ligne droite le long d'une colonne disposée sur un pivot.

Un siphon vide le réservoir périodiquement, au bout d'un jour ou au bout d'une nuit, et déverse l'eau dans les aubes d'une roue de moulin. La pesanteur de l'eau fait tourner cette roue qui, ayant six aubes, fait son tour entier en six jours; par une combinaison d'engrenages, elle entraîne dans son mouvement de rotation la colonne, de manière que celle-ci accomplit une révolution en 366 jours, c'est-à-dire 1/366 de tour chaque nuit ou chaque jour. Cette colonne porte des lignes transversales diversement espacées suivant les différentes longueurs des heures.

Voilà donc une horloge où l'eau remplit deux fonctions : d'abord celle de diviseur, et ensuite celle de moteur. Cet

Hosted by Google

instrument se répandit bientôt et fut en usage pendant plusieurs siècles ; la fantaisie des constructeurs en modifia les détails. Il fut simplifié lorsqu'on imagina le jour astronomique, composé de la journée et de la nuit, et divisé en 24 heures toujours égales. On y ajouta ensuite des appendices : des sonneries, des automates représentant les saisons, les phases lunaires, etc., etc., joujoux sans intérêt pour l'œuvre en elle-même, mais qui n'en excitaient pas moins l'admiration des peuples et des rois.

Bien longtemps avant ces perfectionnements, on avait construit des clepsydres plus ou moins portatives, à l'usage des tribunaux.

Ce n'était autre chose qu'un vase étroit percé d'une ouverture par où découlait goutte à goutte l'eau qu'on y avait versée : on mesurait, par ces sortes d'horloges à eau, le temps des combats oratoires. De là vient cette phrase proverbiale : *Il parle dans mon eau*, c'est-à-dire pendant le temps qui m'est destiné.

Certains rhapsodes vivaient des déclamations dont le temps était limité par l'écoulement d'une clepsydre. A Athènes, pour les tribunaux, on avait coutume de verser trois parts d'eau égales dans le vase, une pour l'accusateur, l'autre pour l'accusé, et la troisième pour le juge : cette coutume fit naître les expressions usitées qu'on trouve dans Eschine : *première, seconde, troisième eau* [1]. On voyait dans le barreau, à Athènes, une clepsydre destinée à ce seul usage ; il y avait un inspecteur pour veiller à ce que l'eau fût également distribuée.

Platon, considérant les bornes qu'on mettait aux plaidoiries par cette distribution d'eau limitée, a remarqué que les orateurs étaient esclaves, tandis que les philosophes étaient libres, puisque ceux-ci pouvaient étendre leurs discours sans aucune gêne, tandis que ceux-là étaient

[1] Aujourd'hui, chez les notaires et à la justice de paix, on limite la durée d'une vente par le temps nécessaire à la combustion de la graisse de trois chandelles ou de la cire de trois bougies et l'on dit : *premier, deuxième* et *troisième feu*.

Hosted by Google

contraints par l'écoulement de l'eau d'une misérable clepsydre, qui les forçait à se taire.

L'usage du barreau d'Athènes passa dans celui de Rome : *Aquæ mihi haeret*, dit Cicéron, c'est-à-dire : l'eau me retient, me force à me contenir. On obligeait l'orateur à se conformer au règlement et on ne lui laissait pas le temps de terminer un discours qui était parfois le fruit de plusieurs veilles. Par extraordinaire, cependant, les juges doublaient le temps qui devait être accordé légalement. Au reste, on suspendait l'écoulement de l'eau pendant la lecture des pièces qui ne faisaient pas le corps du discours, comme la déposition d'un témoin, un texte de loi, etc.

Le soin de mettre l'eau dans l'horloge ou de l'arrêter était malheureusement confié à des personnes d'un caractère méprisable : souvent, corrompues par des présents, elles avaient l'art de faire couler l'eau plus promptement pour arrêter un orateur. Si celui-ci voulait continuer, son adversaire avait le droit de l'interrompre et de lui dire : *Il ne t'est pas permis de puiser dans mon eau.* La faveur ou la haine amenèrent beaucoup d'injustices, et il arriva que l'horloge d'eau ne s'arrêta plus que pour les gens sans crédit.

Les horloges à eau étaient aussi en usage à l'armée, pour diviser les veilles des sentinelles.

*
* *

Pour fixer la durée d'un plaidoyer ou de quelque opération qui devait être courte, on a substitué l'écoulement du sable fin et régulier à celui de l'eau, dans des instruments appelés sabliers ou horloges à sable.

Qu'on imagine deux vases en forme d'entonnoirs de verre, fixés l'un à l'autre par leurs petites ouvertures et fermés du côté des grandes bases. Du sable fin, introduit dans l'un de ces deux vases avant leur réunion, passe dans l'autre lorsqu'ils sont placés dans une position convenable. Ce passage est d'autant plus lent que l'orifice de communication est plus étroit. Le sable étant fin et régulier, et l'instrument étant symétrique de part et d'autre de l'ouverture, on peut

Hosted by Google

admettre que le temps employé par le sable à se transvaser est toujours le même. Pour se servir du sablier, on le pose sur une table, en mettant en haut le vase plein : l'écoulement commence aussitôt et continue jusqu'à ce que le vase supérieur soit complètement vide. Alors, on le retourne; l'écoulement recommence, et ainsi de suite pendant tout le temps que l'on veut mesurer.

On conçoit que cet instrument serait peu commode pour évaluer de longs intervalles de temps; ses indications seraient moins précises que celles de la clepsydre. Il n'a jamais servi aux observations astronomiques ; mais il a été employé dans la marine pour fixer la durée du quart. De là l'expression : *Manger son sable*, qui veut dire faire avancer l'horloge, retourner le sablier avant que le sable soit écoulé, afin d'abréger la vigie, fraude qui était punie par le quartier-maître, quand il s'en apercevait.

De nos jours, on emploie encore le sablier dans quelques circonstances où l'on n'a pas besoin d'une grande précision ; mais ce n'est plus pour évaluer en nombre, d'après une unité convenue, la durée d'un intervalle de temps inconnu. C'est seulement pour marquer la durée absolue d'une opération fixe, par exemple la cuisson d'un œuf. Il faut alors que la quantité de sable soit réglée par comparaison avec le temps que l'instrument doit mesurer : dans cet usage restreint, il n'y a point de retournement, et l'épuisement du sable du vase supérieur indique le terme de l'opération.

*
* *

L'eau nécessaire à la marche des clepsydres peut être encombrante dans l'intérieur des habitations. Puisque c'est la chute de l'eau qui exécute la division du temps et fournit la force motrice de tous les organes, pourquoi, dit un penseur, n'emploierait-on pas la chute d'un autre corps? Cette idée naquit au IX^e^ siècle et se réalisa dans la naïve combinaison du tourne-broche.

Une grande difficulté enrayait le progrès de cette nouvelle machine. On sait aujourd'hui que tout corps qui tombe libre-

Hosted by Google

ment marche plus vite à la fin de sa chute qu'au commencement : la loi de cette accélération était inconnue au IXe siècle. Aristote nous avait légué, à ce sujet, des erreurs qu'au IXe siècle et même plus tard, on n'aurait osé rectifier, sous peine de péché mortel. Les penseurs s'arrêteront-ils ? Ils savent, au besoin, être un peu diplomates et tourner les difficultés ; ils savent quelquefois se déguiser en taupes, mais ils avancent toujours ; et un jour, que nous ne pourrions déterminer, apparaît l'horloge à poids et à régulateur, appareil qui est le principe fondamental de nos horloges actuelles, que l'on doit, par conséquent, considérer comme la source de découvertes sans nombre et dont l'inventeur est malheureusement inconnu !

Un poids, pendu au bout d'une corde enroulée sur un tambour, entraîne par sa chute une roue dentée calée sur ce cylindre. Cette roue en fait marcher une série d'autres : la dernière rencontre à chaque instant, tantôt à droite, tantôt à gauche, un arrêt formé par une palette qui fonctionne comme un bras de levier coudé. Cet arrêt, lancé alternativement à droite et à gauche, fait osciller l'axe du levier, sur lequel est calée une roue semblable au volant de nos machines à vapeur, ou plutôt des machines à frapper les médailles et la monnaie. Cette roue, appelée balancier, est destinée à amortir et à régulariser le mouvement du levier : il en résulte que chaque dent de la roue rencontrant à son tour, d'un côté ou de l'autre, la palette, suspend à chaque instant la marche des roues précédentes et, finalement, la chute du poids. La chute doit ainsi recommencer avec sa vitesse initiale, laquelle est constante, et agit comme un diviseur exact, si l'on fait abstraction des frottements qui altèrent légèrement l'effet du poids sur la dernière roue.

On présume que l'horloge en ivoire envoyée à Charlemagne par Haroun-Al-Raschid en 807, était construite d'après cette idée ; cependant Biot, dans son *Traité d'astronomie physique*, place l'introduction de l'horloge à poids en Europe beaucoup plus tard, au milieu du XIVe siècle.

D'ailleurs, disons tout de suite qu'il est impossible de faire

Hosted by Google

abstraction des frottements et qu'il en résulte une irrégularité assez grande pour avoir laissé bien longtemps encore régner les clepsydres publiques.

Toujours est-il que l'horloge à poids s'introduisit peu à peu dans les usages domestiques, et qu'au commencement du XVI^e^ siècle le poids fut lui-même déjà remplacé par un ressort d'acier. C'est alors qu'apparut le fameux *œuf de Nuremberg,* la première montre, fabriquée par Pierre Hele, de Nuremberg : elle avait la forme d'un œuf ordinaire et était munie aussi du régulateur à balancier. C'était assurément, à cette époque, un objet de luxe tellement cher, que les rois seuls pouvaient s'en procurer.

* * *

Une interruption s'imposait à l'œuvre de la Pensée, et cependant quel travail elle accomplissait malgré l'oppression de l'ignorance ! Mais l'affranchissement approche : vers le milieu du XVI^e^ siècle, dans cette belle Toscane, qui va devenir le siège de la conscience et de la pensée italiennes, naît un de ces hommes dont l'avènement parmi nous semble, sinon prédit, au moins attendu depuis longtemps ; un homme doué de pressentiments sublimes, et qui porte sur son front le signe auguste d'une mission spéciale, celle de lutter contre le despotisme de l'ignorance pour ouvrir à ses semblables des routes inconnues et leur découvrir tout un ciel de lumière nouvelle. D'après les enseignements trop positifs de l'histoire, en raison de sa mission, un tel homme était désigné comme devant se sacrifier au salut de l'esprit humain ; aussi le génie du noble Galilée porte-t-il l'auréole du martyre.

Répudiant toute autorité autre que celle du raisonnement fondé sur l'exacte observation des faits ; considérant le doute comme le père de l'invention, portant toutes les ressources de son admirable pénétration vers la recherche de la pure vérité, il commit le péché de découvrir les vraies lois de la chute des corps, avec toutes leurs conséquences particulières. Ses nombreuses observations astronomiques l'entraînèrent dans le crime d'affirmer, avec son prédécesseur Copernic, la

Hosted by Google

mobilité de la terre. Il porta l'hérésie à son comble en découvrant la loi du mouvement pendulaire ; car le pendule ne devait pas seulement servir immédiatement de base à la construction des horloges, mais il devait encore, deux cents ans après les souffrances de Galilée, servir à attester, par un fait terrestre, la réalité du mouvement de la terre et à en mesurer la vitesse ; il devait, enfin, juger en dernier ressort les premiers juges de Galilée [1].

*
* *

Le pendule a la propriété de faire des oscillations d'égale durée : c'est donc un diviseur parfait, qui constituerait à lui seul une horloge s'il existait un mouvement perpétuel ; en tout cas, par une remarquable évolution de la science, il promettait à l'astronomie et à la géodésie un auxiliaire précieux.

Le poids ou le ressort ne servira plus désormais qu'à conserver le mouvement des rouages, la régularité de la division en sera indépendante : c'est le pendule qui se charge de cette division, et qui, avec l'échappement à ancre, remplacera dans les horloges le régulateur à balancier.

L'application du pendule aux horloges est attribuée à Huyghens, célèbre physicien et astronome hollandais, au milieu du XVII[e] siècle ; mais un document récemment mis au jour, en fait remonter l'honneur à Galilée lui-même. On ne peut contester à Huyghens d'autres perfectionnements très importants dans la construction des horloges et des montres. La connaissance plus exacte des propriétés de l'acier et des

[1] Qu'on me permette de retracer ici le souvenir d'un épisode des premières expériences faites à Paris, par Foucault, pour démontrer la rotation de la terre par le mouvement du pendule. Un immense pendule attaché à la coupole du Panthéon traçait, à chaque passage, un sillon nouveau dans un cercle de sable formé sur le parvis ; une nombreuse assistance observait, dans un silence ému, la démonstration qui ressortait de ce superbe balancement. Tout à coup, une voix s'écrie : « O Galilée, notre Panthéon devait être fait rien que pour cette expérience ! » L'enthousiaste qui s'exprimait ainsi était l'illustre géomètre Lamé.

Hosted by Google

lois de l'élasticité lui avait appris qu'un ressort dérangé de sa position d'équilibre y revient après une suite d'oscillations d'égale durée comme celles du pendule : il adapta donc au régulateur à balancier, inévitable dans les montres, un ressort particulier nommé SPIRAL, qui y remplit la même fonction que le pendule; il augmenta l'indépendance de ce régulateur modifié avec le ressort moteur, par l'intervention de l'échappement à cylindre, bien connu de tous, et qui fut pour la montre ce que l'échappement à ancre avait été pour l'horloge.

A la fin du siècle dernier, le célèbre horloger Berthoud inventa l'échappement libre, qui compléta, autant que possible, l'indépendance du moteur et du régulateur; ce fut un grand perfectionnement apporté aux principes mêmes de la disposition des chronomètres portatifs, des montres marines ou *garde-temps*.

Grâce à ces nombreux travaux et aux progrès merveilleux de la mécanique, des moyens de fabrication et du maniement des outils, les horloges et les montres ont acquis un tel degré de précision qu'elles sont devenues un instrument précieux pour le navigateur qui a besoin de reconnaître sa position dans les vastes solitudes de la mer. Nous allons tâcher de donner une idée de la sûreté de marche qu'on est parvenu à donner aux chronomètres.

Pour mesurer la longitude d'un lieu géographique, c'est-à-dire la distance angulaire qui sépare le méridien de ce lieu d'un autre méridien pris pour point de départ, par exemple celui de Paris ou celui de Greenwich, il faut déterminer l'intervalle de temps compris entre les passages d'une même étoile dans les plans de ces deux méridiens. Si ce temps est connu, on calcule aisément l'angle formé par les plans des deux méridiens en se fondant sur ce que l'étoile emploie un jour entier ou 24 heures sidérales à parcourir un cercle entier ou un angle de 360 degrés. Chaque heure correspond à un angle de 15 degrés; chaque minute de temps à un angle de 15 minutes; chaque seconde de temps à un angle de 15 secondes. Ainsi, pour mesurer une longitude, il faut

Hosted by Google

observer les passages d'une même étoile dans deux lieux différents et comparer le temps que marquerait une même horloge, lors de ces deux passages. Or, deux observateurs placés en des lieux différents pour marquer l'instant du passage de l'étoile, se servent nécessairement de deux horloges différentes. Les indications fournies par les deux instruments ne peuvent donc servir à déterminer l'angle compris entre les méridiens des deux stations que si elles sont rigoureusement d'accord; autrement, il faut connaître, d'une manière parfaitement exacte, de combien l'une avance ou retarde sur l'autre, et la comparaison nécessaire pour déterminer cette différence est d'une certaine difficulté.

Eh bien! lorsque l'amirauté anglaise voulut, en 1825, faire déterminer la longitude d'Altona et d'autres stations de la mer du Nord, on mit en usage trente-cinq chronomètres pour contrôler les opérations. Ces trente-cinq montres marines firent six traversées sans cesser de marcher d'accord depuis le commencement jusqu'à la fin des opérations.

Plus tard, en 1843, pour déterminer la longitude de l'observatoire de Pulkowa, près de Saint-Pétersbourg, les opérations furent faites avec soixante-huit chronomètres qui, restèrent aussi toujours parfaitement d'accord.

L'invention merveilleuse de la télégraphie électrique fournit aujourd'hui un excellent moyen pour comparer les indications simultanées de deux horloges placées en des lieux éloignés l'un de l'autre. Un signal donné à l'une des extrémités de la ligne télégraphique se transmet avec une telle rapidité à l'autre extrémité de cette ligne qu'on regarde cette transmission comme instantanée et qu'en agissant ainsi on ne commet pas d'erreur appréciable.

* * *

La montre, avons-nous dit, était encore, il y a deux siècles et demi, un objet de luxe réservé aux rois; grâce à tous les progrès que nous avons déjà énumérés, à ceux de l'organisation de l'industrie, et notamment à la division du

Hosted by Google

travail, la montre est devenue le premier bijou désiré par l'enfant qui approche de l'âge où sa pensée se développe et où il sent le besoin de régulariser ses petites occupations.

Telle est une des merveilles du travail de la pensée, de cette faculté miraculeuse, entre toutes les faveurs miraculeuses de la nature envers l'homme.

C'est l'esprit de l'homme qui dit au ruisseau : Tu vas moudre ce blé. — Et le ruisseau fait tourner la meule à l'aide d'un mécanisme, dont les enfants eux-mêmes ne s'étonnent plus.

Il dit au vent : Pousse ce navire vers telle contrée lointaine. Et la voile tendue s'épanouit et entraîne le navire en le berçant sur la vague.

Il dit à la chaleur de fondre le bronze, l'acier; — à la lumière de dessiner une image; — à l'aimant de guider le marin dans le grand désert de l'Océan. L'aimant, la lumière, la chaleur accomplissent ces travaux.

Il dit à la vapeur de façonner les métaux, de leur donner une forme, tantôt robuste, tantôt gracieuse, et toujours portant le cachet d'une idée, de la pensée ; — il lui dit de filer la soie, la laine ; de tisser les étoffes, de transporter les fardeaux. La vapeur exécute docilement ces divers commandements.

C'est l'esprit de l'homme qui a dressé la foudre comme un écuyer dresse un cheval ; et sur ce coursier dangereux, mais dompté, l'idée traverse le monde avec une rapidité telle, qu'elle ferait le tour du monde entre deux pulsations de notre cœur.

Où donc s'arrêtera cette activité? Elle ne s'arrêtera jamais, elle agira toujours, elle luttera perpétuellement pour augmenter le bien-être de l'humanité ; et si jamais la liberté pouvait lui être ravie, l'humanité, sans en exepter les sociétés que l'on croit les mieux assises, l'humanité tout entière tomberait assommée comme un seul cadavre. C'est le génie humain qui doit régner : c'est le savoir qui est le pouvoir.

L. Pérard.

Hosted by Google

BIBLIOGRAPHIE

G. RODENBACH. *La Belgique*, poème historique. — Office de publicité.

C'est un vrai plaisir de rencontrer dans ce poème des vers bien trempés ou ciselés délicatement, des strophes brillantes ou gracieuses, une jeunesse de forme colorée et vibrante.

Le plan de l'œuvre est un « rêve », où l'auteur voit des « ombres » : Boduognat, Arteveld, Léopold Ier, qui parlent à la suite, dans une sorte de « dialogue des morts » ; tout cela est loin d'être neuf, quoique l'idée soit ingénieuse de faire esquisser par Léopold Ier lui-même le poème demandé : la glorification de 1830 et des progrès qui l'ont suivi. Les éléments qui remplissent ce cadre sont souvent des pensées justes, des sentiments vrais, exprimés en belles strophes, sur nos libertés, par exemple, sur nos arts, nos lettres ; ici, une vue de l'Escaut en quatre vers gracieux ; là, l'éloge du Roi et de la Reine, ou les fiançailles de la jeune princesse. Mais n'y a-t-il pas dans notre histoire d'autres époques et d'autres héros, pour passer de César au XIVe siècle et de là à nos jours ? Est-il aussi bien exact de comparer la Flandre avant d'Arteveld à « une poitrinaire », ou de donner à l'archiduc Albert un grand nom — il fut Grand-inquisiteur — et un doux nom à la fanatique Isabelle ? Enfin, si les strophes ont des ailes, l'ensemble, comme l'a remarqué l'*Echo du Parlement*, manque de souffle. C'est sans doute pour tout cela que le jury a préféré le poème que nous publions à cette œuvre jeune et riante, que nous engageons nos lecteurs à lire après l'autre, s'ils aiment la poésie : *Amant alterna Camœnæ.*

X.

Hosted by Google

LE PRINCE DE BISMARCK

ET LES SCISSIONNAIRES LIBÉRAUX

Un vieux médecin allemand de ma connaissance avait une prédilection toute particulière pour les enfants qu'on n'avait pu mettre au monde qu'à l'aide du forceps. « Avant de naître, disait-il, ils donnent déjà du fil à retordre. Voilà des gaillards ! Ils feront leur chemin dans le monde. »

Je cite, je n'apprécie pas : la physiologie n'a rien à voir dans le présent aperçu. Ce qui n'était peut-être qu'une boutade dans la bouche de l'Esculape germanique est absolument applicable aux partis politiques. Ceux-là seuls vivent, se développent, se fortifient, prospèrent et touchent le but, qui se sont formés, soit au milieu d'un irrésistible mouvement d'idées mûrissant la jeunesse, rajeunissant l'homme fait et rapprochant ainsi les âges, soit à la lueur de bouleversements révolutionnaires et de formations volcaniques.

La genèse d'un parti n'est-elle due qu'à l'accouplement des intérêts et des ambitions, eh bien, comparez-le hardiment à un homoncule, espèce de pygmée, capable tout au plus, d'après l'expression de Buffon, de combattre avec les grues.

C'est le cas, je regrette de devoir le dire, pour le nouveau groupe libéral en voie de formation en Allemagne. Pour s'être détaché du tronc du parti national-libéral, il porte en lui le germe fatal qui a fait choir les nationaux-libéraux du haut de leur idéal dans les bas-fonds d'une politique sans autre

Hosted by Google

boussole que la volonté du prince de Bismarck et trop heureuse si le maître veut bien permettre à ses fidèles de parodier le fameux vers de Victor Hugo :

... De ta suite, j'en suis !

Les Forckenbeck et les Lasker, qui ont pris, il y a quelques semaines, l'initiative de la sécession, tout en se croyant affranchis, tiennent encore de l'ancien vasselage. C'est le vice héréditaire et familial qui frapperà leurs efforts de stérilité.

Et cependant, la situation en Allemagne a rarement exigé avec plus d'empire un grand acte, une manifestation solennelle. Il n'est pas une des libertés populaires, pas un des droits acquis laborieusement, qui ne soient menacés dans leur virtualité. La nation allemande commence seulement à s'apercevoir que sa constitution, son parlementarisme, ses libertés sont autant de villages à la Potemkin. Lorsque le mirage se dissipera et qu'on jugera pouvoir se passer désormais des vues dissolvantes organisées par le grand régisseur, qui, pareil à la divinité indienne de Vishnou, a autant de bras qu'il y a de portefeuilles, le peuple allemand se trouvera revenu, sauf son unité, au même point où il était avant 1866 : des devoirs multiples, de lourdes charges — et pas de droits.

Pas de droits ! D'aucuns seraient portés à taxer d'exagération cette affirmation. Elle n'est, hélas ! que trop conforme àla réalité.

Si, en matière de droit civil, tous les codes consacrent le principe : « donner et retenir ne vaut », il n'en est pas de même dans l'ordre politique, lorsque les institutions, au lieu d'émaner de la souveraineté nationale, sont l'octroi plus ou moins gracieux de la couronne. Avec ou sans réserves, par cela même que la royauté par la grâce de Dieu est la dispensatrice, elle croit pouvoir, selon les circonstances, retirer d'une main ce qu'elle a accordé de l'autre. Certes les pays les plus libres ne sont pas à l'abri des remous : tantôt ils subissent des points d'arrêt, tantôt ils retournent sur leurs pas. Le jeu des institutions constitutionnelles le veut ainsi. On recule parfois pour faire un plus grand

Hosted by Google

saut en avant. Rien de pareil en Allemagne. Consultez la presse germanique, et vous verrez qu'avec un parlement fonctionnant très régulièrement en apparence, toutes les conquêtes modernes sont remises en question, comme s'il s'agissait de la dénonciation d'un traité de commerce. Des organes touchant de près au prince-chancelier, interprètes autorisés de ses vues, exposent gravement les dangers que court la société si on ne limite pas à la fois la liberté de la presse, la liberté du travail, la liberté d'association et le droit du citoyen de pouvoir à son gré établir son domicile, la liberté de l'industrie, la liberté du commerce, le libre colportage des livres et le droit de tirer des lettres de change. Il suffit que le mot *libre* soit accolé à une chose pour qu'aussitôt elle devienne suspecte. On songe à abolir le mariage civil. Mais, par contre, on étudie très sérieusement le rétablissement des corporations du moyen âge, avec un système d'assurances sur la vie des travailleurs par l'État : ouvriers et patrons y contribueraient, de façon à attacher les premiers à la glèbe et à créer des serfs d'un nouveau genre.

Il ne s'agit pas ici de machinations occultes et de conspirations gouvernementales à l'instar du 16 mai. Nous sommes en présence d'un plan complet, grandiose, redoutable : le suffrage universel exercé par un peuple élevé et dressé militairement et remis sous tutelle; le mouvement de la vie publique, mais le mouvement réglementé, dirigé et surveillé par l'État; le césarisme du siècle de la vapeur et de l'électricité.

Voilà le rêve du prince de Bismarck. Il est de la race des Titans. Sa main puissante jongle avec les partis comme avec les principes. Il a un égal mépris ou plutôt une suprême indifférence pour les uns et pour les autres. Une seule chose lui tient à cœur : la souveraineté du but. L'édifice de l'unité allemande, qu'il a forgé par le fer et cimenté par le sang, il veut le consolider, le garantir à la fois contre les dangers de l'intérieur et les inimitiés de l'extérieur. Et, comme il est battu par le flot montant du progrès qui rouillerait et finirait

Hosted by Google

par briser comme verre ses seules assises, — les baïonnettes, — il veut endiguer le flot.

L'Allemagne assiste avec stupeur à ce spectacle. Ses représentants sont réduits à l'état de manœuvres exécutant les ordres de l'architecte, quelque étranges qu'ils leur paraissent: il en est parfois qui veulent les discuter; il ne leur répond même plus. Quand Eugène Richter, le chef des progressistes, se lève à la Chambre prussienne ou au Reichstag allemand, le prince-chancelier quitte la salle.

Pourquoi discuter? *Sic volo, sic jubeo*. Sa dictature est acceptée par toute la nation, au même titre que celle de M. Gambetta l'est en France. Antagonistes nés, adversaires irréconciliables depuis les événements de 1870-1871, et bien qu'étant aux antipodes, leur fortune prodigieuse a des similitudes frappantes. Tous deux, par leur génie si divers, ont eu le rare privilège de réaliser et de représenter l'idéal vaguement entrevu et passionnément pourchassé par leur nation pendant de longues années. L'un lui a donné son unité, l'autre a ressuscité la république et l'a fait vivre. Chemin faisant, le hobereau et le jacobin ont dû plus d'une fois faire violence à leurs tendances, pactiser avec telle opinion, rompre en visière à telle autre. Mais dès que les circonstances le permettent, tous les deux reviennent fatalement, forcément, à leurs penchants primitifs. « M. Gambetta, vous mourrez dans la peau d'un factieux, » disait un jour M. Thiers, emporté par un ressentiment momentané qu'il ne sut vaincre. De même, M. de Bismarck, quelles que soient les alliances qu'il contracte, mourra dans la peau d'un autoritaire. La grande, l'irrémédiable faute des nationaux-libéraux, c'est de ne pas l'avoir compris et d'avoir couru, de courir encore après le feu-follet d'un ministère libéral dont M. le prince de Bismarck serait le président du conseil. M. de Bennigsen, le chef des nationaux-libéraux, attend sous l'orme que le prince de Bismarck accepte ses conditions, sans se douter que, le jour où il aurait un portefeuille, c'en serait fait de son parti.

On ne saurait mieux caractériser ce parti que ne le fit un

Hosted by Google

jour la *Gazette de l'Allemagne du Nord,* en disant qu'il « con-
« tinuera à développer des théories et à soutenir des thèses
« propres à susciter des controverses qui ne peuvent aboutir
« à aucun résultat pratique ». Seulement, à l'heure décisive, tous ces théoriciens échevelés, ces doctrinaires convaincus et éloquents ne savent pas dire *non* au prince de Bismarck. Ils subissent l'ascendant de celui dont le génie a déplacé l'axe politique du monde, au point que Guillaume Ier peut aujourd'hui répéter pour son compte le langage altier que Frédéric le Grand suggérait à un roi de France conscient de sa force : « Sans mon consentement, il ne se tirera pas un coup de « canon en Europe. »

Il reste encore à démontrer si la gratitude est une vertu en matière politique. Je ne le pense point. Mais, quoi qu'il en soit, quels que soient les glorieux et immortels titres du prince de Bismarck, ils ne sauraient excuser les nationaux-libéraux d'avoir secondé de leur vote son changement de front en matière économique. Brusquement, sans transition, il a passé du libre-échange au protectionnisme. Ne se fût-il agi que d'une pure expérience économique, et bien qu'elle fût absolument inutile, on eût compris, à la rigueur, cette condescendance extrême. Mais pas un politicien n'a pu s'y méprendre. Si, contrairement à toutes les constatations de la statistique commerciale et industrielle venant sanctionner les affirmations dogmatiques de la science, le prince de Bismarck est revenu à la protection, c'est qu'elle est le corollaire en quelque sorte naturel du militarisme. Elle constitue l'exaltation démesurée du patriotisme, d'un patriotisme étroit poussé aux extrêmes limites.

Vainement les nationaux-libéraux allèguent-ils que la question économique ne figurait pas à leur programme et que, partant, chacun d'eux était libre de voter, dans cette question, soit selon ses convictions personnelles, soit selon les vœux et les intérêts de ses commettants. C'est une échappatoire. Elle ne résiste pas au moindre examen. L'abandon du libre-échange est si bien un reniement de la liberté politique qu'il détermine toute une série de mesures d'un carac-

Hosted by Google

tère réactionnaire incontestable. Le rétablissement des corporations fera revivre tous les abus d'un autre âge ; les entraves apportées à la liberté de l'ouvrier d'établir son domicile où bon lui semble dans l'empire rejettera nécessairement le travailleur dans une position politique et sociale inférieure. Et qu'on y songe, le peu d'indépendance qu'on lui laissera est menacé par de nouveaux plans en élaboration à Willemsruhe. Sans parler du monopole sur le tabac, que l'Allemagne n'évitera pas, l'assurance des ouvriers exigera de toute nécessité une autre confiscation, celle des sociétés d'assurances. En effet, d'après la *Gazette de la Croix*, le prince de Bismarck estime que l'assurance des ouvriers ne peut se réaliser que sous la forme d'une institution de l'État ou de l'Empire. En conséquence, on ferait abstraction de toute assurance d'ouvriers par les compagnies privées. Donc, nouveau monopole en perspective.

Tout indique que M. de Bismarck ne s'arrêtera pas là et qu'il finira par reprendre les anciens projets socialistes de Lasalle, lesquels, de son propre aveu, l'avaient vivement séduit jadis.

M. de Bennigsen et ses amis sont des adversaires convaincus du socialisme d'État, compatible avec un régime absolu, mais inconciliable avec le constitutionnalisme. Si, malgré cela, ils n'ont pu se résoudre à professer hautement les principes contraires, c'est que, d'une part, ils croient devoir empêcher le prince de Bismarck de s'appuyer sur une coalition des conservateurs et des ultramontains, et que, d'autre part, ils prévoient l'éventualité de l'appel de M. de Bennigsen, l'ancien président du *National-Verein*, au ministère de l'empire allemand.

M. Lasker a fait preuve de plus de perspicacité. Lorsqu'il prononça, en 1873, à la Chambre prussienne, sa retentissante philippique contre les agioteurs et les fondateurs (*Gründer*) des compagnies de chemin de fer, le prince de Bismarck quitta son banc, s'approcha de lui, le félicita et lui dit :

— Nous pourrions bien un jour devenir collègues.

Hosted by Google

— Votre Excellence, répliqua M. Lasker, aurait-elle l'intention de prendre la robe d'avocat ?

La réponse est marquée au coin de toute la finesse sémitique.

Aujourd'hui encore, nombre de nationaux-libéraux reprochent amèrement à M. Lasker d'avoir accueilli ces avances par une ironie déplacée et de n'avoir pas saisi avec empressement le portefeuille que le prince-chancelier lui faisait entrevoir. Rarement M. Lasker fut mieux inspiré. Cela ne l'empêcha pas, malheureusement, de suivre, pendant plusieurs années, le gros de son parti, lequel passa condamnation sur toutes ses convictions en se disant que le *Culturkampf* dédommageait amplement la cause libérale des entorses données à ses principes et de ses capitulations de conscience.

Il a fallu le renversement du Dr Falk, personnification de la lutte contre l'Église romaine, l'avènement de M. de Putkamer, le ministre des cultes piétiste, restaurateur des écoles confessionnelles, il a fallu l'évolution de M. de Bismarck sur le terrain économique, revenant à la protection pour favoriser les hobereaux et les grands propriétaires fonciers aux dépens des masses taillables et corvéables à merci, il a fallu que la réaction proclamât ses visées sans vergogne, pour déterminer MM. Lasker, Forckenbeck, Stauffenberg, Rickert et une trentaine d'autres nationaux-libéraux à se séparer de M. de Bennigsen et à lever le drapeau de la sécession.

S'ils ne nourrissaient plus, au fond de leur cœur, tout au fond, un reste de la douce illusion qui les enchaînait naguère à la politique bismarckienne, ils auraient passé avec armes et bagages au camp des progressistes.

On accuse ceux-ci de faire une opposition stérile et de parti-pris, comme si une attitude différente était possible dans un État où les décisions des Chambres restent sans sanction lorsqu'elles contrecarrent les vues du gouvernement, où la responsabilité ministérielle n'existe que vis-à-vis de l'empereur, et non vis-à-vis de la législature.

Hosted by Google

Comme autrefois les cinq membres de l'opposition au Corps législatif français, l'opposition parlementaire en Allemagne, sans briguer le pouvoir, qu'elle ne peut espérer ni attendre, n'a qu'un rôle à jouer : représenter, exposer et défendre à la tribune les vrais principes constitutionnels basés sur la souveraineté nationale. Cette souveraineté peut être partagée entre la nation et la couronne, mais il faut qu'elle soit reconnue. Alors seulement les luttes parlementaires deviendront fécondes et l'on ne s'escrimera plus dans le vide.

Renverser le prince de Bismarck, il ne faut pas y songer. Rivé au sol germanique qu'il a unifié, ses fautes mêmes ne peuvent ébranler son pouvoir. Ce n'est pas sa popularité qui l'y maintient, c'est le sentiment universel de sa nécessité. Les discours, les votes, les attaques ne l'entament pas. Il est l'orgueil de la nation. Aussi longtemps qu'il tient le timon, elle a le sentiment de la sécurité et d'une confiance pleine et entière dans ses destinées. Elle ne redoute ni l'ennemi du Nord, ni celui de l'Est. La science a pu percer le mont Cenis; on ne parviendra pas à saper la position du prince de Bismarck. La gratitude nationale l'a placé sur un rocher de bronze escarpé : les partis qui voudront le prendre d'assaut seront broyés et anéantis ; il les a tous, au surplus, hormis les ultramontains, usés et anéantis à tel point qu'ils ne croient pas plus à eux-mêmes que les électeurs ne croient à eux.

Que reste-t-il donc à faire à l'opposition parlementaire ?

Vivre, parler et agir en vue de l'avenir, et non pour atteindre un résultat immédiat.

Pour démontrer l'irrésistible effet d'une action parlementaire patiente, mais continue, il ne faut pas même recourir à l'histoire d'Angleterre. L'influence croissante que reprennent les progressistes en Allemagne suffit pour éclairer les vrais libéraux.

Quel beau rôle n'ont-ils pas à remplir, à côté de cette revendication constitutionnelle ! Que de questions à aborder à la tribune, que d'excellentes vérités à proclamer, à répéter incessamment ! Leurs orateurs les diront mieux que personne, dès

Hosted by Google

qu'il s'agira d'exposer des principes, sans arrière-pensée ni calcul. Répudiant une opposition tracassière, qui n'aura plus de raison d'être parce qu'ils ne convoiteront plus le pouvoir, les libéraux ne risqueront pas de froisser le sentiment national si ombrageux, car ils démontreront l'étroite parenté de toutes les libertés, qu'elles soient d'ordre politique, économique ou social. Combattre par tous les moyens légaux, de la tribune, de la presse, des réunions politiques, les projets de la réaction ; les dévoiler, montrer où ils aboutissent, expliquer que le libre-échange, aujourd'hui mis à l'index, constitue une des garanties les plus efficaces de la paix universelle, faire concorder ses actes et ses votes avec ses paroles, et ramener toujours et partout les polémiques et les débats à cette conclusion : Sans un ministère responsable choisi par la couronne au sein des Chambres législatives, tout l'appareil parlementaire, voire même le suffrage universel, ne sont qu'un leurre et un pur décor.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

B. AUERBACH[1]

ADAM ET ÈVE

Beau, il ne l'était pas précisément. Mais d'un homme de son âge, qui donc exigerait de la beauté? La barbe grisonnante qui encadre sa figure s'accorde avec sa blouse grise de meunier; on pourrait même croire que tout ce qu'il y a de

[1] Berthold Auerbach est connu en Belgique : MM. Alphonse Leroy et Fr. Coveliers ont publié chacun un choix de ses *Nouvelles villageoises de la Forêt noire*. Né dans le Wurtemberg en 1812, ayant débuté par des études littéraires sur le judaïsme et un roman historique sur Spinoza (traduit en français dans la *Revue germanique*), suivi d'une traduction allemande des œuvres complètes du grand philosophe, de race juive comme lui, l'auteur aborda bientôt le genre de contes villageois que, pour la plupart des lecteurs, son nom personnifie. A partir de 1845, les librairies, les revues, les collections illustrées, les almanachs en sont remplis. Aux trois séries de *Nouvelles de la Forêt noire*, succèdent : les *Souvenirs d'un père de famille allemand*, les *Souvenirs d'un pasteur de la montagne*, les *Récits d'un officier*, les *Contes de fumeurs*, les *Almanachs de la nature*, les *Regards jetés dans des cœurs d'enfants*, *Après trente ans*, les *Unterwegs* (*Chemin faisant*), dont nous extrayons le conte, célèbre dans tous les pays germaniques et plusieurs fois illustré : *Adam et Eve*. Outre une édition de ses *Œuvres complètes* commencée en 1865, plusieurs recueils illustrés ont fait entrer dans la circulation populaire un choix de ses nouvelles. Le plus connu est intitulé : *Aux bonnes heures* (Stuttgardt, Hofmann), et la maison Billefeld, de Carlsruhe, vient d'en commencer un autre, dans sa bibliothèque des *Livres populaires allemands illustrés*.

La bonhomie y va jusqu'à l'émotion, et la naïveté jusqu'à la philosophie, sans exclure une pointe de finesse et de malice. Quelquefois, la nouvelle s'étend, prend du corps, devient roman. La plus célèbre de ces paysanneries est *Barfüssle* (*La petite va-nus-pieds*). Elle a été traduite et illustrée à Paris (Hachette). Puis, vinrent la *Belle-Mère, Landolin*, etc., etc.; *Les derniers Noëls de Gellert* sont des plus vantés, et *Brigitte* surtout, si répandue en Allemagne et en Angleterre.

L'auteur de *Barfüssle* devait aborder aussi des œuvres de plus longue haleine. Celle dont le titre peut se traduire par : *Sur les hauteurs*, comporte trois volumes. La *Villa des bords du Rhin* n'est pas moins étendue, non plus que le roman historique sur le premier empire napoléonien : *Waldfried*.

Plusieurs récits du maître conteur ont été publiés en français. Celui que nous donnons est traduit ici pour la première fois.

Hosted by Google

blanc dans la barbe n'est que poussière de farine, tant, aujourd'hui du moins, les joues sont rouges et les yeux brillants. Lui donner son demi-siècle ne serait pas être bien loin de la vérité et ce serait simple à calculer : six ans soldat, dix neuf ans trois mois varlet au moulin, le compte y serait presque; voilà pour lui. Elle non plus n'était belle : Élancée, bâtie pour le travail, elle avait des traits plutôt durs que bons; mais elle ne regardait personne et de personne ne pensait à être regardée. Elle portait le bonnet de la vallée d'au delà, car le canton a plusieurs vallées. Enfin... Mais il serait bon pourtant de savoir comment l'un et l'autre sont arrivés ici, et encore un jour de la semaine, en habits de dimanche.

—Voyez : Des drapeaux flottent sur la tour de l'église, aux maisons pendent des drapeaux, et juste en ce moment, derrière la ville, au haut de la montagne, des coups de canon éclatent, on entend des fanfares, mêlées de trilles de clarinette, puis de grandes acclamations : Les comices agricoles viennent de s'ouvrir dans le chef-lieu.

Le jour d'automne choisi était clair et pur; les produits des champs, exposés dans un bel ordre, réjouissaient l'œil; les chevaux, les bœufs, les vaches, tout propres, soutenaient paisiblement le regard des jurés, mais regimbaient quand on leur ouvrait la bouche pour vérifier leur âge; les nouveaux outils perfectionnés, étalés dans la cour de l'hôtel de ville, étaient passés en revue, à leur tour, avant de prendre place dans une tombola qui en répandit l'usage, et les domestiques aussi étaient là, attendant le prix de longs et fidèles services.

Malgré tout cependant, la fête avait je ne sais quoi d'insolite, de composé, d'imposé; le jour ouvrier y marchait côte à côte avec le jour férié par ordre. Qui sait combien de temps il faut à une fête, surtout si elle est destinée à consacrer le travail, pour obtenir la consécration suprême des mœurs?

Le commissaire du district était heureux : il était sorti sans trop bégayer de son discours sur le « Père du peuple »,

Hosted by Google

sur « la Mère du pays »; et, plusieurs fois répétées, ces paroles devaient bien être vraies et l'orateur avoir parlé selon le cœur de son public, car la triple salve qui l'accueillit fit un grand tapage.

Avant le banquet des Messieurs (et parmi les messieurs comptaient les paysans, membres du comice agricole), il y eut une autre fête : les varlets couronnés avaient reçu leur prix; après la solennité, les noms proclamés, les diplômes d'honneur donnés, les prix distribués, un repas à part leur fut offert. On n'y fut pas bien franchement gai, allez! car d'abord les lauréats ne se connaissaient pas, puis ils s'enviaient, et c'était déjà beaucoup qu'ils eussent tous un point de mire : le varlet du meunier Hamner, du val d'en deçà, Adam Meule, et la servante du fermier Eichhof, du val d'au delà, nommée Eve Schlenkin, étaient restés l'un et l'autre chez leur patron dix-neuf ans. Adam même en avait pour trois mois de plus. Lorsque, dans la grande salle de l'hôtel de ville, le commissaire royal, portant le grand ruban, proclama leurs noms, devant le hasard étrange qui avait voulu que ces deux premiers prix s'appelassent justement comme nos premiers pères[1], il n'avait pu s'empêcher de sourire, et toute l'assemblée avait éclaté. Eux ne riaient point. Leur œil, déjà sombre quand ils regardaient devant eux, devenait presque colère lorsqu'il se portait l'un vers l'autre, car chacun se disait, de son côté : Tu aurais bien pu t'appeler autrement, toi !

Avant tout, le commissaire devait prononcer un discours. Il parla longuement de la décadence des domestiques, de leur manque d'attachement aux maîtres, de leurs prétentions montant chaque jour, de leur manie de servir en ville et surtout de leurs préférences pour les fabriques. Il parlait à peu près comme ces bons curés qui, devant leurs paroissiens, fidèles aux offices, n'ont que des paroles de blâme contre ceux qui n'y viennent jamais et qui, en tout cas, ne sont pas là pour recevoir la correction.

[1] Ces prénoms, rares en France et en Belgique, sont très usités en Allemagne.

Hosted by Google

Mais le mieux du meilleur des discours est qu'il a une fin. Il en fut ainsi de celui-ci, que le délégué du gouvernement loua fort.

Adam et Ève avaient été placés l'un près de l'autre, comme les doyens, au haut bout de la table, à la place d'honneur. Quand ce fut fini avec les discours, Adam s'étant campé une dernière fois confortablement sur sa chaise, passa sa large et rude main sur sa bouche comme pour dire : On peut commencer, je suis prêt. Puis il se servit une forte portion : il pensait donner ainsi courage à sa voisine. Mais celle-ci se disait : Il n'a justement pas les meilleures manières, celui-là ! Et, pour lui enseigner les convenances, elle servit d'abord son autre voisin et seulement après elle prit sa part.

Tous les deux, d'ailleurs, dépensaient, à table, peu de paroles, mais d'autant plus de manger et de boire. D'abord ils avaient commencé à dîner avec colère; mais en mangeant, le goût leur vint, et, piquant les plats à fond, les fourchettes semblaient dire : Pas si bête de ne pas en prendre autant qu'il me plaît !

Pendant le dîner, le greffier survint. Il porta un toast au « Père du pays », et tous, hommes et femmes, furent heureux de pouvoir crier encore une fois bien fort. Mais, entre tous, on remarqua Adam qui criait hourrah ! Et quand le bruit cessa, on l'entendit dire à son voisin : J'ai servi six ans et j'ai mon congé d'honneur, — sans doute pour lui expliquer qu'au régiment, on ne pousse pas des vivats, mais on crie : Hourrah !

La musique de la ville avait aussi joué pendant le repas ; quand les convives se levèrent, ils ne doutaient pas que la danse allait commencer ; chacun se rajustait, se pimpait, se tenait prêt. Mais l'ordonnance de la fête en avait décidé autrement : l'orchestre se devait maintenant au banquet du comité ! Donc, les lauréats se dispersèrent, la plupart se dirigeant vers la station ; car ceux qui habitent à l'écart ne peuvent se rassasier de ce mouvement des gares, et puis, on peut rencontrer là des gens qui vous félicitent sur votre prix d'honneur.

Hosted by Google

Adam vit Ève entrer dans une boutique, et la sonnette de la porte tintait, tintait d'une façon si agaçante qu'elle semblait l'appeler. Il y entra : il pouvait bien aussi acheter quelque chose, des cigares, par exemple. Il s'acheta des cigares, et Ève un fichu de soie à raies rouges et jaunes, avec franges. Quand elle eut fait marché (car elle ne l'entendait pas autrement : quoique la marchande prétendît vendre à prix fixe, elle devait en rabattre au moins de 30 fennings), Adam fit quelque chose de grand : il alla à l'autre bout du comptoir et dit : Le fichu, je le paie.

Ève lui fit de grands yeux : « Pourquoi donc ? dit-elle. Ce que je veux avoir, je puis le payer moi-même.

— Dois-je le plier dans du papier? demanda la marchande.

— Non, je vais le mettre aussitôt.

— Entrez là, dans la chambre, dit la femme en souriant ; il y a une glace.

Ève y entra et Adam quitta la boutique sans allumer un de ses cigares, quoiqu'on lui eût offert du feu. Le fait est qu'il ne savait pas fumer.

Il attendit dans la rue un moment. Là, une connaissance dévouée et fidèle accourut à lui, lui fit joyeuse fête, sautant en l'air pour l'atteindre, mais ne put l'embrasser, car il l'écarta : « Bien, Mélac ! bien ! Tu n'es donc pas resté avec le patron, ou est-ce qu'ils t'ont chassé? Ce serait bien fait! Si tu étais venu avec moi, j'aurais eu de bons morceaux à te donner. »

Le chien se léchait les babines et secouait la tête, tout penaud, comme s'il eût compris chaque mot sur ces friandises perdues.

Cependant, la sonnette tinta de nouveau, la porte de la boutique s'ouvrit et Ève sortit. Le petit fichu lui allait assez bien. Elle regarda à droite, à gauche, et, voyant Adam tourné vers la ville, prit le chemin contraire. Mais elle sentait bien qu'il la suivait des yeux, et le grand chien gris marqué de noir courut à elle, aboyant; il lui disait clairement, dans son langage : Sotte ! qu'est-ce qui te fâche ? Notre varlet est la meilleure âme du monde. Mérites-tu seulement qu'il te regarde? Sotte ! sotte ! »

Hosted by Google

Mais elle ne semblait juger dignes d'un regard le chien ni son maître, et Adam pensait : « Ça doit être une maîtresse femme et une commère d'aplomb, qui ne se moque pas mal qu'un chien aboie à ses trousses et qui poursuit tranquillement son chemin, comme si rien n'était! » Alors, il se promit de faire comme elle. Qu'est-ce que cela lui regardait, cette vieille, haute en jambes, servante de ferme, tout là-bas, qui ne disait même pas merci quand on lui offrait un cadeau? Il siffla son chien : « Arrière, Mélac! » Sa voix était forte et bien faite pour servir à un capitaine. Allons, demi-tour à droite! et le voilà en marche vers la ville. Mais aussitôt, comme à un commandement, il fit volte-face et prit l'autre route : le fichu rouge et jaune lui apparaissait au loin; elle l'avait ôté, le tenait en main, et il s'agitait au vent comme un signal.

Tout à coup, servante et fichu disparurent. Adam hâta le pas et vit Ève assise au bord du chemin, sous un pommier chargé de beaux fruits aux joues rouges. Il passa, mais il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit tomber de l'arbre une pomme, se retourna, vit la pomme rouler dans l'herbe jusqu'au fond du talus et dit :

— « Faut-il te chercher la pomme?

— Laisse-la à terre. Pomme qui tombe est piquée de ver.

— Veux-tu dire que moi aussi, je sois véreux?

— Ça, je n'ai pas dit. Un homme n'est pas une pomme.

— Est-il permis de s'asseoir un instant près de toi?

— La place est libre et ne manque point. »

Il se mit près d'elle. Mélac se coucha devant eux ; il regardait son maître et s'étonnait : jamais il ne l'avait vu ainsi. Mais il n'était pas chien à faire longues réflexions, car après un prompt et profond regard, il mit sa tête entre ses deux pattes de devant et ferma les yeux. Que lui importait ce que ceux-là avaient à faire à deux.

— « N'as-tu rien gagné à la loterie? commença Adam.

— Non, et toi?

— Non plus.

Hosted by Google

— As-tu eu un lot?

— Non.

— Ni moi. »

Ils rirent, et rire est bon, même entre vieux domestiques.

— « Est-ce que cela te convient, si je reste un peu?

— Ça m'est tout un. Nous sommes tous les deux étrangers ici. Et en tout cas, je n'ai à répondre de moi qu'à moi-même.

— As-tu encore des parents?

— Non.

— Moi, j'ai 700 florins d'économies. »

Elle répondit : « C'est un bel argent.

— As-tu des ronces sur ton chemin?

— Que veux-tu dire?

— Des sangsues, si tu veux?

— Es-tu fou, avec tes questions?

— Je veux dire : des parents ou d'autres gens qui te soutirent ton gain?

— Non.

— Alors, tu l'as à la caisse d'épargne?

— Tu veux en savoir beaucoup, toi.

— Ce que tu ne veux pas dire, personne ne t'y forcera. »

Elle rit tout haut. Mais ce n'était pas un bon rire expansif. Au contraire. Y coupant court, elle dit :

— « C'est presque incroyable. Tu as 700 florins, j'ai 700 florins. Je m'appelle Ève, tu t'appelles Adam. »

Au nom d'Adam, le chien s'éveilla et se mit à aboyer de toute sa force. Cela vint à point, car lui ne savait plus que dire, et peut-être aussi avait-il peur de ce qu'il aurait voulu dire. Pendant qu'il apaisait le chien, il prit le temps de se calmer lui-même, puis il recommença :

— « Les gens disent que je ne suis pas des plus malins. Cela doit être. Mon maître et tous ceux que je connais — et chaque semaine je vais au marché aux grains — sont plus fins, voire plus roués; mais je ne suis pour cela ni un sot, ni une tête de linotte. »

Il s'arrêta. Il fallait bien qu'elle l'approuvât, elle le fit en disant :

Hosted by Google

« Qui t'achèterait pour un sot ferait un marché de dupe. »

Il rit tout haut; et Mélac fit chorus, en aboyant : la bonne bête ne le pouvait pas autrement.

Alors, Adam arracha un brin d'herbe, le prit entre ses dents, et continua :

— « Je voudrais dire une chose... Ne le prendras-tu pas en mauvaise part?

— Ça, je ne peux dire d'avance. Je ne sais pas ce que c'est.

— Regarde. Je veux dire : Avec un pareil argent, mis ensemble, on pourrait déjà entreprendre quelque chose, en y mettant quatre mains vaillantes. Et l'on pourrait, là-bas, s'acheter une petite métairie, et l'on n'aurait à prendre consigne de personne. Voilà longtemps que je serais en Amérique, moi!... Mais seul, c'est trop peu... Je... Je réfléchis maintenant.

— J'ai tout réfléchi. Avec moi, impossible.

— Pourquoi ? As-tu quelque chose ?

— Non.

— N'as-tu jamais rien eu ?

— Je le dirai librement : C'est heureux que le pauvre petit soit mort; d'un pareil vilain aucun enfant ne devrait être au monde.

— Qui donc fut le père ? dit-il.

— Un varlet de moulin... Il est de longtemps marié. »

Adam ôta son chapeau, le remit, sa figure se contracta étrangement, de ci de là, ses sourcils se dressèrent, il remua les lèvres comme s'il mâchait quelque chose, puis il regarda dans l'arbre, on eût dit qu'il y avait là haut quelqu'un assis qui pût lui répondre. Enfin, il dit :

— « Oui, c'est ainsi! Oui, je le dis! — Et il murmura : Tu pourrais aussi bien être une veuve. »

La figure d'Ève devint presque belle quand elle répondit, rougissante : « Je te remercie.

— Et pourquoi donc?

— Ça a été une bonne parole! Ça, je ne l'oublierai jamais! C'est mieux que si tu m'avais donné le fichu. »

Hosted by Google

Alors, ils entrèrent dans un long silence.

— « Es-tu toujours contente dans ton service? demanda enfin Adam.

— Oui ; toi aussi ?

— Certainement. Mais je pense...

— Que penses-tu ? Dis seulement. Je t'écoute volontiers, à présent.

— Je pense que nous devrions encore une fois nous trouver ensemble.

— Ça se peut, mais, comme je l'ai entendu dire, nous habitons bien loin l'un de l'autre.

— Ne pourrions-nous pas habiter l'un près de l'autre, ainsi, comme en ce moment, toujours ?

— Est-ce que je te comprends bien ?

— Tu me comprends. Qu'en dis-tu ?

— Moi !... Je te fais mille remercîments. Mais je me le suis juré alors : De toute ma vie, je n'écouterai rien d'un homme.

— Oh ! çà, on n'en peut pas répondre.

— Si !

— Pourquoi te lèves-tu ? t'ai-je fait du mal?

— Rien du tout. Tu as été bon pour moi. Dieu te garde ! »

Et elle s'en alla d'un pas rapide.

— « Attends donc ! criait Adam, que je te donne au moins une main d'adieu ! »

Elle refusa d'un geste de la main, sans se retourner, et s'enfuit.

Adam restait cloué sur la berge : il la regarda par derrière, fuyante, jusqu'à ce que ses yeux, noyés de pleurs, la lui cachèrent. Il ne pouvait voir qu'elle aussi versait de chaudes larmes. Et elle s'effrayait en s'apercevant qu'elle les avait essuyées avec le beau petit fichu de soie.

Le soir, Adam, avec son patron, prit le train qui descend la vallée jusqu'au point d'arrêt où les chevaux blancs du meunier les attendaient. Une heure avant, Ève avait remonté la vallée avec son maître jusqu'au point d'arrêt où les attendaient deux chevaux noirs de la ferme. Les brouillards du

Hosted by Google

soir d'automne voguaient et planaient au-dessus de la vallée d'en deçà, au-dessus de la vallée d'au delà. Les eaux retentissaient par ci, retentissaient par là. Les chevaux noirs suivaient leur route à droite, les chevaux blancs suivaient leur route à gauche.

« Si pourtant nous nous étions vus quinze ans plus tôt ! » pensait Adam ici, pensait Ève de là-bas.

Ils ne se sont pas revus.

Lui a des cigares qu'il ne fume point; elle a le fichu à raies rouges et jaunes, qu'elle ne porte pas.

Ils ne se sont pas revus.

(Traduit de l'allemand.)

Hosted by Google

LES EXPOSITIONS BELGES

A LA COUR D'ÉLISABETH

1558-1603

Nous avons déjà traité ce sujet, mais dans un but autre et sous une forme toute différente. « Au jour de l'an », disions-nous en 1865, dans la *Revue trimestrielle*, « l'appar-« tement de la reine (d'Angleterre) devenait une espèce de « bazar où les tissus les plus riches comme les plus com-« muns, les œuvres d'art et les objets d'un usage purement « industriel se donnaient rendez-vous; la rencontre pouvait « être bizarre, le coup d'œil inattendu, choquant pour l'éti-« quette, mais on comprendra que la noble princesse, qui « avait réussi à acclimater dans ses États tant de sources de « richesse et de puissance, devait se mirer dans son œuvre « et éprouver toutes les joies d'un légitime orgueil. Peut-être « avons-nous là une origine toute trouvée aux expositions « internationales, qui ont acquis, dans ces derniers temps, « une si grande importance [1]. »

Ces quelques lignes ont suffi pour inspirer à l'un de nos écrivains un poème sous le titre de : *Les étrennes de la reine d'Angleterre*[2]. En relisant ces vers, l'autre jour,

[1] *Revue trimestrielle*, IIe série, 8e volume, p. 205.

La coutume d'offrir des étrennes à la reine d'Angleterre n'était pas nouvelle. J.-W. Burgon, dans son livre intitulé : *The life and times of sir Thomas Gresham.* London, 1839, t. Ier, p. 189, raconte que Gresham, étant à Londres à la fin de 1555, offrit le jour de l'an à la reine Marie une pièce de fine toile de Hollande dans un étui de maroquin noir, et reçut en échange un vase en vermeil du poids de seize onces et demie.

Son ami, sir John Allee, donna le même jour à la reine un livre d'heures relié en velours grenat avec fermoirs en métal damasquiné. Il reçut également une coupe en vermeil. Sous la reine Élisabeth, les gentilshommes seuls reçoivent des cadeaux ; les ouvriers flamands se contentent d'octrois et de privilèges. Nous le prouverons dans le cours de ce travail.

[2] *L'Art flamand*, par Ch. Potvin. 1867, 1 vol. gr. in-8°.

Hosted by Google

que l'idée nous est venue de comparer notre production industrielle au XVIe siècle, telle qu'elle s'étalait vers 1560 dans le palais de Westminster, avec celle dont l'Exposition nationale de 1880 nous offre en ce moment le splendide tableau.

Nous avons eu un autre motif encore pour revenir sur nos pas et dire ici tout ce que nous avons pu apprendre sur le compte des bannis du duc d'Albe en Angleterre : c'est que le South Kensington Museum, de Londres, avec un empressement et une générosité intelligente, qui sont une preuve de plus de l'estime et de la sympathie de la grande nation britannique pour la petite nation belge, a bien voulu se séparer un instant de tout ce qu'il possédait de plus remarquable et l'expédier à Bruxelles, en témoignage du savoir-faire de nos ancêtres, tant sous le rapport industriel qu'artistique. Il y a là des merveilles à se mettre à deux genoux devant, et plus on avance dans leur étude, plus on reste convaincu que l'écrasement de notre nation par l'Espagne de Philippe II a été un irréparable malheur, un crime de lèse-humanité [1].

Personne, à part l'Angleterre d'Elisabeth, n'en a profité sérieusement. L'auteur de la *Henriade* l'a constaté en ces termes :

> Ses peuples, sous son règne, ont oublié leurs pertes ;
> De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,
> Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
> Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
> Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
> Des bouts de l'univers, appelle la fortune.
> Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
> Le magasin du monde et le temple de Mars.

Voltaire aurait pu en dire presque autant de toutes les villes maritimes d'Angleterre, de Norwich à Southampton.

Aidée par des hommes tels que Bedford, Knolles, Trog-

[1] Voir le 3e fascicule du *Catalogue officiel* de la 4e section de l'Exposition nationale, comprenant les industries d'art en Belgique antérieures au XIXe siècle. Les nos 2, 5, 6, 10, 22, 23, 24, 28, 29, 47, 54, 57 et 69 à 79, qui appartiennent au XVIe siècle, sont surtout remarquables.

Hosted by Google

morton, Bacon et Cecil, ce dernier surtout, en qui nous saluons un grand ami des Flamands, Élisabeth se dévoua sans relâche à la conversion et au relèvement de son peuple. Comment vainquit-elle cependant le vieux monde catholique, ayant à sa disposition les flottes et les armées de l'Espagne, le poignard et le poison des fanatiques? En faisant de la tolérance le pivot de sa politique, le premier dogme de sa religion, en devenant la mère des malheureux, des affligés, en ouvrant sa porte à deux battants à nos chanteurs de psaumes. Ils vinrent en foule, et la noble femme fut bien récompensée, car ces pauvres gens, qui maniaient mieux que personne, non l'épée, mais la bêche, la navette du tisserand, le marteau du forgeron, lui donnèrent une victoire économique si complète, si écrasante, que la force de tout un monde ne sut prévaloir contre elle. Des soldats ordinaires lui eussent coûté beaucoup pour se battre et peut-être pour se faire battre; ceux-ci, au contraire, gagnèrent de l'argent à foison et lui en donnèrent à pleines mains. Quel argument que celui-là contre le principe d'isolement et de neutralité politique, mis en avant par une certaine école! Quelle meilleure preuve qu'en ayant de son côté la liberté et la civilisation, on surmonte tous les obstacles, on triomphe toujours[1]!

« Sous le règne du roi Henri VIII, » nous dit Wheeler, un auteur du temps, « nous avions à Londres dix ou douze mar-
« chands flamands qui se contentaient de nous vendre des
« pots de grès, des brosses, des toupies et autres bagatelles;
« aujourd'hui, les trafiquants de cette nation se comptent par
« centaines; ils touchent à tout, s'occupent de tout, et nous
« dispensent d'avoir recours à l'étranger, tant pour les arti-
« cles de luxe que pour ceux qui sont d'un usage journalier. »

Et ce prodigieux changement s'opéra en moins d'un demi-siècle, pendant que l'Europe, en proie aux guerres civiles ou

[1] Le cardinal de Granvelle le reconnaît, quand, le 4 octobre 1571, dans une lettre qu'il adresse au duc d'Albe, il lui dit : « Tant que Cecil vivra, il n'y aura rien à faire, » ce qui peut se traduire par ces mots : Tant que l'Angleterre aura de son côté les bannis de la Flandre et de l'Artois, l'Espagne sera hors d'état de lui nuire.

Hosted by Google

religieuses, n'était, d'un bout à l'autre, qu'un vaste champ de carnage. Il ne faut pas s'en étonner. Ce fut surtout la tolérance d'Elisabeth qui fit ce miracle, qui décida en faveur de l'Angleterre la lutte tout autant économique que politique qu'elle avait engagée contre l'Espagne, le porte-drapeau du Pape et de l'Inquisition. Tandis que celle-ci se ruinait en chassant, à la même heure, en 1568, ses Maures industrieux, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner le Coran, et tous les Flamands et tous les Wallons qui se refusaient à retourner à la messe, sa rivale, bien avisée, rééditait l'invitation du roi Edouard III aux compatriotes de Jacques Van Artevelde et faisait fête à ses hôtes.

Ils sont vingt mille en 1564, trente mille en 1566 et plus de cinquante mille moins de deux ans plus tard, après l'arrivée en Belgique du duc d'Albe à la tête de ses vieilles bandes espagnoles. Ils se dispersent; les marchands s'associent aux gildes de Londres, les industriels se fixent à Norwich, à Colchester, à Sandwich, ailleurs encore. Ceux qui les espionnent sont obligés de reconnaître qu'ils sont heureux et contents dans leur nouvelle patrie, et qu'au lieu d'être, comme on l'avait espéré, un danger pour l'Angleterre, ils en étaient un très grand pour l'Espagne et « ses pays de par deçà ».

« La royne », écrit, en janvier 1566, le conseiller d'Assonleville au cardinal de Granvelle, « a assigné à ceux qui « viennent journellement une autre ville maritime, grande « et vide, nommée Norwich, pour y faire leurs métiers, et « là pense se refaire de nostre despouille. Et certes elle ne « s'abuse pas, car, par tels moyens est encommenchiée la « drapperie d'Angleterre à la destruction de la nostre. Jà on « dit que toutes les sepmaines vient de Sandwich en Anvers « une navarie chargée de sayetterie, satineries, bayes et « semblables denrées qui solloient (avaient coutume) aller « d'icy là[1]. »

Ces renseignements, surtout en ce qui concerne Norwich, nous sont confirmés par les lettres des bannis à leurs parents de Belgique, surprises par les inquisiteurs, oubliées par eux

[1] Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. Ier, p. 246.

Hosted by Google

à leur départ d'Ypres et retrouvées, il y a quelques années, par le savant archiviste de cette ville. Nous en traduisons ici les principaux passages. Léonard Keerlinck, un drapier, mande à son beau-frère, Victor de Vinck, qu'il a eu plus de confiance que lui en la bonté de Dieu, et qu'il n'a point à s'en repentir. « On peut, à Norwich, dit-il, entretenir facile-« ment une nombreuse famille, car on y a de tout autant « pour un sou qu'à Ypres pour trois. »

Typer, un brasseur, après avoir recommandé à son ami Lazare de vendre au mieux le houblon qu'il a laissé dans le grenier de sa maison, avoue qu'en partant il s'attendait à avoir un désert à affronter, mais que, par la grâce de Dieu, il se trouve avec femme et enfants dans un vrai paradis.

D'autres supplient leurs parents et amis de venir les retrouver. Ils leur donnent des conseils, ils leur tracent leur itinéraire.

« Ne vous embarrassez pas d'ustensiles de ménage, » leur disent-ils, « mais n'oubliez pas VOS MÉTIERS A TISSER. Si vous « ne pouvez vous embarquer secrètement à Ostende, adres-« sez-vous à nos amis de Nieuport. Si vous manquez d'ar-« gent, embarquez-vous tout de même, nous payerons pour « vous à l'arrivée du navire. »

Une dernière lettre de banni nous arrête encore. Elle est d'un mari à sa femme. Pierre Cuvelier n'a pas hésité à mettre la mer entre lui, les Espagnols et les moines, mais il a dû partir seul. Quoiqu'à l'étranger il n'ait pas lieu à se plaindre, la solitude lui pèse : « Quand j'allais autrefois à la messe et « de la messe au cabaret », écrit-il à sa peu tendre moitié, « tu me suivais docilement; comment se fait-il donc que « maintenant, que je vis sans reproche, travaillant et crai-« gnant Dieu, tu ne répondes pas à ma voix qui t'appelle? « J'espère encore que ta conscience criera plus haut que « moi, et que tu m'annonceras bientôt ta prochaine ar-« rivée[1]. »

[1] H.-G. Janssen, *De hervormde vlugtelingen van Yperen in Engeland geschetst naar hunne brieven.* Overgedrukt uit de Bydragen tot de oud-heidkunde en geschiedenis, inzonderheid van Zeeuwsch Vlaanderen. S. d.

Hosted by Google

Si nous connaissons maintenant ces braves gens comme si nous avions vécu au milieu d'eux, nous ne savons rien encore sur le caractère, l'importance et la diversité de leurs travaux.

Ici, les lettres de sir Thomas Gresham, l'agent de la reine Élisabeth à Anvers, les annales du commerce d'Anderson et de Macpherson, et surtout les Calendriers des papiers d'État d'Angleterre, où sont notées toutes les pétitions et toutes les réclamations des réfugiés flamands, nous ouvrent un vaste champ d'informations.

Il nous semble qu'on pourrait s'en servir pour dresser un catalogue plus ou moins complet des expositions du nouvel an, qui se succèdent à Londres sous le règne d'Élisabeth, et pour raconter ensuite l'histoire de chacun de ces articles de l'ancienne industrie belge, disant ceux qui fleurissent encore sous nos yeux et ceux qui, à l'exposition jubilaire de cette année, ne vivent plus que dans le compartiment de l'art ancien ou à l'état de souvenirs.

Ce travail, que nous ne pouvons qu'ébaucher ici, serait, à coup sûr, fort instructif; car l'industrie se modifie avec les mœurs et les besoins de chaque époque, et même plus rapidement qu'aucune autre manifestation de l'activité humaine. Sa vie a quelque chose de heurté, de haletant qui lui est propre; elle surexcite l'esprit, l'élève, le grandit, et, finalement, l'affranchit par les luttes incessantes où elle l'entraîne.

Il s'ensuit qu'une nation industrielle est toujours fière et libre. L'industrie manquait à l'Angleterre, nos bannis la lui donnent et acquittent ainsi, aussi largement que possible, la dette de l'hospitalité.

L'événement est décisif. Sans lui, la pauvre Angleterre, tout juste comme son lord chancelier, Thomas Morus, qui, privé de ses livres par ordre d'Henri VIII, boucha les lucarnes de sa prison et se condamna lui-même à vivre dans l'obscurité, aurait pu dire : « Il est temps de fermer la boutique, quand il n'y a plus de marchandises dans la maison. »

En parlant ainsi, nous n'exagérons nullement l'extrême

Hosted by Google

pénurie de toutes les choses nécessaires à la vie dans laquelle se trouvait le royaume de la grande Élisabeth.

Les grêlons, en un jour d'orage, brisaient-ils à Londres plus de carreaux que les vitriers de cette capitale n'en avaient dans leurs magasins, c'était à Anvers qu'il fallait s'adresser, car on n'en fabriquait point dans le pays.

Cela allait si loin que, quand la reine voulait se passer la fantaisie de manger une salade de laitues, on devait la faire venir de Gand ou de Zélande. Comme toute femme, Élisabeth aimait les fleurs; aussi récompensa-t-elle royalement les jardiniers flamands qui introduisirent en Angleterre les roses de Provence, les giroflées et les œillets.

En 1570, Gaspard Andries et Jacques Janson, établis à Norwich, lui offrirent des poteries d'un dessin si gracieux qu'ils obtinrent une patente les autorisant à établir à Londres une fabrique de leurs produits. Y en a-t-il des spécimens dans les armoires vitrées de notre Exposition nationale? Avec la meilleure volonté du monde, il nous a été impossible de le savoir.

D'autres constatations sont tout aussi difficiles; le temps, plus impitoyable que les révolutions et autres cas de force majeure, a dévoré en passant ce que celles-ci avaient oublié ou laissé de côté.

A part les dentelles, les broderies, les gants tissés, les toiles damassées, nous ne voyons point de tissus du XVI^e^ siècle que nous puissions comparer avec ceux de notre époque, et il nous est impossible de juger par là des progrès que la substitution de la mécanique au travail manuel a fait accomplir[1].

Les baies et les flanelles fabriquées à Sandwich et à Sudbury par nos réfugiés, à partir de 1568, y prospèrent pendant près de deux siècles. Après cela, la fabrication s'en éparpille; elle gagne l'Écosse et la Hollande et nous revient.

La bombasine a une histoire plus curieuse. Elle fut

[1] Les toiles damassées fabriquées à Norwich au XVI^e^ siècle s'appelaient *dorneyken* en flamand et *darnix* en anglais du temps. Ce terme, peu connu, ne veut-il point dire : toiles à la façon de Tournai?

Hosted by Google

inventée à Norwich par un Flamand, qui chargea, en 1575, les anciens de son Église qui se rendaient à Londres d'en offrir une pièce à la reine d'Angleterre.

C'était une étoffe dont la trame était de laine cardée et la chaîne de soie. On a continué à la fabriquer en Angleterre avec tant de succès, qu'on a pu tenir tête à la bombasine de France, malgré la haute prime de 324 francs par 100 kilogrammes que le gouvernement de Louis-Philippe accordait à ses exportateurs.

Il est vrai de dire que, dès son berceau, cet article avait été choyé et protégé par la cour. La reine Élisabeth en portait une robe quand, le 19 août 1578, elle vint rendre visite aux Flamands de Norwich. Ceux-ci la régalèrent d'un beau discours latin et lui offrirent, comme témoignage de leur gratitude, un vase ciselé d'une valeur de 50 livres sterling : encore un souvenir de notre glorieux passé industriel dont nous demanderions volontiers, à nos alliés d'outre-Manche, un fac-simile pour le musée de Bruxelles! En 1566, ainsi que l'avait constaté par lui-même le conseiller d'Assonleville, dont nous avons cité les paroles, Norwich était une grande cité entièrement déserte; en 1578, au contraire, elle ne suffisait plus au flot montant de sa population : les maisons y étaient hors de prix, et elle vendait à l'étranger pour plus de cent mille livres sterling par an de bombasines et de futaines. Aussi, les Belges, y ayant tout fait, avaient-ils tout à dire, et ce fut dans leur sein que l'on prit le premier magistrat de la ville. Le choix tomba sur Thomas Bonneel ou Bonneels, d'Ypres, chef d'une importante maison de bonneterie.

Cet honnête industriel remplit avec autant d'intelligence que de zèle les fonctions de mayeur. On lui doit la fondation ou, tout au moins, la prospérité des petites colonies flamandes de Thetford, de Lynn, de Stamford et de Maidstone, sur lesquelles il avait fait refluer le trop-plein de Norwich ; on lui doit encore — car il était un gueux, et ces maudits gueux, de tout temps, ont tenu à s'instruire et à enseigner — l'organisation des écoles où, suivant un principe cher aux

Hosted by Google

Yprois, la langue maternelle ne devait être sacrifiée ni à l'anglais ni au latin. Des savants, tels que Jacques Gruterus, Herman De Strycker, dit Modedt, Jean Van Miggrode et Pierre Carpentier, l'aidèrent dans cette tâche. Un imprimeur intelligent, Antoine Solen, dont les éditions font aujourd'hui encore la joie des bibliophiles et atteignent des prix fous dans les ventes, fournit aux écoles de Norwich les livres rudimentaires spéciaux qui leur étaient nécessaires.

Franchement, nous ne pouvons nous empêcher de trouver tout cela admirable, et regrettons seulement que nous ne puissions en dire autant sur chacun des refuges de nos compatriotes en Angleterre. D'ailleurs, parler de tous excèderait de beaucoup les bornes que nous nous sommes prescrites, et n'est point nécessaire pour pousser plus loin notre travail de comparaison entre notre passé et notre présent industriel.

Notons cependant que, cinq ans avant de venir à Norwich, la reine avait visité les Wallons réfugiés à Sandwich. Ils avaient des droits à cette faveur, étant arrivés les premiers en Angleterre, sous la conduite de Valérand Poulain, de Lille. A l'occasion de cette visite, on régala la cour d'une représentation industrielle. Sur un échafaud, établi à la hauteur des remparts de la ville, on figura toute la fabrication de la bayette, sorte de flanelle non croisée. Les ouvriers belges et leurs apprentis anglais, au nombre d'une centaine, se faisaient remarquer par des écharpes de couleurs différentes. La reine et ses courtisans, dit une relation de l'époque, goûtèrent fort cette exhibition d'un genre nouveau [1]. Nous le croyons sans peine, car grands et petits ont aimé de tout temps à s'initier aux procédés de l'industrie, et les visiteurs assidus de notre Exposition nationale savent que, dès le premier jour, la foule s'est arrêtée de préférence devant les ouvriers et les machines faisant sous ses yeux du papier, des chapeaux, des brosses, des caractères d'imprimerie, des tablettes de chocolat et mille autres choses.

[1] J.-S. Barn, *The history of the french, walloon, dutch and other foreign protestant refugees in England*. London, 1846, p. 207.

Hosted by Google

Un fait qui concerne nos colonies anglaises du XVI^e^ siècle et que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que partout, à Londres, à Norwich, à Colchester, comme à Maidstone, les Flamands et les Wallons vivent côte à côte dans la meilleure harmonie. L'Evangile a accompli ce miracle, que la messe a été de tout temps, malheureusement pour elle et pour nous, impuissante à répéter. Nous voyons ainsi dans la liste des octrois et des privilèges accordés par la reine Elisabeth à nos compatriotes nombre de noms flamands accolés à des noms wallons.

Jean Carré et Antoine De Been, que ses compatriotes flamands surnommaient le Rageur, obtiennent de la reine, à la date du 8 septembre 1565, une patente les autorisant à construire et à exploiter une verrerie dans le lieu qu'ils jugeront le plus propre à cette industrie [1].

Jean Mamer et Thiéri Van Meteren introduisent en 1566, à Esher, dans le comté de Surrey, des moulins à faire des fils de fer et de laiton. Ils prétendaient, dans leur demande en concession, que leurs ouvriers faisaient, dans leur journée, dix fois plus de besogne qu'autrefois. C'est possible, mais qu'était ce progrès à côté de celui que la tréfilerie belge, représentée à notre Exposition nationale par les fils métalliques de Liége, de Dampremy et de Marchienne-au-Pont, a accompli en ces dernières années! On fait dix fois mieux qu'avec les anciens moulins, et l'on produit vingt fois davantage[2]. La même observation s'applique aux industries textiles.

Il n'en est plus de même quand nous comparons les industries d'art du XVI^e^ siècle avec les nôtres. Ici, nous sommes des imitateurs, le plus souvent des vaincus.

La mode, qui nous force la main, y est bien pour quelque

[1] Les ouvriers italiens, qui vinrent quelques années plus tard s'établir dans Savoy street, ne leur firent point concurrence, puisqu'ils ne fabriquèrent que des verres à la façon de Murano. L'industrie verrière, toutefois, ne fit parler d'elle qu'après l'arrivée en Angleterre des victimes de la révocation de l'édit de Nantes.

[2] Une machine à tréfiler donne aujourd'hui, par journée de travail, environ 300 kilogrammes de fil de fer de 6 à 8 millimètres.

Hosted by Google

chose. Mais le moyen, aussi, de résister au charme souverain de l'art flamand! Les Anglais du temps d'Elisabeth, sans doute aussi froids, aussi méthodiques que leurs descendants, y ont bien été pris. Pourquoi donc ferions-nous meilleure résistance qu'eux? D'ailleurs, en cédant, nous ne faisons que rendre hommage au génie de nos pères. Et, qui sait? en ressuscitant de notre mieux leurs demeures aux toits pointus, aux larges fenêtres, leurs meubles sérieux, solides et fermes, leurs tapisseries et leurs tentures historiées, leurs ferrailles tourmentées et leurs cuivres repoussés, peut-être pourrons-nous reconquérir quelque chose de leurs mœurs austères, et rentrer ainsi chez nous, complètement et véritablement, après trois siècles d'esclavage et un demi-siècle d'indépendance politique Ce serait tout profit. Un coup d'œil jeté sur le mobilier flamand du XVI^e^ siècle nous prouve qu'il était un puissant moyen d'éducation. Voici un pot de grès émaillé de bleu qui nous dit : *Schade leer u*, c'est-à-dire : Le dommage vous rend sage, sentence bonne à retenir, que nous avons rencontrée plus d'une fois sur les pamphlets de nos gueux dirigés contre le Pape ou contre le roi d'Espagne. La tapisserie des sept péchés capitaux, que Charles le Téméraire perdit à la bataille de Nancy et qu'on n'a pu obtenir pour notre Exposition, n'est pas moins éloquente à un autre point de vue.

Une remarque que chacun a pu faire, c'est que les arts industriels sont singulièrement bavards, au XVI^e^ siècle. Ils aiment à raconter leur histoire, à donner de bons conseils. On peut aller chez eux à l'école et même au catéchisme. Ce bavardage a du bon. Qu'importe, après tout, que le faux se mêle par-ci par-là au vrai, pourvu qu'on remue des idées, beaucoup d'idées? Une inscription sur un objet nous venant de nos pères ajoute au respect que, tout naturellement, il nous inspire. Les anciens le savaient, puisque Pausanias, qui vivait du temps d'Antonin le Pieux, prétend avoir rencontré dans les ruines de Thèbes un lit fort délicatement travaillé, sur lequel on lisait qu'Archasius, Trophonius et Agamèdes l'avaient offert à Amphitryon et à Alcmène. Le but de Pausanias était de faire croire à la réalité des fictions mytholo-

Hosted by Google

giques, et, après lui, que de voyageurs intéressés au maintien de la superstition ont fait des découvertes non moins étonnantes !

Nous ne courons pas le même risque, puisque, dans le cours de nos investigations, nous ne remontons pas plus haut que le XVI^e^ siècle, et qu'une tradition qui n'est vieille que de trois cents ans est toujours facile à contrôler. Il faut convenir cependant que certain mortier d'apothicaire, en bronze, venant d'Angleterre et exposé dans la section d'orfévrerie, nous embarrasserait fort s'il ne portait point la date de 1595 et une inscription flamande disant que l'amour triomphe de tout. Ce mortier représente, en effet, d'après un camée antique, l'enlèvement d'Hélène par Pâris. D'autres mortiers du même genre et de la même époque sont tous signés : quelques-uns sont fort beaux ; mais, à notre avis, ils ne valent pas celui-ci, qui, à lui seul, nous suffit pour affirmer le mérite de nos fondeurs en cuivre réfugiés en Angleterre au XVI^e^ siècle.

On faisait parler de même les moindres objets d'un usage journalier. C'est ainsi que nous avons rencontré une simple planchette à aiguiser les couteaux, exposée par M. le D^r^ Van den Corput, sur laquelle on peut lire toute une série de bons conseils. Le premier : *Kent u selven* (Connais-toi toi-même), est un précepte emprunté à la sagesse des anciens, et qui n'en est pas moins bon pour cela.

Nos compatriotes importèrent ces habitudes-là en Angleterre et les firent goûter. On en rencontre assez de preuves dans les musées et dans les collections particulières de ce pays. Quelquefois, l'inscription ou la légende devient réclame.

C'est bien le cas, nous semble-t-il, pour l'auteur du beau plat en cuivre repoussé au marteau que l'on conserve dans le trésor de l'église de Glastonbury et sur lequel on lit ces mots : *Ick, Baert, doe gelyck alteit.* (Moi, Baert, je fais toujours aussi bien.) Le digne homme se vantait sans doute, mais comment ne point pardonner à lui et à ses pareils un grain de vanité ? Ils changeaient tout, faisaient tout prospérer autour d'eux.

Hosted by Google

Ce ne fut point le moindre de leurs services que d'avoir rendu à la culture d'immenses étendues de terrains inondés. L'ingénieur qui dirigea ces travaux était un certain Corneille Vermuyden, originaire de Saint-Martinsdyk, en Zélande. Son succès fit sa fortune, celle de ses associés et lui valut des lettres de noblesse. Quelques années auparavant, Frédéric Genibelli, l'ingénieur mantouan, célèbre inventeur des brûlots qui servirent aux Anversois pour détruire le pont jeté sur l'Escaut par le duc de Parme, était venu en Angleterre avec un nommé Latruelle et avait présenté au gouvernement un projet combinant l'assèchement des terres inondées avec l'approvisionnement des villes en eau potable.

Ce projet, basé sur l'emploi des moulins à vent et des digues mobiles, fut présenté en 1584, et n'eut pas de suite, parce que les événements politiques rappelèrent bientôt ses promoteurs à Anvers.

On peut donc dire de nos émigrés que, s'ils envahirent l'Angleterre et y firent hausser en peu de temps les prix des denrées, ils l'agrandirent et l'enrichirent aussi. Élisabeth le reconnut publiquement en plus de cent circonstances. Ses protégés n'étaient pas aussi certains de la protection de son successeur. C'est sans doute pourquoi, à l'avènement de Jacques Ier, ils lui envoyèrent une députation [1]. Le roi répondit à de la Fontaine, qui portait la parole au nom de ses compatriotes : « Je promets de vous protéger ainsi qu'il convient à un bon prince de protéger tous ceux qui ont abandonné leur patrie pour la religion. Mon désir est de vous défendre comme a fait la reine, ma sœur, renommée par tout le monde, qui vous a reçus en son royaume, et pour laquelle vous avez prié Dieu. Et si aucun était si osé que de vous molester en vos églises, vous adressant à moi, je vous ferai telle justice qu'ils n'auront point envie par après d'y retourner [2]. »

1 Voir dans Meteren la « Harangue des esglises francoises et flamandes recueillies en Angleterre, prononchiée de vive voix par M. de la Fontaine et adressée au roy d'Angleterre (21 mai 1603) ». A Middelbourg, chez R. Schilders, 8 p. in-4°.

2 Burn, *History*, etc., p. 14.

Hosted by Google

Nous laissons à croire si les braves gens furent contents ! Nous terminerons ici leur histoire ; on sait, du reste, qu'ils s'entr'aidaient de leur mieux, qu'ils faisaient largement l'aumône. On a conservé la liste de leurs dons en faveur d'Anvers assiégée par le duc de Parme en 1585, et le souvenir de leurs sacrifices au profit de l'Angleterre menacée trois ans plus tard par l'invincible *Armada* de Philippe II. Leur mère patrie n'a pas plus à se plaindre d'eux que leur patrie d'adoption. C'est pourquoi, en manière de conclusion, nous voudrions qu'on fît pour eux quelque chose de plus que nous n'avons fait ici en rappelant leurs épreuves, leur constance et leurs travaux, et que la commission royale des échanges internationaux s'occupât sérieusement de recueillir en Angleterre tous les témoignages de leur activité et de leur intelligence, les uns à titre de modèles, les autres comme de pieux souvenirs.

CHARLES RAHLENBECK.

Hosted by Google

THÉRÈSE MONIQUE

PREMIÈRE PARTIE

INTRIGUES DE FAMILLE

I

La famille de mon père habitait Louvain; il y avait fait ses études; ce n'est qu'après son mariage qu'il s'était établi à Bruxelles.

L'Université avait alors encore un renom en Europe; il rêvait pour moi les dignités de la magistrature; il m'envoya suivre à l'*Alma Mater* les cours de droit. J'avais vingt ans.

Je connaissais peu mes cousins. La province est casanière : on les voyait rarement chez nous et les affaires retenaient mon père trop impérieusement pour lui permettre d'aller les voir chez eux. Seul, le cousin Napoléon Crepels, dont le prénom, dans l'intimité, s'abrégeait en Nap, dérogeait à la règle. C'était un homme excellent et cordial, sous une apparence militaire, très brusque. Il avait servi dans l'armée, avec le grade de capitaine, et il y avait dix ans qu'il avait pris sa retraite. Il venait régulièrement passer douze heures à Bruxelles, tous les ans, lors des fêtes de septembre.

Ce fut lui, naturellement, qui reçut ma première visite. Il me donna des conseils paternels et m'offrit de me présenter à la famille : c'était le désir formel de mon père.

Hosted by Google

Mais par où commencer ? Il y eut un conciliabule auquel assista ma cousine Cornélie, la femme du capitaine. A la fin, on tomba d'accord sur l'itinéraire. Ils me mèneraient d'abord chez leurs parents les plus proches, les Crepels et les Craps. Les autres viendraient après.

Ces Crepels, cousins germains du capitaine, formaient un groupe fraternel composé de deux filles et d'un garçon. Les deux filles avaient coiffé sainte Catherine ; le garçon s'était marié.

Il avait été tanneur, autrefois ; mais il avait cédé les affaires, moyennant bon prix, à Joséphin, son aîné, et seul, avec sa femme et une domestique, il habitait une grande maison délabrée, dans une constante lésine.

Le Vieux, comme on l'appelait pour le distinguer des jeunes, vint nous ouvrir lui-même. Il se mit d'abord en travers de la porte, effrayé à la vue de tant de monde, — nous étions trois, — puis se recula, en nous regardant de côté, troublé. Et tout à coup, une maigre personne, doucereuse et sèche, descendit l'escalier, s'immobilisa derrière lui, toute petite dans l'énorme vestibule. C'était la cousine. Le capitaine me présenta à tous deux.

— Ah ! fit-elle.

— Qui est-ce, Gudule ? demanda le cousin, qui n'avait pas compris la présentation et me regardait avec défiance. Il était sourd.

— C'est le cousin.

— Ah ! ah ! c'est le cousin ! Il est bien bon d'être venu. Quel est le nom du cousin, Gudule ?

— Quel est le nom du cousin ? demanda-t-elle à ma cousine Cornélie.

— Stéphane, criai-je dans l'oreille du bonhomme, avec force.

— Stéphane ! ah ! je me souviens. Vous étiez petit comme ça. Eh ! eh ! ... Vraiment, vous êtes le cousin Stéphane !

Et le vieux couple se frottait les mains, regardant à terre, debout.

— Vous connaissez maintenant la maison. Nous allons

Hosted by Google

bien, Dieu merci; oui, pas mal. Eh ! eh ! je ne l'aurais jamais reconnu. Et vous, Gudule ?

— Jamais...

Et se tournant vers moi avec hésitation, elle me demanda si j'étais en ville pour longtemps.

— Pour quatre ou cinq ans, répondis-je ; le temps de faire mon droit.

— Pour quatre ans ! exclama-t-elle en levant les mains au ciel, inexprimablement anxieuse.

Mais elle se reprit de suite et ajouta :

— Quatre ans sont vite passés.

— Combien dit-il ? demanda à son tour le cousin, l'oreille ramassée dans sa main et le cou tendu.

— Quatre ans ! cria-t-elle.

— Quatre... ans !

Et il ajouta :

— C'est dommage que je sois sourd : vous viendriez nous voir de temps en temps.

— Les vieilles gens, ça n'est pas amusant, reprit avec empressement sa femme. Nous ne voyons personne. Nous sommes toujours malades.

J'étais abasourdi; cette froideur m'assommait comme un maillet et, rouge, furieux :

— Ne retenons pas plus longtemps les cousins, dis-je au capitaine. Nous les gênons.

— Nous gêner ! exclama la vieille, un filet de sang à la peau... Mais non... Seulement, nous étions occupés, oui, très occupés. Mais pour quelques minutes, on ne nous gêne pas. Oh, non !

Ils regardaient souvent du côté de la porte. Quand ils s'aperçurent que nous nous apprêtions à détaler, ils se rassérénèrent un peu, et sur le seuil, la vieille cousine me dit, presque aimable :

— Vous n'acceptez rien ? Un petit verre de quelque chose ? Cela vous mettrait en retard, peut-être. Quel dommage que nous soyons toujours occupés ! Nos compliments chez vous.

Et tous les deux souriaient, heureux à présent, en poussant doucement la porte sur nous.

Hosted by Google

Les Crepels, avares et soupçonneux, ne voyaient personne et demeuraient cloîtrés dans leur grande maison avec une servante, vieille comme eux, dont ils avaient peur.

Puis nous allâmes faire visite aux cousines, les sœurs du tanneur. Le capitaine avait eu soin de les prévenir, afin de leur donner le temps de se préparer. Une visite était un événement chez elles.

Elles occupaient, dans une rue solitaire, une petite maison blanchie au lait de chaux, très propre. Du sable était semé devant la porte ; on voyait, aux vitres supérieures des fenêtres, des imitations de jalousies en papier vert rayé de lignes noires.

Nap tira la sonnette ; une petite figure crevassée et bouffie, antique, silencieuse, avec des gestes lents et un énorme bonnet frisé comme un chou, apparut dans l'entrebâillement.

— Les cousines sont-elles là ?

Elles nous attendaient. La petite figure nous recommanda de bien frotter nos pieds et poussa la porte du salon.

Mes deux parentes étaient assises sur des chaises en crin, l'une devant l'autre, les mains sur les genoux. Elles se levèrent à notre arrivée, d'un mouvement automatique, simultanément.

— Bonjour, les cousines, dit Cornélie avec sa grosse gaieté bourrue. Nous vous amenons le cousin.

Les maigres et longues faces ne bougèrent pas ; mais les corps s'inclinèrent avec cérémonie, et elles avancèrent la main, chacune. Je pensai qu'elles me tendaient leurs doigts ; j'allongeai les miens. Il y eut un petit moment de gêne de leur part ; je m'aperçus alors qu'elles avaient simplement indiqué les sièges d'un geste qui nous conviait à nous asseoir.

Elles se rassirent, le corps droit, tenant dans les mains leur mouchoir de batiste à dentelles, sans rien dire.

On était en octobre. Une pelletée de houille brûlait dans le poêle : c'était certainement le premier feu de la saison, car on sentait dans l'air une peste de vernis et de fumée. Des

Hosted by Google

rideaux blancs, à franges, garnissaient les fenêtres, et il en tombait un petit jour gris qui se rembrunissait au plafond, à cause des carreaux de papier. L'une des cousines tournait le dos à la fenêtre ; sa mince figure ressemblait à du vieil ivoire, sous son bonnet à rubans dont les bouts seulement se détachaient en lumière. L'autre cousine était placée juste en face de la fenêtre, et le jour triste et noir l'engrisaillait comme une vieille estampe. Ses pommettes se marbraient d'un peu de rouge sur le buis mat des joues, et la peau tendait à son nez, sans plis. Elles avaient toutes deux des mitaines brunes, un tour de cheveux à boucles, des robes de soie et des fichus retenus par des broches. De leurs mitaines sortaient des doigts grêles, à ongles secs, et par les mailles on voyait jaunir l'osselet luisant des jointures. Elles tenaient les yeux à terre.

Quel étonnement pour moi ! Je n'étais pas encore fait à la vie de province ; je regardais ces deux momies avec une sorte de peur sacrée. Elles se tenaient immobiles, le corps droit, la tête un peu penchée, tristes comme des statues.

La chambre était petite et basse, tapissée d'un papier à fleurs vert et rouge. Un crochet, rivé dans le plafond, retenait une corbeille en fils de fer bourrée de mousse sèche, avec des fleurs artificielles décolorées. Sur la cheminée, une glace à bordure d'acajou, fortement penchée, reflétait le mécanisme d'une pendule historiée d'un berger et d'une bergère, très tendres, en zinc doré, la pointe de deux coquillages à valve rouge et des chandeliers à branches garnis de fraises de papier, en vieux cuivre ciselé, lourd et riche. Aux deux côtés de la glace, étaient pendues des miniatures sous verre, peintes de tons roses et lilas, sur un fond de nuages. Deux de ces miniatures représentaient de fraîches figures, luisantes comme de la cire, avec des joues vermillonnées, des yeux bleu-pâle et des boucles de cheveux couleur d'épis mûrs ; les deux autres représentaient un homme sans âge, bouclé comme un mouton, souriant, avec un habit bleu à boutons d'or et un jabot à dentelles, et une femme, la gorge nue, les manches bouffantes, les cheveux remontés au-

Hosted by Google

dessus de la tête, sans âge comme l'homme. Dans un des retours de la cheminée, il y avait des livres d'Heures, du buis bénit et, sur une assiette, du papier insecticide, criblé de taches brunes qui étaient des mouches crevées. Et la table couverte d'un tapis vert, au milieu de la chambre, des chaises à coussins de crin, rayées par le crochet des housses, deux cadres d'or voilés de tulle et renfermant des sujets en tapisserie, une armoire en acajou, ornée d'un tête-à-tête en porcelaine, un clavecin surmonté d'une guitare complétaient l'ameublement.

— Est-ce qu'il va toujours, votre chaudron ? interrogea le capitaine, pour dire quelque chose.

Et, sans attendre la réponse, il se mit à tapoter du bout du doigt, sur le clavier moisi, l'air de *Malbroug*.

C'était un sujet de conversation : je m'en emparai, et, empressé, la bouche en cœur :

— Vous faites donc de la musique? demandai-je à la cousine qui tournait le dos à la fenêtre.

Elle ne répondit pas et regarda sa sœur qui, remuant ses paupières coup sur coup, finit par dire :

— Quelquefois, mon cousin ; Barbe joue de la guitare, et moi du clavecin.

Barbe était la cadette de deux ans. Je remarquai que, dans les occasions difficiles, quand on posait une question par exemple, c'était Mimi, l'aînée, qui prenait la parole.

— J'adore la musique! m'exclamai-je avec chaleur.

J'en mis peut-être trop, car elles se regardèrent et l'aînée toussa dans sa main, par contenance; puis toutes deux continuèrent de fixer leurs regards à terre, opiniâtrement.

Alors, la grosse Cornélie, de sa voix de baryton, leur déclara carrément qu'elle n'était pas venue pour les voir tourner leurs pouces.

— Voyons, chantez-nous quelque chose.

Elles se levèrent; Mimi se plaça au clavecin, Barbe accorda sa guitare.

— Que jouerons-nous, ma sœur? demanda Mimi.

Hosted by Google

— Nous jouerons ce qu'il vous plaira, ma sœur, répondit Barbe.

Mimi ouvrit un cahier et Barbe préluda.

— Un, deux, trois, fit Mimi, en battant la mesure de la main.

Et elles commencèrent. C'était un vieil air de romance, roucoulant et passionné. Mimi tapotait le clavecin de ses mains pincées et sèches ; mais ses doigts raidis frappaient à peine les touches, et l'on n'entendait par-ci par-là que des bouts d'accords, cassés comme des soupirs. Elle avait mis son mouchoir près du cahier à musique. Son pied frappait la mesure, et elle hochait la tête en cadence, ses bouts de ruban frétillant à chaque mouvement. Barbe, sa guitare en travers du corps, râclait les cordes du plat de son pouce, vivement, en balançant sa taille. La guitare piaulait, le clavecin hululait ; j'avais les nerfs agacés ; pour un rien, j'aurais pleuré.

Cornélie, qui avait la manie des singeries, oscillait sur sa chaise, pendant ce temps, en égratignant dans l'air une guitare imaginaire, tandis que le capitaine faisait courir ses doigts sur sa canne, soufflant dans le pommeau, comme un joueur de clarinette.

Et tout à coup, ma burlesque cousine, comme pâmée, se mit à accompagner la chevrotante musique de son timbre de sacristain chantant au lutrin. Crepels, de son côté, aboya l'air, par grosses bouffées de voix, en pesant langoureusement sur les rondes et les blanches.

Alors, la scène changea : une rougeur monta aux joues pâles des deux vieilles demoiselles, elles accélérèrent le mouvement de la chanson et se balancèrent plus fort ; puis, à un certain moment, emportées par l'air, je les vis renverser la tête et sourire. La guitare vibra en pizzicati, le clavecin, ébranlé jusque dans ses profondeurs, grelotta une lamentation sourde, et Barbe chanta.

Parfois, l'on n'entendait plus rien, bien que la bouche demeurât ouverte, mais subitement un son en sortait, plus cassé et plus enroué que le son de la guitare même, en trem-

Hosted by Google

blant et à côté du ton ; et l'on avait la perception vague, irritante d'un mécanisme surmené et qui va éclater.

L'air fini, Cornélie frappa ses mains l'une dans l'autre, bruyamment, et le capitaine tapa le plancher du bout de sa canne, comme au théâtre. Les deux cousines firent une légère révérence de la tête et revinrent s'asseoir, graves, encore un peu frémissantes.

Je ne riais pas ; un charme funèbre sortait de leurs robes, plates comme des suaires, et cette impression, pénétrant dans mon âme novice, me clouait sur ma chaise, attristé sans cause.

Cependant, pour ne point rester bouche béante, je leur montrai du doigt les petites miniatures de la cheminée et les interrogeai.

— Ce sont les portraits de notre père et de notre mère, fit Mimi. Ma sœur et moi, nous sommes de l'autre côté.

J'étais si loin de m'attendre à cette réponse, que je m'écriai inconsidérément :

— Vraiment ! Mais elles sont ravissantes, ces deux têtes !

Elles se regardèrent étonnées. Peut-être ne le savaient-elles pas.

— Le cousin vient de Bruxelles, dit Cornélie, pour couper court à l'étonnement.

— De Bruxelles ? dit Mimi.

— Oui, répondis-je. Y venez-vous quelquefois ?

— Nous y sommes allées deux fois, n'est-ce pas, ma sœur ?

— Oui, ma sœur, deux fois, répondit Barbe.

Et le silence recommença. Elles étaient assises l'une devant l'autre, comme nous les avions trouvées en entrant, leurs mouchoirs dans leurs mains, regardant à terre, toujours. On entendait le battement régulier de la pendule, et, par moments, le crépitement du charbon dans le poêle.

Quand nous nous levâmes pour prendre congé, elles se levèrent aussi. Je leur tendis ma main et elles me coulèrent le bout de leurs doigts, rigide et froid.

Hosted by Google

— Ma sœur, dit Mimi, remercions notre cousin de la visite qu'il nous a faite.

— Oui, Mimi, remercions-le.

— Hum ! hum ! atchi ! éternuait Nap, derrière la porte, de toutes ses forces.

Nous sortîmes. La rue était tiède en comparaison, malgré le vent de bise, et je pensai à l'interminable monotonie de cette existence à deux qu'aucune émotion n'avait jamais remuée.

Ce fut mon entrée dans la vie de province : je me plongeai dans l'étude pour échapper à l'obsession des mornes fantoches qui, petit à petit, avaient envahi ma pensée, peuplant l'air autour de moi de visions ternes, désespérément tristes.

II

Je sortais le matin, après mon déjeuner, et j'allais à l'Université. Je rentrais un instant à midi, je retournais à mes cours vers deux heures et j'y restais jusqu'au soir.

Voilà comment j'arrivai à passer pour un bon élève et à n'avoir véritablement à moi, pour les visites et les distractions, que le dimanche.

Ce jour-là, je me levais un peu plus tard, je déjeunais un peu mieux et j'allongeais d'une demi-heure ma toilette.

J'avais loué une chambre au second étage, chez un taillandier, sur la Place : devant moi, à ma droite, l'hôtel-de-ville, à ma gauche, l'église Saint-Pierre, étalaient leurs merveilleuses chapes brunes que la pluie lustrait de noir et qui se doraient au soleil de chaudes roussissures de rouille.

Le dimanche, quand un beau ciel égayait la Place, je m'attardais à voir arriver les paysans, avec leurs blouses luisantes et plissées sur le cou ; les paysannes, pimpantes dans leurs châles bariolés de tons vifs et fixés dans le bas du corsage par une épingle ; les marchands urbains, cossus, corrects, amples, l'or de leurs chaînes brochant sur le satin en feu des gilets, les bouts de cravate rentrés dans les épaules, avec des redingotes miroitantes, godronnant aux manches

Hosted by Google

et aux omoplates; puis les riches bourgeoises, alourdies par des robes bouffantes et massives, des joailleries au cou, aux oreilles et à la ceinture, la face pourprée; puis encore les ouvrières, les servantes, les filles du peuple, en manteaux à capuchons, dont les ailes s'enflent ou s'aplatissent dans le dos, selon le vent; et toute cette foule endimanchée courait, se massait, ondoyait le long des affreuses petites constructions poussées, comme des champignons, au pied de la cathédrale.

Je distinguais nettement, au milieu de ce fourmillement, l'habit bleu-barbeau de mon cousin Nap Crepels, mettant là, dans le noir des dos, sa tache perpétuelle de soleil. Il portait le chapeau sur le côté, et marchait le corps droit, en reniflant dans ses grosses moustaches, sa canne à pomme d'argent fortement appuyée à terre.

Le capitaine ne manquait jamais son entrée sur la place au coup de dix heures; on le voyait tirer de sa poche sa grosse montre d'or à cadran émaillé, avec une petite colombe dans le haut et une petite colombe dans le bas, juste au moment où le carillon sonnait sa volée. Il avait gardé de la vie militaire des habitudes de ponctualité scrupuleuse.

Si, par malheur, la sonnerie tardait, le cousin fronçait les sourcils et frappait le pavé de sa canne. Il ne remettait sa montre en poche qu'après les premières notes.

Régulièrement, il venait s'installer sous ma fenêtre, traçait avec son rotin des moulinets en l'air, pour attirer mon attention, et quand je l'avais aperçu, allait m'attendre devant la porte du taillandier, en sifflant dans ses dents.

Puis il me menait dans un cabaret voisin et commandait deux verres. Debout, le torse légèrement replié en arrière, il avalait le sien d'un trait, faisant couler la bière à droite et à gauche, dans ses joues qui se gonflaient l'une après l'autre comme des ballons.

Nous sortions ensuite, et après avoir fait trois ou quatre fois le tour de la Place, pour gagner du temps, mon cousin, qui était voltairien, franchissait le seuil de l'église sur le coup de la demie, m'entraînant après lui.

Hosted by Google

Nous nous mettions derrière un pilier, toujours à la même place. De cinq minutes en cinq minutes, il ôtait un gant, tirait sa montre et grommelait de mon côté :

— Ça ne finira donc jamais!

De façon à être entendu.

Une de ses plaisanteries consistait à couler dans la main de la préposée aux chaises une pièce fausse de dix sous, toujours la même, que cette femme lui repassait, rouge de colère.

La messe finie, il disait *amen* tout haut, brossait son chapeau du revers de sa manche, et allait se poster sous le porche « pour voir passer le monde ».

Les jolies filles de Louvain défilaient par petits flots de soie, de mousseline, de cotonnette et de barège, avec leurs joues saines, leurs yeux noirs et leurs brunes torsades, dans la lumière et le tapage du parvis ; et une fraîche odeur de linge et de réséda flottait, mêlée aux bouffées de l'encens, sur les peaux blanches, décroissant dans le lointain.

A un certain moment, le glorieux chapeau de velours puce panaché de marabouts, dont se coiffait le dimanche M^me^ Nap Crepels, s'élevait, avec ses frisettes de plumes retroussées par le vent, par-dessus la houle des bonnets à fleurs et des capuchons en drap noir. Je la voyais venir à nous, dans les ramages de sa grande toilette, son paroissien et son mouchoir à dentelles dans une main, un parasol dans l'autre, traînant après elle la trottinante Joséphine, la sœur de Napoléon, qu'on appelait aussi Fifine, petite personne maussade et maigre, à taille plate, qui marchait courbée, la poitrine en dedans, étranglée dans un spencer.

C'était en tout l'opposé de la rude Cornélie. Elle avait la figure cireuse et rechignée, la peau parcheminée, peu de cheveux, et ses mains laissaient paraître, à travers les réseaux de ses mitaines, des osselets couperosés, qui semblaient taillés au canif dans du vieux bois ; elle ne sortait jamais sans un volumineux sac de velours à tirettes de soie, où elle fourrait son livre de messe, son mouchoir, sa tabatière et ses lunettes. Ma grosse cousine, au contraire,

Hosted by Google

d'humeur bruyante, brusque, hardie, avec sa lentille velue au coin de la bouche, avait une santé moulée en hauts-reliefs, la peau marbrée et dure, et son menton carré, comme celui d'un homme, semblait rasé. Elle appelait l'église « cette boutique », et disait des prêtres « la calotte », comme mon cousin, ce qui la faisait passer, dans certaines maisons de son quartier, pour une hérétique, et dans certaines autres, pour une tête forte, simplement.

Une fois réunis, nous nous mettions en route, les femmes devant, nous derrière, traversant les groupes espacés sur la Place, les vieux au soleil, les autres à l'ombre, causant. On voyait des dos ronds, dans des habits lustrés, disparaître derrière les portes des maisons; et ailleurs, des poitrines plastronnées de soie s'avançaient, reluisantes comme du poil de bête. Assis devant les petits cabarets à devantures vitrées qui s'adossent aux flancs de la cathédrale, des paysans frappaient du poing sur les tables, et chaque coup faisait couler, des verres appelés *demi-litres*, de la mousse écumeuse. A l'intérieur, de l'autre côté des vitrages, des patients, le nez en l'air, étaient tassés sur des chaises, les mains dans les poches, le menton debout, une serviette à carreaux bleus et blancs nouée à la nuque. Et chacun attendait le moment d'être rasé.

Tandis que le Figaro, installé dès l'aube, passe gravement, sur le cuir qu'il tient dans les dents le rasoir brillant, ou qu'il pèle la peau du client, le bras circonflexe et l'auriculaire raide, en fronçant le sourcil, l'apprenti barbier, qui a douze ans, savonne du revers de la main, en l'éclaboussant jusqu'à la nuque, le client voisin, en sorte qu'il y a toujours deux chaises occupées et deux patients en train. L'opération terminée, le client se lève, écure sa joue du coin de la serviette bise et jette une piécette de deux centimes dans la casquette du barbier, à terre. Une odeur de savonnée, de bière, de tabac, sort avec de la fumée par les portes ouvertes, et les canaris chantent du fond de leur cage pendue à un clou, dehors. C'est très gai. Les paysans tapagent, les rasoirs grincent, les pompes à bière gloussent et le carillon fait cliqueter de moment en moment son mécanisme.

Hosted by Google

Nous allions, en passant, prendre de la tarte chez le pâtissier. La tarte était une chose réglementaire, le dimanche, chez les cousins. Je l'emportais toute chaude dans du papier blanc, bien replié aux coins; et lentement, avec des douceurs de flânerie, nous gagnions la maison, dont l'air propret, les miroirs étamés accrochés aux fenêtres, la plaque de cuivre étincelant à la serrure, la faisaient remarquer de loin. Deux marches en pierre bleue, un peu usées dans le milieu, conduisaient au corridor carrelé, très large, sur lequel s'ouvraient les pièces du rez-de-chaussée. Derrière la maison s'étendait une petite cour bordée d'une palissade; et le jardin commençait au delà, régulier, bien tenu, ourlé de bandes de buis entre lesquelles poussaient du réséda, de l'héliotrope, des reines-marguerites, avec un berceau de verdure dans le fond et des statuettes peinturlurées au milieu d'un carré de gazon.

Quelle bonne odeur montait de la cuisine quand s'ouvrait la porte! Castor, le vieux caniche, nous recevait sur le seuil, en jappant; et mon cousin ne manquait jamais de se faire apporter par lui sa casquette, ce que l'animal, claudicant, reniflant, son tordion de queue oscillant, exécutait avec autant de précision que de régularité. Ils l'aimaient d'une tendresse paternelle, lui parlaient, s'amusaient de ses tours prodigieusement : il fermait les portes, allait aux provisions et faisait les sauts de canne, comme un chien de cirque.

Les jours de la semaine, mes cousins dînaient à midi; le dimanche, ils dînaient une heure plus tard. A peine rentrées, les dames se mettaient en jupons et descendaient à la cuisine aider la vieille Lise.

Nous attendions le repas, Nap et moi, en nous promenant au jardin, en bras de chemise. La casquette sur l'oreille et fumant dans une longue pipe de Hollande, qu'il tenait par le milieu, à distance du corps, il regardait aux arbres, écrasait les chenilles, enlevait les feuilles sèches, tâtait les fruits et bâillait, ayant faim.

Tout à coup, l'une des cousines criait :

— La soupe est servie!

Hosted by Google

Nous nous râclions les semelles au grattoir, et nous pénétrions dans la maison.

Il y avait deux chambres en bas ; l'une du côté de la rue, qui était le salon ; l'autre du côté du jardin, qui était la chambre à manger. Le dimanche, c'était dans le salon que la table était mise. La soupière fumait sur une belle nappe en pur fil ; on avait un peu ouvert le rideau ; et l'huilier, la salière, les ronds de serviette, les services à manger, en bel argent, reluisaient. Des gens s'arrêtaient et regardaient.

Chacun de nous déployait sa serviette et Nap, debout, servait le bouillon, puis se rasseyait, et successivement découpait le bœuf bouilli, qui se mangeait aux carottes et aux pommes de terre, le veau rôti aux chicorées, le poulet ou la couple de pigeons, qui régulièrement se succédaient sur la table. On ne buvait le vin qu'entre les plats, à petits coups.

Nap pouvait passer pour une bonne fourchette : je m'amusais à le voir enfourner d'énormes bouchées, et il les mâchait à pleines dents, le coin de sa serviette passé dans le col de sa chemise.

Les cousines soufflaient sur les morceaux, en gonflant les joues, et à chaque bouchée, elles avançaient le corps tout d'une pièce, de peur de s'éclabousser. Elles tenaient leurs serviettes ouvertes sur la poitrine, jusque sous le cou, la main posant dessus à plat et les doigts écartés. Lise servait.

Après le dessert, qui se composait de la tarte et d'un peu de bonbons, nous circulions dans le jardin en attendant le café, et le cousin grillait une pipe voluptueusement : on ne fumait pas dans les chambres, à cause des rideaux.

Il était généralement quatre heures quand nous repliions nos serviettes. La cousine Cornélie s'asseyait alors dans un fauteuil, étendait son mouchoir sur sa tête et s'assoupissait près d'une des deux fenêtres du salon ; le cousin s'asseyait près de l'autre fenêtre, les jambes étendues, un journal dans les mains : il en lisait une colonne, penchait la tête, laissait retomber ses mains et s'endormait. Entre mes deux cousins, Castor, couché à plat, ronflait ; Fifine allait faire sa sieste au jardin.

Hosted by Google

Pendant une heure, la maison ressemblait à ces demeures enchantées qu'un sommeil de cent ans a plongées dans le silence. Lise elle-même dormait dans la cuisine, les bras sur la table et la tête sur les bras, tandis que la bouilloire cessait de siffler et que le feu dormait comme tout le monde.

J'allais au jardin fumer un cigare, pour demeurer éveillé, et de temps à autre, je rentrais sur la pointe des pieds voir si personne ne bougeait encore. Par moments, le capitaine ronflait, ou la cousine, ou Castor ; quelquefois, les trois ronflements se faisaient entendre à la fois, et j'en entendais sortir de la cuisine un quatrième, qui était celui de Lise ; puis les ronflements devenaient aigus, en remontant dans le nez, et parfois ils cessaient tout à coup, faisaient une sorte de hoquet.

Je regardais de la cour, par la fenêtre ouverte, le capitaine et Cornélie dormant face à face, dans leurs fauteuils, la bouche détendue. Le soleil entrait par le dessous des stores du salon, découpant sur le parquet ciré deux carrés d'or. Et dehors, la rue semblait ensommeillée comme le jardin, comme la maison.

Eh bien, ce petit côté béat de la vie de province me délectait ; j'en savourais les monotones tranquillités. Un enchantement vague pesait, par ces calmes jours d'été, sur la petite maison, comme une douceur de n'être plus, et la lourdeur chaude des après-midi, la senteur des fleurs roulées par bouffées sous la brise, le grand silence du dehors m'alanguissaient délicieusement. Je contemplais longuement, dans la clarté tamisée par les rideaux, le salon avec son meuble Empire, les fauteuils blanc et or, garnis de coussins de damas, le guéridon à pieds tournés, les crédences, et, sur l'étagère, les petits Napoléons en cuivre, en porcelaine, en plâtre et en bronze, mêlés aux coquillages, aux bonbonnières et aux flacons d'essences ; puis, contre le mur, les quatre cadres dorés l'un en face de l'autre, avec leurs rougeâtres portraits du capitaine, de sa femme et de ses beaux-parents, et dans la perspective, les chaises en crin, la table en acajou et les dressoirs de la chambre à manger ; puis encore les par-

Hosted by Google

quets polis comme une glace, où se réfléchissaient les pieds des tables et des chaises, la pendule en albâtre à cadran d'or et les deux vases pareils, posés sous globe aux deux bouts de la cheminée. J'avais fini par aimer ces vieilles choses, qui ne bougeaient jamais de leur place, muettes et fidèles. Un bocal plein d'eau claire posait sur une petite table, près de la fenêtre du jardin, diamanté par une lumière où nageaient deux poissons rouges; ils me regardaient de leurs yeux ronds, et le verre semblait s'écailler d'or au scintillement de leurs ventres vermeils.

Brusquement, un bâillement prolongé rompait le charme. C'était comme un signal : Castor bâillait à son tour, Lise bâillait de son côté, et la maison lentement se remettait sur pied. Fifine revenait du jardin, les yeux rouges, en mouillant du bout de sa langue les coins de sa bouche, poissés.

Crepels tirait sa montre et disait gravement :

— Cinq heures. Je vais m'habiller! Houp là!

Cornélie passait sa robe, Nap endossait sa redingote et nous allions aux Glacis, où va, dans l'après-midi du dimanche, le beau monde de Louvain.

— Qu'avez-vous toujours à courir ainsi? bougonnait Fifine, qui ne sortait jamais si ce n'était pour aller à la messe. Il faut encore une fois que je reste seule à la maison!

III

On ne peut se faire une idée du trouble que jettent, dans les petites villes, les allées et venues d'un cousin nouvellement débarqué. J'avais petit à petit terminé mes pérégrinations à travers cette parenté encombrante et touffue qui, pareille à une végétation parasite, accroche ses vrilles gourmandes à l'arbre des généalogies, et les Crepels, les Craps, les Ridder, les Flens, toute une interminable queue de famille, m'avaient fait un accueil empressé.

Mais quand on apprit l'emploi de mes dimanches, il y eut une émotion unanime : les Nap m'accaparaient, c'était certain. Et des protestations s'élevèrent.

Hosted by Google

Un peu d'amour-propre se mêlait à l'affection des Crepels, en raison de ces rivalités.

Une après-midi, comme nous prenions le café, on sonna. Il y avait sur la table des fruits et un quartier de tarte. Lise avait enlevé le vin et les verres.

— Jésus ! C'est madame ! cria la vieille servante dans le vestibule.

Et une voix répondit :

— Bonjour, Lise, c'est moi. Je passais. Il n'y a pas de dérangement, je suppose ?

La porte du salon s'ouvrit, et une femme longue, une lame de couteau habillée d'une robe de soie verte, entra. C'était la femme d'un de nos cousins, le riche fabricant Ridder aîné. Elle parlait d'une bouche pincée, avec volubilité.

— Ce n'est que moi, ne vous dérangez pas, dit-elle. Vous n'avez pas de monde, au moins ?

Puis, m'apercevant, avec un sourire :

— Ah ! le cousin ! Comme on se rencontre !

Cornélie s'était levée ; elle avança un siége.

— Vous allez prendre une tasse de café ?

— Non, vraiment, je ne prendrai rien ; je suis toute je ne sais comment de vous avoir dérangés.

— Pas du tout, Palmyre. Il n'y a pas de dérangement.

— Moi, j'ai toujours peur de déranger, voyez-vous ; et voilà justement que je tombe au milieu de votre dîner. C'est du guignon, comme dit Ridder.

— Pas du tout, Palmyre, puisque je vous dis...

Mais la cousine insistait :

— Vous aurez beau dire : Je vous dis ! Vous ne m'ôterez pas de la tête que je suis tombée très mal aujourd'hui. Je parie que c'est pour causer d'affaires que le cousin est venu dîner avec vous. Là, vous voyez que j'ai le cœur sur la main.

Cornélie haussa les épaules avec dédain :

— Le cousin dîne tous les dimanches avec nous !

— Qu'est-ce que vous me contez là ? Je n'en savais pas le

Hosted by Google

premier mot. C'est bien gentil au cousin de vous tenir ainsi compagnie.

Et, tout en parlant, elle promenait ses yeux gris dans la chambre, très vite. La cousine Fifine avait remis à table, pour le coup d'œil, une assiette de bonbons, de la confiture, des biscuits, et, de ses doigts secs, qui craquaient, enlevait les miettes éparses sur la nappe.

Mme Ridder ne voulait toucher à rien. Elle interrogeait, s'informait, tâchait d'obtenir une confidence.

Elle se leva enfin, tout d'une pièce, et nous tendit sa longue main, gantée de lilas. Et comme Cornélie la reconduisait, elle lui dit, dans le vestibule :

— Je vous plains, pauvre chère bonne cousine. On ne vous laisse même pas votre dimanche. Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont de si pressant à se dire? Hein?

Elle traînait sur le pas de la porte, espérant un mot. La porte se referma.

Pendant toute la durée de la visite, le capitaine avait pelé attentivement des poires, dont il dévorait à pleine bouche les quartiers :

— Pour sûr, c'est la famille qui l'envoie espionner ce qui se passe, grommela-t-il quand Mme Ridder fut partie.

Et, brandissant son couteau, il ajouta :

— Nom d'un nom! qu'ils y viennent encore! je les attends.

Ce soir-là, nous nous étions mis sous la tonnelle, au fond du jardin, le capitaine et moi. L'air était brûlant; on touchait aux derniers jours du mois d'août. Le capitaine, en bras de chemise, le gilet ouvert, fumait dans sa longue pipe de Hollande. Nous buvions de la bière de Louvain. Il abattit tout à coup son poing sur la table :

— Je l'ai sur le cœur, cette grande giberne de femme. Je me coucherai l'esprit de travers, cette nuit. Est-ce que je ne la connais pas? C'est toujours elle qu'on met en avant dans les grandes manœuvres. Elle vient en éclaireur, et derrière, il y a le gros de l'armée.

Nap affectait un langage militaire.

Hosted by Google

Il aspira fortement quelques bouffées de tabac et continua :

— Moi qui vous parle, Stéphane, je les ai vus à l'œuvre. On n'a pas de plus grands ennemis que ses parents. Ça travaille sous terre, comme les sapeurs. Au moment où vous vous y attendrez le moins, boum! ratata!... la mine saute. Si vous êtes bien avec l'un, vous êtes mal avec l'autre; si vous êtes bien avec tout le monde, tout le monde est mal avec vous. Arrangez cela! Je sais bien, quant à moi, que, si c'était à recommencer, je lèverais le camp et j'irais m'établir hors de la portée des balles.

Il but un verre de bière; il était très monté; sa pipe jouait dans ses mains, comme un sabre d'escrime.

— Il n'y a pas de pire tripotage, poursuivit-il; ça intrigue, ça cabale, ça conspire, ça fait les cent mille coups. Ils vous marient, vous démarient, se faufilent dans votre ménage, se glissent à votre lit de mort; on les trouve partout. Le jour où vous cassez votre pipe, ils sont là pour en ramasser les morceaux. Soyez tranquille, ils savent, à un sou près, ce que vous avez dans le sac; ils vous épient, vous circonviennent, font autour de vous une police incessante. Un héritage! voilà leur grande affaire : chacun s'occupe de se chercher des titres à un héritage quelconque. Quand ils ont trouvé, gare la bombe! Ils vous lèchent comme du sucre, ils vous avaleraient tout cru. Et tenez, ils sont tous pendus aux Calas, maintenant, comme à une vache à lait. Ils savent que les deux vieilles bigotes de cousines ne se marieront jamais, et ils espèrent attraper quelque chose de ce côté, dans cinq ans, dans dix ans, dans trente ans. Oh! le temps ne leur fait rien; ils savent attendre. Si le magot n'est pas pour eux, ce sera pour leurs enfants. Mais, sac à papier! ils ne l'auront pas, le magot des Calas, ni eux, ni vous, ni moi. C'est les prêtres qui l'auront!

Il ralluma sa pipe et reprit :

— Une vieille moustache comme moi connaît son monde, Stéphane. Ils ragent que vous veniez ici; ils voudraient vous avoir. Est-ce qu'ils n'ont pas tout un bataclan de filles

Hosted by Google

à marier? Vous êtes jeune, vous aurez un peu de fortune..., de l'avenir. Nom d'un nom! mon garçon, ne vous mariez jamais dans la famille. Vous les auriez tous sur le dos: et ça vous démolit terriblement, la famille! C'est eux qui ont tué cette pauvre Thérèse Monique, une bonne fille.

J'avais entendu plus d'une fois ce nom; mais il avait toujours été prononcé avec une nuance de dédain, une colère vague.

— Comment cela? m'écriai-je.

— Quand je dis *tué*, je m'entends; ils l'ont calomniée, noircie, salie, à cause de je ne sais plus quel gredin de pékin qui avait traînaillé derrière ses jupes dans le temps, et qu'ils auraient voulu garder pour eux. Une lâcheté! Eh bien! ils l'ont reniée, ils lui ont fermé leur porte au nez. Depuis ce temps-là, elle vit seule et ne voit plus personne.

Le cousin aimait à conter. Il ne se fit pas prier.

— Bah! reprit-il, c'est une histoire comme toutes les histoires. Il y a cinq ou six ans arrivait d'Allemagne un joli blondin, pimpé, musqué, qui s'appelait... je ne sais plus comment il s'appelait. Je me souviens seulement de son petit nom, qui était Wilhem. Le gaillard suivait les cours de l'Université. Quand je dis qu'il les suivait, c'était à sa manière. Le matin, il montait à cheval; le soir, il allait à la comédie, ou au concert, ou au bal, ou en soirée, malgré les règlements. On parlait de lui dans la ville. Il tomba, je ne sais comment, parmi les Ridder, les Flens, toute la clique. On le disait très riche. Un nabab! Et il tournait la tête aux filles; des femmes mariées se compromettaient pour lui. Moi, je n'aime pas ce genre, mais le sexe, paraît-il, en juge autrement.

« Il y avait deux ans déjà, à cette époque, que Thérèse avait perdu père et mère. Elle occupait avec une vieille servante sa petite maison du faubourg. Elle n'est pas sans rien, la cousine : pour ma part, je lui connais cinq à six *propriétés* au soleil. Les cousins la recherchaient même pour cela; mais cette singulière fille n'aimait pas le monde; c'est à peine si elle voyait trois ou quatre d'entre nous.

Hosted by Google

D'abord, on eut l'air d'accepter sa solitude ; on riait un peu seulement de cette manie de vivre en béguine. Et puis cela pouvait changer ! Cela ne changea pas. On inventa des histoires alors : elle avait un amour caché, des goûts communs ; il y avait des dessous dans sa vie. Des cancans ! Le fait est qu'elle éconduisait tous les prétendants. Elle disait à qui voulait l'entendre qu'elle resterait fille. Un jour, elle fit la connaissance du Wilhem. Comment? Ce n'est pas mon affaire. Je dis ce que je sais. Enfin, il paraît qu'ils se trouvèrent au goût l'un de l'autre. Ce que je sais encore, comme tout le monde, c'est qu'à partir de ce moment Wilhem vit un peu moins les cousins ; il n'alla plus à leurs dîners, il ne fit plus la cour aux petites cousines. C'était comme qui dirait une éclipse. Oh ! alors, Thérèse fut perdue. Le dépit des papas et des mamans fondit sur elle comme la foudre. Et puis, en avant la calomnie ! Il y eut des histoires en veux-tu en voilà ! C'était une rien du tout ; elle aimait des hommes ; des orgies se passaient dans sa maison. Toute la famille la renia. Qu'arriva-t-il, en fin de compte? C'est que le beau Wilhem fila un matin, sans tambour ni trompette, laissant derrière lui une queue de dettes. Et depuis, serviteur ! Ni vu ni connu. Ce fut le dernier coup. La raillerie s'en mêla alors ; il y eut des huées contre la pauvre fille. Elle avait eu affaire à un chevalier d'industrie, à un escroc, à un coquin. Ah ! ah ! cela lui apprendrait ! Pour un peu, on eût traité cet homme de voleur et d'assassin. Aucun mot n'était trop fort ; chacun se vantait d'avoir deviné cette fin finale. Ça se voyait bien à ses manières, à son train, à ses dépenses, etc., etc.

« Voilà le monde, Stéphane, faites-en votre profit. Si jamais Thérèse entendit le quart des choses qui furent dites en ce temps-là sur son compte, elle dut sentir couler de la poix brûlante dans son cœur. Pourtant, rien ne parut changé en elle. Elle continua à vivre comme par le passé ; on la vit un peu moins, mais elle visita un peu plus souvent les pauvres. Tout le monde vous dira dans la ville qu'elle est leur amie ; ceux-là l'aiment comme une sœur, comme une providence. Eux, du moins, ne la tromperont pas.

Hosted by Google

IV

J'avais eu de petits battements de cœur pendant le récit de mon cousin. Il ne m'avait jamais parlé aussi sérieusement : cette cousine Monique m'apparaissait tout à coup comme une victime de l'homme. Je ne saurais dire l'émotion que j'en emportai chez moi : ma petite existence d'étude et de paix en fut troublée.

J'étais à l'âge où la pensée de la femme s'enfonce comme un coin dans les sens et le cœur. Je me demandais avec étonnement pourquoi, moi aussi, comme le blond Wilhem, je n'avais pas trouvé une Thérèse Monique. Je pensais à ma cousine, à cette femme qui avait aimé, et je pensais en même temps aux femmes, à toutes les femmes.

Je me sentais bouleversé à l'idée que ce Wilhem l'avait trahie. Et personne ne s'était trouvé pour la venger ! Ma loyauté s'en indignait ; je me sentais vaguement de la colère. Puis je prenais des résolutions. J'irais la trouver, je lui ouvrirais mon cœur. Quelle pitié j'avais pour son infortune ! Et j'oubliais jusqu'à ces songes d'amour qui m'occupaient la minute d'avant. Je ne voyais plus alors qu'une femme meurtrie et délaissée. Je songeais à ce qu'elle avait dû souffrir, je sondais le fond de son cœur, pour en deviner les agonies ; je pressentais des révoltes, des redressements, et je l'admirais.

Ma pensée l'enveloppait d'un charme d'autant plus grand que j'avais à la deviner, à l'évoquer, à la créer, pour ainsi dire, ne la connaissant pas. Son image pénétrait en moi par les portes de l'imagination, et je l'embellissais au gré de ma fantaisie. Tantôt, elle m'apparaissait comme une des ombres que Virgile fait errer dans son champ des pleurs, lamentable et douce ; tantôt, je la voyais orageuse, avec un mélange de colère et d'amour, comme une Lélia ; et un peu de littérature se glissait à travers mes songes.

Puis j'écoutais s'extravaser, comme une eau lente, son âme mélancolique dans les confidences du soir ; nous étions

Hosted by Google

ensemble ; je buvais sur ses mains ses larmes brillantes et chaudes. Doucement, la plaie douloureuse se cicatrisait ; l'espérance, comme une aube, se levait dans son cœur, et je la remenais à la vie, aux joies de la terre, en lui jurant de l'aimer éternellement.

J'ai souvent pensé, depuis, à l'étrangeté de ces rêveries troubles, où je m'emparais d'un nom et d'une image pour incarner les sensations d'un esprit qui s'éveille à l'amour. La veille encore, absorbé dans des études sèches et rebutantes, je tenais mon âme fermée, sans pressentir qu'elle dût s'ouvrir un jour. Par moments, il est vrai, des bouffées de jeunesse, des ardeurs vagues montaient de mon sang, comme ces tiédeurs des taillis qui, l'été, se mêlent au vent du soir ; mais elles l'irritaient à peine et ne soulevaient dans mon esprit que des images de plaisir, rapidement disparues.

Ce que j'aimais dans ma cousine, c'était d'avoir aimé ; j'en revenais toujours aux souvenirs qui me la montraient endolorie ; une pitié m'attachait à elle.

La poussière couvrit bientôt mes livres de droit, repliés sur le coin de ma table ; je lus Musset.

Il savait parler d'amour, lui ! La cadence des strophes, comme un accompagnement, berçait devant moi ma pensée ; je croyais entendre dans la rime le claquement d'une bottine féminine, de sa bottine, à elle ! Elle sortait, parée de larmes et de sourires, des fonds d'or de la poésie, avec une réalité qui tenait de la vision. Et je lisais, je clamais, dans ma chambre solitaire, les vers éclatants, aux syllabes sonores, afin de les faire retomber sur mon cœur, me sentant fondre en langueurs à leurs cadences musicales. Je ne m'apercevais pas que ces images et ces sentiments n'existaient que dans le monde idéal où j'abreuvais ma soif d'émotions. La femme avec ses ardeurs, ses caresses, ses défaillances, son abandon, telle qu'elle m'apparaissait, je ne voyais pas qu'elle était faite de cette femme éternelle des poètes, qu'ils chantent et qui n'existe pas. Les lionnes de Musset ont dans le flanc une blessure que rien n'a jamais guérie et dont les jeunes hommes rêvent vaguement d'étancher le sang sous leurs lèvres.

Hosted by Google

Pendant que je m'absorbais dans ces ivresses, la chaleur des après-midi pénétrait dans ma chambre, les mouches bourdonnaient à mes oreilles, il me semblait qu'un vent doux chatouillait le dessous de mon cœur. Je regardais scintiller le pavé de la place et, le long des trottoirs, des femmes marcher, languissamment, en balançant leurs ombrelles. Les jours de soleil, des couples passaient, étalant une impudeur d'amour bonasse, et, les bras enlacés, les hanches se touchant, dans une clarté de joues roses et de dents blanches, gagnaient doucement la campagne.

Mon cœur, comme une éponge mouillée, se gonflait alors dans ma poitrine. J'avais besoin d'air ; j'aurais voulu absorber dans mes poumons, le grand ciel bleu, la beauté des femmes, le midi splendide; je sortais. Comme j'avais pris l'habitude de parfumer mes mouchoirs, une bouffée chaude d'héliotrope montait autour de moi, dans le soleil; et cela m'excitait, m'énervait délicieusement.

Aux fenêtres ouvertes, les stores ballonnaient dans le vent, en claquant. Des bouts de têtes se montraient, penchés sur de la couture ou de la tapisserie. Et j'allais devant moi, le cœur rempli d'un long battement, troublé, sentant sourdre en moi des sèves.

Ma cousine Monique habitait, au faubourg, une rue voisine de la campagne. Il y avait au commencement de la rue un pâté de petites maisons basses, devant la porte desquelles des femmes étaient tout le jour assises, faisant de la dentelle, grêle comme leurs mains. Un peu plus loin, la rue s'élargissait, longée à gauche par un vieux mur, où dans les trous poussaient des touffes de ravenelles, et des branches de marronniers pendaient par-dessus, ombrant l'angle du mur et du pavé. Vis-à-vis, s'alignait une rangée de maisons uniformément bâties. La sixième était la maison de ma cousine. Elle avait une apparence calme et bourgeoise, sans luxe; des rideaux blancs, correctement plissés, garnissaient les fenêtres.

Quelle curiosité inquiète, la première fois que je passai devant la porte verte ! Mon cœur dansait, je sentais le creux de mes mains se mouiller dans mes gants.

Hosted by Google

Et, en même temps, je redoutais de la voir, pris d'une peur au dernier moment, comme d'une désillusion possible.

Qui sait? Elle n'était plus très jeune, après tout. Je ne l'avais vue qu'une fois de loin. Elle était longue, brune, le col fin; mais je ne me rappelais plus son visage. Et je passai devant ses fenêtres sans les regarder, devenu très timide.

On entendait dans les maisons le bruit des vaisselles qu'on met sur la table, pour le repas du soir. Il était sept heures. Un rayon rose plaquait les façades en biais, comme une longue éclaboussure, et venait mourir sur le pavé.

Au tournant de la rue, une place plantée de marronniers se découpe en carré dans un cadre d'habitations régulières. L'une d'elles était occupée par mes cousins, les Ridder aîné : elle avait un balcon en pierres blanches et des glaces d'une pièce aux fenêtres. On la remarquait de loin, à cause de ce faste. Je passai devant la maison, tournai les talons et revins sur mes pas. Machinalement, je pressais ma marche. J'avais hâte maintenant de m'enfoncer le poignard dans le cœur, si vraiment je n'avais rêvé qu'une chimère. Et de toute ma force, j'aspirais à la voir à sa fenêtre, à l'entrevoir au moins par un coin du rideau.

Une ombre s'allongea en ce moment sur le pavé clair, à mes pieds. Je levai les yeux et vis une femme haute et mince qui venait à moi, sans me regarder. Je la reconnus de suite : c'était M^lle^ Babet Ridder, qu'on nommait *la grande Mademoiselle*, et qui était, chez les Ridder, quelque chose comme la gouvernante de la maison.

Ses yeux gris avec des reflets verts, quand elle les dardait, trouaient comme des vrilles. Elle passa à côté de moi et inclina la tête en souriant, les yeux clos. Quel sourire! Elle semblait dire : « Je sais pourquoi vous rôdez par ici ; ne vous gênez pas, je n'ai rien vu. »

Je me retournai au bout de quelques instants. Elle était à l'angle de la place, me guettant, en ayant l'air de regarder au loin.

Que m'importait, après tout? Je continuai d'avancer;

Hosted by Google

mais à mesure que j'approchais, je sentais renaître mon trouble. Cette fois, pourtant, je regarderais.

Je regardai, en effet. Une lumière douce baignait le salon, écornant d'un coin brillant le marbre d'un guéridon au milieu de la pièce. La lumière venait de la chambre du fond, dont la fenêtre était ouverte, laissant voir les verdures éclatantes d'un jardin; et sur ces clartés, des azalées et des géraniums, réunis en bouquets dans des corbeilles à chacune des fenêtres, mettaient une tache foncée, constellée de rouge. Une femme en robe brune, svelte et mince, passa à travers la chambre du fond, tout à coup.

La nuit tombait. Des ombres grises ardoisaient les bouts de la rue. Je vis la maison de ma cousine s'obscurcir par degrés; un vent doux s'éleva. Qu'aurais-je fait là plus longtemps? Je m'en allai.

J'emportais une sensation de calme, de douceur infinie. Je l'avais vue; j'avais vu son intérieur mélancolique et clair, et mon rêve était demeuré debout. Il me semblait que ce premier coup d'œil jeté dans sa vie m'en avait découvert le doux mystère entièrement.

Je marchai au hasard, devant moi, par les rues. A la fin, j'arrivai à une place plantée d'arbres, et je m'assis sur un banc. Des trous bleus montraient le ciel à travers les feuilles noires. J'entendis dans l'ombre des voix qui chuchotaient, une rumeur sourde d'haleines ardentes et de soupirs. Le long des maisons glissaient des formes silencieuses. Et lentement, autour de moi, les bancs se dégarnirent, la solitude se refit sous les arbres, les feuillages frissonnèrent longuement. Alors, mon cœur éclata; et je pleurai.

Le vent m'apportait les volées du carillon. Je pensais aux fiancés, aux amants, aux jeunes époux, à ceux qui, comme moi, ne dormaient pas, et que berce, sur l'oreiller des rêves, l'espoir d'un éternel amour.

Je ne sais combien de temps dura cette crise délicieuse. Les bruits s'étaient graduellement éteints sous les clartés accrues de la lune, baignant dans des pâleurs d'argent les pignons et les arbres, et je rentrai chez moi, brisé.

Hosted by Google

V

Je me levai, le lendemain, plein du désir de la revoir. Impossible de travailler. Je m'échappai, mes pieds me portèrent d'eux-mêmes vers sa maison. C'était un samedi : les servantes lavaient à grande eau le devant des portes, le balai dans les poings, rouges et dépoitraillées. Comme je marchais lentement, avec un air de flânerie, elles s'appuyaient sur leurs balais, curieuses, et me regardaient de leurs yeux plissés. Le soleil dorait de haut en bas les façades, plombant la rue dans sa longueur. Et tout à coup je vis sa maison, ses fenêtres; mais les stores étaient baissés; et patient, feignant de m'absorber dans une lecture, je repassai vingt fois coup sur coup. Les stores ne se levèrent pas et je m'en allai, agacé à cause des servantes.

Je revins dans l'après-midi; le soir tombait, comme la veille, mettant sur l'enfilade de la rue des rougeoiements de cuivre et allumant des braises dans les vitres. J'avais tout le jour remâché mes poètes, honteux de si peu ressembler à leurs héros et rêvant d'avoir leur témérité castillane. J'aurais voulu gratter la guitare sous ses fenêtres, embossé dans une cape couleur de muraille, pénétrer chez elle au moyen d'une échelle de soie, la charmer par mon audace.

Et soudain, quel saisissement! Elle était assise près de la fenêtre, un peu courbée, le dessus de ses cheveux nimbé d'un mince reflet et le reste de la tête noyé dans une ombre pâle, travaillant à un ouvrage de couture. Et, je ne sais pourquoi, elle me parut maigre et jaune.

En proie à une agitation extraordinaire, je descendis la rue, puis la remontai, et derrière moi des portes s'ouvraient sournoisement : on m'épiait. Tout à coup, ma canne tomba; je me baissai pour la ramasser et, en même temps, je plongeai mes yeux dans la rue, machinalement. Au loin, une forme noire s'immobilisait sur le trottoir, à l'angle de la place qu'habitaient les Ridder, et je reconnus la grande Babet, la main sur les yeux en guise d'abat-jour. Le soir même,

Hosted by Google

tous les cousins sauraient que je m'étais promené dans la rue, deux jours de suite. Et cette muette surveillance ajoutant à mon trouble, j'avais chaud dans le dos. Un miroir pendu en dehors d'une fenêtre me montra inopinément le rouge de ma figure.

Encore un pas pourtant, et j'allais me retrouver devant elle. Regarderais-je ? Ne regarderais-je pas ? Je me sentais repris par les hésitations antérieures. La mince et jaune figure sapait par la base la hauteur de mon rêve ; les curiosités de la rue me rendant brutal, j'avais presque de la colère contre cette Thérèse Monique qui se permettait de ne pas ressembler au portrait que je m'étais fait d'elle.

Je la revis. Elle cousait toujours ; sa main tirait à elle le fil, à demi ouverte, le petit doigt debout, une main décidément grêle, d'une pâleur de cierge, et sa taille mince se bosselait, renflée aux épaules par la courbure. L'ombre que je projetais sur la vitre lui fit lever les yeux ; elle les avait clairs et doux, d'une profondeur immense, sous une mèche noire coupant son front verticalement. Ce fut comme un éclair ; ses regards s'abaissèrent et elle se remit à son travail, indifférente à moi, à tout.

Que se passa-t-il alors en moi ? Je pensais à sa maigreur, à cette inflexion de ses épaules, à cette besogne de couturière où elle m'était apparue. Pourquoi Wilhem, le beau Wilhem l'avait-il aimée, elle plutôt qu'une autre ? Il me sembla qu'elle ressemblait à la plupart des femmes de son âge et de sa condition ; sa figure, maintenant, m'en rappelait d'autres que j'avais vues à l'église, penchées sur les livres de prières, ou à la promenade ; et elle redevenait une femme ordinaire.

Du reste, j'étais justement puni ; qu'avais-je à faire de nicher si haut mon idéal ? Il valait bien mieux imiter mes compagnons d'études, les gais étudiants, et ramasser à la large table du hasard des rogatons d'amour qu'on croque en deux bouchées, sans amertume et sans arrière-pensée. Je me jetai avec ardeur sur cette idée ; je rêvai de promenades aux champs, de parties sur l'eau, de matinées folles, à deux,

Hosted by Google

à quatre, à dix. Des ribambelles échevelées, le cœur aux dents, le verre en main, garçons de vingt ans et filles de quinze ans, m'occupèrent toute la nuit.

Je me sentis le lendemain un grand vide dans l'esprit. Une chaleur orageuse pesait dans l'air. Je pensais à mes rêveries, à Thérèse, aux femmes, au bonheur d'aimer. Et, la lourdeur du temps m'accablant, une contraction nerveuse serrait mon cœur.

J'ouvris ma fenêtre ; une buée flottait sur les maisons, au loin ; et un va-et-vient de gens endimanchés encombrait la rue.

Petit à petit, la figure de Thérèse se détacha de l'enveloppe vulgaire à travers laquelle ma mauvaise humeur me l'avait fait entrevoir la veille, et je n'aperçus plus que la limpidité de ses yeux pensifs et sa douce pâleur triste. Comme je m'en voulais de l'avoir méconnue ! Il me semblait que je l'avais calomniée. Sa chair se consumait d'un feu intérieur attisé par les longues solitudes ; c'était là la cause de sa pâleur ; et je buvais dans son mélancolique regard la bonté, la tendresse, les générosités de son amour.

Elle s'occupait de travaux simples, comme la première venue, c'est vrai, mais n'en était-elle pas plus adorable ? Et n'y avait-il pas un charme en cette vie résignée, qui se partageait en d'humbles occupations, conformes à la simplicité de son cœur ? Puis je pensais à ses souffrances passées et combien ce cœur avait dû saigner ! Seule, abandonnée, impuissante à se venger, avec la pensée de cet homme ! Avait-elle songé seulement à se venger ? Et je me demandais ce qui, de cette sombre aventure, avait surnagé en son âme : haine ou pardon ? Mon esprit se perdait dans des conjectures.

A dix heures, mon cousin Nap vint se poster sous mes fenêtres après avoir tournoyé son bâton avec une pantomime plus accentuée que d'habitude. Je descendis, et subitement il éclata :

— Ah ! ah ! mon jeune homme ! qu'allions-nous donc faire hier au soir dans la rue du Souci ?

Hosted by Google

Je le regardai stupéfait.

— Un jupon? ricana-t-il. N'est-ce pas que c'est un jupon? Hé! c'est tout naturel! A votre âge, mon gaillard, j'en faisais bien d'autres!

Et il s'arrêta court, se rengorgeant, de crainte de révéler des énormités.

Ce dimanche fut pour moi d'une longueur démesurée; je dînai sans appétit, le vin ne m'amusa pas et je touchai à peine aux gâteaux.

A l'heure de la sieste, quand je vis mes cousins endormis, j'allai m'asseoir au jardin; le ciel, lamé de raies étincelantes, avec des déchirures bleu-pâle par places, se fondait dans un brouillard d'étuve; la terre bouillait, comme pâmée sous des lascivetés. Et tout à coup des soupirs soulevèrent ma poitrine convulsivement; j'aurais voulu être seul au fond des bois et crier, mordre l'herbe, bramer ma plaie secrète! Quelle rage j'avais dans le cœur contre les heureux! Je songeais aux petits dîners qu'on fait à deux, en becquetant les morceaux moins que les mains, aux échappées dans les grands bois sourds, à la douceur de sentir palpiter contre soi une poitrine de femme. Et, irrité par ces visions qui me cinglaient les moelles, je hachai brutalement les deux plus belles roses du jardin du bout d'une baguette ramassée dans le chemin!

Le soir arriva enfin. Je prétextai une indisposition et me retirai. J'avais hâte d'être rendu à moi-même.

Je courus rue du Souci sans savoir pourquoi, machinalement, éprouvant seulement le besoin de respirer son atmosphère et de voir passer son ombre sur les carreaux. De la lumière brillait sous la porte. J'aurais voulu regarder par le trou de la serrure. Et tout à coup la lumière grandit; des pas glissèrent sur les dalles du corridor et j'entendis la clef jouer dans la serrure. Au même instant, la porte s'ouvrit, découpant, dans la façade noire, un carré rouge où se dessina la silhouette de Thérèse Monique. Dans le vestibule, une lampe dans la main, une vieille femme, la servante pro-

Hosted by Google

blablement, debout, la regardait partir. Thérèse descendit les deux marches du seuil, et la porte se referma.

J'avais eu le temps de me rejeter dans l'ombre des marronniers; elle ne me vit pas. Quand elle eut pris un peu les devants, je me glissai derrière elle et me mis à la suivre. Elle marchait vite, d'un pas léger; je distinguais dans la nuit grise, vaguement, ses épaules, qu'elle balançait un peu, et elle tenait dans la main droite un petit paquet blanc. Un capuchon de couleur sombre lui couvrait la tête. Je regardais bouger le bas de sa robe.

Où allait-elle à cette heure? Une idée grossière me traversa l'esprit. Je dévorais des yeux sa forme onduleuse et mince, profilée en noir le long des murs; et, après avoir traversé plusieurs rues, elle s'enfonça dans une impasse que de petites maisons sans étage bordaient des deux côtés, inégalement. Des flaques fétides croupissaient dans le milieu du pavé, éclaboussées de reflets rouges par la lumière qui filtrait entre les volets disjoints. De temps en temps, son petit paquet s'illuminait d'une clarté, ou bien un filet jaune éclairait le contour de ses épaules. Dans les maisons, des voix rudes criaient; des enfants pleuraient avec des miaulements de jeunes chats; un ivrogne psalmodiait une complainte, entrecoupée par ses hoquets.

J'entendis deux coups frappés contre le bois d'une porte. Une voix douce dit : « C'est moi. » Et tout à coup une lueur se répandit; une porte venait de s'ouvrir.

Je m'approchai, tâtant de la main les murs suintants; à tout moment, mon pied glissait dans les boues, et je m'étonnais qu'une femme osât s'aventurer la nuit dans un pareil endroit.

Le volet de la maison dans laquelle elle avait disparu ne joignant pas, je regardai par les fentes. La lumière d'une chandelle oscillait en ondes blêmes dans une chambre misérable et nue, dont les murs verdissaient, rongés par l'humidité. Dans un coin, sur un grabat déchiré, des trous duquel s'échappait de la paille, une jeune femme affreusement ravagée était étendue, berçant dans ses bras un nouveau-né

Hosted by Google

emmailloté dans des haillons. Thérèse étalait sur les draps des lingeries qu'elle tirait de son petit paquet, souriante, ravie, toujours divinement pâle, mais d'une pâleur qui était, au milieu de cette misère douloureuse, comme la lumière de l'âme remoulée au visage, les yeux, le front, la tête entière baignée dans une douceur immense ; et la malade la contemplait avec des regards de pure adoration. Brusquement, un crâne luisant de vieillard s'abaissa jusqu'à ses mains.

Une porte battit en ce moment près de moi ; je me sauvai. J'en avais assez vu, du reste. J'aurais voulu me jeter à ses genoux, baiser ses pieds, lui demander pardon. Je comprenais, à présent.

VI

La scène de l'impasse changea mes dispositions d'esprit.

Thérèse dépassait la hauteur de mon désir maintenant, mais d'une manière que je n'avais pas prévue. Pour mes sens jeunes et bouillants, elle n'était plus assez femme ; une sorte de sainteté la gardait et je pressentais des intermédiaires insurmontables.

— Bah ! me dis-je, n'y pensons plus.

Je m'habillai et sortis. C'était un lundi ; le monde allait aux faubourgs. Je suivis le monde.

Dans les guinguettes, les verres s'entrechoquaient ; une odeur de gauffres se mêlait aux senteurs du charbon de bois. J'entrai dans un petit cabaret où des paysans jouaient aux quilles, sous un lattis vert, et je me mis à écrire au crayon sur une feuille arrachée à mon carnet.

J'écrivis dix lignes et recommençai. Je lui disais que je l'avais suivie, qu'elle était un ange et que je l'aimais. Puis, je déchirai le feuillet en petits morceaux que j'enfonçai en terre avec ma canne, me trouvant bête. Décidément, il valait mieux ne pas écrire. Du reste, à quoi bon, puisque je ne voulais plus penser à elle ? Et je me mis à songer à ce que j'allais faire, tout à coup effrayé de ma solitude.

Hosted by Google

Un de mes camarades d'Université habitait dans le voisinage. Je payai ma dépense et j'allai sonner à sa porte : il s'habillait.

— Tiens, te voilà ! me dit-il. Nous sortirons ensemble.

— Où vas-tu ?

— Mon cher, une aventure charmante; deux sœurs, figure-toi ! Tu prendras l'autre.

Nous sortîmes. Au bout de vingt pas, un remords vague me prit.

— Non, je préfère ne pas t'accompagner.

— Es-tu fou ?

— Je n'ai pas envie de faire la connaissance de ta demoiselle, voilà tout.

— Quelle idée ! Allons, bonsoir. C'est dommage : à quatre !

Il partit. Alors, j'eus un regret :

— Tu n'es qu'un imbécile; il fallait accepter !

Je le rappelai; mais il était au bout de la rue.

S'il m'avait entendu, j'aurais connu l'une des deux sœurs, probablement.

Je me mis à flâner, les yeux sur la pointe de mes bottes; quelquefois, je m'arrêtais devant les boutiques, regardant sans voir, les mains derrière le dos. Je pensais aussi à mon ami; il avait de la chance, celui-là.

— Après tout, j'ai bien fait : on ne sait pas quelles sont ces filles.

Derrière la palissade d'un jardin, un gros homme en blouse, à lunettes bleues, coiffé d'un grand chapeau de paille, pêchait dans un étang; il avait un pantalon de nankin et son mouchoir de poche était déployé sous lui. Je me collai à la palissade et me pris à l'observer de cette attention distraite des gens désœuvrés.

L'homme suait. Par moments, il bougeait sa ligne : rien ne mordait. Tout à coup, il la tira vivement à lui : l'hameçon agrafa son chapeau, qui décrivit une parabole et tomba au milieu du fossé.

Une fusée de rires partit à mes côtés; c'étaient une

Hosted by Google

dizaine de personnes, venues là une à une et qui regardaient comme moi, les mains dans les poches.

Un peu plus loin, un joueur d'orgue marchait au milieu de la rue, en tournant sa manivelle. A chaque pas, il faisait sauter l'orgue sur son ventre, regardant en l'air, du côté des fenêtres, sa casquette dans la main gauche. Je le suivis, m'arrêtant quand il s'arrêtait. Il alla jusqu'au bout de la rue. Et comme, d'une secousse de ses épaules, il remettait son instrument sur son dos, je vis dans l'échancrure des maisons de l'herbe, des fermes, des arbres et, au loin, un bois de sapins.

Si j'allais jusqu'aux sapins?

Je mis mon habit sur mon bras et filai à travers champs, par la plaine poudreuse où des charrettes cheminaient chargées de foin, comme des montagnes errantes. On en chargeait d'autres çà et là; des ouvriers accrochaient avec des fourches des gerbes qu'ils passaient à leurs camarades debout sur les chariots; et lentes, accablées par la chaleur des après-midi, des femmes fanaient.

Je me couchai sous les sapins à plat ventre, grisé de senteurs de foin, sentant le bout de mes doigts titiller.

Aimer! Être aimé!

La terre était chaude; je me roulais dessus, caressant de la main les mousses veloutées, douces comme une peau, pensant à elle, à d'autres, horriblement vide et seul.

Je restai là longtemps; je me levai enfin et reprit mon chemin, à travers la plaine. Mon corps me pesait, des fadeurs me soulevaient l'estomac. Et la splendeur du jour m'éblouissait comme une ironie. Comment tuer les heures interminables qui me séparaient de la nuit? Alors, une idée germa à travers mon ennui. J'irais trouver le cousin Timothée, un luron, celui-là, et qui connaissait des femmes du monde, des actrices; il m'avait souvent offert des billets de théâtre, je lui en demanderais.

Le cousin habitait chez un chaudronnier, au fond d'une rue noire, embrumée de fumées de cheminées : il m'avait donné son adresse, mais c'était la première fois que j'allais

Hosted by Google

le voir chez lui, et je grimpai, tremblant un peu à la pensée qu'une femme m'ouvrirait sa porte.

Une voix éraillée qui fredonnait un refrain se tut brusquement quand j'eus cogné.

Au bout d'un instant, la porte s'entrebâilla et, dans la fente, la tête de Timothée apparut, ébouriffée et sale.

— Comment! c'est toi, s'écria-t-il, me tutoyant selon son habitude, je paye une prune si je t'attendais. Ne fais pas attention à la chambre; c'est un peu en désordre. Je vis en garçon, tu sais.

Il avait raison : la chambre était horriblement sens dessus dessous. Dans les coins, aux murs, traînaient du linge, des habits, des chapeaux, pêle-mêle. Un lavabo boitait sur trois pieds, près de la fenêtre, encombré de pots de pommade, de fioles, de peignes, de brosses et de cosmétiques. Un miroir, posé sur la cheminée, n'avait d'argenture qu'au milieu et sur les bords s'étoilait d'un peu de tain éraflé. Près du miroir, un tampon en cygne plongeait dans de la poudre de riz farineuse, non loin d'une brosse à barbe raide de vieilles savonnées et d'un cornet de fard en poudre. Derrière la porte, une paire de bottes et des brosses à cirer gisaient à terre, récemment abandonnées, et je m'aperçus que les mains de Timothée étaient tachées de plaques noires, luisantes.

Timothée Ridder avait alors quarante ans bien sonnés. Long, maigre, la figure craquelée d'une infinité de menues rides, il vivait des restes d'un patrimoine consciencieusement dévoré, après avoir mené, de vingt-cinq à trente-cinq ans, une jeunesse orageuse, passant ses journées à jouer au billard et, le soir, gagnant au tric-trac ses consommations. Il avait conservé le goût des toilettes fringantes, portait des chapeaux à larges bords et des pantalons à carreaux très collants; et ses gilets voyants, ses nœuds de cravate énormes comme des choux causaient des stupeurs aux bourgeois paisibles.

Il me fit passer dans une chambre voisine, au milieu de laquelle le lit, défait, étalait ses draps roulés.

Hosted by Google

— C'est mon bocal. Assieds-toi où tu pourras.

Je m'excusai pour le dérangement.

— Elle est bonne ! Tu ne me déranges pas du tout. Seulement, vois-tu, j'ai mis hier mon groom à la porte et je suis obligé de faire mon petit ménage moi-même.

Timothée renouvelait souvent, demi riant demi sérieux, cette histoire du groom mis à la porte.

Et se plaçant devant un miroir à barbe rayé de griffes, il fit écumer largement le savon sur ses joues, en ajoutant :

— Tu permets ?

Des portraits de femmes étaient pendus au mur. Comme je les regardais, il se tourna vers moi, rengorgé.

— Ça, dit-il, c'est ma collection ! Dame ! on en a connu !

Et il se livra à des révélations. Un portrait d'homme tranchait au milieu de ces visages de femmes, barbu, grand air.

— Et celui-là ?

— Oh ! un fameux lapin, celui-là ! fit Timothée. Il s'appelait Wilhem !

Ce nom me fit monter un flot de sang au visage : je me remémorai le récit du capitaine, et un désir de tout savoir me remuait les entrailles, en même temps qu'une peur et comme la pudeur de mon pauvre amour ignoré. Il passa la lame du rasoir sur un bout de papier et poursuivit, tranquille :

— Il s'était mis sur la fin dans le genre sérieux. Mais ça ne pouvait pas durer longtemps. Il est filé un matin, laissant la personne en plan et pas mal de dettes.

Alors, balbutiant, honteux de moi-même, je lâchai cette question :

— Ah ! et la personne ne s'appelait-elle pas Thérèse Monique ?

— Juste ! Une poseuse ! Ce n'est pas ma toquade, à moi !

Il me semblait qu'un bout de sa robe traînait et qu'il marchait dessus.

Il se tourna à demi vers moi, goguenard :

— Et toi, comment les aimes-tu ?

Une rougeur plus forte me monta au front. Je bredouillai.

Hosted by Google

Il avait passé une chemise lignée de bleu, à col droit, dont les pans flottaient sur des pantalons losangés de carreaux verts et noirs où se moulaient ses genoux osseux.

Et il continua à peigner sa barbe, qu'il portait en côtelettes touffues, reliée à ses cheveux plaqués en accroche-cœurs énormes sur ses tempes. Comme il ramassait à terre une épingle pour fixer sa cravate, je vis sur le haut de sa tête une blancheur polie qui était un commencement de calvitie. Il renversa son torse en arrière, avança la jambe droite et se regarda dans la glace.

— Quand je pense aux blagues que nous faisions ensemble, ce Wilhem et moi...

Et il me conta une histoire.

— Ah! ah! Nous étions de fameux scélérats!

Tout en l'écoutant, je regardais le portrait.

Un pli dans le front, qu'elle avait aimé peut-être, donnait de la dureté au haut du visage. J'aurais voulu savoir de cette muette figure d'homme une chose qui me brûlait les lèvres et que je n'osais demander au grand Timothée : ils s'étaient aimés, mais de quel amour? Une curiosité malsaine l'emporta à la fin et, d'un ton mal assuré, que je tâchais de rendre indifférent :

— On dit qu'elle a été sa maîtresse? demandai-je.

— Qui ça? elle? Heu! heu! C'est difficile à dire, ces choses-là, sur ma parole, très difficile. Une fille, mon garçon, se compromet d'un peu plus ou d'un peu moins, sans qu'on sache au juste de combien.

J'eus un bon mouvement.

— Après tout, ce Wilhem a agi en...

Il prit son lorgnon et me regarda, étonné.

— Tu vas bien, toi, me dit-il.

Je n'achevai pas.

Il était habillé, le chapeau sur le côté, les bouts de sa cravate pointant jusqu'aux joues, faisant siffler sa badine en l'air ; et de temps en temps il remontait ses pantalons à la ceinture.

Il m'offrit de me prendre avec lui au théâtre. C'était de la

Hosted by Google

distraction ; j'acceptai. Il y avait bien une vieille défense pour les élèves des universités de paraître dans les théâtres, mais on n'était pas toujours vu. Et puis, la vieille discipline se relâchait.

Nous avions deux heures à nous ; nous allâmes au café.

— Jouons la consommation au billard, me dit-il. Je te donne quinze points en vingt.

J'étais médiocrement ferré sur le billard. Timothée rafla les vingt points en deux séries brillantes, poussant la bille sèchement ou moelleusement, à plat ventre sur le billard. Il regardait mes coups, les jambes écartées, en frottant de craie le bout de sa queue. Je réglai la consommation.

— C'est l'heure, me dit-il ; allons voir les poulettes.

(*A continuer.*) CAMILLE LEMONNIER.

Hosted by Google

LES ARBRES GÉANTS DE CALIFORNIE

ET

LA VALLÉE DE LA YOSEMITE[1]

ESQUISSES DE VOYAGE

II

LA VALLÉE DE LA YOSEMITE.

New Sentinel Hotel. Du 1er juin. — Je reprends ma relation d'hier. En quittant le *Half Way House*, nous étions tous réunis ; mais bientôt les Américains sont de nouveau hors de vue, amenant avec eux le guide commun.

Au bout de trois quarts d'heure de trajet, nous avons atteint le maximum d'altitude, 7,400 pieds, où commence la descente. Souvent, la pente est presque verticale. Heureusement, j'ai une selle et des étriers à la mexicaine ; en appuyant de tout mon poids sur ces derniers, qui emboîtent les pieds, et me cramponnant au pommeau en saillie de la selle, je puis me maintenir en équilibre et, à mon grand soulagement, me soulever quelquefois de cheval. Une quantité de cimes neigeuses blanchissent à l'horizon, mais, autour de nous, rien qui rompe la désolante monotonie du paysage, sauf la rencontre de deux mulets errant à l'aventure, comme deux écoliers en vacances.

Nous n'arriverons donc jamais dans cette vallée? Je ne me

[1] Voir la livraison du 15 septembre 1880.

Hosted by Google

doutais guère qu'elle allait surgir, comme par enchantement, à nos yeux. A droite du sentier sinueux et étroit où nous sommes engagés, sur une plate-forme naturelle au sommet d'un des contre-forts de la montagne, une perche grossière est fichée dans le sol. Enfin, quelque chose à voir! Nous dévions prudemment vers le tertre. Quelle révélation soudaine! Plus de doute, c'est *Inspiration Point*, d'où la *Vallée de la Yosemite* s'offre pour la première fois à la vue. La voilà, en effet, toute verdoyante, là-bas, bien bas, à plus de 3,000 pieds de profondeur, comme tombée dans les entrailles de la terre du sommet des masses colossales de granit qui l'enserrent de toutes parts! Les parois de la masse verticale, en face de nous, de l'autre côté de la vallée, sont comme tranchées à vif dans le roc et brillent comme de l'acier poli sous les chauds reflets du soleil couchant; les contours m'en sont familiers, c'est le fameux *El Capitan*, le *Tukokonnula* des Indiens. D'autres masses gigantesques, terminées sous forme de dômes, de pyramides, d'aiguilles, etc., frappent les regards des deux côtés de la vallée dont les extrémités sont cachées à la vue.

Ces taches noires sur le fond vert, ce sont des halliers, des bosquets ou des taillis de haute futaie; ce filet blanc qui serpente sur ce même tapis vert, c'est la *Merced* au cours méandreux; je suis avide de voir; le cheval cède à mon impulsion, puis, effarouché, fait un pas en arrière; mais mon œil a plongé dans le gouffre, cela me suffit, quant à présent; c'est imposant, c'est grandiose, mais vertigineux et froid dans son ensemble. C'est à la descente proprement dite que l'impression vraiment agréable commence et va en augmentant, à mesure que la vallée se révèle en détail, avec sa riche verdure, ses grands arbres, ses chutes d'eau, ses cascades écumantes.

Malgré l'extrême fatigue de la descente, je savoure à longs traits les beautés du paysage. Grâce à mon étude préalable de la vallée, j'en reconnais tous les points saillants : *Bridal Veil Fall*, *Cathedral Rock*, *the Spires*, *the Three Brothers*, *Sentinel Rock*, *Yosemite Fall*, *North Dome*, *Half Dome*, etc.

Hosted by Google

Presque au débouché de la vallée, nous nous croisons avec un Mexicain, monté sur un mulet. Il nous hêle en mauvais anglais et demande si nous n'avons pas rencontré deux mulets vaguant dans la forêt; mon ami lui répond en bon espagnol à quelle distance nous avons vu ses bêtes faisant l'école buissonnière. A cette révélation, le Mexicain fait une affreuse grimace, lance un gros juron et, après avoir cinglé le flanc de sa pauvre monture, comme si elle avait été complice de ses deux compagnons de râtelier, il reprend, à franc étrier, le chemin de la vallée. Aux abords du *Bridal Veil Fall*, une nouvelle épreuve nous attend. Ici aussi la voie se bifurque; l'un des embranchements mène vers la chute d'eau, l'autre vers la rivière. M. De W... laisse l'alternative à son cheval, qui nous mène droit à un accul. Il faut rebrousser et prendre l'autre sentier, qui doit nécessairement être le bon; il l'est, en effet, quelque mauvais qu'il soit. Voici, enfin, un chemin bien tracé; il était temps; les ombres vont en s'épaississant. De loin, nous voyons un cavalier venir à nous au grand galop : c'est notre guide, le jeune Mexicain; plus de méprise à craindre et, en moins d'une demi-heure, nous sommes confortablement installés dans nos chambrettes, au *New Sentinel Hotel*, d'où j'entends incessamment le bruit imposant de la cascade voisine, qui rappelle un peu le grondement du Niagara.

Ce matin, au déjeuner, d'excellentes truites fraîches; elles abondent dans les cours d'eau de la vallée. L'intendant, un Gênois, est aux petits soins pour nous. Nous sommes servis par un jeune noir, cheveux plus noirs encore et frisants, grands yeux foncés, mélancoliques et doux, parlant anglais avec une pureté d'accent que sont loin d'avoir tous les commensaux de la maison; il n'y en a qu'une quinzaine en ce moment, chaque groupe d'associés faisant table à part; nous en occupons une à nous deux.

Le temps est splendide, la température délicieuse. Par la porte entr'ouverte de la vérandah, une daine de belle taille, avec ses deux petits faons, fait son entrée dans la salle à manger; le collier de laine écarlate qui lui orne le col

Hosted by Google

tranche bien sur sa robe fauve, à poils lisses et ras ; tous trois sont apprivoisés jusqu'à la familiarité, — familiarité de bon ton, toutefois, car jamais ils n'importunent ; ils se bornent à regarder de leurs beaux yeux noirs, largement fendus, et attendent qu'on leur offre quelque chose ; si l'objet leur convient, il est accepté sans façon ; c'est de sucre surtout qu'ils sont friands. Les deux petits se ressemblent de couleur, de taille et d'allures autant que deux daims peuvent se ressembler et forment, avec madame la daine, un trio muet des plus intéressants.

En général, les touristes s'exténuent de fatigue en explorant la vallée au vol, en quelques jours ; nous sommes convenus de prendre un jour de repos après chaque jour d'excursion.

Du 2 juin. — Frais et dispos, canne en main et portefeuille sous le bras, je me dirige, après déjeuner, en compagnie de M. De W..., vers l'entrée de la vallée, refaisant, en sens inverse et à pied, notre trajet d'avant-hier à cheval ; je pourrai, tout en herborisant, revoir en détail et à l'aise ce qu'alors j'ai à peine entrevu sous l'impression d'une grande fatigue.

La première grande chose qui frappe la vue, au sortir de l'hôtel, en dehors du *Yosemite Fall*, que je réserve pour en parler *con amore*, c'est *Sentinel Rock ;* les Indiens l'appellent *Loya*, c'est-à-dire *campement* ou *station d'observation*. C'est une montagne de granit de 3,043 pieds d'altitude, unie par la base et les flancs à l'enceinte massive de la vallée, mais dont le sommet se dresse, isolé, sous forme d'obélisque, à plus de 1,000 pieds au-dessus de cette enceinte.

Presque en face, sur la rive droite de la Merced, surgit, plus colossale encore, mais moins élégante de contours, une autre masse (3,830 pieds), *the Three Brothers*, ainsi nommée par allusion aux trois assises de roc bien distinctes et superposées, qui forment le couronnement de la montagne. Le nom indien est *Pompompasus*, *Grenouilles sautantes*.

Entre ces deux points proéminents, le chemin passe sur un

Hosted by Google

sable gris, à gros grains, mou et profond, produit de la désagrégation des blocs de granit accumulés en talus, à la base du massif. Plus loin, sec et poussiéreux, il serpente à proximité de la Merced, au cours tantôt calme et muet, tantôt agité et bruissant; les prés, sur les deux rives, forment des zones de différente étendue, couvertes d'herbages, de buissons, de bosquets. Les fleurs sont clair-semées, mais charmantes la plupart de formes et de couleurs; l'air est imprégné du parfum du *Ceanothus* et d'autres arbrisseaux en fleur.

Pendant que j'herborise, un peu à l'écart, j'entends M. De W... s'écrier avec une sorte d'angoisse : « Prenez garde, sauvez-vous! un bœuf sauvage! »

Je vois venir, en effet, l'animal furieux, la tête basse, labourant la terre de ses cornes; puis, relevant ses naseaux fumants, après une minute d'arrêt, se remettre à bondir dans notre direction. Mon ami, qui m'avait rejoint, s'apprête à grimper sur un arbre; saisissant une branche, il me montre un autre arbre : « Grimpez aussi, au plus vite, ou bien tournez autour de l'arbre en même temps que la bête! » C'est ce dernier parti que j'allais prendre, m'obstinant à ne pas lâcher mes plantes, lorsque, heureusement, le bœuf fait une nouvelle halte, nous toise une dernière fois de ses grands yeux flamboyants, puis, tournant sur lui-même, se met à gambader, tout affolé, vers la rivière. « Voilà ce qui s'appelle *a very narrow escape!* » s'écrie mon ami, tout pâle et haletant! Mon émotion était au moins égale à la sienne; mais, songeant à ce qu'il devait y avoir de burlesque dans mon attitude, gardant un portefeuille sous le bras, presque sous la corne de l'animal furieux, et cette idée me faisant songer involontairement au Camoëns se débattant contre les flots, le manuscrit de ses *Lusiades* entre les dents, je ne puis m'empêcher de rire, mon ami en fait autant, ce qui ne tarde pas à nous remettre tous deux de notre légitime frayeur.

— La vallée s'élargit sur la droite; des chevaux, des vaches laitières paissent placidement dans de grasses prairies entourées de clôtures; j'entends le tintement des clarines suspen-

Hosted by Google

dues à leurs encolures. Au delà des pâturages, sur l'autre rive, l'horizon est borné par la formidable enceinte de granit, avec ses angles sortants et rentrants, ses contre-forts, ses cimes altières aux découpures bizarres et fantastiques. Le plus colossal de tous ces colosses, c'est *El Capitan;* dès que les sinuosités du chemin permettent de le voir, il fond, en quelque sorte, sur la vue, dans toute sa sombre et écrasante majesté. A gauche, dans le massif auquel se rattache *Sentinel Rock,* des blocs titanesques, les uns arrondis et polis, les autres à angles atténués, jonchent isolément le sol, où ils semblent rivés pour l'éternité; d'autres blocs sont accumulés en collines étagées aux pieds du massif, et de plus menus débris sont entassés, comme des chaussées de géants, aux flancs mêmes de l'enceinte.

Cathedral Rock et *the Spires*, la *Cathédrale* et les *Flèches* ont surgi depuis quelque temps à nos yeux. *Cathedral Rock*, sans avoir l'élévation ni la quasi verticalité de son voisin de l'autre rive, l'*El Capitan*, n'en est pas moins une masse extrêmement grandiose (2,660 pieds au-dessus de la vallée) et offre du moins, dans ses contours, l'image de quelque chose de déterminé, tandis que l'autre ne ressemble qu'à lui-même : montagne monolithe presque carrée, de dimensions tellement prodigieuses qu'elle n'a pas, dit-on, son égale dans le monde entier.

Cathedral Rock rappelle, en effet, quoique un peu vaguement, le plan général d'un édifice religieux de style gothique.

Quant aux deux flèches, *the Spires*, l'illusion est presque complète; isolées, face à face, elles se détachent si bien du corps de l'édifice, jusqu'à environ 500 pieds au-dessus de son sommet que, sans effort d'imagination, on est tenté de les prendre pour deux flèches d'église. L'effet est aussi gracieux que surprenant, mais il s'atténue à différents degrés et se perd même entièrement, selon le point de vue du spectateur. — Nous n'arriverons donc jamais au *Bridal Veil Fall?* Nous sommes déjà à 6 ou 7 milles de l'hôtel. J'entends comme un murmure lointain, puis un sourd grondement; c'est la chute, sans doute? Hélas! non, c'est la *Merced* qui, obstruée dans

Hosted by Google

son cours par de gros cailloux roulés, se précipite en petites vagues écumantes et crépitantes par-dessus cet obstacle. Mais un peu au delà, au détour d'une des nombreuses projections de la *Cathédrale*, je vois tout à coup, planant au-dessus du massif, un vaste dôme de vapeur agitée. Nous y sommes, pour le coup! C'est bien le même grondement que j'avais entendu, mais il se confondait alors avec le bruit des rapides de la rivière.

Pour voir la chute de plus près et de face, il faut se frayer passage à travers le lit du torrent, en posant le pied sur de gros fragments de roc, puis franchir des blocs cyclopéens, en évitant ou écartant les buissons et les branches d'arbres qui croissent dans les anfractuosités. A l'un des angles de cet entassement chaotique, je m'arrête sous une véritable pluie de poussière d'eau.

Je n'hésite pas à le dire : le *Bridal Veil Fall* est d'une magnificence rare; il constitue en son genre une des choses les plus prestigieusement belles qu'il soit possible de voir. Du sommet de la montagne, ses eaux bouillonnantes, écumantes, se précipitent comme une blanche avalanche, d'un seul bond vertical de 900 pieds; on le croirait, du moins; mais la chute verticale n'est, en réalité, que de 630 pieds; le reste se compose d'une série de cascades d'environ 300 pieds d'élévation, le tout néanmoins sans solution de continuité apparente; l'œil ne discerne qu'une nappe éclatante de blancheur, tombant verticalement, d'une seule pièce, du rebord supérieur à la base de la montagne.

La chute change fréquemment d'allure et d'aspect, selon le volume d'eau, la direction et la force du vent : tantôt, au lieu de bondir, elle se laisse choir avec une sorte d'hésitation, puis, à mi-chemin, comme effrayée, elle dresse une crête hérissée et semble vouloir résister à la force qui l'entraîne; tantôt la nappe se sillonne longitudinalement de rainures profondes, qui vont se superposer à la masse déjà précipitée, formant comme une série de stalactites d'albâtre; puis, un peu plus bas, les stalactites se divisent en une multitude de colonettes, lesquelles, à leur tour, se subdivi-

Hosted by Google

sent en une infinité de minces fusées qui tombent en serpentant jusqu'à ce qu'elles disparaissent à la vue. L'idée de fusée s'impose, en quelque sorte, à l'imagination, tellement ces fines colonnettes aqueuses en ont la forme et le mouvement de trépidation. D'autre part, vers le sommet, de chaque côté de la nappe liquide, se détache une succession de filets ondoyants qui s'écoulent en gerbes argentées sur la paroi du roc, jusqu'au nuage de poussière d'eau à la base de la chute. Là, ce nuage, comme soulevé par quelque force souterraine, monte en léchant la surface du roc et atteint, sous forme de colonne vaporeuse, le niveau d'où la chute se précipite. De sorte que l'on voit à la fois, sur la gauche, la nappe qui tombe, sur la droite, la colonne qui monte, et, entre l'une et l'autre, une zone d'une teinte sombre et vitreuse, formée par les éclaboussures et les oscillations de l'eau, chassée et fouettée par le vent.

Vue du fond de la vallée, la chute disparaît dans le tourbillon de vapeur d'eau comme au fond d'un abîme, mais de là, elle tombe, en réalité, de terrasse en terrasse, sur un vaste lit de gros cailloux, d'où, par une pente moins rapide, elle va, toujours en grondant, se jeter dans la Merced.

Du haut de mon observatoire, au rebord du talus, je suis de l'œil les aspects ondoyants et changeants de la chute ; les arcs-en-ciel, les gerbes d'or ou d'argent, les panaches, les diadèmes étincelants qui s'en détachent, selon le mode de réflexion de la lumière.

Pohono est le nom indien de la chute ; il signifie *bouffée de vent*, allusion aux oscillations de la nappe sous l'action du vent.

Presque en face du *Voile de la fiancée*, sur la rive droite de la Merced, une autre chute d'eau tombe de plus de 1,000 pieds d'élévation, d'un rocher qui se relie au *Capitan;* on l'appelle *the Virgin's tears Fall*, la chute *des Larmes de la vierge*. Cette dernière, au lieu de se précipiter bruyamment de la terrasse du rocher en un large manteau d'hermine à plis ondoyants, se laisse tomber comme à regret, lentement, nonchalamment, et glisse avec un murmure sourd et mélan-

Hosted by Google

colique jusqu'au fond de la vallée en suivant la froide paroi du granit.

Du même jour. — Pendant que mes impressions sont encore fraîches, je vais tâcher de les analyser au point de vue esthétique, c'est-à-dire de me rendre compte des éléments pittoresques de la zone que j'ai parcourue. J'y vois, en général, trois catégories d'éléments bien caractérisés : 1° la haute enceinte verticale ; 2° le fond de la vallée avec la Merced, et 3° les chutes d'eau. L'enceinte de granit, continue à sa base et se divisant, à des élévations variables, en groupes distincts, quelques-uns d'une originalité de physionomie frappante, offre certes à elle seule un spectacle plein d'intérêt par son cachet de sombre grandeur; mais, s'il n'y avait que cela, l'intérêt ne tarderait pas à s'émousser.

D'autre part, le fond de la vallée, la partie du moins que j'ai visitée déjà, a, sans contredit, des éléments de paysage d'un fort joli effet dans leur ensemble : des prés verts, de frais taillis, de nobles futaies, une rivière aux eaux limpides, aux courbes gracieuses ; mais on peut voir mieux que cela dans l'État même de Californie ; les environs de *Santa-Cruz,* par exemple, me paraissent bien supérieurs. Le fond de la vallée donc, quelque pittoresque et riant qu'il soit, ne suffirait, pas plus que les rochers qui l'enserrent, à dédommager le touriste de la longueur et des fatigues du trajet.

Je me hâte d'ajouter que si les rochers isolément et le fond de la vallée à lui seul n'offrent pas d'aliment durable à l'intérêt, l'imagination ne laisse pas d'être vivement ébranlée et le sentiment esthétique satisfait dans une certaine mesure, par la juxtaposition de tant d'élémens divers.

Mais ce qui constitue le grand attrait, le charme réel, je dirai même l'âme, la vie de la vallée, ce sont les chutes; il y a quelque chose d'ineffable dans le plaisir de penser, de sentir, de rêver au bruit de leurs voix, chacune d'un timbre différent. Quant à ce qu'elles offrent de captivant, de prestigieux à la vue, il faudrait, rien que pour en évoquer l'idée, la magie de style d'un J.-J. Rousseau, d'un George Sand ou d'un Lamartine !

Hosted by Google

Du 3. — Après déjeuner, je me suis occupé de ma récolte de plantes dont j'ai renouvelé le papier, étalant les unes, redressant les autres et mettant le tout sous la presse improvisée par notre Gênois, c'est-à-dire une boîte à macaroni, dont je proportionne le poids au moyen de fragments de granit de diverses grosseurs. La récolte n'est pas aussi abondante que je l'espérais, la saison étant un peu avancée pour les fleurs printanières ; j'en ai un assez bon nombre cependant, mais qui se trouvent dans d'autres parties du pays également, notamment le *Delphinium* bleu et l'écarlate, le *Rubus Nutkanus*, le *Dichelostema congesta*, l'*Azalea occidentalis*, l'*Aquilegia Californica*, l'*Euchera micrantha*, le *Ceanothus integerrimus*, l'*Hosackea*, le *Penstemon latus*, etc., etc. ; mes seules fleurs caractéristiques de la vallée sont, jusqu'à présent, la *Spragura umbellata*, le *Cornus Nuttalii* et le *Penstemon Menziesii*, toutes trois charmantes. En fait de fougères, je n'ai recueilli à l'état de maturité que la frêle et gracieuse *Cystopteris fragilis*, qui d'ailleurs abonde en Californie.

Après *lunch*, nous nous acheminons vers *Mirror Lake ; Ben*, notre noir garçon de table, à cheval, nous servant de guide jusqu'à une certaine distance, mon ami et moi, à pied ; il n'y a qu'un demi-mille, selon *Ben*. Grand bruit de chevaux derrière nous, toute une cavalcade des deux sexes ; ils viennent de notre hôtel, ce sont nos compagnons de voyage de l'autre jour ; ils vont poser, à cheval, pour une photographie d'ensemble et nous prient de figurer dans le groupe. La tente du photographe est là, tout près ; l'appareil est dressé, l'opérateur attend. On se groupe sur la pelouse, le signal est donné : *All right ? one, — two — now quiet !.. three !* Le premier essai est manqué, le second est satisfaisant, poignées de main, et *good bye !*

Au delà du pont rustique sur la Merced, derrière l'hôtel *Hutchings*, on arrive à une bifurcation d'où divergent, le *Tenaya Fork* à gauche, l'*Illilouette Fork* à droite, deux embranchements de la Merced, coulant au fond de deux *canions*.

Hosted by Google

A cette bifurcation se dressent dans toute leur sombre majesté des montagnes de granit dont on aperçoit à distance les fronts dénudés, mais qu'ici seulement on peut mesurer de l'œil, de la base au sommet; à gauche, le *North Dome* (3,568 pieds d'altitude) ; à droite, le *South* ou *Half Dome* (4,737 pieds au-dessus du fond de la vallée, ou 8,737 pieds au-dessus du niveau de la mer).

Vu d'ici, le sommet du *North Dome* est parfaitement arrondi et paraît absolument inaccessible; mais, de l'autre côté, vers le nord, l'ascension est praticable, sans trop de difficulté ; en saillie sur sa paroi verticale et d'une pièce avec la masse, s'élève jusqu'aux deux tiers environ de sa hauteur *the Washington Column*, la Colonne de Washington; on dirait une tour colossale adossée à la montagne en guise d'arc-boutant. Sur la gauche de la colonne, toujours dans le massif même, apparaissent quatre arches concentriques comme sculptées de main d'homme dans la paroi de granit à plusieurs pieds de profondeur, le cintre de l'arche extérieure à plus de 200 pieds du sol.

Quant au *Half Dome*, à droite, il constitue la masse la plus grandiose et la plus originale de la vallée ; c'est de lui, plus encore que du *Capitan*, que l'on peut dire qu'il n'a pas son égal dans le monde entier. Qu'on se figure, si c'est possible, cette masse monolithe d'une prodigieuse puissance, s'élevant jusqu'aux nues, affectant au sommet la forme d'une section de globe d'un plan vertical de 2,600 pieds d'un pôle à pôle, comme si ce globe avait été tranché par le milieu, l'une des moitiés seulement restant encore en place! La photographie peut donner une idée des lignes, des contours, des formes fantastiques; quant à ce qu'il y a de sublime dans la masse et de stupéfiant dans l'aspect général, nul art n'en saurait suggérer l'impression.

Le sentier est rude à gravir, mais ombreux, et le paysage est pittoresque ; de toutes parts, des ondulations de terrain, des tertres couverts de buissons en fleurs; des dépressions tapissées de riche verdure, des projections de rocs, les uns arrondis ou en arêtes, à différentes hauteurs du sol, les

Hosted by Google

autres presque à fleur de terre et tout couverts d'agarics aux tons jaunes ou orangés ; des arbres aux troncs moussus ; des fleurs, en petit nombre, des fougères où domine cette *Pteris aquilina*, la plus ubiquiste de toutes les fougères, car je l'ai rencontrée, je crois, dans les cinq grandes divisions du globe.

Le meilleur moment pour visiter *Mirror Lake*, dont la distance de l'hôtel est d'au moins trois milles, quoi qu'en dise *M. Ben*, c'est le matin, de bonne heure, et le soir, quand la surface du lac est calme et unie, et réfléchit, comme le ferait une *glace* (d'où le nom de *Lac-miroir*), montagnes, arbres, tous les objets environnants. Le nom indien est *Waiya*, celui du North Dome est *Tokoya*, panier ou plutôt corbeille renversée, et celui du Half Dome, *Tisayac*, dont la signification paraît perdue ; les *Royal arches* s'appellent *Schokoni*, tête, capuchon de berceau indigène, par allusion au cintre des arches. J'aime à prendre note de ces noms bizarres, euphoniques ou sonores ; ils renferment, condensé, comme un parfum de poésie native ou, tout au moins, un reflet de l'imagination de la peuplade qui les a créés ou appliqués.

De l'étroite plate-forme du *public-house* ou taverne, seul abri des touristes aux bords du lac *Waiya*, j'attends le phénomène de la réflexion qui ne vient pas ; prenons, dans l'entretemps, un petit croquis du paysage que j'ai sous les yeux.

Le lac, de forme presque circulaire, est entouré d'une double enceinte, l'une végétale, l'autre minérale. L'enceinte végétale se compose, aux abords des rives, de peupliers, de saules et d'autres arbres ou arbrisseaux aux branches fastigiées ou tombantes, au feuillage d'un vert clair, et, au delà, de grands conifères, pins, sapins, etc., aux fûts élancés, aux feuilles aciculaires d'un vert sombre. Ces deux ceintures étagées d'arbres de taille, de port, de tons si différents, font apparaître le lac comme une glace au milieu d'un large cadre de verdure. Ce cadre lui-même est entouré d'une formidable muraille de montagnes ; les *Domes* que j'ai cités, plus *Mount Watkins* et *Old Man Mountain*, dont les profils sévères, les fronts chenus tranchent vigoureusement sur l'azur vaporeux du ciel.

Hosted by Google

Mount Watkins, avec sa vaste calotte rabattue sur la masse, suggère l'image d'un géant sommeillant, la tête penchée sur la poitrine. Ces colosses de granit surplombant le cirque de verdure, avec son petit lac au centre, ces combinaisons si variées de lignes et de tons, ce jeu toujours ondoyant de la lumière et de l'ombre, tous ces élémens si divers forment, dans leur ensemble, un tableau aussi harmonieux que séduisant.

Mais la surface du lac demeure ridée; pas de réflexion à attendre pour aujourd'hui; nous partons et sommes à l'hôtel vers 7 1/2 heures. Nous eûmes, au dessert, une tarte aux fraises. Nous avions vu les Indiennes, les *Squaws*, avec leurs *papous*, cueillant le fruit aux abords de la forêt. En conséquence, tarte aux fraises, fournies par des Indiennes, faite par un cuisinier chinois, servie par un garçon de race africaine, sur la table d'un Américain, représenté par un Italien, et pour consommateurs un Cubain (M. De W...), un Belge, sans compter les autres copartageants, Français, Anglais ou Allemands.

Décidément, la vallée de *Yosemite* est marquée déjà au coin de la cosmopolite ville de San Francisco.

III

LES CHUTES DE LA MERCED.

Du 4 juin. — *Vernal* et *Nevada Falls* sont l'objectif de notre exploration d'aujourd'hui. Le trajet est laborieux et long; nous le ferons à cheval. Il n'y a qu'un sentier à suivre; donc, pas de nécessité de guide. Nous nous sommes entendus pour les chevaux avec M. Stegman fils.

Il y a quelques années, on payait 4 dollars par jour pour un cheval; grâce à la concurrence de Stegman père et fils, le prix est réduit à 2 1/2 dollars; ces messieurs servent aussi de guides et tiennent un assortiment de cônes et de graines pour les amateurs; le père n'a pas oublié son allemand, le

Hosted by Google

fils ne parle qu'anglais. Sous tous les rapports, je n'ai eu qu'à me louer de leurs services. J'ai de nouveau la chance d'avoir pour monture un bon petit *mustang*, docile et sûr ; on l'appelle *Roach*, nom d'un petit poisson, le *Rouget*. M. De W... monte une belle jument baie, d'une allure plus vive, mais sûre aussi.

Nous allons, comme précédemment, vers l'hôtel Hutchings, mais, au lieu de traverser le pont sur la *Merced*, nous prenons à droite jusqu'à la bifurcation dont j'ai parlé hier. Là, tournant le dos au *Tenaya Canion*, nous avançons vers le sud d'abord, vers l'est ensuite, puis nous passons sur un pont de troncs d'arbres, l'*Illilouette* ou *South Fork*, qui paraît plus considérable ici que la Merced même. Le paysage revêt à vue d'œil un caractère plus agreste ; le sentier serpente au milieu de taillis, de projections de granit ou de troncs d'arbres tellement rapprochés, qu'il faut sans cesse écarter les branches et éviter les autres obstacles pour ne pas y être pris par les étriers. Le Canion va toujours en se resserrant ; la *Merced* se précipite, en bouillonnant et grondant, de rapide en rapide, de cascade en cascade ; la vallée retentit de ce bruit assourdissant ; le sol est jonché de fragments de roc, gros comme des maisons. C'est à partir du *Toll-House*, où l'on perçoit un droit de barrière de 1 dollar, pour le prétendu entretien de cet affreux casse-cou, que commence la véritable ascension, quasi-verticale, par des méandres sans fin, d'où, tantôt à droite, tantôt à gauche, on voit le gouffre du Canion devenir plus large et plus profond à mesure qu'on s'élève. Il semble que nous n'atteindrons jamais le sommet. Je me demande ce qui arriverait si nous venions à nous croiser avec des chevaux ou des mulets ? Ceux-ci vont droit leur chemin ; pas moyen de les faire dévier ; je ne vois pas d'espace libre entre le talus presque à pic, d'un côté, et l'abîme, de l'autre ; en le sondant de l'œil, je me sens pris de vertige. Mais qu'entends-je ?

Udir mi parve un mormorar di fiume
Che scende chiaro giù di pietra in pietra...

Le bruit, sourd d'abord, va en grossissant ; c'est le *Vernal*

Hosted by Google

Fall; j'en vois la nappe blanche, tombant perpendiculairement, à gauche, dans le fond, bien bas, au milieu d'une épaisse futaie de grands sapins ; c'est sombre, c'est imposant ! Mais ne nous arrêtons pas ! *Excelsior!* La grosse voix du *Vernal Fall* est à peine un peu amortie en aval, qu'elle semble éclater de nouveau en amont; c'est la voix de sa sœur, la chute de *Nevada*, qui apparaît bientôt dans toute sa splendeur, non au fond du gouffre, mais au sommet de la montagne, comme une avalanche se précipitant du ciel bleu.

Après avoir trouvé un point propice à la vue et un peu à l'abri de la poussière d'eau, je m'y installe au milieu des blocs de rochers et des pins qui bordent le lit du torrent. C'est d'un effet extrêmement grandiose. Par son volume d'eau, qui est considérable, par son élévation, qui dépasse 600 pieds, par la blancheur éblouissante de son flot et, surtout, la rare beauté de la courbe en doucine qu'elle décrit en tombant, cette chute offre tous les caractères de la force, de la puissance, unie à la grâce et à l'élégance. Du sommet de la montagne de granit d'où elle débouche, après avoir traversé la *Little Yosemite Valley*, à l'est, elle se précipite, torrent impétueux, écumant et tonnant, formant ici le *Nevada Fall* et, un mille plus bas, le *Vernal Fall*, d'où elle poursuit sa course désordonnée vers la vallée centrale. L'aspect sombre et les proportions de ces colossales assises frappent vivement l'imagination, non moins que l'impétuosité, la puissance irrésistible et la voix de tonnerre du torrent. L'effet est rehaussé encore par le voisinage d'une autre masse granitique qui se dresse, à gauche de la chute, dans un fier isolement, je veux dire *Mount Roderick*, ou *Cap of Liberty*, comme on le nomme aussi, par allusion à sa cime, qui rappelle la forme du bonnet phrygien. Mais ce n'est pas l'eau seulement qui se précipite : *Time is fleeting*, comme dit Longfellow : Il importe de ne pas nous attarder. A cheval, donc ! Près d'un pont qu'il faut passer, nous laissons nos montures, en compagnie d'autres chevaux d'un groupe de touristes que nous voyons descendre lentement la pente rapide, marchant avec précaution de roc en roc, les cavaliers tenant les dames

Hosted by Google

par la main. A nous maintenant de descendre le plan incliné conduisant vers le torrent (c'est toujours la *Merced*) dont les flots tumultueux tombent plus bas dans un vaste bassin où, du blanc laiteux, leur couleur passe au vert glauque de la mer; des fragments de branchages, des morceaux d'écorces d'arbres flottent comme des épaves à sa surface agitée. En suivant les contours du bassin qui va en se rétrécissant, j'arrive à une plate-forme naturelle de granit, massive et d'une pièce, jetée comme un tablier de pont, d'un bord à l'autre de l'ouverture du Canion. La tranche ou lèvre de ce monolithe prodigieux est à 400 pieds d'élévation verticale de sa base, au fond du Canion, et c'est de cette lèvre que la cataracte se précipite dans le gouffre, avec un fracas que je ne puis comparer qu'à la détonation de cent pièces d'artillerie, projetant dans l'air une véritable nuée de gouttelettes et de fine poussière d'eau, qui retombent en une pluie de diamants, irisée de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Des rochers d'en bas, le torrent prend un nouvel élan, se jette, affolé, de roc en roc, de précipice en précipice, jusqu'au niveau où il reçoit le tribut de la Tenaya et de l'Illilouette; là, reprenant son allure de paisible rivière, il poursuit son cours au milieu des prés fleuris et des bouquets d'arbres du fond de la vallée.

Par un phénomène assez bizarre, la tranche de la plate-forme, abrupte et sans rebord sur toute la partie qui sert d'écoulement au torrent, se redresse sur la gauche en un parapet vertical de trois à quatre pieds de haut sur cinquante de long, lequel semble coulé d'une pièce avec le corps même de la plate-forme. Le spectateur s'accoude à cette espèce de garde-fou et s'y trouve en sécurité parfaite. Mais je tiens à descendre jusqu'au fond du Canion.

Pour pénétrer dans cet entonnoir, il faut suivre un étroit sentier, rapide et raboteux, aboutissant à deux escaliers en bois, garnis de rampes et communiquant entre eux par un palier avec balustrade, de 20 à 25 pieds de long; ce palier repose en partie sur la base d'une large brèche concave, formant grotte dans la masse du granit; un frais tapis de

Hosted by Google

mousse et de jeunes fougères en couvre les parois humides. Les escaliers sont de construction récente ; la descente se faisait naguère au moyen d'une échelle qui est encore là, suspendue à la paroi du rocher. L'an dernier, un Italien, établi à San Francisco, descendant cette échelle, en compagnie de quelques dames, fit un mouvement pour ne pas gêner l'une de ces dernières, perdit l'équilibre, tomba et se tua sur le coup. — La descente a gardé le nom des *Échelles* (*the Ladders*).

Vers le bas du deuxième escalier, force m'est de m'arrêter, ébloui ou, plutôt, aveuglé par les gouttelettes et la poussière d'eau qui m'assaillent de toutes parts, du fond de l'entonnoir; on dirait une immense chaudière d'eau bouillante, couverte d'un épais nuage de vapeur. Dans ce milieu opaque, entre des murailles d'au moins 2,000 pieds d'élévation, je discerne, épars ou entassés chaotiquement, d'énormes fragments et, au delà, une noire futaie, dont je ne distingue que les arbres les plus rapprochés, projetant leurs grandes ombres sur le massif à pic d'où la cataracte fait son bond vertical de 400 pieds.

Cette masse liquide, d'une puissance à tout entraîner, sur cette masse solide à tout écraser ; cette agitation désordonnée au sein de la solitude ; ce bruit assourdissant au milieu du silence; ces blocs erratiques mêlés à ces arbres aux larges ramures ; cette espèce de nuée mystérieuse s'agitant sur le fond ténébreux du Canion ; tous ces objets vus, les uns sous des formes indécises, les autres en pleine lumière, constituent dans leur ensemble un tableau où le fantastique se mêle au réel, tableau digne, à la fois, du burin de Doré, du pinceau de Salvator Rosa et de la rime métallique du Dante.

— A la descente, nous rencontrons deux Indiens sur leurs *mustangs*, portant leurs carabines en travers devant eux, et les chevaux chargés du gibier abattu, daim et gélinottes, dont ils fournissent les trois hôtels de la vallée, comme ils les pourvoient aussi de poissons frais et de fraises sauvages. Leur costume ne diffère guère de celui des Américains de la même classe; dans leurs faces fortement mar-

Hosted by Google

quées, il y a quelque chose qui rappelle le type mongolien; ils regardent d'un air hébété ou indifférent, mais, parfois aussi, d'un air d'envie et de convoitise. Leurs *squaws*, ou femmes, ne paraissent pas être dépourvues d'attraits aux yeux de certains blancs; les *papous*, comme on appelle leurs enfants, ont souvent de jolis traits, de belles dents blanches et de grands yeux noirs. Au fond de la vallée, non loin de la *Merced*, deux tentes sont dressées; des chevaux attachés aux arbres semblent trouver à leur goût l'herbe tendre de la prairie; une demi-douzaine d'hommes, en manches de chemise ou en vestons légers, reposent assis autour de feux flambants; ce sont des touristes devisant, riant, fumant leur pipe et préparant leur thé, etc.

Du 5. — De la vérandah où je suis assis, je pourrais passer des heures entières à contempler, à écouter la grande chute, *Yosemite Fall*, en face de moi. On se figure qu'elle n'est visible que de ce point, tellement elle paraît en retraite au fond du lit qu'elle s'est creusé dans le roc perpendiculaire, et cependant, de chez Hutchings, à un demi-mille au delà, on s'en croit aussi près que d'ici.

En face de la vérandah, sur la gauche, se dresse dans toute sa majesté une montagne de plus de 2,500 pieds; c'est *Eagle Rock;* le corps de la montagne, en se rapprochant de la chute, forme un angle rentrant à trois étages ou terrasses inclinées, couvertes, en partie, d'arbustes, de buissons, dont les tons foncés ressortent vigoureusement sur les teintes métalliques du granit; à l'étage supérieur et au sommet, au lieu d'arbrisseaux, ce sont de grands pins et sapins; ceux de la cime apparaissent comme de fines découpures noires sur le fond azuré du ciel.

A la base d'*Eagle Rock*, des peupliers aux feuilles frémissantes forment un épais massif d'un vert intermédiaire entre le ton foncé des conifères et la fraîche verdure des prés où coule la Merced. Entre l'hôtel et la palissade qui enclôt les prés vers la rivière, s'étend un vaste terrain poussiéreux, avec de gros chênes aux troncs noircis et rugueux, au feuillage plantureux, et des pins, de 125 à

Hosted by Google

150 pieds, aux ramures verticillées, aux fûts élancés tout couverts d'une écorce jaunâtre à dessins hiéroglyphiques noirs, comme s'ils étaient tracés de main d'homme.

Par une illusion d'optique, la cime de ces pins dans la vallée semble dépasser d'au moins 50 pieds le sommet de la montagne qui lui fait face.

Le *Yosemite Fall* a pour cadre et pour fond une espèce d'antre concave creusé dans le roc; au sommet de cette niche s'ouvre une large échancrure, et c'est par cette échancrure que la chute fait son trajet précipité de 2,600 pieds jusqu'au fond de la vallée: dès le début du parcours, elle va en s'élargissant de haut en bas, pyramide mobile, agitée comme la flamme sous le vent, impétueuse comme le torrent, bruyante comme les flots de la mer; cette pyramide liquide, d'un seul jet vertical, constitue la première section de la chute; elle plonge à sa base dans un épais nuage grisâtre de poussière d'eau que l'on prendrait plutôt pour un tourbillon de fumée, tandis qu'à sa surface, elle se sillonne longitudinalement de ces espèces de petites fusées véloces dont j'ai parlé déjà, que l'on voit poindre, à différentes hauteurs, comme des têtes de clous d'argent, puis s'étirer, s'amincir en serpentant jusqu'à ce qu'elles se dissolvent en une fine traînée, blanche et vaporeuse comme une queue de comète.

La masse liquide change constamment d'allure et d'aspect. Tantôt elle semble immobile et compacte; tantôt, secouée par le vent, elle vacille et déborde en projetant, sur le fond noir et lustré de la paroi, des flocons laiteux, des hélices diaphanes, apparaissant comme des veines et des jaspures sur le marbre.

Sous la nuée de poussière d'eau, à la base du jet pyramidal, le roc se creuse, s'évide en forme de conque marine, à deux lèvres cordiformes, noires et épaisses, et c'est par l'ouverture entre ces deux lèvres que la chute continue de s'épancher, non plus verticalement, mais en une série de cascades, d'une hauteur totale de 626 pieds, jusqu'à ce que, arrivée à une terrasse en saillie, à 400 pieds de la base de la montagne, elle fasse un dernier bond vertical et se perde

Hosted by Google

en apparence sous un massif d'arbres. De là, par un lit rocailleux, elle court, en murmurant, terminer sa carrière, c'est-à-dire confondre ses eaux avec celles de la Merced.

Je connais maintenant les principales chutes d'eau de la vallée, et je puis dire que chacune d'elles a son port, son allure, sa physionomie et jusqu'à son timbre de voix propres, bref, comme un être vivant, son cachet d'individualité nettement marqué. J'ai tâché de caractériser déjà les différences de physionomies et d'allures ; ces différences sont faciles à saisir. Quant au timbre et à la puissance du son, — je dirai même, pour continuer la personnification, quant aux modulations et à l'expression de la voix, — il y a également une différence tranchée entre le *Yosemite Fall* et les autres chutes de la vallée.

Au *Bridal Veil* et surtout au *Vernal* et au *Nevada Fall*, c'est un fracas assourdissant et continu, toujours au diapason de la fureur poussée jusqu'au délire. Ici, au contraire, le son change presque constamment de volume et d'intensité. Il rappelle tantôt le bruissement des lames expirant sur la grève, tantôt le mugissement qui accompagne le choc tumultueux des vagues dans la tempête ; puis, c'est le sourd grondement de l'orage qui approche, entremêlé d'éclats secs de tonnerre ; d'autres fois encore, c'est comme ce roulement souterrain si redouté dans les pays sujets aux tremblements de terre.

— La nuit, au clair de lune, je me suis replongé dans ma contemplation. Le ciel est splendidement constellé, l'atmosphère est d'une pureté, d'une transparence remarquables ; quelques rares lumières apparaissent, vacillantes, comme à de très grandes distances ; elles ne peuvent venir de loin, cependant ; par intervalles, je sens dans l'air comme des bouffées de senteur pénétrante ; c'est l'arome résineux des conifères ; les grands sapins projettent leurs ombres noires sur la couche de poussière blanche ; la lune donne en plein sur la paroi de la montagne, le granit paraît illuminé ; *Eagle Rock* se dresse comme un Titan cuirassé, veillant à la sécurité de la vallée ; je vois blanchir, à sa droite, une immense

Hosted by Google

pyramide d'albâtre, c'est le *Yosemite Fall;* elle semble immobile, endormie, mais j'entends le bruissement de ses eaux : on dirait le vent qui siffle à travers les arbres de la forêt; c'est toute une gamme de sons, ou plaintifs ou aigus, entrecoupés d'éclats soudains, comme de mines faisant explosion.

Tout à coup, j'entends le bruit d'une fusillade, il se prolonge pendant plusieurs minutes, ce n'est pas la première fois qu'il frappe mes oreilles, je sais maintenant d'où il provient : assez fréquemment, d'énormes blocs de rocher se détachent de la masse et roulent avec un fracas effroyable, quelquefois jusqu'au fond de la vallée, mais, le plus souvent, jusqu'à son orifice où ils grossissent, en s'accumulant, le talus de débris aux pieds de la montagne.

Du 6. — Charmante matinée; l'air est doux et vivifiant, pas un souffle de vent; les feuilles des peupliers, si pétulantes dans la soirée, semblent sommeiller, les limbes penchés gracieusement sur leurs pétioles déliés; le bruissement de la chute même est atténué. Les oiseaux dans la ramée font entendre un indécis gazouillement. Quelques touristes circulent sous la vérandah, devisant et regardant. Deux guides arrivent à franc étrier menant en laisse des *mustangs* sellés et bridés; nos touristes enfourchent ces derniers, et tous partent à fond de train. Des vaches rousses broutent philosophiquement l'herbe tendre dans le pré voisin. Les gentils petits faons, accompagnés de leur mère, viennent recevoir mes caresses. La ménagère apparaît, tablier relevé; elle y puise des poignées de grains, qu'elle répand autour d'elle en faisant l'appel bien connu de la gent volatile, et poules, coqs, dindes et dindonneaux d'accourir, de piailler, de glousser, tout en becquetant et picorant. Voici venir toute une cavalcade des deux sexes, les amazones voilées; sont-elles laides ou jolies, jeunes ou vieilles ? Quelques-unes sont en costume de *bloomerist* et *astride*, c'est-à-dire à califourchon sur leurs montures. J'entends une sonnerie; c'est d'un fourgon chargé de provisions; mulets et chevaux sellés passent et repassent, toujours au galop, allant prendre aux différents hôtels les

Hosted by Google

excursionnistes du jour. Nous allons partir, de notre côté, pour notre expédition : à *Glacier Point* et *Sentinel Dome*, les points culminants de l'enceinte de la vallée. Le père Stegman nous sert de guide ; c'est un petit homme alerte, intelligent, Westphalien de naissance, fixé aux États-Unis depuis une quarantaine d'années ; nous parlons allemand ensemble. Partis vers 9 heures, nous sommes, à 10 heures, sur le plateau appelé *Union-Point*, à plus de 2,000 pieds au-dessus de la vallée. Même genre d'ascension que les jours précédents ; l'abîme toujours de l'un ou de l'autre côté de l'étroit sentier. Le guide est loquace ; souvent il se tourne sur son cheval, en causant et gesticulant ; à chaque mouvement, je crains qu'un écart de sa monture ne le précipite dans le gouffre ; mais il ne s'en préoccupe guère ; de sa légère baguette de saule, en guise de cravache, il frappe les flancs de son brave petit cheval ; de la mienne, je ne fais qu'effleurer, de temps à autre, la robe lustrée de *Roach*, avec lequel j'ai contracté une étroite amitié, en reconnaissance de son excellente conduite. Au bout d'une nouvelle heure de trajet, nous n'avons pas encore atteint le niveau supérieur du *Yosemite Fall*, qui nous fait face, de l'autre côté de la vallée ; l'eau de la chute ressemble à un long et mince filet blanc sur le fond gris du granit. Quelques arbres seulement autour de nous.

Un bruit de chevaux et de voix fixe notre attention ; il vient du haut de la montagne, il approche ; un mulet chargé de sacs de voyage, de *rugs*, etc., se présente le premier : il est suivi d'un guide, puis d'une cavalcade d'environ dix personnes, les dames à califourchon et voilées.

Le chemin est trop étroit et scabreux pour que deux files puissent passer à la fois. C'est notre groupe, naturellement, qui fait halte ; nous mettons pied à terre, montons avec précaution sur le talus de droite (le gouffre béant est à gauche), tenant nos chevaux par la bride, et les tirant à nous autant que faire se peut, la cavalcade passe ; *All right!* Nous ne sommes plus loin de *Glacier Point*. Après un frugal *luncheon* dans un vallon profond, au bord d'une source dont l'eau est froide comme glace, nous nous remettons à gravir ; entre

Hosted by Google

midi et une heure, nous sommes à 7,700 pieds au-dessus du niveau de la mer, au sommet du massif auquel se rattachent les montagnes vues les jours précédents. C'est de *Glacier Point* même que je fais mon observatoire. De ce point, l'œil plonge dans les sinuosités de la *Yosemite Valley* d'un côté, et, de l'autre, en se relevant, mesure avec une sorte de stupeur un amphithéâtre à perte de vue de montagnes prodigieusement hautes, dont les cimes, couvertes de neige, se confondent, les unes avec le sombre voile des nuages, les autres avec le bleu mat du ciel. Je m'assieds sur un bloc en saillie, à quelques pas du gouffre. Au fond se déroule, comme un long et étroit ruban vert, le *canion de Tenaya*, avec son lac diminutif; plus loin, sur la droite, *Cloud's Rest* élève jusqu'aux nues sa tête altière, en étalant ses flancs ravinés, tout zébrés de larges sillons de neige; ici apparaît, drapé dans son manteau de neige éternelle, *Mount Hoffmann*, de 10,872 pieds d'altitude; là, sur un massif triangulaire, surgit un pic isolé au milieu d'une enceinte d'autres pics, ce doit être *Unicorn Peak*. De quelque côté que le regard se porte, c'est Pelion sur Ossa : *Mount Starr King*, *Mount Clark*, *Mount Mac Clure*, *Mount Lyell*, etc., tous colosses de la *Sierra Nevada*, de 12,000 à 13,000 pieds et au delà, aux sommets en dômes, en crêtes, en pyramides, en obélisques, et tous couverts d'un linceul de neige perpétuelle. Sans une crête de la Sierra, qui en intercepte la vue, les monts *Dana* et *Ritter*, chacun de 13,000 et quelques centaines de pieds d'élévation, seraient également visibles.

Le génie de la réclame s'élève en Californie à des hauteurs parfois inattendues. A près de 8,000 pieds d'altitude, en face des grandeurs solennelles de la *Sierra Nevada*, une espèce de boîte à lettres est clouée au tronc d'un pin, l'un des arbres clair-semés qui croissent sur la plate-forme de *Glacier Point*. Je soulève le couvercle et trouve une quantité de prospectus, il s'agit de *hot and cold baths for ladies and gentlemen*, — dans la vallée bien entendu. C'est bien le cas de répéter que, du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas!

— *Sentinel Rock*, que j'ai visité l'autre jour, est, comme

Hosted by Google

je l'ai mentionné, à 3,043 pieds au-dessus de la vallée ; — *Sentinel Dome*, vers lequel nous gravissons maintenant, à 1,100 pieds de plus. C'est un dôme, parfaitement arrondi et nu, formé de revêtements concentriques superposés à l'instar des tuniques de l'oignon. On y arrive par un banc de neige qu'on traverse sur de gros fragments de granit. A cette altitude, l'air est excessivement vif et froid ; le vent souffle avec violence ; j'en ai le visage sanglé et les membres glacés. C'est d'un aspect sauvage, morne et désolé. De ci de là, une maigre végétation sur les flancs avec quelques plantes éplorées et transies. Un petit oiseau cependant, un seul, semble se complaire à cette hauteur et vole aux abords du dôme, sifflant au vent, comme pour le narguer.

La descente ici est plus rapide, plus précipitée même que celle d'*Inspiration Point*. Nous chevauchons comme suspendus aux flancs de la montagne, au-dessus de la vallée. Parfois, je sens le besoin de détourner la vue pour résister au démon du vertige, qu'il me semble voir grimacer au fond de l'abîme, comme disait l'aimable Nodier. A proximité du sentier se dresse un solitaire colosse de granit, de forme tout à fait fantastique ; il ressemble à une monstrueuse tête d'idole posée sur un grossier piédestal. La descente s'effectue sans accident ; à 5 heures de relevée, nous sommes rentrés à l'hôtel.

Dans la soirée, nous allons visiter un petit camp de *Digger-Indians*. Jadis, ils vivaient dans des terriers, comme les fouisseurs ; de là le nom de *diggers*, mineurs. Ils viennent à la vallée, dans la saison propice, pêcher la truite, chasser le daim et autre gibier, cueillir épines-vinettes et fraises pour les hôtels. Quant à leur propre nourriture, elle consiste en lézards, vers de terre et autres insectes, et, surtout, comme je l'ai noté déjà, en glands de chêne; ils ont différentes façons de préparer ce fruit : généralement, ils le broient dans des mortiers grossièrement creusés dans la pierre, et de l'espèce de farine qui en résulte ils font une galette ou de la bouillie. On appelle *Squaw-men* les blancs qui vivent avec des Indiennes. La race est différente de celle

Hosted by Google

des Indiens nord-américains; elle a les cheveux très noirs, droits et roides, le teint d'un jaune cuivré, foncé.

— Demain, jour de repos et préparatifs de départ; nous sommes décidés à prendre la voie de *Gentry* et de *Coulterville*, afin de voir une autre partie de la contrée. Je suis enchanté de ma visite à la *vallée de Yosemite;* j'en emporte des souvenirs précieux, des impressions indélébiles ; mon jugement est que sa réputation, loin d'être exagérée, est, au contraire, en dessous de la réalité, chose rare presque partout et spécialement en Californie. Cette merveille de la nature justifie pleinement non seulement la *petite* excursion de l'Atlantique au Pacifique (3,300 milles ou 1,100 lieues, qu'est-ce que cela?), mais le voyage de l'*ancien* au *nouveau monde*...

SALVADOR MORHANGE.

Hosted by Google

L'ENQUÊTE SCOLAIRE

I

Gouverner, c'est prévoir, a dit un jour M. Frère-Orban.

Si M. Malou s'était souvenu de cette sage maxime qu'un homme d'État ne devrait jamais perdre de vue, il se serait certainement abstenu de proposer à la Chambre cette enquête parlementaire qui devait un jour causer une peine extrême aux hommes de son parti et surtout aux membres de l'épiscopat belge. Car il est utile de le rappeler : si M. Neujean est le père adoptif de l'enquête scolaire, c'est M. Malou qui en est le père naturel, et son tardif désaveu ne saurait l'exonérer de cette paternité gênante.

C'est dans la séance du 19 novembre 1879 que le chef de la droite jeta le premier dans le débat l'idée de cette enquête. La discussion portait sur la population proportionnelle des écoles officielles et des écoles libres, et M. Malou produisait des chiffres que ses contradicteurs contestaient.

Voici le passage des *Annales parlementaires* relatif à cette partie de la séance :

M. Frère-Orban. Nous avons de très grandes raisons de nous défier de votre statistique.

M. Malou. Je sais bien que nous ne serons pas d'accord. On contestera mes chiffres ; eh bien, je dis dès à présent et pour lors, comme on s'exprime au palais, que, si nous ne sommes pas d'accord sur ces chiffres, *je proposerai formellement à la Chambre de faire ce que la Chambre des communes a fait tant de fois en Angleterre, c'est-à-dire nommer* une commission d'enquête.

M. Frère-Orban. Adopté ! Nous ferons une enquête parlementaire ! (*Vive approbation.*)

M. Malou. Je proposerai formellement, si l'on n'est pas d'accord sur les chiffres, *de nommer une commission parlementaire qui fera* une enquête, *comme la Chambre des communes en fait*, pour constater l'état déplorable dans lequel vous avez mis l'enseignement officiel dans la plus grande partie du pays !

Hosted by Google

On le voit, la proposition de M. Malou était formelle, précise, catégorique ; il voulait une enquête parlementaire sur la situation de l'enseignement officiel comparée à celle de l'enseignement libre.

L'idée était tombée sur un champ fertile ; elle ne devait pas tarder à germer et à porter ses fruits.

Deux mois plus tard, dans la séance du 20 janvier, reprenant et complétant la proposition étourdiment produite par M. Malou, M. Neujean développa un projet de résolution rédigé en ces termes :

> Une enquête parlementaire sera ouverte sur la situation morale et matérielle de l'enseignement primaire en Belgique, sur les résultats de la loi du 1er juillet 1879 et sur les moyens employés pour entraver l'exécution de cette loi.

M. Malou, qui avait eu deux mois pour réfléchir aux conséquences probables de son étourderie, s'empressa de faire toutes ses réserves sur la portée de la proposition Neujean. Celle-ci fut envoyée à l'examen des sections et adoptée définitivement par la Chambre le 23 mars 1880, après des discussions fort animées, qui se prolongèrent pendant plusieurs séances.

Le 5 mai suivant, la Chambre ayant à procéder à la nomination des membres de la commission d'enquête, M. Malou déclara, au nom de la droite, qu'aucun membre de l'opposition ne consentirait à faire partie de cette commission.

Malgré cette déclaration, huit membres de la droite furent désignés pour en faire partie : c'étaient MM. Beernaert, Cornesse, De Landsheere, Delcour, Jacobs, Vandenpeereboom, Wasseige et Woeste.

Tous refusèrent le mandat que la majorité voulait leur confier. Le bureau de la Chambre, en vertu des pouvoirs dont il était investi, désigna pour les remplacer huit autres membres de l'opposition : MM. Biebuyck, De Bruyn, de Zerezo, Magherman, Reynaert, Smolders, Tack et Thonissen.

Ceux-ci refusèrent également, et la commission d'enquête se constitua le 15 mai.

Hosted by Google

Dès le lendemain, elle expliquait au pays l'objet de sa mission dans un manifeste dont voici les passages les plus saillants.

Les revendications de l'épiscopat contre la loi et contre son application ont alarmé la conscience des citoyens, soulevé des résistances. Un trouble profond a été jeté dans leurs relations sociales, publiques ou privées. Des hautes sphères du Parlement, la lutte entre l'Église et l'État est descendue jusqu'au foyer domestique. Des actes de rébellion ou de mauvais gré, des persécutions individuelles ou collectives, des excès de pouvoir, des abus d'autorité, des actes d'inhumanité ont été dénoncés à la tribune et dans la presse, à la charge, tantôt du clergé, tantôt des administrations publiques, tantôt des particuliers.

Établir les faits, en constater la nature, la gravité, le nombre; rechercher s'ils ont été l'expression d'une résistance légitime à des résolutions attentatoires à la liberté et à la foi des citoyens ou s'ils constituent des tentatives d'usurpation sur les droits des Chambres et du Gouvernement, telle sera la première partie de notre tâche.

Accueillant, sans parti pris, toutes les plaintes et tous les griefs, nous mettrons au jour les responsabilités de chacun; nous rétablirons dans les esprits la paix civile, le respect des lois et l'obéissance due à l'autorité.

Mais là ne se borne pas notre mission.

La loi de 1879 n'a pas seulement supprimé l'autorité et le contrôle du clergé sur l'enseignement public, elle a aussi réorganisé cet enseignement et développé ses services.

Le pays doit savoir ce que vaut cet enseignement transformé, quels en sont les tendances, le but; jusqu'à quel point est fondée la prétention de l'enseignement privé de le stimuler, de le compléter ou de le frapper d'impuissance.

Il a le droit de connaître les garanties qu'ils offrent, l'un et l'autre, pour l'éducation intellectuelle, morale et politique des enfants de notre peuple.

Avec le pays, le législateur doit mesurer les besoins auxquels il lui reste à pourvoir; les efforts qu'il peut encourager, pour que les futures générations conservent et développent les libertés, toutes les libertés, qui, depuis un demi-siècle, font la prospérité et la gloire de la patrie.

On le voit, dès le premier jour, dès sa première communication à la nation, la commission d'enquête faisait appel à tous les citoyens, sans distinction de parti, pour l'aider à arriver à la manifestation de la vérité.

Des bulletins destinés à recevoir tous les renseignements de nature à faciliter la tâche de la commission furent

Hosted by Google

envoyés, non pas seulement aux inspecteurs scolaires, aux instituteurs, aux bourgmestres, tant catholiques que libéraux, mais encore aux évêques, à tous les curés du pays, aux présidents de tous les cercles catholiques connus.

De plus, chaque fois qu'une délégation de la commission va faire une enquête en province, des affiches blanches, placardées dans toutes les communes du canton où elle instrumente, annoncent aux habitants le jour, l'heure et le lieu des séances, et les invitent à venir spontanément faire leur déposition, s'ils ont quelque fait particulier à signaler.

Enfin, les enquêtes sont publiques, tout le monde a le droit d'y assister, et les déclarations des témoins, telles qu'elles sont recueillies à l'audience et *signées par eux après lecture,* sont insérées textuellement au *Moniteur*.

L'enquête scolaire est donc entourée de toutes les garanties possibles de publicité, de sincérité et d'impartialité, et l'abstention calculée des membres de la droite ne parviendra pas à énerver la force probante des faits que l'audition des témoins aura mis au jour.

II

Ces faits, attestés par des centaines de témoignages dont la précision et la concordance ne laissent aucune place au doute, ces faits sont presque partout les mêmes.

La pression du clergé se manifeste partout par les mêmes paroles, les mêmes menaces, les mêmes actes; et elle revêt un caractère plus ou moins odieux selon le tempérament plus ou moins belliqueux du curé ou de son vicaire.

De ce que nous connaissons déjà des enquêtes de Gedinne, de Couvin, d'Alost, de Virton, de Florenville, d'Etalle, de Bruges, de Beauraing, de Merbes-le-Château, se dégage avec une lumineuse évidence le système employé partout pour dépeupler l'école communale au profit de l'école catholique : prédications furibondes contre la loi scolaire, les écoles « sans Dieu » et les instituteurs « sans foi » ; refus des sacrements aux parents dont les enfants suivent les cours de

Hosted by Google

l'école officielle; menaces aux moribonds de les enfouir comme des chiens, hors de la terre bénite, et aux indigents de leur faire retirer les secours qu'ils reçoivent des bureaux de bienfaisance.

Ici, on se contente de dire de l'instituteur qu'il est un franc-maçon, un hypocrite et un hérétique, et de l'institutrice qu'elle est une fille de rien ou une prostituée; plus loin, on cherche à les prendre par la famine; on excite la population à leur refuser le logement, la pension, les aliments, le pain, l'eau et le sel; ou les traite comme des pestiférés, on va même jusqu'à les brûler en effigie.

Quand le bourgmestre appartient à la même opinion que son curé, quand il y a, au presbytère et à la maison commune, deux têtes sous un même tricorne, alors cette série de vexations prend le caractère d'une véritable persécution, et le procureur du roi est obligé d'intervenir, comme cela s'est passé à Hofstade et dans plus d'une commune du Luxembourg.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que d'autres moyens n'aient pas été mis en œuvre. Dans un grand nombre de communes, avant de recourir à l'intimidation, à la menace et aux violences, le clergé et les bourgmestres qui subissent sa loi ont essayé d'autres procédés de persuasion ou de corruption.

Ainsi, presque partout ils ont tenté d'enrôler les instituteurs officiels pour l'école catholique. « Si vous restez à « l'école communale, disaient-ils, vous serez haï, méprisé et « repoussé de tout le monde; vos parents perdront leur clien- « tèle,. on les ruinera *à plat*. Si, au contraire, vous passez à « l'école catholique, tout le monde vous aimera, on vous « portera aux nues, et vous obtiendrez de très grands avan- « tages. »

Ce langage a été tenu textuellement à deux instituteurs de la commune de Wichelen, près d'Alost. Ils ont tenu bon et sont restés dans l'enseignement officiel.

Du reste, c'est une chose qu'il faut dire à l'honneur du corps enseignant : le nombre des instituteurs et des institu-

Hosted by Google

trices qui ont passé aux écoles catholiques a été très restreint.

Lorsque, à ces tentatives d'embauchage compliqué de corruption, les instituteurs communaux opposaient un refus bien net, le clergé ne se tenait cependant pas pour battu. « Eh bien, disait-il, restez donc en place, puisque vous y « tenez; touchez vos appointements, mais bornez-vous là; « ne vous occupez pas de votre école, et laissez aller les « choses. » Et c'est seulement lorsque l'instituteur fermait l'oreille à ces suggestions que commençaient les vexations que l'on sait.

La plupart des anciens instituteurs communaux qui ont consenti à déserter leur poste sont restés en fonctions jusqu'au jour de la rentrée des classes, au commencement d'octobre 1879. Ils ont attendu, pour donner leur démission, que leurs élèves fussent revenus à l'école, et, le jour même de la rentrée, ils leur ont annoncé que la classe était transférée dans un autre local. Et alors, ils sont allés processionnellement, suivis de leurs élèves emportant les livres et les cahiers de l'école communale, s'installer dans le local de l'école catholique, préparé pour les recevoir. C'est grâce à ce moyen, suggéré par MM. les membres du clergé, que, dans un certain nombre de communes, toute la population de l'école communale est passée à l'école catholique. Et dans ces communes-là, l'instruction que les enfants reçoivent à l'école catholique est naturellement moins défectueuse que dans les communes où le clergé a été obligé de tout improviser et de confier l'éducation de la jeunesse à des sacristains ou à des sonneurs absolument dépourvus d'orthographe.

III

S'il nous fallait une preuve de l'utilité de l'enquête scolaire et des résultats immenses qui en découleront au point de vue politique, nous n'en voudrions pas d'autre que la fureur qui transporte tous les organes de la presse cléricale,

Hosted by Google

depuis que la commission parlementaire, complétée par l'adjonction de huit nouveaux membres, a commencé ses opérations.

L'enquête *de cabaret* (c'est ainsi qu'ils la nomment avec l'atticisme qui les distingue) leur fait perdre toute pudeur. Il n'y a pas assez d'invectives dans leur vocabulaire, si riche pourtant en épithètes de haut goût, pour injurier les commissaires enquêteurs, et les témoins qui révèlent à leur tribunal les faits de pression commis par le clergé et les administrations cléricales.

Cette grande colère est un aveu : l'aveu que l'enquête est écrasante pour les hommes du parti catholique, et qu'elle exercera une grande influence sur les dispositions de l'esprit public.

En effet, elle ouvrira les yeux de ceux qui, soit par indifférence, soit par timidité, s'abstenaient de prendre part à nos luttes politiques; elle a déjà convaincu toutes les personnes de bonne foi qui, jusqu'à présent, s'imaginaient que la presse libérale et les représentants libéraux avaient exagéré, lorsque, dans la discussion du dernier budget de l'instruction publique, ils dénonçaient les actes de pression commis par le clergé catholique pour ruiner l'enseignement officiel.

Et que sera-ce donc quand la commission abordera la seconde partie de sa tâche, quand l'enquête, laissant de côté tout ce qui a rapport à la question de parti, portant sur la question purement pédagogique, mettra en parallèle l'enseignement donné dans les deux espèces d'écoles, les méthodes employées et les résultats obtenus?

Mais, dès à présent, il est un fait acquis : c'est que, grâce à la nouvelle loi scolaire, l'instruction est devenue en quelque sorte obligatoire avant qu'une loi l'ait décrétée, car il n'y a, pour ainsi dire, plus une seule commune dans le pays où les enfants en âge d'école ne vont pas soit à l'école communale, soit à l'école libre.

Ce résultat-là est énorme.

FÉLIX COVELIERS.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

GR.-JOS. CHAPUIS.

Le 10 de ce mois, a été inaugurée à Verviers la statue en bronze d'un martyr de la liberté.

Cette cérémonie rappelle et sanctionne définitivement une fête républicaine du 13 nivôse an III (2 janvier 1795).

La défection de Dumouriez avait rendu un instant de pouvoir à la réaction ; elle en profita pour frapper des coups désespérés et régner une dernière heure par la persécution, l'exil et l'échafaud.

Le prince-évêque de Liège ne fut pas des derniers à la besogne. Un jeune médecin de Verviers, ami du peuple, fondateur d'écoles du soir pour les ouvriers, élu officier municipal et membre du *comité de surveillance* sous la première occupation française, avait sauvegardé dans la ville l'ordre, le respect des propriétés, la vie des vaincus, puis y avait appliqué, comme magistrat, les lois nouvelles. Au retour des alliés, le prince-évêque le fit arrêter, juger, décapiter sur la place du Sablon, à Verviers, le 2 janvier 1794, « pour l'exemple d'autres », dit la sentence.

Les autres étaient hors de portée de la hache épiscopale, au nombre de sept mille proscrits, réfugiés en France.

Chapuis avait cru pouvoir reprendre ses fonctions de médecin du peuple ; il paya pour tous. Il n'avait que 32 ans.

Hosted by Google

Un des principaux actes d'accusation est qu'il avait « marié, *sans le concours de l'autorité ecclésiastique*, Remy Cornet et Anne Stradt ».

Il avoua, en effet, avoir, comme officier municipal, reçu « leur contrat civil, leur ayant dit que, quant à la bénédiction nuptiale, ils devaient s'adresser au curé ou au vicaire », et il ajouta que le mariage religieux s'était fait dans le courant de l'année.

Mais le mariage religieux s'était fait, d'après la loi nouvelle, après le mariage civil! Cela n'était pas tolérable.

On rapporte un mot de l'évêque répondant à un abbé qui lui demandait la grâce de l'homme de bien, aimé de tous. « Il faut donner un exemple aux philosophes! Je n'en veux plus! »

Ne plus vouloir de philosophes en 1794! Cet évêque était aussi naïf qu'implacable.

Les philosophes rédigeront l'article 16 de la Constitution belge.

Sur l'échafaud, le martyr avait dit, d'une voix grave et haute : « Mon Dieu, pardonnez à mes ennemis et accordez à ma patrie la paix et la liberté. » Six mois après, les proscrits rentraient au pays et les princes, ennemis des philosophes, avaient disparu pour toujours.

Un des premiers soins des Verviétois fut de demander la réhabilitation, la glorification de l'ami du peuple (pétition du 8 nivôse an III, 28 décembre 1794). Cinq jours après (13 nivôse), la municipalité célébrait une fête patriotiqne à la mémoire de Chapuis, déclarait solennellement que la place du Sablon s'appellerait désormais la place du Martyr et y consacrait un monument au citoyen « mort glorieusement sur cette place pour la cause de la liberté ».

Et l'usage s'établit dans la ville de Verviers de célébrer, chaque année, sur cette tombe, l'anniversaire de la République.

Napoléon vint changer tout cela. La place du Martyr, débaptisée, ne reprit pas même son ancien nom : elle devint la place des Récollets. Le cénotaphe disparut aussi, et Chapuis fut oublié, au moins officiellement.

Hosted by Google

Il restait dans nos annales. Les biographies, les dictionnaires d'histoire le mentionnaient, et quand la Belgique fut constituée, une première proposition fut faite par un médecin de la ville, le docteur Lejeune, de rendre au martyr un monument. C'était en 1837. Mais il faut du temps à ces idées pour se réaliser. J. d'Artevelde attendit plus de quinze ans, Marnix attend encore. Trente-cinq ans après l'échec du docteur Lejeune, le *Comité des Soirées populaires* de Verviers réussit : concours poétique, souscriptions publiques pour un monument, représentation d'un drame, publication d'un roman historique [1], rien ne fut négligé ; l'argent abonda : la cause était gagnée. On ne dit pas quand la rue des Récollets reprit le nom de rue du Sablon. Le nom de place du Martyr, qui lui avait été donné une première fois le 2 janvier 1795, lui fut rendu le 20 septembre 1875, par le conseil communal de Verviers, en séance publique, et, le 7 août 1880, la première pierre du monument fut placée par le bourgmestre.

La statue, inaugurée le 10 octobre, représente Chapuis auprès d'un billot où est posée une hache ; il est debout, en costume de magistrat municipal de 1793 ; il se serre la poitrine de la main droite et, de l'autre, tient un parchemin où on lit : MARIAGE CIVIL.

Le monument de 1795 a disparu. Celui-ci restera. La Belgique entière doit s'associer à la ville de Verviers pour honorer un martyr du droit moderne.

CH. POTVIN.

[1] Il serait difficile de dresser la liste complète des publications relatives à Chapuis, depuis une *Biographie* anonyme qui parut au bénéfice de sa fille, en 1847, jusqu'à l'article de M. Dewalque dans la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie de Belgique. Nous avons mentionné, en leur temps, la poésie de J. Dumoulin, couronnée par le *Comité des Soirées populaires* de Verviers, en 1873 ; le drame de M. Em. Bauvin, joué à Verviers en 1875 ; le roman historique de M. Thil-Lorrain, le *Docteur martyr* (1876). Il nous reste à signaler un petit livre qui vient de paraître à point, dans la Bibliothèque Gilon : *Gr.-Joseph Chapuis*, par M. Félix De Grave, où l'on trouve tous les faits exposés avec soin.

Hosted by Google

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE LAIQUE DE FILLES, A MILAN.

C'est à Mme Laura Solera Mantegazza, fondatrice, à Milan, des crèches et de la première société ouvrière des femmes, que l'on doit aussi la création d'une école professionnelle laïque pour les filles du peuple et de la petite bourgeoisie qui désirent apprendre un art ou seulement une profession, ou bien continuer en même temps un cours d'études élémentaires et profiter ensuite d'une instruction supérieure. L'école qui s'ouvrit à la fin de 1870 sous la direction de Mme Mantegazza elle-même, aidée de quelques amies dévouées, ne comptait d'abord que 7 élèves; ce nombre s'accrut jusqu'à 50 dans la première année, à 75 dans la deuxième, à 105 dans la troisième, à 145 dans la quatrième et à 200 environ dans la cinquième. Au commencement, l'enseignement professionnel se bornait à la comptabilité, au dessin et aux ouvrages de lingerie; en janvier 1871, on y ajouta la confection de robes et de fleurs; ces deux sections sont des plus fréquentées : celle des fleurs artificielles surtout, qui est toujours encouragée par de nombreuses commandes. En 1872, on ouvrit un cours de télégraphie et l'on institua la section de peinture sur porcelaine; l'année suivante, on ajouta la couture à la mécanique, et, en 1874, le dessin industriel appliqué aux ouvrages féminins.

Le cours de télégraphie avait déjà procuré en 1877 un emploi avantageux à 45 élèves, soit dans les bureaux de la province, soit dans celui de la ville, où la directrice touche un honoraire de 180 francs par mois et les auxiliaires, 3 francs par jour. Sur les douze premières places à occuper lors de son installation, huit ont été accordées à des élèves de cette école, ainsi que celle de directrice, et elles étaient choisies sur 80 aspirantes des diverses parties de l'Italie, car ce fut le premier bureau qui admit des femmes. Le nombre de ces employées augmente chaque jour, et même dernièrement, sur neuf places mises au concours, cinq furent assignées aux élèves de l'école professionnelle. Il y a, en outre, bon nombre de comptables attachées à des maisons commerciales assez renommées dans la ville. La partie artistique de l'école est dirigée, depuis trois ans, avec beaucoup d'intelligence, par un professeur

Hosted by Google

distingué, bien secondé par le zèle d'un autre maître de dessin; aussi a-t-on pu former une élève capable de remplacer le maître de décoration. C'est une jeune personne de 22 ans qui, pendant toute l'année, a excellemment rempli cette fonction.

La leçon de dessin, deux heures par jour, est obligatoire pour toutes les élèves; mais il y en a quelques-unes qui s'y appliquent exclusivement en vue d'obtenir un diplôme de maîtresse pour les écoles publiques, ce à quoi l'on espère pouvoir parvenir en leur faisant passer un examen à l'Académie des beaux-arts. La section de peinture sur porcelaine, sur bois, sur verre et sur soie compte aussi plusieurs élèves bien placées.

On vient d'introduire tout récemment la lithographie, grâce à un nouveau subside donné par le gouvernement à ce sujet.

Il n'y a point d'enseignement religieux, mais un excellent cours de morale laïque fait par la directrice elle-même. Point de vacances : « La maison du travail, dit M^lle^ Montalenti, ne doit pas être fermée un seul jour pour les jeunes personnes de bonne volonté. » Voilà la seconde année que l'école est ouverte et passablement fréquentée pendant tout l'automne. Les maîtresses et les élèves s'entendent pour passer une vingtaine de jours à la campagne ou se reposer en famille.

X.

Hosted by Google

LA QUESTION CLÉRICALE

LE TEMPOREL DES CULTES
LE TRAITEMENT DES MEMBRES DU CLERGÉ.

Le différend entre la société moderne et l'Église s'aggrave chaque jour. Ce n'est point par des expédients qu'il faut essayer de trancher la difficulté. Le parti libéral a tout intérêt, dans ce grand débat, à poser les vrais principes, à rechercher et à affirmer hautement quelles sont les situations respectives des deux adversaires irréconciliables que le conflit met en présence.

C'est ce qui nous engage à publier quelques considérations sur deux questions d'une importance de premier ordre et dont l'examen s'impose aux méditations des hommes politiques de notre parti : le temporel des cultes et les traitements des ministres des cultes.

I

La source du mal dont souffre le pays est bien connue : c'est la suprématie que l'Église s'est arrogée dans la société civile et laïque; cette suprématie, elle ne la conserve que par son organisation temporelle, qui s'affuble du manteau d'une légalité factice ; grâce à celle-ci, on a continué à considérer l'Église d'aujourd'hui comme l'héritière de l'Église d'autrefois.

Hosted by Google

La question que fait naître l'état de choses actuel est immense; sa solution ne peut être que radicale; mais elle contient le salut de la société moderne.

Peu d'hommes l'ont comprise dans toute son étendue; un homme politique dont la mémoire nous est chère, Ernest Allard, l'avait admirablement saisie; M. E. Goblet s'en est occupé avec science et sagacité dans cette Revue; M. Prins l'a posée avec la précision de son esprit juridique dans un écrit trop oublié : *Des droits de souveraineté de l'État sur l'Église en Belgique*. Ce qui rend la question difficile, c'est que, malgré sa portée politique, elle relève des principes les plus abstraits de la science du droit. Nous tâcherons d'être aussi clair que possible.

La Constitution belge a proclamé la liberté des opinions; notamment, en matière religieuse, après avoir consacré l'affranchissement des cultes, elle proclame le droit des citoyens de ne pas concourir aux actes et aux cérémonies d'un culte, ni d'en observer les jours de repos. — Une seule exception est faite par la Constitution elle-même, dans l'article 117 : « Les traitements et pensions des ministres des cultes sont « à la charge de l'État; les sommes nécessaires pour y faire « face sont annuellement portées au budget. » Nous reviendrons sur cette disposition. Pour le moment, posons comme un principe fondamental de notre droit politique l'exclusion absolue de l'Église ou des Églises du domaine temporel de l'Etat.— Faisons remarquer, en passant, que, dans ce qui va suivre, les expressions *État*, *société*, *gouvernement* s'appliqueront toujours aux institutions civiles dans leur ensemble, quel que puisse être, du reste, l'organe spécial chargé de pourvoir à tel ou à tel service social.

Le principe que nous venons d'énoncer dérive directement de l'article 25 de la Constitution : « Tous les pouvoirs émanent de la nation. Ils sont exercés de la manière établie par la Constitution. » C'est le fondement de l'ordre politique moderne énergiquement formulé en ces termes dans l'immortelle déclaration des droits : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps,

Hosted by Google

nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément. »

Toute la politique libérale est comprise en germe dans ces quelques mots. Si la souveraineté réside dans la nation, il s'ensuit comme conséquence que l'Église catholique comme autorité a cessé d'exister ; il est aussi impossible d'admettre son autorité qu'il le serait de concevoir le pouvoir royal se prévalant d'une investiture divine et élevant la prétention de puiser son autorité au-dessus et en dehors du pacte national.

C'est ce principe de tout pouvoir qui inspire et féconde les progrès modernes ; il s'en faut de beaucoup cependant qu'il ait donné tous ses fruits dans les mœurs d'abord, dans les lois ensuite. Les révolutions qui se sont succédé depuis 1789 ne sont que le choc de la grande idée de la souveraineté du peuple et des revendications du pouvoir, religieux ou personnel, qui veut s'imposer à la société pour la sauver des prétendus dangers que son émancipation lui fait courir. Le droit moderne est basé sur cette idée, qui est à la fois un moyen et un but : assurer à chaque individu une liberté absolue dans la recherche du vrai. Désarmé vis-à-vis des opinions, l'État n'intervient que pour garantir le libre exercice des droits ; rien n'est exclu, ni condamné ; la conscience humaine seule est juge des doctrines ; les enseignements religieux, politiques, scientifiques, sociaux ont cessé d'exister à titre d'autorité ; ils ne peuvent plus exercer leur influence que dans les mœurs, c'est-à-dire dans la culture intellectuelle ou, si l'on veut, dans la civilisation. Telle est la vérité constitutionnelle ; elle est antérieure et supérieure à la charte qui la consacre.

L'ennemi séculaire de cette théorie politique, c'est le cléricalisme ; c'est l'organisation toute-puissante qui nous enserre, qui vit de nos contributions et qui s'appelle : l'Église. Cette Église qui, au XIXe siècle, alors que les monarchies ont capitulé, ne craint pas d'enseigner et d'essayer de nous imposer la politique du concile de Trente par l'organe d'un pape infaillible ; cette Église usurpatrice et

Hosted by Google

dominatrice dont les chefs autorisés proclament hautement « qu'elle n'est ni une école philosophique ni une école théolo- « gique, dont le simple enseignement dogmatique forme- « rait toute la tâche, qu'elle est une société parfaite et une « institution vivante de son essence; qu'elle ne remplirait « pas sa mission si elle se bornait à définir théoriquement le « vrai et le faux, le mal et le bien; qu'elle doit étendre son « action divine sur la vie, sur les mœurs et surtout sur l'édu- « cation. » (Dépêche du cardinal Nina du 13 juin 1880.)

A côté des grands pouvoirs de l'État, des institutions provinciales et communales, des établissements d'utilité publique que l'État, les communes, les députations permanentes peuvent rappeler au but et à l'objet de leur destination sociale, la puissance de l'Église catholique a grandi; elle a trouvé le moyen de faire servir la liberté à la propagation de sa doctrine; elle est assurée de son existence matérielle par l'organisation du temporel des cultes; la loi qui le règle permet à l'Église de vivre dans toutes les communes, et lorsque les ressources ordinaires du budget des fabriques sont insuffisantes, le clergé tend la main, et nos communes, si libérales qu'elles soient, sont obligées de combler le déficit; d'autre part, les ministres du culte catholique sont rétribués des deniers de tous les contribuables; dans les communes opulentes et prospères, de magnifiques temples rendus au culte semblent redevenus sa propriété exclusive; les prêtres passent leur vie dans des palais, dans les communes les plus pauvres et les plus reculées, là où le travail sans récompense et les privations sont le lot de tous, on peut être sûr de trouver une église où l'on enseigne que les libertés modernes sont des fléaux, et une maison, celle du curé, où règnent, de par nos lois très libérales, l'insouciance du lendemain, souvent la plantureuse abondance.

A l'ombre de cette organisation puissante protégée par nos lois civiles et pénales, agissent et parlent des ministres de Dieu, qui revendiquent pour eux la liberté illimitée de la parole et toutes les autres libertés qu'ils interdisent aux autres; ils n'ont point encore renoncé au rêve de l'unité de

Hosted by Google

la cité de Dieu sur la terre ; leurs enseignements embrassent toutes les phases de l'activité humaine ; ils ont une malédiction pour tout ce qui échappe à leur empreinte et, jusqu'à présent, il ne s'est pas encore rencontré un pouvoir assez fort, assez énergique pour limiter la sphère de leur action.

Ce régime, qui consacre pour le clergé les avantages d'une existence absolument indépendante de la ferveur et de la générosité des fidèles et, en même temps, toutes les immunités de la liberté, n'est celui d'aucun pays du monde ; l'ancien régime lui-même a connu les résistances de la royauté contre les envahissements de l'Église, et la Réforme n'est que la revendication des droits du pouvoir civil contre les excès du gouvernement sacerdotal. Dans notre pays, le pouvoir social, la société laïque ne font pas un pas qui ne soit disputé par les prétendus droits de l'Église. Nous avons vu depuis vingt-cinq ans le clergé attaquer l'enseignement supérieur, réclamer sa place dans l'enseignement moyen ; aujourd'hui, c'est à l'enseignement primaire de l'État qu'il s'attaque ; avec quelle audace et quelle violence, on ne le sait que trop ! Il secoue la société jusque dans ses fondements ; nous l'avons vu essayer, de sa main puissante, de rétablir l'antique liberté des fondations, sous prétexte de liberté de la charité ; nous avons assisté au spectacle du clergé tentant, lors de la loi sur les bourses d'études, de disputer à la société le droit de disposer des libéralités faites en faveur de l'enseignement.

Tout cela est conforme aux habitudes privées du cléricalisme ; la main-morte est reconstituée depuis longtemps au profit des couvents, et, tandis que, dans la libre Belgique, il est impossible à un père de famille de conserver l'union ou l'indivision entre ses enfants pendant plus de cinq années après sa mort, nous voyons, par je ne sais quel miracle, les corporations religieuses échapper aux ennuis, au contrôle, aux difficultés des partages après décès ; la société perpétuelle est une utopie antijuridique, nous la voyons fonctionner là, sous nos yeux, et l'on considère presque comme une audace du libéralisme la préoccupation de quelques hommes poli-

Hosted by Google

tiques qui veulent mettre légalement un terme à l'illégalité de la substitution prohibée et à l'interposition de personnes[1]. Ce n'est pas de cette partie que nous désirons entretenir le lecteur, bien que les principes soient les mêmes. Historiquement, les mains-mortes ecclésiastiques, qu'elles fussent des bénéfices réguliers ou des bénéfices séculiers, ont la même origine, ordinairement dans la spoliation, la captation et le vol ; aussi, la Révolution française les a-t-elle frappées par les mêmes lois et en procédant des mêmes principes. Aujourd'hui, la main-morte régulière, celle des couvents, n'a plus aucun appui dans la loi ; et c'est pour protéger la timidité et l'ignorance qu'il faut donner une sanction aux lois existantes. Le temporel des cultes, au contraire, qui correspond très inexactement à la main-morte séculière, est organisé par la loi. C'est par sa suppression qu'on pourra ramener l'Église catholique au droit commun. Le jour où cela sera fait, nous saurons exactement ce qu'elle a conservé de force et de vitalité; le jour où, à armes égales, elle se mesurera avec la civilisation et la science modernes, on pourra toujours l'approuver ou la désapprouver, l'aimer ou la haïr, suivre ou rejeter ses préceptes; mais on connaîtra enfin la valeur des titres en vertu desquels elle prétend régir peuples et rois.

Nos thèses sont extrêmement simples : toute fondation, en d'autres termes tout établissement d'utilité publique, ne peut recevoir l'existence que de la société ou du pouvoir délégué par elle. La révocation de la fondation appartient à l'autorité sociale dont elle est une émanation. L'autorité publique ne peut admettre une fondation qu'à la condition que son objet soit d'utilité publique. L'autorité sociale retient, sur toute fondation ou sur la personne civile qui la représente, un droit de contrôle qui lui permet de veiller à ce que l'établissement, ainsi organisé, ne s'écarte pas du but qu'il s'est proposé d'atteindre.

Toute fondation, en effet, est une dérogation au droit commun ; c'est une création juridique absorbant des droits

[1] Nous faisons allusion au projet de loi annoncé par notre ami, M. Paul Janson.

Hosted by Google

individuels et participant, dans une certaine mesure, au pouvoir de l'État, puisqu'elle est, d'une façon continue, protégée par lui et imposée à l'ensemble des citoyens; elle ne se justifie et ne se défend que par la nécessité, où la société se trouve, de pourvoir à ses besoins. En réalité, les établissements publics sont des organes de l'État. Lorsque, par exemple, la société autorise par des lois la création d'hospices, de bureaux de bienfaisance, et lorsque le gouvernement, agissant par délégation, autorise l'acceptation de legs en faveur de la bienfaisance, en réalité, les hospices, les bureaux de bienfaisance ne sont que des organes, des représentants de la collectivité des citoyens pour accomplir le devoir social de la bienfaisance; lorsque l'État reconnaît le droit de fonder en faveur de l'enseignement public aux divers degrés, et lorsqu'il autorise des libéralités en faveur de cet enseignement, il reconnaît, et il en a le droit, l'obligation qui incombe à la société d'enseigner; il permet alors, à celui de ses organes qu'il a spécialement chargé de cette mission, de recueillir, en vue de son accomplissement, les libéralités des particuliers [1]. A supposer qu'il n'y eût pas de libéralités en faveur de la charité, par exemple, l'État comblerait certainement cette lacune; il le fait constamment.

L'organisation que nous voyons fonctionner aujourd'hui a sa raison d'être, mais elle n'a absolument rien d'immuable. La société doit l'enseignement, elle doit la charité à ses membres; la charité de demain sera ce que la feront le progrès et la civilisation; l'organe qui en est chargé se modifiera, et il n'est pas absolument impossible d'admettre qu'un jour, grâce à la diffusion des lumières, il est certaines ressources du domaine charitable qui deviendront complètement inutiles. L'enseignement, lui aussi, se modifie par la marche du temps, et, en le favorisant par des libéralités, on fait de la fortune privée le plus magnifique usage qu'il soit donné à l'homme d'en faire.

Lorsqu'on demande aux établissements publics ou aux fondations leur raison d'être, il importe, du reste, extrême-

[1] Voir LAURENT, *Principes de droit civil*, t. XI, p. 276 et suiv.

Hosted by Google

ment peu que ces établissements relèvent plus ou moins directement de l'État. Ce qui est exceptionnel, c'est leur existence même ; leur dépendance plus ou moins marquée ne change point leur nature.

Ce que nous venons de dire de la bienfaisance et de l'enseignement s'applique-t-il aux cultes? Évidemment, non. A part la dérogation inscrite dans l'article 117 de la Constitution, nous affirmons, en défiant à cet égard la contradiction, que les cultes ne constituent dans le droit public belge qu'une manifestation libre d'opinions ; si la Constitution a parlé des cultes, ce n'est pas pour les reconnaître, mais c'est pour étendre aux cultes, c'est-à-dire aux manifestations faites en commun d'idées ou d'opinions religieuses, la protection et la garantie qu'elle accordait à la liberté de manifester les opinions en général. Il ne faut pas oublier les origines historiques de la Constitution ; si elle a visé spécialement la liberté des cultes, ce n'est nullement pour faire aux cultes une place à part dans le droit public, c'est pour constater que les restrictions imposées par le régime précédent ont à tout jamais disparu.

L'État enseigne, l'État exerce la bienfaisance ; cela ne fait pas l'objet d'un doute ; mais l'État ne professe pas d'opinions, il ne s'intéresse à aucune religion ; si cela est, il s'ensuit, comme une conséquence logique, que l'État ni la loi ne peuvent admettre une fondation au profit enclusif d'une opinion déterminée, d'un culte, d'une religion. On comprend une fondation perpétuelle en vue de l'enseignement en général, de la bienfaisance en général ; on ne comprend plus, la raison même y répugne, une fondation en faveur du culte en général ; cela est évident, puisque tous les cultes se combattent et s'excommunient à l'envi.

Mais, disent certains publicistes, le culte est un besoin de la société, l'État doit y pourvoir. Alors, pourquoi pas une ou des religions d'État? On insiste et on dit : Les fabriques d'église ne sont chargées que du temporel des cultes ; elles entretiennent les temples et sont chargées de l'achat et de la conservation des objets mobiliers ; elles relèvent des corps

Hosted by Google

communaux, qui leur octroient des subsides; le culte, le clergé lui-même n'ont aucune personnification civile. Jeu de mots, tout cela, et pas autre chose : en réalité, il en est ainsi ; mais c'est cela qui est mauvais; de quel droit supérieur les communes forcent-elles des citoyens dissidents à contribuer aux dépenses d'un culte?

On connaît, du reste, la grande controverse qui s'est élevée sur l'aptitude des communes à recevoir pour l'enseignement supérieur; d'une part, on a proclamé l'aptitude et la compétence de la commune pour donner et subsidier l'enseignement supérieur ; d'autre part, on a répondu : Oui, la commune peut accorder des encouragements à l'enseignement supérieur, elle pourrait même faire donner des cours, elle le fait, mais prenez garde : si elle reçoit une libéralité pour cet objet, ce sera une fondation, de sa nature perpétuelle, et d'une faculté qu'avait la commune vous faites une obligation, vous lui enlevez à tout jamais le droit de supprimer et de modifier ce qui aura été fondé. Nous ne rappelons cette grave controverse que pour faire toucher du doigt l'anomalie que renferme la législation des fabriques d'église. Les fabriques existent à perpétuité et cela pour un objet qui ne rend aucun service ni à l'État, ni à la commune; les subsides aux fabriques sont obligatoires de la part de la commune; il n'est fait aucune distinction entre les communes où le culte est observé et celles où il ne l'est pas ; voilà une dépense obligatoire imposée aux communes pour la chose la plus variable qui existe au monde : l'opinion religieuse d'un groupe de citoyens ; l'Etat, la commune s'ils sont, à un titre quelconque, les dispensateurs et les protecteurs effectifs de la religion, du culte, s'immisceront par la force des choses dans la conscience, et c'est ce qui leur est absolument interdit; la règle constitutionnelle c'est leur incompétence, leur abstention en matière d'opinions religieuses et de cultes; si cela est, ni l'État ni la loi ne peuvent créer des organes, des institutions, des établissements ayant pour objet de subvenir à perpétuité aux besoins temporels des cultes ou des religions ; donc le droit de fonder, en cette matière, est inconstitutionnel et

Hosted by Google

illégal. En droit, ce principe a l'autorité d'un axiome, et nous ne craignons pas d'affirmer que l'organisation des fabriques d'église est inconstitutionnelle.

Et qu'on ne dise pas que c'est là une charge sans grande conséquence pour l'ensemble de la nation. A part le budget des cultes, l'État intervient constamment par ses subsides pour la construction des églises ; il en est de même des provinces et des communes ; chaque commune tient à la disposition du culte et de ses ministres un temple et un presbytère, et supplée aux dépenses des fabriques ; c'est un énorme capital inmobilisé et improductif.

Nous avons indiqué le principe ; il s'en faut, comme on sait, de beaucoup qu'il ait été appliqué sous les diverses constitutions qui nous ont régis. Nous vivons aujourd'hui sous un régime bâtard ; ce n'est ni le concordat avec les droits qu'il donnait à l'État, ni l'indépendance absolue de celui-ci. Le décret de 1809 sur les fabriques d'église (avec les légères modifications apportées par la loi de 1870) constitue une anomalie législative. Le culte catholique, sans être une personne civile, a à sa merci un établissement public, la fabrique, qui est son humble serviteur, et qui empiète pour son compte dans le domaine civil. De là d'interminables controverses : sur la propriété des cimetières ; sur la propriété des églises et des presbytères. La première a été tranchée au profit des communes. La Cour d'appel de Bruxelles, par son arrêt du 25 mai 1880, vient de résoudre la seconde ; il consacre le principe de la propriété des églises par les communes. L'Assemblée constituante, dit-il, en proclamant, par le décret des 2/4 novembre 1789 et par la Constitution de 1791, le principe de la domanialité des biens du clergé, envisagea le service du culte comme un service d'utilité générale aux besoins duquel la nation était tenue de subvenir ; les temples conservés au culte devinrent des dépendances du domaine public proprement dit, à raison de leur destination à l'usage commun des citoyens. La propriété de ces édifices fut transférée aux communes, à la charge d'en payer les réparations, lorsque la loi reconnut l'existence d'un domaine public com-

Hosted by Google

munal; il résulte, en effet, de toute une série de lois que les propriétés destinées à l'usage des habitants d'une commune font partie du domaine public communal; cette prémisse étant admise, le droit des communes sur les églises s'est trouvé virtuellement consacré et généralisé par la loi du 18 germinal an x, qui rendit définitivement au culte les édifices anciennement destinés à son usage, à raison d'un édifice par cure et par succursale.

Cette théorie inattaquable en fait, démontre, à notre avis, l'incompatibilité du décret de 1809 avec la Constitution. Les fabriques d'église ne sont, cela est démontré, que les administrateurs d'un domaine communal public en vue d'y assurer l'exercice du culte. Or, l'État ou les communes sont radicalement incompétents, incapables en matière d'opinions et de cultes. La théorie si nettement formulée par la Cour d'appel de Bruxelles a toujours été repoussée par le clergé; on a toujours soutenu en son nom sa personnification civile, une main pieuse n'a même pas craint de falsifier, à l'appui de cette théorie [1], un article du décret de 1809; la fraude est aujourd'hui avérée; la discussion de la loi sur le temporel des cultes et le rapport si complet et si remarquable de M. Van Humbeck du 29 novembre 1865 nous révèlent à chaque pas ces prétentions surannées; les évêques alors aussi firent entendre leurs clameurs et le seul tort du gouvernement fut de n'accomplir qu'une œuvre transactionnelle.

Nous avons dit plus haut que le droit moderne tout entier repose sur cette idée, qu'il ne peut exister de fondation que pour un intérêt social. C'est la Constituante qui le proclame. Ce fut une mémorable séance que celle où M. de Talleyrand-Périgord, chargé de faire un rapport sur les garanties d'un emprunt de 80 millions de francs, n'hésita pas à proposer d'y affecter les biens du clergé [2]; d'après lui, le clergé n'est pas propriétaire comme les autres propriétaires; la nation jouit d'un droit étendu sur lui comme sur les autres corpo-

[1] Voir le remarquable mémoire de M. l'avocat Duvivier dans l'affaire du Béguinage, p. 37.

[2] Voir de Pressensé, *l'Église et la Révolution française*, p. 62 et suiv.

Hosted by Google

rations, si bien qu'elle peut détruire les agrégations de cet ordre qui paraîtraient inutiles à la société ; si la nation garantit la subsistance des bénéficiers et ne puise dans la source abondante des biens ecclésiastiques que pour soulager l'État, l'intention des fondateurs sera remplie et la justice ne sera pas violée.

« Je demande, s'écria Mirabeau, qu'on décrète deux principes : 1° que la propriété des biens du clergé appartient à la nation, à la charge par elle de pourvoir à l'existence des membres de ces ordres; 2° que la disposition de ces biens sera telle qu'un curé ne pourra avoir moins de 1,200 livres avec le logement. »

On connaît suffisamment cette solennelle discussion qui fut illustrée par l'éloquence des plus grands orateurs de la Constituante. Mirabeau la résuma et précisa la question dans sa haute portée, en s'emparant des paroles suivantes de Turgot : « Puisque les fondations, toujours multipliées par les vani- « tés, absorberaient à la longue tous les fonds et toutes les « propriétés particulières, il faut bien qu'on puisse à la « longue les détruire. Si tous les hommes qui ont vécu « avaient eu un tombeau, il aurait bien fallu, pour trouver « des terres à cultiver, renverser ces monuments stériles et « remuer les cendres des morts pour nourrir les vivants. » L'Assemblée constituante rendit alors le décret des 2/4 novembre 1789, mettant tous les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation, à charge par elle de pourvoir d'une manière convenable au culte et à l'entretien de ses ministres. « Le résultat de ce mémorable débat, dit M. de Pressensé, était essentiellement contradictoire. L'Assemblée avait refusé, avec raison, de proclamer une religion nationale, et elle préparait une religion civile. Aux partisans fougueux de l'union du trône et de l'autel, les orateurs de la majorité avaient répondu que les convictions religieuses ne se votaient pas, que ce qui relève de la conscience appartient à l'individu et que nul n'a le droit de rendre ses propres opinions dominantes. Et cependant le salaire des cultes avait été voté sur ce considérant, développé par Chasset, que *le culte est un*

Hosted by Google

devoir de tous, que tous sont censés en user, et que la milice sainte est entretenue, de même que l'armée, pour l'utilité de tous. » L'année suivante, l'Assemblée constituante décréta, comme une conséquence de son vote de 1789, la constitution civile du clergé. Le décret des 12 juillet/24 août 1790 est trop célèbre et trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'analyser. Il fut le point de départ d'une guerre religieuse qui ensanglanta la France; l'ennemi de l'intérieur prépara par tous les moyens l'invasion étrangère et la chute du gouvernement régulier; les mesures prises alors contre le clergé furent des mesures de salut public, nous n'avons à nous les rappeler que pour exprimer notre admiration pour les hommes héroïques qui n'ont pas plus plié devant le fanatisme que devant l'Europe coalisée.

Le 20 septembre 1794, la Convention abolit le salaire des cultes. Le 3 ventôse an III (21 février 1795), elle proclama la liberté religieuse; le 4 prairial an III (1er juin 1795), sur la proposition de Lanjuinais, la Convention rendit un décret autorisant le libre usage des temples aux citoyens des communes qui le demanderaient, sous la réserve des conditions pécuniaires qui pourraient être fixées plus tard; les citoyens appartenant à des cultes différents seraient autorisés à user successivement, et à des heures différentes fixées par les corps administratifs, des mêmes édifices religieux.

La Constitution de l'an III, promulguée par la Convention, consacra ces principes : tout homme est libre dans l'exercice de son culte; nul ne peut être empêché d'exercer, en se conformant aux lois de police, le culte qu'il a choisi. Nul ne peut être forcé de contribuer aux dépenses d'aucun culte. La République ne salarie aucun culte [1].

Ceci n'est que la froide nomenclature de ces lois qui sont écloses des plus terribles convulsions que l'humanité ait traversées; ce que nous sommes impuissants à retracer, c'est le vivant tableau des passions, des intérêts aux prises, des émotions poignantes de ce long drame dont les sanglantes lueurs ont éclairé l'aurore de la liberté.

[1] Voir l'ouvrage cité de M. de Pressensé et le livre de M. Ernest Allard sur l'Église et l'État.

Hosted by Google

Le système de la Constitution de l'an III est celui qui correspond le mieux aux principes d'une société vraiment constitutionnelle : aucun avantage, aucun privilége pour les cultes; liberté pour tous les citoyens de professer celui qui leur convient, ou de n'en professer aucun, personne n'étant obligé de contribuer à l'entretien d'un culte, et l'État n'en subsidiant aucun.

C'est le système qui doit finir par triompher sous notre Constitution. Dès lors, plus de personnification civile; le régime ordinaire des sociétés; retour aux communes des biens mis à la disposition des fabriques, et location de ces biens par les communes au mieux de leurs intérêts. C'est sur l'abrogation du temporel des cultes, érigé en établissement public, que doit porter l'effort du libéralisme ; la loi de 1870 n'est qu'un expédient sans valeur. « La suppression des fabriques d'église, dit très bien Ernest Allard (*L'État et l'Église*, p. 131), aurait pour résultat de créer à l'Église catholique cette situation qu'ont les sectes religieuses dans les pays où la séparation de l'État et de l'Église est complète. Cette situation fut la sienne avant le concordat, et, après le concordat, le culte israélite et les autres cultes dissidents furent laissés sous l'empire du droit commun ; or, nonobstant le refus de tout privilége, ils ont parfaitement pu répondre à tous les besoins de leurs fidèles. »

II

Passons à l'examen des traitements du clergé. L'article 117 disparaîtra certainement un jour de la Constitution. L'impérieuse logique le veut. Mais, en attendant, qu'y a-t-il à faire?

D'après nous, le pouvoir législatif doit porter sur la matière une loi organique.

Quels principes devra consacrer cette loi?

Nous les préciserons lorsque nous aurons étudié la portée de la disposition constitutionnelle et que nous aurons reconnu les difficultés auxquelles son application peut donner lieu.

Hosted by Google

Cet examen aura un autre résultat, celui de démontrer que la prescription constitutionnelle ne s'applique qu'aux traitements ou salaires et que tous les autres avantages, connus sous le nom de temporel des cultes, n'ont aucun appui dans la Constitution. Cela est important, car la doctrine cléricale professe hautement cette idée fausse que l'article 117 de la Constitution présuppose tout un ensemble d'institutions protectrices du culte catholique, auxquelles il donne la garantie de l'immutabilité constitutionnelle.

Le principe de l'article 117 est emprunté aux articles 194 et 195 de la loi fondamentale du 24 août 1815, ainsi conçus :

« ART. 194. Les traitements, pensions et autres avantages, de quelque nature que ce soit, dont jouissent actuellement les différents cultes et leurs ministres leur sont garantis.

« Il pourra être alloué un traitement aux ministres qui n'en ont point ou un supplément à ceux dont le traitement est insuffisant.

« ART. 195. Le Roi veille à ce que les sommes allouées pour le culte, qui sont acquittées par le trésor public, ne soient pas détournées de l'emploi auquel elles sont spéciale ment affectées.

« ART. 196. Le Roi veille à ce qu'aucun culte ne soit troublé dans la liberté d'exercice que la loi fondamentale lui assure.

« Il veille de même à ce que tous les cultes se contiennent dans l'obéissance qu'ils doivent aux lois de l'État. »

Le concordat du 18 germinal an x (8 avril 1802), dans ses articles 64 et suivants, réglait ainsi la matière :

« ART. 64. Le traitement des archevêques sera de 15,000 francs.

« ART. 65. Le traitement des évêques sera de 10,000 francs.

« ART. 66. Les curés sont divisés en deux classes. Le traitement des curés de la première classe sera porté à 1,500 francs ; celui des curés de la deuxième classe, à 1,000 francs.

« ART. 67. Les pensions dont ils jouissent, en vertu des lois de l'Assemblée constituante, seront précomptées sur leur traitement.

« Les conseils généraux des grandes communes pourront,

Hosted by Google

sur leurs biens ruraux ou leurs octrois, leur accorder une augmentation de traitement, si les circonstances l'exigent.

« ART. 70. Tout ecclésiastique pensionnaire de l'État sera privé de sa pension s'il refuse, sans cause légitime, les fonctions qui pourront lui être confiées. »

La section Ire de ce même titre avait déterminé les circonscriptions des archevêchés, évêchés et paroisses.

L'article 62 disposait : « Aucune partie du territoire français ne pourra être érigée en cure ou en succursale sans l'autorisarion expresse du gouvernement. »

Ce système est celui de la constitution civile du clergé de 1790.

La première remarque à faire, c'est que la Constitution belge, qui n'admet pas la possibilité d'un concordat, a admis implicitement les conséquences d'un régime concordataire. Mais si elle ne les a pas repoussées expressément, il ne s'ensuit nullement qu'elle ait fait revivre le concordat. Nous allons le prouver.

La discussion de l'article 117 au Congrès est rapportée fort incomplètement. Le projet portait :

« Les traitements, pensions et autres avantages de quelque nature que ce soit, dont jouissent actuellement les différents cultes et leur ministres, leur sont garantis. Il pourra être alloué, par la loi, un traitement aux ministres qui n'en ont point ou un supplément à ceux dont le traitement est insuffisant. »

M. Jottrand proposa un amendement :

« Les biens des fondations, de quelque nature qu'ils soient, destinés au service d'un culte quelconque, sont maintenus tels qu'ils existent actuellement. L'administration en est attribuée à des conseils ressortissant exclusivement du pouvoir communal et provincial. Les pensions, traitements et autres avantages à accorder aux ministres des différents cultes, font partie des budgets communaux et provinciaux. »

Le projet, renvoyé aux sections, fut remis en discussion à la séance du 5 février 1831. M. de Theux proposa d'ajouter au projet la disposition suivante : «... sauf la réduction ou la

Hosted by Google

répartition qui pourra être faite de ces traitements, pendant la prochaine session des Chambres ». — M. Forgeur fit remarquer qu'il serait dangereux d'admettre l'article tel qu'il était proposé; ce serait interdire à la législature de faire des économies dans les traitements du clergé, ce serait établir en faveur de ce dernier un privilège dans la Constitution.

Ce qui occupa ensuite plusieurs membres du Congrès, ce fut le traitement des membres du clergé inférieur, dont ils voulaient assurer le maintien par une disposition expresse. La proposition n'eut pas de suite, sur l'observation que le traitement était garanti. Et l'article tel qu'il figure dans la Constitution fut adopté.

Nous rapportons cette discussion pour en dégager les conséquences logiques; contrairement au projet de loi qui reproduisait les termes de l'article 194 de la loi fondamentale, l'article 117 de la Constitution ne parle que des traitements, laissant de côté les autres avantages. Quant aux taux des traitements, à leur répartition, aux besoins des fidèles, au droit de contrôle du gouvernement sur la façon dont ceux qui le reçoivent remplissent leur mission, l'article n'en dit pas un mot.

De là deux interprétations possibles : la première veut que l'État et les Chambres adoptent aveuglément tout l'état de choses issu du concordat; ainsi, le pouvoir ecclésiastique pourra, dans les limites tracées par le concordat, faire plus qu'une loi, une véritable prescription constitutionnelle devant laquelle les pouvoirs publics n'auront qu'à s'incliner. Une autre interprétation consisterait à faire des Chambres un véritable concile jugeant annuellement quels sont les besoins religieux du pays et n'accordant les traitements au clergé que d'après la connaissance qu'elles pourront avoir de l'état de l'opinion religieuse; les mandataires consciencieux de la nation, Ministres ou députés, ne peuvent approuver, en définitive, l'emploi des deniers de l'État qu'en connaissance de cause et pour des besoins constatés.

On ne peut argumenter ici de l'état de fait qui existait en 1830; la Constitution n'a pu proclamer l'immutabilité de la

Hosted by Google

religion en Belgique; elle a constaté un besoin et, en conséquence, chargé l'État d'un service; les cultes, comme tels, ne peuvent même pas élever la voix pour formuler une revendication; les citoyens seuls peuvent, en invoquant la Constitution, demander que les ministres préposés à leur culte soient rémunérés; il n'y a donc pas de droit acquis à un chiffre déterminé de traitement, ni à un nombre fixe de ministres du culte. Or, en fait, n'est-il pas avéré que les besoins du culte ont diminué, au lieu de grandir, comme on pourrait le croire en présence de l'accroissement des dépenses? N'est-il pas certain aussi que la plupart des prêtres usent de l'influence que leur donne leur ministère dans des intentions hostiles aux lois et aux pouvoirs publics?

Que faire dans ces circonstances? Le seul remède à la situation, c'est une loi fixant en connaissance de cause le nombre des prêtres auxquels le traitement sera payé, le taux de ce traitement réduit dans une juste mesure, et enfin donnant au gouvernement le droit de suspendre le service du traitement lorsqu'il aura été judiciairement constaté que le ministre du culte s'est rendu coupable d'une infraction; cette suspension de traitement durerait jusqu'à ce qu'il eût été pourvu par l'autorité ecclésiastique au remplacement du ministre du culte privé de son traitement.

Le traitement du clergé a fait l'objet de peu de dispositions législatives et administratives depuis 1830.

L'arrêté du Régent du 30 avril 1831 porte : « Art. 1er. Les traitements de l'archevêque et des évêques de la Belgique sont, à partir du 1er juillet 1831, fixés comme suit : celui de l'archevêque, à 10,000 florins; celui des évêques, à 7,000 florins. »

Un arrêté royal du 29 mars 1834 fixe le traitement des vicaires généraux et des chanoines, le subside pour frais de tournée et de secrétariat de l'archevêque et des évêques, un subside annuel au séminaire archiépiscopal et aux séminaires épiscopaux; il fixe à 400 francs les traitements inférieurs à cette somme dont jouissent les chapelains ou desservants d'églises-annexes.

Loi du 9 janvier 1837. — « Art. 1er. A dater du 1er jan-

Hosted by Google

vier 1837, les sommes nécessaires pour payer les traitements des vicaires qu'exige l'administration des paroisses, seront portées annuellement au budget de l'État.

« Art. 2. Ces traitements sont fixés à 500 francs, sans préjudice au supplément que les communes et les fabriques des églises auront la faculté d'accorder. »

Un amendement proposé par M. Lebeau et portant : « Les places de chapelain et de vicaire dont l'autorisation aura été approuvée par le gouvernement pourront seules être rétribuées sur le trésor public, » fut rejeté.

Le 28 mai 1863, enfin, un arrêté royal fixa comme suit les traitements des membres du clergé catholique :

Évêques.	16,000 francs.
Curés de 2e classe, 60 à 70 ans . . .	1,500 —
— de 70 et au-dessus .	1,600 —
Desservants âgés de moins de 60 ans .	950 —
— de 60 à 70 ans . .	1,100 —
— de 70 et au-dessus .	1,200 —
Vicaires âgés de moins de 60 ans . .	600 —
— de 60 à 70 ans . . .	700 —
— de 70 ans et au-dessus .	800 —

Cet arrêté royal a été porté en suite de la loi budgétaire à laquelle il se réfère expressément. Nous omettons sans doute bon nombre de dispositions.

Mais pourquoi tantôt une loi, tantôt un arrêté royal ? Cela laisse ouverture à l'arbitraire ; les majorités législatives sont changeantes, et la responsabilité ministérielle est illusoire. Il n'y a donc qu'un moyen de réglementer la matière, c'est une loi organique mettant un terme aux variations, traçant au gouvernement des règles uniformes, armant l'État d'un pouvoir suffisant de contrôle, nous allions dire, de police.

Nous écartons les mots *indignité, incapacité;* nous n'avons pas à nous ingérer dans des devoirs religieux, ni à prononcer des incapacités civiles ou pénales pour leur violation. Mais ce qui est aussi clair que le jour, c'est que l'État ne peut distribuer l'argent des contribuables que pour l'accomplissement d'un service ; s'il est indifférent aux opinions et aux doctrines, s'il est obligé d'en respecter la manifestation, il ne

Hosted by Google

lui est pas interdit d'être intelligent; et ce serait manquer à la fois au bon sens et à la dignité que de payer des factieux ou des relaps. Le droit, le devoir du gouvernement de refuser de couvrir de sa protection de mauvais citoyens, et d'entretenir, du budget de l'État, la guerre civile sont indéniables. Ce devoir est même l'accomplissement d'une obligation stricte envers les citoyens.

Sur ce point donc, en ordre principal nous demandons l'abrogation de l'article 117 de la Constitution; en ordre subsidiaire, la promulgation d'une loi organique qui règle l'application de l'article 117. Au point de vue politique, ou du but à atteindre, la présentation d'un tel projet de loi aurait infailliblement pour effet d'éclairer la nation sur les inconvénients de l'article 117 et, par suite, d'augmenter le nombre de ceux qui en demandent l'abrogation.

En résumé, les considérations que nous venons de présenter et que nous pourrions développer ne tendent qu'à un seul et même but : appliquer le droit commun aux citoyens de toute confession et de toute opinion. L'état de choses actuel met chaque jour aux prises les plus grands et les plus légitimes intérêts de la société laïque avec les prétentions de l'Église. La société, obligée de se défendre, peut-elle recourir à des lois d'exception contre le clergé? La situation privilégiée de celui-ci semblerait les justifier; du reste, la plupart de ces mesures si redoutées ne seraient que la suppression des privilèges que des lois trop complaisantes ont créés et maintenus même en dehors de l'ordre de choses que nous venons d'examiner. Mais la liberté n'est-elle pas encore le plus sûr, le seul moyen d'assurer le triomphe définitif de la vérité? les sociétés sont fatalement conduites à la rechercher toujours sans l'imposer jamais : Notre Constitution proclame toutes les libertés comme les seuls et légitimes moyens de progrès social et politique : le devoir impérieux du législateur est de supprimer l'obstacle, c'est-à-dire les vieilles institutions qui ont maintenu dans l'État un Ordre qui le combat et le condamne.

PIERRE SPLINGARD.

Hosted by Google

THÉRÈSE MONIQUE[1]

PREMIÈRE PARTIE

INTRIGUES DE FAMILLE

X

Il y avait cent personnes environ dans la salle, quand nous entrâmes.

J'achetai un programme à la porte. On jouait *le Gamin de Paris, Robert, chef de brigands* et *la Tour de Nesle.* C'était une troupe nouvelle qui débutait.

Le directeur avait l'honneur d'annoncer au public qu'on entendrait M. Ducouperet, de passage pour quelques jours, dans le rôle de Buridan, qu'il avait joué à New-York, à Paris, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, « devant Leurs Majestés ».

— Nous sommes bien tombés, me dit Timothée. Nous avons *le Gamin de Paris.* C'est ce qu'il y a de plus fort, dans ce genre de balançoires-là. De Hugo, je crois!

Mlle Tapon, également « de passage en ville », selon le programme, faisait le Gamin. Elle était épaisse et tortillait ses jambes en dedans. De temps en temps, elle se retournait vers le fond, pour se moucher, car elle avait pris un froid, en arrivant trop vite de Bayonne « où elle avait créé le rôle ». Elle fumait très bien la pipe. Quand il s'agit de

[1] *Suite.* Voir le numéro du 15 octobre 1880.

Hosted by Google

sauter au cou du général, elle rata une première fois et, à la seconde, elle s'arrêta à mi-hauteur, étant un peu lourde.

« Bravo! cria le parterre, ému par cette gymnastique.

— Chut! pst! faisaient les loges et les stalles, indignées de voir le parterre se prononcer en ces matières graves.

Par moment une loge s'ouvrait; des familles se précipitaient en bousculant les chaises et disant :

« Quel dommage ! nous avons manqué le commencement de la pièce et l'ouverture.

— J'ai payé ma place pour entendre, criait quelqu'un, au fond de la salle.

— Chut ! à la porte ! faisaient les autres. »

Les demoiselles ôtaient leurs gants qu'elles posaient sur leurs genoux, à côté de leur éventail, et dépliaient les programmes dont le papier produisait un froissement sec. Les retardataires cherchaient à se mettre au courant.

« C'est la *Tour de Nesle ?*

— Non, c'est *Robert, chef de brigands*. Tu vois bien, puisqu'il y en a un en blouse.

— Pas du tout ! disait un troisième, c'est *le Gamin de Paris*. »

La claque soulignait par ses battements les moindres mots; il y avait de ces battements qui duraient plusieurs minutes. M^lle^ Tapon s'avançait alors jusqu'à la rampe et s'inclinait.

A la fin de l'acte, ce fut une explosion.

« Silence ! criaient les pointus. »

A chaque *chut*, le vacarme recommençait et un nuage de poussière sortait des planchers, obscurcissant la lumière du lustre. Les demoiselles, que le bruit amusait, riaient en pelant des oranges. Il y eut des coups de sifflet.

M^lle^ Tapon revint cinq fois, coup sur coup, ne laissant pas au rideau le temps de remonter. La cinquième fois, elle se permit un trait qui fut l'objet de critiques passionnées : elle jeta en l'air sa casquette, fit une pirouette sur ses talons, et se sauva à toutes jambes, le dos au public.

Timothée la lorgnait obstinément, ses grosses jumelles collées sur les yeux; il espérait un accident.

Hosted by Google

Nous fîmes le tour des couloirs.

Il clignait des yeux, souriait, faisait de petits signes de tête et envoyait çà et là des saluts tendres, auxquels personne ne prenait attention.

Des jeunes gens, raides dans des cols droits, passaient en redingotes boutonnées, avec des échancrures de gilet énormes, en tirant leurs manchettes et se dandinant sur les hanches.

L'un d'eux s'agitait au milieu du groupe, tenant à la main une petite clef en cuivre qu'il montrait. Il semblait très satisfait.

« Je l'ai fait faire exprès, » disait-il ; et il sifflait dedans.

On trouvait cela superbe, on riait.

« La voilà ! Ne regarde pas, c'est elle, » me dit tout à coup le cousin.

Il me quitta. Je fis le tour de la salle, en regardant dans les loges. Il y avait un peu plus de monde à présent. Des épaulettes d'officiers mettaient des taches brillantes au milieu des habits noirs ; les loges s'étaient remplies. Une forte senteur de caramel au citron et d'oranges se mêlait à l'odeur du gaz, par bouffées. Les portes s'ouvraient et se fermaient, des hommes passaient, exhalant un rebut de bière et soufflant à cause de la chaleur.

Comme je passais devant une baignoire, j'entendis des rires et des éclats de voix. Je regardai par la lucarne et je vis mes cousines Flens, décolletées toutes deux, qui se renversaient en riant. Je descendis dans la salle pour être vu. Elles me firent une quantité de petits bonjours de la tête, en riant plus fort. Des gens respectables les regardaient, scandalisés.

L'entr'acte menaçant de durer, les spectateurs frappèrent les pieds en cadence. Un à un, les quinze musiciens de l'orchestre apparurent. Le chef d'orchestre, un petit vieux, se mouchait pour prendre du temps. Les trépignements redoublèrent : on criait, on soufflait, on poussait des *cocoricos*. Les musiciens empoignèrent leurs instruments ; une basse gémit, un violon grinça, des clarinettes piaulèrent. Les *coco-*

Hosted by Google

ricos devenaient prodigieux ; on rivalisait d'art. A la fin, le chef frappa plusieurs coups sur le trou du souffleur. Le silence se refit et l'orchestre attaqua une ouverture. Il y eut un solo de hautbois qui dura cinq minutes. On applaudit. Comme le rideau ne se levait pas, le chef fit recommencer l'ouverture. Quand le hautbois arriva à son solo, des protestations s'élevèrent. Le jeune homme au sifflet emboucha sa clef, des hommes graves se couvrirent et firent mine de sortir. Mes cousines Flens frappaient du bout de leurs doigts le dos de leurs mains gantées, disant : « Charmant, charmant, » qu'elles prononçaient « *châmant* ». Enfin le rideau se leva : il y eut une dilatation universelle. On vit alors la taverne d'Orsini.

La première scène fut peu écoutée : on attendait Ducouperet. Philippe d'Aulnay, Richard, Simon, Jehan et Orsini se démenaient dans le bruit des portants qu'on reculait ou qu'on avançait. Au moment où la foule entoure Philippe d'Aulnay en criant : « A mort ! » Buridan-Ducouperet entra, déposa tranquillement son manteau et tout à coup dégaîna, avec un geste énorme.

Un tonnerre d'applaudissements retentit :

« Dix contre un ! dix manants contre un gentilhomme ! » commença Ducouperet.

On ne le laissa pas achever. Il recommença :

« Dix contre un ! dix manants contre un gentilhomme ! c'est cinq de trop !

— Silence ! Bravo ! Chut ! » criait-on dans la foule.

Ducouperet frappait. Il s'avança jusqu'à la rampe, son poignard sur le cœur, dans ses mains gantées de blanc, et salua sombrement. Puis il se remit à frapper. Les manants, peu aguerris et croyant à une colère véritable, se sauvaient devant lui.

Il était barbouillé d'ocre et s'était fait au noir de chandelle des sourcils qui lui rayaient le front de part en part, laissant voir dessous la cornée des yeux, effrayamment blanche. Ses cheveux se tordaient sur son front, qu'un critique, le lendemain, ne craignit pas de qualifier de « hou-

Hosted by Google

leux » et il ouvrait une bouche pourprée, au bord de laquelle brillaient des dents carrées et blanches. C'était un bel homme.

Il fut étourdissant quand, ayant dépêché les manants, il se retourna vers eux et laissa tomber, des hauteurs de son dédain, ces mots écrasants :

« Est-ce qu'il y en a un qui parle là-bas ? »

Il arpentait la scène avec des fureurs qui faisaient danser le plancher et, de temps à autre, il passait ses gants blancs dans ses cheveux avec un geste doux, en regardant les dames. Ses hauts-de-chausses bridaient sur ses formes amples.

J'avais assisté, du parterre, au commencement de l'acte ; je regagnai ma place. En passant dans le couloir, je perçus un vacarme sourd derrière une porte ; une voix criait :

« Laissez-moi ! Ouvrez cette porte.

Et une autre voix répondait :

— Puisque je te dis... Coquine, va ! Sur ma parole ! »

Il y eut une bousculade, la porte céda, me montrant, au fond d'un refuge qui servait de vestiaire, la silhouette de Timothée étreignant dans ses bras une femme à taille plate, très longue, qui se débattait. Elle avait un bonnet à fleurs dont les rubans défaits flottaient.

« Ah ! l'enchanteresse, me dit-il en me regardant d'un air vainqueur. »

Le vestiaire était littéralement saccagé ; des chapeaux piétinés gîsaient à terre, parmi les châles et les parapluies.

« Ma place est perdue ! dolentait l'ouvreuse.

— Silence dans les couloirs ! cria un grand monsieur, en entrebâillant la porte du parterre.

Je retapai du poing quelques chapeaux et refoulai les châles aux patères. Les numéros des parapluies avaient roulé à la débandade.

Avec un calme superbe, le cousin tira une petite glace de sa poche et se mit à se peigner les cheveux et la barbe sous un bec de gaz. Le plâtre du mur l'avait blanchi dans le dos, et il s'était éraflé le pantalon à un clou. Il rayonnait.

Hosted by Google

L'acte fini, j'allai dire bonjour aux Flens. Les cousines aplatirent leurs jupes le long de leurs chaises pour me faire de la place, et je m'assis, ayant devant moi les épaules de Mme Flens, un peu grasses.

Rose me montrait sa nuque brune où des frisettes se tortillaient, et de temps en temps elle jetait de mon côté son œil, qu'elle grandissait. Ses épaules pointues et grêles saillaient sous la guimpe. Je la trouvai presque jolie : sa petite mutinerie affectée lui allait comme une gaminerie naturelle.

Mme Flens, qui passait pour bas-bleu, babillait, critiquait, se moquait avec cet air d'évaporée qu'elle seule avait à Louvain. Flens se tenait au fond de la loge, debout, en gilet blanc. Il était employé aux archives de la ville et il affectait une certaine dignité. Par moments, il passait aux dames une bonbonnière en écaille, où elles puisaient du bout des doigts des pastilles. Justement la bonbonnière se trouva vide, je courus jusqu'au confiseur voisin.

« Quelle folie ! me dit Flens, quand je revins.

Et il mit la main à sa poche. Je lui retins le bras.

— Non, je ne veux pas, reprit-il. Les bons comptes... »

Il fallut l'intervention de la cousine pour le déterminer.

Le rideau se levait pour le second acte : je me retirai.

Mlle Tapon jouait Marguerite de Bourgogne. Un peinturlurage rose maquillait le plâtre de sa figure et de sa gorge, sous ses cheveux retombant en boucles. Par moments, elle grossissait sa voix comme un homme, et elle prenait ensuite une voix de tête, pour le sentiment, levant alors les yeux au ciel, ineffablement, de manière à n'en laisser voir que le blanc.

A un endroit de la pièce, un page s'avance au milieu des seigneurs et annonce :

« La reine ! messieurs, la reine ! »

Quelqu'un me poussa dans le dos : c'était Timothée.

« Attention aux jambes ! » me dit-il en braquant ses jumelles.

Le petit page était joli ; son maillot gris-perle moulait des genoux ronds, bien attachés, et son justaucorps tendait sur des contours pleins. Il s'avança presque jusqu'à

Hosted by Google

la rampe, sa petite tête brune sur le côté, le poing à la hanche, d'un mouvement onduleux qui faisait saillir les hanches, et annonça la reine d'une petite voix argentine. Puis il s'en alla à reculons, crânement.

Je ne me doutais pas en ce moment du rôle que ce petit page allait jouer dans ma vie!

Il y eut dans le coin des jeunes gens des chuchotements et des rires ; on disait :

« C'est Nini! »

Timothée faisait jouer les canons de ses jumelles, frénétiquement.

Le page ne manqua pas une occasion de s'étaler dans la clarté chaude des quinquets : il se penchait, se retournait, tendait le jarret, cambrait sa taille, trottant partout, le plus près possible de la salle, avec aplomb.

Le dernier acte s'acheva dans un vacarme de bravos étourdissants. Des écailles de chaux tombaient du plafond, crevaient en pluie sur les épaules du parterre. M^lle^ Tapon était dans un état de moiteur extraordinaire ; on voyait couler sa peinture par filets dans son cou. Seul, Buridan-Ducouperet était toujours le même, indomptable et brun : la couleur avait tenu. A la dernière tirade, j'allai souhaiter le bonsoir à mes cousines.

M^lle^ Tapon reconnaissait justement dans Gautier le fruit de ses amours avec Buridan. Les dames trempaient leurs mouchoirs, les hommes avaient des soubresauts d'émotion, étouffés tant bien que mal.

M^me^ Flens souriait, habituée aux choses de l'art, le dos à la scène. Rose se pinçait la lèvre pour demeurer calme. Flens, dans un coin, poussait des soupirs à fendre l'âme. Elles se levèrent avant la fin, faisant un grand bruit de soie froissée et poussant les tabourets du pied.

« Silence! » cria le parterre.

L'ouvreuse avait ouvert la porte de la loge ; la clarté du couloir tombait en plein sur nous. D'en bas le monde nous regardait. J'aidai mes cousines à passer leurs manteaux.

« Attendez donc, disait Flens, ça va finir.

Hosted by Google

Il penchait le corps en avant, la bouche ouverte.

— Mais on la connaît, la fin, fit Mme Flens ; c'est toujours la même chose. »

J'aurais bien fait comme Flens, moi aussi ; mais je craignis de paraître vulgaire.

J'accompagnai mes cousines jusqu'au contrôle. Des jeunes gens me regardaient. Je serrai la petite main grasse de Mme Flens et le gant étroit de Rose. Puis, je donnai à Flens une poignée de main dégagée, comme pour le mettre à la porte.

Il était onze heures et demie. Des familles s'en allaient. Les petites filles babillaient, demandant si c'était arrivé, et les grandes rêvaient au beau Ducouperet, rougissantes. Il était près d'une heure quand le spectacle finit. Mlle Tapon, à bout de force, aboyait d'une voix éraillée. La clarinette et les violons penchaient la tête, somnolents; il fallut réveiller la basse, qui ronflait. Enfin le rideau baissa.

Timothée m'entraîna du côté de la sortie des artistes. Un à un, les violons, le haut-bois, la flûte, la clarinette sortirent. Puis vinrent les comparses, des hommes en blouse et des femmes encore fardées, des paquets sous le bras.

Un chapeau rose se montra tout à coup dans le corridor.

« C'est le petit page, fit Timothée qui m'avait rejoint. »

Et s'approchant d'elle avec une galanterie comique, il lui offrit de l'accompagner, le bras rond, plié en deux, mais elle lui cogna le nez du bout de son éventail, avec un bruit sec, et je la vis se sauver en riant, poursuivie par une nuée de petits jeunes gens à col droit et à manchettes raides, enfoncés dans leurs habits et fumant de gros cigares, tandis que mon entreprenant cousin, un peu dépité, grommelait :

« Coquine, va ! sur ma parole, elle y passera ! »

Je fis cette nuit-là des rêves singuliers où, dans une lumière éblouissante, passèrent le petit page et Mlle Tapon.

XI

J'avais petit à petit perdu le goût de l'étude. Rentré chez moi, après les cours, la solitude de ma chambre me faisait

Hosted by Google

horreur, et comme je m'étais créé des amis, nous flânions ensemble à travers les rues, nous attardant au cabaret et jouant au billard ou aux dominos des parties interminables. Il y avait quatre ou cinq de ces cabarets où l'on était toujours certain de trouver les étudiants avec leurs étudiantes. On nommait cela des *Trous*, en mémoire de celui qui florissait à cette époque à Bruxelles. C'étaient des lieux mystérieux, prohibés par le règlement des écoles.

Deux camps se partageaient l'Université : c'était, d'une part, le camp des piocheurs, qui se composait des nouveaux venus et des jeunes gens naturellement peu portés au plaisir. Les nouveaux arrivés fuyaient la bombance, apportaient aux cours leur déjeûner afin de ne rien perdre des leçons, s'habillaient de vêtements simples, mais corrects, n'allaient jamais au café, rentraient le soir chez eux, le dimanche herborisaient et deux fois la semaine écrivaient à leurs parents des lettres vertueuses. On les appelait des *serins*. Une bonne farce était de les attirer de temps en temps, par la séduction ou des demi-violences, dans des parties orageuses, et de jouir de leur ahurissement. Généralement on les laissait sous la table, ronflants et gris. La plupart étaient de rouges et gros garçons de la campagne, frais émoulus de la vie domestique, ou des fils de bourgeois, qui cherchaient à se faire rapidement une position. Ce camp des piocheurs comptait, en outre, un certain nombre de petits messieurs bien mis, qui venaient aux cours gantés, une raie dans les cheveux, s'isolaient, ne saluaient personne et fréquentaient la bonne société. On les nommait les poseurs, on les détestait. Ils étaient toujours aux premiers bancs, écrivaient sur des carnets à couverture d'écaille, et dans la rue fourraient leurs livres en poche, ne voulant pas passer pour des étudiants. Les professeurs avaient pour eux des saluts aimables : c'étaient, la plupart, des jeunes gens de famille, fils de fonctionnaires, de riches rentiers et de propriétaires titrés. On ne leur connaissait pas de vices.

L'autre camp, subdivisé en catégories variées, comprenait les étudiants qui doublent, les serins émancipés et générale-

Hosted by Google

ment les jeunes gens qui ont l'air de faire leurs études « pour leur plaisir ». C'était le camp des *zigs*. Zig signifiait tout à la fois noceur, frondeur, mauvais étudiant et bon garçon. On appelait zig quiconque s'était signalé dans un bris de cabaret, une algarade avec les professeurs, une rixe avec la police ou dans quelque autre action notoire et indépendante.

C'était l'ambition des serins émancipés d'entrer parmi les zigs, mais ils n'y entraient qu'après des épreuves. Quand un des anciens zigs lui frappait sur l'épaule en disant : Tu es un zig, il entrait de plein droit dans le corps des zigs. On l'admettait alors dans une partie de cabaret où il payait des tournées de bière.

C'était une cérémonie.

Un vieux zig le faisait asseoir à côté de lui et commandait en son honneur la « guindaille ».

Je fus introduit dans cette singulière compagnie et bientôt les propos rabelaisiens, la grosse gaîté débridée, les lampées qui font chanter le cerveau, les paresses joyeuses des soirées passées à traîner, en se gaussant des professeurs, les coudes sur les tables poisseuses m'accoquinèrent tellement que je devins un des piliers de ces assemblées nocturnes.

Comme je franchissais un soir, vêpres sonnées, le seuil du cabaret où elles se tenaient, une voix cria :

« Eh ! zig... »

Je me retournai, flatté de cette interpellation que je ne méritais point, vers la table d'où elle était partie et qui était occupée par deux zigs et leurs femmes.

« Approche ! firent-ils. »

Un des deux zigs, long, osseux, voûté, le nez chaussé de lunettes et le crâne dépouillé, était couché sur le banc, les jambes arquées, la tête dans la paume de la main, faisant face à son compagnon, épais celui-là, court, rubicond, la trogne épanouie, qui, les jambes posées sur la table, s'amusait à lutiner du bout de ses orteils des restes de mules rouges gauchies.

Une des femmes, grasse et légèrement bedonnante comme

Hosted by Google

le compère, roulait entre ses doigts culottés d'une patine bise un papier de cigarette ; l'autre, les joues caves, hâve, les mains fluettes, mangeait voracement un croûton de pain qu'elle trempait dans du genièvre. Elles jasaient ensemble sans faire attention à moi.

« Tu as là un fier pantalon, me dit le gros petit homme aux mules, en dardant sur le bas de ma personne, losangé de carreaux verts et noirs, des yeux attentifs.

Familier et digne à la fois, il pinça l'étoffe entre ses doigts et ajouta :

« Nous allons ce soir dans le monde. Prête-le-moi. »

— Fameux ! dit sentencieusement le zig maigre, en relevant du pouce ses lunettes.

La femme au croûton de pain m'examina à son tour et me demanda s'il y avait des remplis.

Je restais abasourdi, les mains dans les poches, indécis et me demandant si la table raillait ou parlait sérieusement.

L'étudiante maigre tira alors une longue bouffée de tabac de sa cigarette, et, me lorgnant de côté, exhala cette remarque maternelle :

« Tu fais-là des questions, Cri-cri ! Ne vois-tu pas que le petit est intimidé ?

— Silence ! les femmes ! cria le gros zig en frappant du talon sur la table, avec autorité. »

Il se remit d'un bond sur ses jambes, me prit par le bras sans rien dire et m'entraîna vers la cour où, étant entrés tous les deux dans un hangar, nous échangeâmes nos pantalons.

Le sien était trop large de moitié pour moi et formait par derrière une sorte de poche de pélican, boursouflée de plis, et il s'efforçait d'entrer dans le mien, en jurant.

Nous eûmes, à notre rentrée, un vif succès auprès des femmes. La maigre me toisa sérieusement et finit par s'écrier, sans rire :

« Est-il drôle ! »

Tandis que la grosse se renversait sur sa chaise, pâmée et battant des mains.

Hosted by Google

Il fut convenu que le pantalon me serait restitué le lendemain à la même heure, sans accrocs; mais la promesse ne me laissait pas sans inquiétude sur le sort de ce vêtement glorieux, la plus claire splendeur de ma garde-robe. Je finis par me consoler des désastres possibles en me délectant de la connaissance des deux zigs.

Le gros, celui qui m'avait emprunté mon vêtement, s'appelait Bamboche, surnommé aussi le roi Bamboche, de son vrai nom Martinus Polack. Il était très connu de la ville et de la banlieue, pour sa manière de commander les guindailles et de figurer dans les quadrilles. Le premier à Louvain, il avait dansé le cancan et il l'avait agrémenté d'une figure où il paraissait seul, avec des postures tout à fait réjouissantes. Il buvait douze chopes au coup de midi, sans émotion. On l'avait vu demeurer quatre jours dans le même cabaret, buvant du champagne quand il avait de l'argent, ou de la bière quand il n'en avait pas, et faire le pari de recommencer. Il avait eu un duel au sabre et assisté à trois affaires comme témoin. Il avait cassé les réverbères la nuit, arraché les sonnettes, brouillé les enseignes des boutiques et rossé la police plus audacieusement que personne. Cela lui avait valu d'être mis à la porte de l'Université; mais il avait continué à vivre dans le voisinage avec les étudiants. Sa famille avait voulu en faire un prêtre. Il avait à présent un tremblement dans la main et des atteintes de goutte par moments. Le haut de sa tête était dégarni de cheveux. Il commençait à se blaser.

Cri-cri, l'ardente et maigre femme de Bamboche, qui à vingt ans, avait passé pour la gloire des bals de guinguettes, aujourd'hui poitrinaire et déchue, étouffant ses quintes de toux dans le genièvre, soignait sa goutte, raccommodait ses habits et l'entourait des tendresses invariables d'une ménagère autrefois amoureuse.

L'autre zig s'appelait Flon-Flon; mince, sans épaules, l'échine interminable et emmanchée de longues jambes et de longs bras, il parlait peu, d'une voix caverneuse, et ne riait jamais. Ses yeux couleur faïence claire et ronds

Hosted by Google

comme des billes avaient l'air de se fixer sur des choses invisibles, derrière ses lunettes qu'il ajustait par un geste machinal et incessant. Il faisait tout à rebours, employant la main droite pour la main gauche et se grattant à la cuisse quand le dos lui démangeait. Candide et distrait, bon drille, toujours souriant, sa figure joufflue, où se tortillaient trois poils de barbe, s'entourait de longs cheveux plats, couleur filasse, qui retombaient sur ses épaules. Et il adorait le coin du feu, le bruit de la bouilloire, les petits bonheurs de la popote, faisant des vers et excellant à culotter des pipes.

Meringue, qui avait associé sa vie à ce gros songeur, avait vingt-cinq ans, pâteuse et rose, les joues tremblantes comme de la gelée, et folle de promenades, de bals, de parties sur l'eau, riait sans cause à travers les tortillements de ses mèches blondes tirebouchonnant sur ses yeux et chantant du matin au soir avec une gaîté inaltérable. On la disait un peu légère, mais Flon-Flon n'avait pas l'air de s'en apercevoir : elle lui était soumise.

Flon-Flon et Bamboche étaient inséparables, malgré la différence des caractères : le premier n'aimait pas le bal, ne rossait pas la police, ne cassait pas les réverbères, était pour les plaisirs simples, ayant pour volupté, l'été, d'aller aux champs où il se couchait à plat ventre dans l'herbe, et l'hiver, de fumer sa pipe près du poêle ronflant. Et pourtant ils se seraient fait tuer l'un pour l'autre. Et, comme les hommes, Cri-cri et Meringue étaient amies, l'une grave et désenchantée, ses grandes prunelles sombrement luisantes, mais éternellement discrète pour les défaillances que lui confiait l'autre, la charnue et l'évaporée, toutes deux, du reste, travaillant quelquefois, Cri-cri couturière et Meringue blanchisseuse.

Le lendemain, à l'heure convenue, je les trouvai tous les quatre attablés, m'attendant. Je repris possession de mes carreaux verts et noirs, au milieu desquels une crevasse étroite et longue mettait ses dents de scie du côté des fonds.

« Ce n'est qu'un petit malheur, me dit Bamboche avec

Hosted by Google

conviction. Ta femme te raccommodera cela. As-tu une femme? »

A ces mots, le sang me monta dans le cou avec un chatouillement de petites araignées, et les femmes me regardèrent : Flon-Flon lui-même releva ses lunettes du bout de son pouce.

Les sourcils dansants et fébriles, honteux de ma vertu comme d'un ridicule, je haussais les épaules gauchement, quand brusquement Meringue, partant comme une fusée, cria :

« Réussi, le petit qui n'a pas de femme !

— Silence ! dit Bamboche; j'ai été sans femme aussi, dans le temps. Eh bien ! zig, foi de Bamboche, nous t'en trouverons une, à laquelle tu apprendras à raccommoder tes nippes. Prends une chope, et trinquons. Tu es des nôtres ! »

Les jeunes zigs me regardèrent m'asseoir avec envie; il y eut, de la part des autres femmes, des chuchotements contre Meringue et Cri-cri, qui m'accaparaient à leur table. Cela fit sensation.

« Une idée ! fit Cri-cri. Le zig me botte : on lui collera Nini Lamourette.

— Oui, oui, c'est ça ! » cria Meringue.

Et les deux compagnons, à leur tour, inclinèrent solennellement leur tête.

Nini Lamourette ! Je me rappelai le joli page et ses mollets bouffants.

On prit rendez-vous pour le lendemain : c'était un dimanche.

Je ne pus trouver le sommeil que très avant dans la nuit; des idées de plaisir, d'amour, de parties folles me passaient par la tête. Enfin, j'allais donc connaître la joie de promener à mon bras une femme, une femme à moi, et prendre ces grands airs vainqueurs du jeune homme émancipé. Mes artères battaient à la pensée que je sentirais bientôt s'appuyer contre mon bras, avec indolence, la poitrine d'une maîtresse. Une maîtresse ! Et je me répétais à moi-même, dans le silence de ma petite chambre, ce mot qui me semblait contenir toutes les félicités de la terre. J'avais oublié décidément ma cousine Thérèse et les folies de mon premier amour.

Hosted by Google

DEUXIÈME PARTIE

NINI LAMOURETTE

I

Combien longues me parurent les heures de la matinée, le lendemain ! Je lissai mes cheveux, retroussai ma moustache et, ficelé dans mes habits les plus neufs, je rêvai d'éblouir la jolie Nini.

Le lieu du rendez-vous était un petit cabaret près des remparts. Nous devions nous y trouver à une heure de l'après-midi. J'allai avertir mon cousin, le capitaine, que je ne dînerais pas ce jour-là chez lui, ayant une partie à la campagne avec des camarades. J'avais pris un air mystérieux en lui faisant cette confidence.

Il se mit à rire et, me donnant un grand coup de poing dans les reins :

— Pas de bêtises, au moins !

Je me dirigeai vers le cabaret. De très loin, je vis s'agiter derrière les clôtures de la tonnelle des taches roses et bleues, très claires à travers les verdures espacées. Sans doute, elle était impatiente de me voir, elle aussi ; peut-être même me regardait-elle venir par les jours du treillis ; et je pris une allure dégagée.

Mon cœur battait ; je passais la langue sur mes lèvres poissées ; je cherchais à me rappeler un compliment que j'avais préparé. Tout d'un coup, j'entendis des rires, des cris, des bruits de verre mêlés à des voix. On m'appelait ; des mains secouaient des mouchoirs à travers les feuilles.

— Mais venez donc !... Tu es en retard ! Hé ! ho !

Je pris ma course, et rouge, haletant, j'entrai dans la lumière glauque que répandaient sur le groupe des hommes et des femmes les vignes vierges recourbées en berceau.

Hosted by Google

— Enfin ! Ce n'est pas malheureux !

Il y avait cinq femmes, et deux amis s'étaient joints à Bamboche et à Flon-Flon.

La chaise renversée contre la clôture, Mlle Nini effleurait son joli nez retroussé par le bout, du balancement d'un superbe œillet pourpré ; un bras blanc, d'un tour délicat, sortait des larges manches de sa robe rose-thé ; et ses doigts, terminés par des ongles brillants, piqués de points blancs, se recourbaient en inflexions gracieuses autour de la tige de la fleur.

Un grand chapeau de paille blonde, avec une touffe de marguerites et de bleuets, posait sur ses genoux. Elle ne disait rien ; elle avait pris un air sérieux.

On nous présenta ; je mis dans ma manière de m'incliner devant elle et de lui tirer mon chapeau toute la distinction dont j'étais capable. Mes façons de jeune homme bien élevé parurent produire une impression sur elle, car sa figure, un peu pincée jusqu'alors, se détendit, et elle me fit un sourire en plissant le coin de ses yeux, le buste à demi incliné.

Les zigs se récrièrent.

— Tu n'es pas ici dans un salon ! exclama Bamboche. Quand on veut se faire une épouse, on commence par l'embrasser.

Mais j'avais les femmes pour moi.

— Il est gentil, disait Méringue à Cri-cri.

Une dizaine de bouteilles de bière avaient été vidées déjà ; on en commanda six autres. Les bouchons sautaient ; dans les verres, le liquide couleur d'or neuf moussait ; chacun se mettait en train.

Seule, Nini gardait une réserve pleine de gravité ; elle semblait détachée de cette joie commune ; dans le fond, elle avait du dédain pour « ces filles », visiblement.

J'aventurai un pied sur le barreau de sa chaise et, me penchant à demi, je lui parlai bas, troublé. Elle avait eu du succès, succès mérité d'ailleurs ; on l'avait beaucoup applaudie ; les actrices riaient jaune, etc.

J'avais touché une fibre sensible ; elle se rapprocha un

Hosted by Google

peu de moi, un sourire sur la bouche, reconnaissante, et, en même temps, elle aspirait le parfum de l'œillet fortement, les yeux entre-clos.

Maintenant que j'avais trouvé la force de lui parler, j'étais bien résolu à ne plus lâcher la partie, et la mémoire me revenant avec l'assurance, je me mis à lui débiter les petits propos que j'avais préparés. Elle accueillait mes compliments, les dents étalées, avec des rires; par moments, elle se renversait sur sa chaise; je voyais la rondeur grasse de son menton, et elle finit par me secouer son œillet au visage, tout à coup délurée. Nous étions des amis.

— Ils vont bien, remarquait Bamboche.

Et Méringue, de son côté :

— Voyez-vous le petit endormi ?

C'était fête dans un village voisin.

On irait... Je payai la dépense, et nous nous mîmes en route.

Les femmes avaient passé leurs bras dans les cordons de leurs chapeaux, celles qui avaient des chapeaux, bien entendu; car Méringue et Cri-cri ne portaient jamais que des bonnets blancs, très petits et posés sur le derrière de la tête, toutes deux en robe bleue, la taille prise dans de larges ceintures de soie à boucle d'acier, et les pointes blanches d'une collerette plate descendant jusqu'au milieu de leurs corsages. De la bordure des jupons sortait une blancheur de bas bien tirés, par-dessus des souliers découverts, retenus sur le cou-de-pied par des lanières de cuir verni. Elles tenaient au bras de petits cabas.

Des bourgeois, des militaires, des paysans se retournaient sur notre groupe, celui-ci dévalant la chaussée pêle-mêle, les hommes et les femmes ensemble ; et d'autres fois, quand l'une des femmes perdait quelque chose, ou bien qu'un des hommes allumait sa pipe, s'espaçant. Et les gens disaient : « Ce sont les étudiants ! » Une fierté me prenait alors et l'air entrait dans mes poumons plus librement.

Le ciel se lustrait de bleus profonds où se dessinaient vigoureusement les verdures automnales, rougies des rouilles de septembre. Un petit vent frais montait de la plaine. Des

Hosted by Google

vaches, des moutons paissaient dans les champs; un cheval allongeait çà et là la tête par-dessus une haie.

J'avais passé sous le mien le bras de Nini ; quelquefois, ses hanches me frôlaient, et tout en marchant, je regardais sortir de sa robe le bout de sa bottine. Une petite poussière blanche dansait devant nous, soulevée par les robes des femmes.

Bamboche était magnifique. Son béret sur le côté, il se dandinait sur ses larges pieds, la main remplie par une énorme trique ; à l'un des boutons de sa veste se balançait une blague à tabac bondée, et une pipe de rechange, à fourneau de porcelaine reluisant, oscillait à un autre bouton. Sa voix rogomme, qu'on entendait toujours, dominait le bruit des conversations, par éclats gutturaux. Flon-Flon s'appuyait également sur une trique ; mais, à part quelques monosyllabes déclamés à haute voix, il était muet. De temps en temps, il scandait des vers sur ses doigts.

Déjà le village s'apercevait au loin, trouant l'ampleur des arbres d'une pointe de clocher, parmi une bousculade de toits rouges inégaux. A mesure que nous approchions, le monde augmentait sur la route : c'étaient des gens de la ville et de la campagne, des groupes d'étudiants, des bandes de filles; des pères de famille conduisaient à la kermesse leurs femmes et leurs enfants, portant des provisions dans des paniers ; à la porte des cabarets, des ouvriers mangeaient des tranches de morue salée, et l'on entendait le bruit des quilles et des palets sous les tonnelles. Sur le chemin, des aveugles accroupis, une casquette entre leurs jambes, psalmodiaient des chansons nasillardes ; des boiteux se balançaient entre leurs béquilles, des joueurs d'orgue tournaient leurs manivelles, appuyés contre les arbres, et des estropiés, jonchés dans la poussière, étalaient des jambes purulentes d'ulcères ou des bras terminés par des moignons. Et du village nous arrivait, avec des odeurs de friture, un vacarme tumultueux d'instruments de cuivre et de voix.

Deux clarinettes, un tambour et un ophicléide, plantés au milieu de la route, soufflaient dans leurs instruments, leurs

Hosted by Google

yeux vagues tournant au-dessus de leurs joues démesurément gonflées. Froidement, Bamboche s'approcha d'eux et leur proposa, moyennant salaire, de nous accompagner au village. Les musiciens acceptèrent, et les clarinettes, le tambour et l'ophicléide s'étant mis devant, sur un rang, nous marchions derrière, deux par deux, à la file.

Nini et moi étions les derniers. Elle avait oublié ses grands airs ; la musique, le bruit, la douceur amoureuse des après-midi l'ayant un peu grisée, elle avait des quintes de petits rires, s'amusant de voir onduler devant nous, avec des balancements fantasques, la bande des hommes et des femmes. Les musiciens marquaient la mesure, abaissant et relevant le haut du corps à chaque pas, et par moments, la joue des clarinettes, enflée, débordait leur profil comme une fluxion.

Notre entrée au village fut triomphale. Les paysans criaient, agitaient leurs casquettes, nous tendaient leurs verres ; et devant l'église, nous formâmes une ronde, nous tenant par la main, les musiciens au milieu.

Bientôt, les villageois s'en mêlant, la ronde finit par s'allonger, tourna autour des arbres, battit les murs des maisons avec des ellipses effrénées. Parfois, quelqu'un s'aplatissait sur les mains, à terre ; il y avait alors une courte bousculade, puis la chaîne se reformait au milieu d'un vacarme assourdissant. Tout le monde braillait, hurlait, chantait, et les filles de la campagne, rouges comme des coquelicots, rebondissaient, les jambes ouvertes, leurs gorges battant dans leurs corsages trop larges.

J'avais pris Nini par la taille et elle se pressait contre moi, la main posée sur mon épaule. Quelquefois, je l'enlevais de terre pour sentir contre mes joues son haleine fraîche. C'est à peine si l'on entendait dans le bruit les cinq musiciens; ils étaient cramoisis, leurs yeux sortaient de tête, et, près d'eux, son béret au bout du bras, les cheveux au vent, Bamboche criait : Hurrah ! Brusquement, le cercle se rompit. On n'en pouvait plus; la plupart se laissèrent choir, soufflant, sans haleine.

Hosted by Google

Je profitai de la bagarre pour entraîner ma conquête.

— C'est ça ! Restons à deux, s'écria-t-elle.

Nous traversâmes les groupes de paysans arrêtés devant les tourniquets des marchands de macarons et de sucre d'orge. Il y avait deux carrousels. Des militaires tiraient avec des carabines sur des chandelles allumées. Près de l'église, une charrette, recouverte d'une bâche plate et garnie de draperies à carreaux roses et blancs, en manière de boutique, étalait des pains d'épices disposés par tas, à la mode hollandaise ; deux femmes, en tablier blanc et en bonnet à barbe, le cou penché vers la foule, débitaient la marchandise. Quelquefois, elles dansaient, les poings sur les hanches, en faisant sonner leurs sabots, ou bien elles frappaient l'un contre l'autre les pains d'épices avec de grands cris.

Nous prîmes un petit sentier bordé par une haie et que longeait, de l'autre côté, un ruisseau à demi caché sous les cressons. Par endroits, le sentier s'élargissait un peu, la haie s'ouvrait et l'on voyait des maisons peintes au lait de chaux, avec des toits de tuiles éclatants. Et tout à coup, nous retombâmes dans le village. Les cabarets regorgeaient de monde ; un grand brouhaha sortait des portes, avec des sons entrecoupés de musique, et par places, des ribambelles dansaient au milieu du chemin. Un empirique, debout sur une chaise, le claque en tête et ses maigres épaules saillant sous une tunique rouge à boutons d'or, promenait au-dessus des têtes un flacon qui guérissait de tous les maux : brûlures, gastrites, morve et choléra. Et, à quelques pas, le buste raide, un aveugle chantait des complaintes en s'accompagnant sur le violon. Il y avait aussi un escamoteur, un montreur de rats savants, et, derrière un rideau tendu sur trois piquets, un renfoncement noir où l'on disait la bonne aventure.

— Entrons, dit Nini.

La vieille, une boule de chair, les cheveux gris retenus au chignon par un cordon, le nez violet, la peau du cou éraillée et nue, puant le genièvre, nous prédit des bonheurs, un mariage et six enfants. Nous sortîmes, riant comme des fous.

Hosted by Google

Comme j'étais le plus grand, elle me regardait, la tête à demi renversée sur l'épaule, en levant ses yeux, et, nos regards se rencontrant, nous les appuyions l'un sur l'autre, sans parler. Je pressais alors son bras contre moi, et le bout de ses doigts s'imprimait dans la manche de mon habit, légèrement. Des bouffées me montaient à la tête : j'aurais voulu la conduire ainsi par la ville et l'étaler devant mes camarades. Je marchais la tête haute, regardant les gens en face : ma joie eût été de me battre avec quelqu'un qui l'eût regardée de travers.

II

Le bruit, la poussière, le va-et-vient stupide de la foule finirent par nous lasser. Justement, le ruisseau que nous avions longé tout à l'heure reparut après les dernières maisons : il coulait à présent à la gauche de la route et bordait des prairies, des champs de trèfles et de luzernes, des terrains plantés de betteraves et de choux. Nous nous assîmes au bord de l'eau, sur un talus gazonné où poussaient en abondance des marguerites. Comme le soleil était haut encore sur l'horizon, elle ouvrit son parasol et j'allongeai la tête vers ses genoux, pour avoir un peu d'ombre. Le vent se jouait autour de sa robe et la faisait onduler par en bas. Je la regardais, les yeux perdus dans la contemplation de sa chair rose, avec un engourdissement ineffable de tout mon être : nous nous taisions.

L'eau s'épanchait à nos pieds d'un mouvement doux et continu ; les alouettes montaient chantantes dans les gloires de l'air; par bouffées, une rumeur lointaine de la kermesse nous arrivait, et ces bruits, fondus dans le silence de la campagne, étaient comme un accompagnement à la joie d'être l'un près de l'autre. Par degrés, mes regards s'abaissaient, suivant dans les moires dorées du ruisseau le reflet de sa robe pâle, comme à travers un brouillard, puis remontaient jusqu'à elle. Brusquement, je lui pris les mains, les baisai follement ; et, ma tête ayant glissé jusqu'à sa poitrine, je de-

Hosted by Google

meurai longtemps ainsi, lui souriant, la chaleur de sa robe dans mon cou, tous deux noyés dans une large sensation de vie.

Puis les arbres prirent une teinte plus foncée, l'ombre s'allongea sur le sol et des vapeurs violettes noyèrent l'horizon ; nous sentîmes à la fraîcheur de la terre que le soir tombait. Alors seulement, nous pensâmes à nous en aller : elle se leva, poussa un léger soupir et, tout à coup, se mit à cueillir des marguerites.

— Ce sera un souvenir si nous ne nous revoyons plus ! me dit-elle d'un air sentimental.

J'avais passé mon bras autour de sa taille et elle s'appuyait de tout son poids contre moi. Elle paraissait songeuse : je lui demandai pourquoi.

— Pour rien.

— Voyons : il y a un motif.

— Eh bien ! je ne sais pas. J'éprouve quelque chose que je n'ai pas encore éprouvé.

Et, en même temps, distraite, elle effeuillait les marguerites.

Quelquefois, elle se dégageait, courait au-devant de moi, ou s'arrêtait, la tête dans les mains, comme pour pleurer. D'autres fois, le coin de ses yeux se plissait, avec une surprise vague et elle me disait :

— Vous n'êtes pas comme les autres, vous !

Visiblement, elle cherchait à me comprendre : mes manières, ma timidité, ce mélange d'ardeur et de réserve l'étonnait comme une rencontre inaccoutumée.

Elle aimait à parler d'elle ; elle me raconta ses succès au théâtre ; elle s'était toujours senti de la vocation pour les planches ; le drame surtout l'attirait. Elle avait confiance dans son étoile ; elle irait tôt ou tard à Paris. Mais il fallait de l'argent, la vie était dure, elle ne savait comment joindre les deux bouts, etc. Et, à l'improviste, elle me demanda en riant :

— Êtes-vous riche ?

— Ma foi, non !

Hosted by Google

Je riais comme elle.

— Ah! c'est qu'au théâtre...

Elle n'acheva pas.

Elle n'aimait, du reste, que les hommes « posés » ; les jeunes gens, ça compromet, tandis que les autres... Et elle s'interrompit pour me demander :

— A propos, quel était donc le monsieur qui vous accompagnait un soir et qui s'est mis à courir après moi à la sortie du théâtre?

— Un parent.

— C'est qu'il est vraiment drôle... Il m'a écrit trois fois... A-t-il de la fortune?

L'argent la préoccupait beaucoup. Que n'avais-je mon portefeuille rempli de billets de banque : je les lui aurais donnés.

— Non, fit-elle, ce n'est pas la même chose. De vous, je ne voudrais rien...

Elle me raconta qu'un bourgeois de la ville, M. Isidore Ridder, long, sec, chauve, très riche, la poursuivait depuis longtemps.

— Mais c'est mon cousin!

— Ah!

Cette révélation parut l'ennuyer; elle cessa de parler.

Nous avions petit à petit regagné le village. Par la fenêtre ouverte des cabarets, on voyait tournoyer des dos en blouse, des figures luisantes, des bonnets couverts de fleurs; et les sons de la musique se mêlaient au choc des verres, aux rires des femmes sous la tonnelle, au piétinement sourd des danseurs sur les planchers.

— Entrons! fit-elle, prise d'une envie de gaîté, comme si elle eût voulu s'arracher à une pensée obsédante.

Un nuage de fumée remplissait la salle, élargissant autour des lampes des cercles rougeâtres et s'épaississant sous les plafonds; et dans cette houle grise une cage en bois, dans laquelle se démenaient deux trombones, un cornet à piston et un tambour, tous quatre tassés et la tête dans les épaules, pour ne pas heurter la voûte, avait l'air d'une

Hosted by Google

barque balancée sur des ancres. De temps en temps, l'un des trombones s'arrêtait pour boire un coup ou faire couler la salive de son instrument; et alors, le tambour redoublait d'activité pour combler le vide de la musique. Le long des murs, de grosses filles assises, le corsage ouvert du haut, soufflaient de fatigue et de chaud, sous l'averse du cuivre et de la peau d'âne; et, tout d'une fois, le rang entier se levait, entraîné par les danseurs, et se ruait dans les contre-danses. Les robes, soulevées, volaient sur des bas bleus ou noirs, jarretés au mollet de cordons rouges, et des rondeurs nues, qui étaient des genoux, se montraient au-dessus des bas. Les hommes, eux, tournaient, les yeux fermés, en arrondissant les bras, graves; la plupart ne s'occupaient que de sauter très haut et de tourner très vite, en lançant les jambes à droite et à gauche; et les instruments de l'orchestre étaient toujours en avance ou en retard sur le bruit des souliers retombant à terre.

Que nous importait, du reste, la musique? Je la pris dans mes bras et nous nous mîmes à valser. Tandis que je l'entraînais, raidissant les épaules contre le choc des danseurs, les contours fermes de sa gorge s'imprimaient dans ma poitrine. Elle avait posé la joue sur mon épaule, et, de temps en temps, je l'embrassais dans les cheveux, furtivement.

Tout à coup, une grande rumeur s'éleva du fond de la salle.

— Les voilà! criaient des voix aiguës de femmes.

On nous entraîna; Bamboche était furieux, me traitait de trouble-fête, de poseur. Qu'avais-je besoin de me sauver avec cette péronnelle de Lamourette? Et, les femmes étant contre nous, la querelle menaçait de s'envenimer. A la fin, l'offre de quelques tournées de bière acheva de les calmer.

Bamboche et Flon-Flon étaient gris, moins gris que les femmes, qui se jetaient à terre, bêtement, avec des frénésies. On fit quelques danses, on cassa quelques verres, on vida une douzaine de cruchons de bière, puis on reprit le chemin de la ville, où l'on brisa deux réverbères et une douzaine de carreaux.

Hosted by Google

— Singulier garçon, vous ne m'avez pas encore tutoyée ! me dit Nini au moment de nous quitter.

Je lui dis : *tu*, mille fois et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Mais nous serions seuls, cette fois.

III

C'était dans une rue écartée du faubourg que nous devions nous rencontrer ; je m'y rendis bien avant l'heure ; je marchais très vite et puis très lentement, regardant devant moi se mouvoir au loin des silhouettes noires sur le pavé gris. Si elle allait ne pas venir ! La salive me manqua ; je jetai mon cigare. Sept heures sonnèrent : elle ne paraissait pas. Peut-être avait-elle mal compris ? Et je me sentais un vague serrement de cœur.

Je m'étais planté au milieu de la rue, pour mieux la voir venir ; quelquefois, croyant la reconnaître, je m'élançais, mais bientôt la ressemblance qui m'avait leurré décroissait avec la distance ; et je m'immobilisais de nouveau dans mon guet. Au bout d'une vingtaine de minutes, sa robe rose apparut dans la profondeur. Alors, une joie folle me prit : je me précipitai à sa rencontre.

— Ah ! c'est toi, enfin !

Elle me regarda, étonnée.

— Qu'as-tu ?

— Rien, la joie de te voir... Pourquoi as-tu tardé si longtemps ?

— Est-ce longtemps, cela, vingt minutes ?... Je ne mérite pas ce reproche... Tu me grondes au lieu de me remercier.

Elle avait dû répéter au théâtre, car il y avait représentation le jeudi suivant ; passer le fer sur sa robe, qui était chiffonnée ; travailler à son costume, un costume nouveau que je verrais jeudi, aux lumières, quelque chose de très bien. Elle n'était pas riche : elle avait à faire ses costumes elle-même.

— Tu comprends : je ne suis pas M^lle^ Tapon, ni M^lle^ Pomponette, qui ont des amants, elles !

Hosted by Google

— Tu as raison... c'est vrai ; mais tu vaux mieux que toutes ces femmes... Où allons-nous ?

Je proposai la campagne. Elle n'en voulut pas. La campagne, c'est bon quelquefois, pas tous les jours. Et puis elle était fatiguée de sa promenade de la veille.

— Conduis-moi souper, plutôt.

Je nommai un petit café ; mais c'était trop commun. Il n'y avait là que des étudiants.

— A la Taverne, alors ?

C'était un restaurant récemment ouvert et qui avait fait sensation, à cause de ses allures parisiennes. Les officiers, les gens riches, les viveurs l'avaient seuls fréquenté d'abord ; puis les bourgeois s'étaient hasardés. Et petit à petit, l'endroit était devenu à la mode. Il y avait des salons, où l'on soupait.

— C'est ça ! allons-y, fit-elle.

Nous prîmes un cabinet.

Elle s'était assise sur un divan, la tête renversée en arrière, et, ses bottines croisées l'une sur l'autre, se regardait dans la glace, en faisant bouffer ses cheveux avec sa main, très à l'aise.

Le garçon attendait ; elle commanda ce qu'elle voulut, étudiant la carte, un doigt sur la bouche, avec des gourmandises lentes, sans me consulter.

Par moment, le garçon, raide dans son habit, se penchait, le doigt tendu, offrant son expérience :

— Si madame désirait...

La table servie, on nous laissa seuls.

Je prenais plaisir à la voir manger, ses petites dents fines enfonçaient dans les nourritures avec une gaieté féroce ; ses yeux luisaient ; une moiteur légère mouillait les coins de sa bouche ; et quand elle buvait, elle vidait son verre d'un trait, jusqu'à la dernière goutte, en rejetant la tête en arrière, ce qui faisait gonfler son cou délicieusement. Elle tenait sa fourchette avec une gaucherie charmante, le petit doigt debout, d'un air maniéré.

Vers la fin, sa narine rose disparut littéralement dans le ventre écarlate des écrevisses. Elle était très animée.

— As-tu connu beaucoup de femmes ? me demanda-t-elle

Hosted by Google

tout à coup, en s'interrompant de grignoter et me regardant dans le blanc des yeux.

Quelle question ! Un peu de rougeur me monta aux joues Je pris un air dégagé et, roulant du doigt une mie de pain :

— Ma foi, non, lui dis-je d'un ton de voix ambigu.

Je sentais vaguement au fond de sa nature une certaine perversité naïve ; sans la connaître encore, l'instinct m'avertissait de ne point lui révéler une vérité qu'elle eût pu trouver ridicule.

— Dix ? douze ? voyons ; est-ce douze ? Ne mens pas.

— Douze, non pas !

Comme elle y allait ! Je fis l'homme modeste.

— Mettons dix...

— Tant que cela ?

Et elle me regardait avec admiration.

Puis, brusquement, changeant d'intonation :

— Eh bien ! moi, alors ! je vais donc être la onzième.

Un grand rire suivit, qui s'éteignit dans des minauderies ; et elle finit par se retirer dans le fond de la chambre, la tête dans les mains, avec des mouvements brusques d'impatience :

— Que c'est bête d'aimer quelqu'un !

Je l'avais suivie et, très doucement, de mes mains caressantes, l'attirais, la gorge pleine de mots sans suite, hors de moi-même.

— Laisse moi... Tu ne m'aimeras jamais assez pour me faire oublier le passé.

— Mais si ! je te jure !

Alors, je glissai à ses pieds, mes doigts réunis autour de sa taille, et balbutiant, éperdu, les yeux noyés, je baisai sa robe avec frénésie.

Elle eut un large sourire immobile, qui finit par s'éterniser sur ses traits, comme une douceur suprême d'abandon, et roulant dans mes bras :

— Puisque je te hais !

Minuit sonnait quand nous quittâmes le restaurant.

Je la conduisis jusqu'à sa porte ; elle m'embrassa tendrement, me donna rendez-vous pour le lendemain et, tout à coup, courant après moi :

Hosted by Google

— Mais tu ne vois donc pas que je ne veux pas te quitter? me dit-elle.

IV

Le lendemain soir, elle prit un air sérieux et me dit :

— Me voilà joliment compromise !

Je la rassurai. Qu'avait-elle besoin de s'occuper des autres? ne lui avais-je pas promis d'être tout pour elle?

— Oui, mais...

Elle hésitait.

— Voyons, quoi?

— Eh bien, oui ; qui payera mon loyer, ma blanchisseuse, mes robes?

J'eus un tremblement.

— Quelqu'un te les payait donc ?

— Tu es bête ! me répondit-elle avec un peu d'impatience.

Et l'instant d'après, se penchant à mon bras, toute amoureuse :

— Pardonne-moi, c'est que j'ai été très agacée ce matin. Ma blanchisseuse est venue, puis le coiffeur... On aurait dit qu'ils s'étaient donné le mot... N'en parlons plus.

— Mais si, au contraire, parlons-en.

Elle poussa un soupir, et, d'une voix profonde :

— Ah ! si j'avais seulement de quoi vivre ! Si mes parents m'avaient laissé un peu d'argent !

En même temps, elle me regardait du coin des yeux, avec une tristesse comique.

Mais la minute d'après, se pendant à mon cou :

— Bah ! nous ferons des économies. Une femme, après tout, c'est moins cher qu'on ne croit ; il s'agit seulement de s'entendre. Nous ne souperons plus à la Taverne. Tu viendras me prendre tous les soirs, et nous irons dîner au restaurant. Dis, veux-tu?

Si je voulais ! Nous fîmes des projets : le dimanche, nous irions aux champs, dès le matin, avec des provisions, et nous ne reviendrions qu'à la nuit tombée, les mains remplies de

Hosted by Google

coquelicots... Elle faisait très bien la pâtisserie : nous en mangerions quelquefois, avec une bouteille de bon vin que nous prélèverions sur notre fonds de réserve.

Tout cela était dit à travers des becquetements de lèvres, avec des gazouillements de mots interrompus par les baisers, comme des oiseaux dans les arbres. Et les heures que nous passions ensemble s'écoulaient dans l'enchantement de ses petits gestes mutins, qui, chaque jour, m'ensorcelaient un peu plus.

Cependant, je n'étais pas absolument heureux : des inquiétudes me prenaient devant certaines obscurités inexplicables de sa conduite et de ses propos; visiblement, il y avait dans son existence des dessous que j'ignorais; et j'en souffrais d'autant plus que je n'osais lui en faire l'aveu.

Comme je me disposais à la quitter, un soir, debout tous les deux devant sa porte, elle eut un mouvement brusque de la tête, comme une personne surprise, et me repoussant de la main :

— Sauve-toi... Va-t'en... Voilà quelqu'un qui ne doit pas me voir.

Elle ouvrit précipitamment la porte de la maison, et sans me laisser le temps de lui faire mes adieux, elle la referma sur elle.

Le jour suivant, du plus loin qu'elle me vit, elle me fit signe de poursuivre mon chemin jusqu'au bout de la rue. Je l'entendis fermer sa fenêtre et, au bout de quelques instants, le bruit pressé de ses talons résonna sur le trottoir.

— Pourquoi tous ces mystères? lui dis-je avec humeur.

— C'est bien à toi à me le demander, me répondit-elle... Ce que j'en fais est pour toi.

— Tu ne m'as pas même laissé le temps de te serrer la main, hier soir.

— Je ne voulais pas être vue.

— Tu avais donc quelque intérêt à ce que ce passant ne te vît pas?

Elle réfléchit et, tout à coup, en haussant les épaules :

— Ne me fais pas dire des choses désagréables.

Hosted by Google

J'eus comme une peur lâche de la perdre.

— Soit, nous n'en parlerons plus.

Je pris son bras sous le mien : nous gagnâmes le faubourg. Elle se taisait par moments, gagnée par des réflexions, et à la fin, se décidant :

— Nous serions si bien, si tu voulais, me dit-elle. Tu aurais une chambre, où nous nous verrions. Nous irions à la campagne, le soir, en cachette... Personne ne saurait rien.

J'étais abasourdi : je comprenais un peu moins.

— Mais pourquoi nous cacher?

— Pourquoi?... Ah! si j'étais sûre que tu ne te fâcherais pas!

— Tu vois bien que tu me caches quelque chose.

— C'est ta faute : je n'ose rien te dire.

— Tu as tort, vrai.

Et d'un baiser, je la provoquai aux confidences.

Elle posa ses deux mains sur mon épaule, et plongeant ses yeux dans les miens, souriante, pure comme une vierge :

— Tu n'as donc pas deviné que ton cousin Ridder était la personne qui me passait de l'argent?

Tout mon sang afflua à mes joues; et de suite après, je me sentis pâlir affreusement. Je la regardai : elle continuait à me sourire.

— Alors, c'est que cet homme est ton amant?

Elle hocha trois ou quatre fois la tête, les sourcils levés, en haussant les épaules, de l'air d'une personne qui ne peut pas revenir sur ce qui est fait.

Je pris ma tête dans mes mains et je me mis à pleurer comme un enfant.

— Il fallait m'avouer cela dès le premier jour, lui dis-je. Je ne me serais pas ainsi livré à toi.

Elle m'entoura de ses bras, me demandant pardon, de sa bouche qui se posait dans mon cou, chaude et tendre. Elle semblait très émue : des larmes brillaient dans ses yeux.

— Tu choisiras entre lui et moi, m'écriai-je enfin : il ne m'est pas possible de te partager.

Hosted by Google

— Comment peux-tu me parler de choisir? me répondit-elle. Ne sais-tu pas à l'avance que c'est toi que je prendrai?

Il était avare, du reste : la moindre dépense lui arrachait des cris. Oh! si elle n'y avait pas été obligée! Mais les jeunes filles sans parents l'ont dure, allez! Mon chagrin tombait à mesure qu'elle parlait.

Il fut convenu qu'à partir du lendemain, nous réaliserions cette vie en commun que nous avions rêvée. Je n'irais pas encore chez elle le jour, pour ne pas donner prise aux commérages des voisins; mais plus tard, cela s'arrangerait. Elle s'installerait ailleurs, du reste. Et les difficultés que nous prévoyions nous attachaient davantage l'un à l'autre.

Jamais elle ne fut plus charmante que les jours qui suivirent. Elle semblait prendre à cœur de me faire oublier ses torts; elle me parlait de la joie qu'elle aurait à ne plus vivre que pour moi; et des rêves de vie heureuse, dans une union constante de nos âmes, se mêlaient à ses tendresses. Plus tard, quand je serais avocat, nous irions à Paris; nous voyagerions, nous passerions une saison aux eaux, et elle finissait par me dire, en soupirant :

— J'étais née pour ces bonnes choses!

Elle avait des manies, comme de pincer la bouche en parlant, de faire siffler les *s*, de prononcer les *a* comme des *e*, et elle employait volontiers des mots d'argot, qui, répétés, m'agaçaient prodigieusement. Je lui en fis l'observation. Elle mit une coquetterie à se débarrasser de ces habitudes.

— Tu vois, tu fais de moi ce que tu veux, me disait-elle.

Nous avions choisi un petit restaurant, au faubourg : quelques employés, des jeunes gens que leurs fonctions retenaient à Louvain et dont les parents habitaient ailleurs, trois ou quatre étudiants de ma connaissance étaient les seuls clients de la maison; on y dînait à bon marché.

Nini venait m'y rejoindre aux heures des repas. Quand elle était en retard, ce qui lui arrivait quelquefois, je me sentais d'étranges anxiétés, mes mains tremblaient d'impatience, et mes yeux, que je tâchais de retenir sur le journal déplié devant moi, se tournaient vers le seuil obstinément.

Hosted by Google

Tout à coup, la porte s'ouvrait : elle entrait. J'avais toute la peine du monde à m'empêcher de me précipiter au-devant de ses pas.

La pièce où nous nous tenions d'habitude, mal éclairée par deux fenêtres basses, nageait dans une sorte de pénombre constante qui ne s'éclairait que lorsque quelqu'un poussait la porte d'entrée. Quand Nini arrivait, sa silhouette se détachait dans le cadre lumineux de la rue, en contours noyés, comme à travers une vapeur brillante; et le bord de sa figure, les blancheurs rosées de sa peau, le tissu léger de ses robes se lustraient d'un reflet rapide. Elle arrivait presque toujours en courant, avec cette mauvaise habitude des gens qui ne savent se décider à partir à temps, et quand elle s'asseyait devant moi, elle était haletante. C'était une volupté pour mes yeux de voir s'agiter, sous son corsage, ouvert par en haut, sa poitrine moite et grasse; un petit battement secouait ses narines, et sur ses tempes une transpiration légère perlait. Elle prenait ma main dans la sienne et me regardait en souriant, longuement. Des hommes nous lorgnaient de côté, envieux de notre bonheur.

Nous avions choisi une table dans l'angle de la cheminée, qui nous cachait à demi. Nous nous occupions peu, il est vrai, de notre entourage; c'est à peine si je connaissais les clients assis aux tables voisines et je me contentais de serrer la main aux étudiants, en passant, sans m'arrêter. Nos doigts se cherchaient à travers les plats, vagues étreintes noyées dans le mystère de notre cher coin.

Contrairement à ce que font la plupart des jeunes gens, j'évitais d'étaler mes sentiments. Il me paraissait que l'amour avait besoin de recueillement, et un peu de sauvagerie me le faisait retenir en moi, instinctivement, dès qu'il y avait du monde. Il arrivait pourtant qu'emporté par un élan de ma nature sensible, j'oubliais la présence des gens qui m'entouraient; je m'absorbais alors dans le plaisir de la voir devant moi, de sentir sa respiration près de la mienne, de subir le magnétisme qui s'établit entre deux créatures également vibrantes.

Hosted by Google

Elle y mettait moins de façons, et une sorte d'impudeur innocente l'empêchait de prendre des ménagements. Quand il lui prenait fantaisie de me faire une caresse, elle la faisait sans se soucier des voisins. Elle aimait à montrer qu'elle m'aimait ; peut-être même y mettait-elle, sans beaucoup s'en apercevoir, un peu de coquetterie pour la galerie, et, par moments, ces témoignages si peu cachés chatouillaient agréablement ma vanité.

V

Les jours se passaient ainsi.

Les représentations de la troupe avaient été remises de semaine en semaine, le directeur n'ayant pu placer assez de billets pour garantir ses frais. Ce contretemps me rendait joyeux, car il me permettait de passer avec Nini des soirées sur lesquelles je ne comptais pas ; mais il l'affectait vivement. Elle ne tarissait pas en doléances. C'était bien la peine de tant se presser pour son costume ; elle avait travaillé deux nuits à l'orner de passequilles ; cela devait faire crever d'envie ses amies ; et voilà qu'on retardait indéfiniment le moment glorieux où elle paraîtrait en scène.

Comme beaucoup de femmes, elle était d'un égoïsme impératif et irritant. Elle aimait surtout à parler d'elle, des choses qui la concernaient, et voulait qu'on en parlât constamment. Je ne flattais que trop cette manie, en lui répétant qu'elle était jolie, avec cette complaisance d'un cœur touché, qui ne voit de beauté que dans une seule personne. Ses regards m'exhortaient à poursuivre ; elle souriait de joie et de vanité ; quelquefois, elle s'écriait : « N'est-ce pas? » comme si elle était plus convaincue encore que moi-même des choses que je lui disais. Elle prenait grand plaisir aussi à me parler de l'impression qu'elle faisait sur les hommes. Tantôt un passant, « un homme très bien », l'avait suivie et lui avait offert à souper ; tantôt quelqu'autre l'avait abordée en lui promettant de lui faire sa fortune. Elle ne trouvait rien à redire à la grossièreté du procédé, ni au peu de respect inséparable d'un pareil sans-façon. Certaines femmes se sentent la chose des hommes, naturellement.

Hosted by Google

Le personnage qu'elle devait jouer dans la pièce nouvelle ne méritait pas, à dire vrai, l'impatience ni les regrets qu'elle faisait paraître. C'était un rôle de brigand, épris au cinquième acte d'une jeune femme, dans laquelle il reconnaît sa mère, situation dramatique qui donnait lieu à une tirade d'autant plus pathétique qu'elle était absolument imprévue. Nini paraissait trois fois en scène ; à la troisième seulement, elle débitait la tirade. Elle contractait alors ses sourcils, prenait un visage agité par la passion, et la tête en arrière, la cuisse tendue, d'un geste audacieux et noble, elle se livrait à un emportement lyrique. L'auteur de la pièce était le directeur de la troupe lui-même.

Elle m'invita à venir la voir dans son costume, chez elle. Elle s'habilla derrière le lit, avec mystère, et tout à coup, je la vis apparaître en culottes bouffantes et en veste courte, un plaid rouge enroulé aux hanches, les cheveux dénoués, un sombrero à plume bleue sur les yeux, les mollets enfouis dans des bottes lâches et un arsenal de poignards et de pistolets dépassant sa ceinture. Tout le costume était de velours noir ; et le dos, le devant de la veste plastronnés de soutache flambaient comme un incendie rose et or.

Tandis que je l'admirais, on frappa plusieurs coups à la porte.

— Attends !

Et elle alla coller l'œil à la serrure, troublée. Sans doute, le visiteur n'était pas dangereux, car elle eut un cri de joie et ouvrit. Un individu à mine fripée et pincée, le teint couleur pain d'épices et le menton glabre, entra le chapeau sur la tête. Elle le reçut familièrement, pirouetta devant lui pour se faire admirer, un sourire bête de tête en cire sur les lèvres. Lui la regardait tourner, hochant la tête, sans rien dire. Quelquefois, son œil se détournait vers moi, avec un mécontentement visible ; et il finit par s'en aller, toujours muet. Elle le suivit sur le palier ; alors il se mit à grommeler d'une voix sourde de basse-taille, et elle lui répondait sur un ton qui avait l'air d'implorer.

— C'est le comique, me dit-elle ; il est en même temps

Hosted by Google

régisseur; il a tout à dire. Tu aurais dû être plus poli.

Cependant, mes finances baissaient, cette vie d'économies à deux me coûtant autant d'argent que les folies que j'aurais pu faire tout seul. Il fallait tout payer, faire des emplettes insignifiantes, dont le total était considérable, et j'avais été contraint de demander du crédit au maître du restaurant. Je résolus d'emprunter un peu d'argent à mon cousin le capitaine, le dimanche venu.

Justement, ce dimanche-là, elle prétendit vouloir rester chez elle une partie de l'après-midi; une dame de la troupe devait venir; on causerait de son rôle ; quelque chose comme une répétition à huis clos. Et, entre deux gros baisers, elle me déclara libre jusqu'au soir.

Chose singulière, j'éprouvais une vague jouissance à la pensée d'être un instant privé d'elle : c'était comme un relâchement dans la tyrannie de cette possession qui m'absorbait en elle. Le milieu de la famille changeant l'atmosphère irritante où je vivais depuis quelque temps, il me parut que je me détendais. Mes cousins me reçurent avec leur affabilité habituelle. Je remarquai, toutefois, des sourires, une sorte de malice mal contenue dans leur abord, et au dessert, le capitaine se déboutonna nettement :

— Oh ! oh ! Stéphane est un gaillard, à présent !

En même temps, il clignait de l'œil du côté de sa femme.

Il était visible qu'on leur avait parlé de ma liaison : j'en ressentis une vanité naïve; il me semblait que j'avais grandi dans l'estime de la maison.

Après le dîner, le cousin m'entraîna au jardin.

— Eh bien ! eh bien ! Il paraît que nous allons bien, mon garçon ! La petite est-elle jolie ?... On vous a rencontrés ensemble, il y a trois jours. Qu'est-ce que c'est comme genre de femme ?

Il avait gardé de sa vie de garnison des curiosités à l'égard du sexe.

Je lui répondis, d'un air dégagé :

— Ma foi, cousin, puisqu'on vous a dit... Elle est actrice.

Il eut un soubresaut.

Hosted by Google

— Une comédienne? Vous êtes perdu!

Je tâchai de le rassurer, mais il n'en voulait pas démordre.

— Une ouvrière, une bourgeoise, tout ce que vous voudrez, mais une comédienne! C'est bon pour les fils de famille qui veulent se faire plumer.

Cette mercuriale ne rendait pas ma démarche aisée. Je manœuvrai cependant dans le sens du prêt, avec des précautions subtiles; mais sa prévention contre les gens de théâtre m'intimidait. Je finis par le prier de m'avancer trois louis.

Il se récria :

— Trois louis! Mais, malheureux où voulez-vous que je les prenne?

Encore si c'était dix francs, il pourrait me les trouver; mais une pareille somme! Sa femme gardait l'argent.

Je passai par les dix francs; il me les donna en soupirant, avec une semonce sévère. C'étaient bien là les jeunes gens de notre époque : légers, inconsidérés, prodigues. De son temps, on avait avec cinq francs des amours qui n'en finissaient pas, parties de campagne comprises. Il est vrai qu'on était moins ambitieux : on n'avait pas des actrices. Et il insistait sur le mot, en me foudroyant du regard.

Quand le soir tomba, le désir de revoir Nini me reprit avec violence; ma liberté me pesait à présent comme un fardeau et je me sentis vaguement jaloux de l'avoir laissée si longtemps seule.

— Vous me la ferez voir au moins, farceur, me dit le capitaine à l'oreille, comme je prenais mon chapeau.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la rue; sa fenêtre était fermée. Je consultai ma montre; j'étais en avance d'une demi-heure sur l'heure qu'elle m'avait fixée.

Que pouvait-elle faire, enfermée chez elle par cette chaude après-midi de septembre? Une curiosité où il y avait de la défiance s'empara de moi impérieusement. La porte de la rue était entrebaillée; je me glissai dans la maison et montai l'escalier.

Hosted by Google

J'allais atteindre le carré quand une voix d'homme, qui venait d'en haut et alternait avec une voix de femme, me fit redescendre brusquement. J'avais reconnu la voix de mon cousin Ridder aîné.

— C'est étonnant, disait-il. Voilà trois jours de suite que je viens sans la trouver. Savez-vous où elle est allée?

— Mademoiselle est sortie avec un monsieur, je ne sais rien de plus, répondait son interlocutrice.

— Et le monsieur, le connaissez-vous?

— Un petit noir, très laid. Non, je ne le connais pas.

Le cousin grommela quelques mots, et tout à coup le bruit de ses bottes remplit l'escalier; je gagnai la rue.

J'étais affreusement agité : le sang battait dans mes tempes.

Elle était sortie! Ainsi cette amie, ce désir de rester chez elle n'étaient que des inventions pour mieux cacher son jeu. Elle avait trompé le vieux Ridder pour moi et elle me trompait pour cet affreux comédien; car je n'en pouvais douter, le petit homme à tête de singe n'était autre que le comique dont elle avait fait tant d'embarras. J'aurais voulu me venger; et doucement cet accès de colère se fondit dans des réflexions constantes.

Après tout, rien ne prouvait qu'elle cherchât à me tromper. Cet homme était venu la prendre pour la conduire au théâtre, sans doute. Et poussé par une secrète espérance, je courus chez le concierge.

— Mademoiselle Lamourette?

Le bonhomme entrebâilla son vasistas et, furieux d'avoir été dérangé dans un somme, il me répondit d'un ton bourru que personne n'était venu de la journée; la plupart des comédiens étaient d'ailleurs absents.

Battu de ce côté, je me rejetai sur une autre supposition : l'actrice l'avait sûrement emmenée avec elle; et qui sait? pendant que je la pourchassais vainement, peut-être rentrée au logis m'attendait-elle. Je revins sur mes pas. On ne l'avait pas vue.

Alors une colère me prit. Le capitaine avait raison; je cesserais de la voir.

Hosted by Google

Mais ma passion se révolta bientôt. Pouvais-je commander à mon cœur de ne plus l'aimer? Une immense lâcheté faisait chanceler ma volonté.

Même coupable, j'aurais tout donné pour la revoir en ce moment; mais j'attendis vainement son retour pendant près de deux heures : elle ne rentra pas. Je gagnai ma chambre, désespéré, et seul avec mes pensées, dans cette solitude où la veille encore j'étais rentré si joyeux, j'éclatai en larmes, abondamment.

(*A suivre.*) CAMILLE LEMONNIER.

Hosted by Google

SONGERIE D'ÉTÉ.

Souvenir du bois des Rocs, à Virginal.

La nuit tombe, indécise, et les brises d'été
Ridont les champs de seigle et d'orge.
Au couchant, le soleil, par les airs réfracté,
Rougit, comme un fer dans la forge.

Dans le bassin des prés, une mer de vapeurs
Étend au loin ses flots tranquilles,
D'où les groupes épars des peupliers trembleurs
Émergent en longues presqu'îles.

L'oiseau sous le feuillage et dans les creux des troncs
A cherché l'ombre tutélaire;
Sur ma tête un essaim dansant de moucherons
Ondule au vent crépusculaire.

A l'horizon, parfois, ainsi qu'un jappement,
Sortant des ramures muettes
Dans la brume épaissie, éclate brusquement
Le cri lugubre des chouettes.

Sous mes pieds, le calcaire, en informes débris,
En figures désordonnées,
S'amoncelle, rongé par des cours d'eau, taris
Qui sait depuis combien d'années!

Hosted by Google

Au bas des rocs lépreux, où grimpent les bouviers,
Sous le rideau vert de la ronce,
Plus d'un antre, à demi comblé par les graviers,
Dans le sol humide s'enfonce.

Si l'on fouillait ces trous, où la couleuvre en paix
Cligne ses livides paupières,
Peut-être, ensevelis sous un limon épais,
Cachés sous la cendre et les pierres,

On trouverait les os de ces rudes chasseurs
Qui, dans nos forêts encor vierges,
— Où l'ours errait au fond des sombres épaisseurs —
Des torrents habitaient les berges.

*
* *

Dans ces temps primitifs, récemment exhumés
Par l'esprit chercheur des modernes,
Les jours ne coulaient point d'idylles parfumés,
Pour l'homme inculte des cavernes.

La hache de silex au poing, il s'en allait,
Dans la nuit aux sinistres voiles,
Surprendre dans son fort le tigre qui hurlait
A la lumière des étoiles.

Puis, la lutte éclatait, féroce; tous les deux,
L'homme et la bête redoutée,
S'étreignaient avec rage, et le groupe hideux
Roulait sur l'herbe ensanglantée.

La fureur embrâsait leurs souffles haletants;
Les coups de hache et les morsures
Dans les corps enlacés des fauves combattants
Ouvraient de profondes blessures;

Ils ne les sentaient point; ils luttaient. Bien des fois
Les pâles clartés de l'aurore
Découvraient, en glissant sous la voûte des bois,
Deux cadavres fumant encore.

Hosted by Google

Lorsqu'il était vainqueur, l'homme, péniblement,
Par les halliers traînant sa proie,
Retournait vers les siens dont l'antre en ce moment
Retentissait de cris de joie.

Puis, voyant près de lui ses enfants, nid humain,
S'ébattre, bruyants et vivaces,
Il s'endormait, heureux, et dès le lendemain
Reprenait ses terribles chasses.

*
* *

L'homme est l'ardent marcheur foulant d'un pied nerveux
Les déserts nus, les monts difformes ;
L'athlète souverain qui sent dans ses cheveux
La sueur des luttes énormes.

Sous le ciel d'orient, sur un bord inconnu,
A peine venait-il de naître,
Chétif et désarmé, qu'en ce nouveau venu
La terre reconnut son maître.

Il vagissait encor que les monstres déjà
Râlaient sous sa mortelle étreinte,
Et que déjà le sol, que la vague rongea,
De sa force portait l'empreinte.

Les habitants des flots, des airs et des forêts,
Au plus profond de leur domaine
Se plongeaient vainement pour échapper aux traits
De la cruelle adresse humaine.

Puis, quand il eut grandi, lorsque l'adolescent,
Plus mâle, eut dressé sa stature,
D'instinct, l'homme voulut, de son bras tout-puissant,
Asservir toute la nature.

Alors, de siècle en siècle, et toujours plus avant,
Il creusa dans le Grand Mystère,
Et son doigt curieux de l'Univers vivant
Interrogea la moindre artère.

Hosted by Google

Maintenant il commande aux éléments domptés,
Et la planète qu'il enlace
Épouvante la paix des abîmes lactés
Du bruit qu'il fait à sa surface!

***

Jusqu'où, dans l'avenir, portera-t-il ses pas?
Dans quel gouffre, sur quelle cîme
Sa main laissera-t-elle échapper le compas
Qui trace sa route sublime?

Quand il aura du globe, enserré dans ses doigts,
Tari les mamelles fécondes
Et dépecé les flancs devenus trop étroits,
S'en ira-t-il vers d'autres mondes?

En passant au-dessus de l'obstacle aplani,
Corsaire effrayant de l'espace,
Ira-t-il aborder, au fond de l'infini,
Quelque terre vierge qui passe?

On croirait que c'est là le seul but qu'il poursuit
Dans sa fiévreuse inquiétude,
A le voir épier les astres dans la nuit
Qui pâlit de leur multitude.

Qui sait? Peut-être aussi, pareille à ces fruits mûrs
Entraînant la branche brisée,
Qu'un jour l'humanité, dans les âges futurs,
S'éteindra, de sève épuisée,

Et qu'une espèce neuve, et germant dans l'engrais
De notre race corrompue,
Après nous reprendra, de l'éternel progrès,
L'ascension interrompue.

Que deviendront, alors, ces hautains monuments,
Marqués au front par le génie,
Et qui devaient, avec des rocs pour fondements,
Braver la durée infinie?

Hosted by Google

Hélas ! les uns seront dans l'herbe ensevelis,
Comme d'informes monticules ;
La brise emportera les autres dans ses plis,
Molécules par molécules ;

Et de tous nos travaux l'amas démesuré,
Enfanté par notre âme ardente,
S'en ira quelque jour en poussière, il est vrai,
Mais en poussière fécondante.

Car des cendres de tout sort un tout plus vivant ;
La mort n'est qu'un laboratoire,
Et le boulet terrestre au ciel va décrivant
Une éternelle trajectoire !

FÉLIX FRENAY.

Hosted by Google

LES PRISONS EN ANGLETERRE.

Le travail auquel nous empruntons les éléments de cette étude [1] est d'un homme à qui une longue détention dans certaines prisons du Royaume-Uni a permis d'étudier, dans ses détails les plus importants, toute l'organisation du système pénitentiaire actuellement en vigueur chez nos voisins d'Outre-Manche. Écrit sans récrimination et avec une entière bonne foi, ce livre nous initie à la vie réelle d'un prisonnier anglais, en nous en montrant, sans arrière-pensée de critique, à la fois les bons et les mauvais côtés. Un résumé de ce travail — qui a eu un énorme retentissement en Angleterre — ne sera sans doute pas lu sans intérêt dans un pays où la question de la prévention d'abord, puis de l'application des peines a été longuement discutée et ne se trouve peut-être pas encore résolue.

I. — Newgate.

La sombre et tristement célèbre prison de Newgate s'élève au cœur même de la Cité de Londres. C'est là que sont renfermés les nombreux prévenus qui doivent passer devant les prochaines assises, car il faut se rappeler que l'emprisonnement préventif ne dure jamais longtemps en Angleterre ; c'est là aussi qu'après leur jugement sont envoyés les

[1] *Five years penal servitude by one who has endured it.* New edition, London, 1878.

Hosted by Google

condamnés, qui vont y attendre leur répartition dans une des nombreuses prisons du pays.

Prévenus et condamnés sont soumis, à leur entrée à Newgate, aux mêmes formalités. Le gouverneur ou le sous-gouverneur, accompagné de son état-major de gardiens, fait l'appel des malheureux qui lui sont amenés et qui, pour quelque temps, sont confiés à sa garde; puis a lieu la visite, cette formalité qui semble si dure et si dégradante à quelques-uns. Argent, clefs, canifs, papiers, tout ce que le prisonnier peut avoir sur lui, lui est enlevé. Plus tard, lorsqu'il sortira de prison, tout lui sera scrupuleusement remis, à moins qu'un parent ou un ami ne soit déjà venu réclamer ces objets, qui sont tenus à leur disposition. Les prévenus toutefois ne sont pas astreints à porter l'uniforme de la prison. Tant qu'ils ne sont pas condamnés, ils continuent à porter leurs vêtements d'hommes libres et ils peuvent, s'ils le désirent, faire venir leur nourriture du dehors, ce qu'ils font généralement pendant les premiers jours; mais la réflexion que l'argent qu'ils dépensent ainsi peut être mieux employé leur vient bien vite et ils acceptent, avec soumission, sinon sans regret, la nourriture, moins agréable, mais saine cependant, de la prison.

Tout détenu qui entre à Newgate, pour aussi peu de temps que ce soit, est tenu de se soumettre à la règle et de prendre un bain. Ce service y est tenu avec la plus scrupuleuse propreté, presque avec confort. Eau, linge, chambre, tout y est convenable, et sans l'inévitable gardien on se croirait dans un bon établissement de seconde classe. Le récit fait par un journaliste, reproduit il y a quelques années par tous les journaux anglais, de l'horrible malpropreté qui régnait dans les « night refuges », asiles ouverts pendant la nuit à tous les misérables de Londres, et dans certains services des prisons, a sans doute été pour beaucoup dans l'extrême propreté qui y règne aujourd'hui et dans les innovations que l'on y a introduites. Il existe dans ce monde qui s'appelle Londres des quantités d'institutions de bienfaisance soutenues par l'admirable et inépuisable charité du public; malheureu-

Hosted by Google

sement la surveillance n'y est peut-être pas toujours assez active. Mais ceci nous éloigne de notre sujet. Le bain terminé, les détenus sont conduits dans des cellules numérotées s'ouvrant sur une longue galerie où se promène un gardien. En les y introduisant, le gardien leur fait remarquer, propres et bien rangés à leur place, les objets et les ustensiles nécessaires à leur entretien et qu'ils doivent conserver dans le même état. Cette toilette de la chambre est dure à apprendre, aussi permet-on encore aux simples détenus de payer un prisonnier pour faire cet office. Le règlement de la prison, d'une rédaction très claire, afin que chaque prisonnier puisse le comprendre facilement et le suivre scrupuleusement, est affiché sur le mur de chaque cellule, et la moindre infraction entraîne une sévère punition.

Le sentiment de sens pratique, de propreté et de confort qui distingue les Anglais se retrouve même dans leurs prisons; les cellules, toutes en pierres et voûtées pour en rendre la solidité plus grande, sont hautes, bien aérées, suffisamment longues et larges (12 pieds anglais de long sur 7 de large); les murs, blanchis à la chaux, sont d'une éclatante propreté : on n'y rencontre pas les inscriptions fantaisistes qui ordinairement ornent les murs des établissements de ce genre. Non que le prisonnier anglais soit moins badaud ou moins gamin qu'un autre, mais le terrible règlement est là. Le mobilier ne se compose guère que d'une petite table à battant fixée au mur, d'une chaise de bois et d'un hamac s'accrochant par des anneaux de cuir aux crampons, également fixés dans le mur; les ustensiles sont nombreux et plus d'un humble ménage s'en contenterait : aiguière et bassin en cuivre, plat de fer émaillé, pot d'étain, cuiller et salière en bois, savon; tout cela poli, brillant, et chaque objet rangé à sa place. Dans un coin, sur une petite étagère, un rouleau contenant la literie; puis, sur la planche supérieure, la Bible, le livre de prières et le livre d'hymnes. Le plancher est en asphalte noir. Tout cela semble horriblement propre, pour autant que l'on puisse accoler deux mots si dissemblales. Quelque amoureux que l'on soit d'une

Hosted by Google

propreté rigoureuse, la première impression que l'on ressent à la vue de ces cellules est désagréable : on cherche un peu moins d'ordre, un peu de poussière sur un meuble, quelque chose enfin qui fasse supposer une certaine vie personnelle que l'on y cherche en vain. Les fenêtres sont étroites et solidement barrées; mais, du moins, en montant sur une chaise, peut-on voir les coupoles des églises et entendre le bruit de la rue. La surveillance est active, incessante. Sans compter les rondes et les visites que peuvent, à toute occasion, faire les gouverneurs et les gardiens, une espèce de « judas », pratiqué dans la porte, permet au gardien qui circule dans le couloir d'observer, par un simple coup d'œil, les moindres mouvements du prisonnier. De son côté, le prisonnier peut, à tout instant, en cas de besoin, appeler ses gardiens à l'aide d'une sonnette électrique qui se trouve à sa portée. C'est par une espèce de guichet pratiqué dans la porte que l'on remet les repas aux détenus. Ce système est bon, en ce qu'il est plus expéditif d'abord et ensuite en ce qu'il rend plus rares et moins faciles les communications entre détenus et guichetiers, communications qui dégénéraient quelquefois en une complaisance coupable de la part de ces derniers.

Le lever a lieu à six heures du matin et est immédiatement suivi de la visite, soit du sous-gouverneur, soit du gardien-chef, qui reçoit les réclamations que le prisonnier se croit en droit de lui adresser, ou les demandes d'un médecin. La visite terminée, le prisonnier doit faire la toilette de la chambre, polir le plancher, faire le lit, remettre toute chose en place, après quoi le déjeuner est servi — une pinte (un peu plus d'un demi-litre) de gruau et un gros morceau de pain; — puis a lieu le service religieux, auquel les malheureux se rendent dans le plus grand silence, marchant deux à deux et tenant les mains derrière le dos. La chapelle est une grande pièce carrée où chaque catégorie de prisonniers a sa place distincte : au fond, dans deux sortes de loges grillées, les condamnés qui attendent leur envoi dans un des « convict establishment » du pays. Ceux-là ont déjà revêtu l'uniforme de la prison : courte jaquette, gilet

Hosted by Google

et pantalon gris, grossière chemise à raies bleues, cheveux et barbe soigneusement rasés. En haut, les femmes, dans une espèce de galerie entourée d'un rideau qui les empêche de voir ou d'être vues. Au milieu, assis sur des bancs, conservant encore une apparence de liberté, les simples prévenus à qui leur innocence supposée assure encore certains privilèges. Chaque catégorie de prisonniers est accompagnée de son escouade de gardiens. Le gouverneur et le sous-gouverneur de la prison assistent chaque jour au service divin, autant pour payer d'exemple que pour s'assurer si aucune irrégularité, aucun manquement au règlement ne se produit. Après le service, les prisonniers sont ramenés dans leur cellule, où ils reçoivent la visite du gouverneur ou de son délégué, qui vient s'informer personnellement des besoins du détenu et voir si tout est bien en ordre.

L'entrée des prisonniers à Newgate est précédée de la formalité d'un interrogatoire long et minutieux, que leur fait subir le gouverneur. On leur demande les moindres particularités de leur vie; mais beaucoup, afin d'éviter à leur famille, à ceux qui portent leur nom, la honte d'une condamnation, donnent de fausses indications et prennent un nom sous lequel ils sont condamnés. Généralement, le gouvernement n'ignore pas leur vrai nom, mais il ferme paternellement les yeux. Il lui suffit de punir l'homme qui a commis une faute ou un crime : il trouve inutile d'ajouter une tache au nom porté parfois très honorablement par le reste de la famille. On serait étonné si l'on connaissait le nombre relativement important de personnes ayant occupé une certaine position dans le monde, soit dans le commerce ou dans l'industrie, soit dans la société, et que l'on trouve dans les établissements de convicts anglais. Arrêtés pour une faute quelconque et condamnés sous un nom supposé, ils disparaissent un jour du monde dans lequel ils vivaient, vont dans une geôle éloignée subir leur peine, puis rentrent dans la société, redevenus meilleurs souvent, sans avoir marqué d'infamie, au moins publiquement, le nom qu'ils portent. Cela ne trompe pas beaucoup de monde, surtout la police, mais, au moins, les apparences sont sauvées.

Hosted by Google

La vie, à Newgate, d'un homme arrêté sous prévention d'une faute ou d'un crime quelconque est, quoiqu'il ne soit soumis à aucune espèce de travail, assez occupée. Deux fois par jour, les prévenus font, dans un assez grand préau, une promenade d'une heure sous la surveillance de leurs gardiens, où, sans le savoir, ils sont soumis à un examen minutieux. C'est là, en effet, qu'à certains jours de la semaine, des détectives ou des gardiens d'autres prisons viennent voir s'ils ne reconnaîtront pas, parmi les nouveaux venus, d'anciennes connaissances — ce qui arrive fréquemment. Par de nombreuses ouvertures, adroitement ménagées dans le mur, les détectives ont considéré à leur aise toutes les figures qui passent et repassent devant eux ; ils ont consulté leurs souvenirs, comparé des photographies, examiné attentivement l'expression de chaque visage. Car, il faut le dire, ce ne sont ni les souvenirs, ni les photographies qui font reconnaître le plus d' « anciennes connaissances ». Ce sont les malheureux qui, neuf fois sur dix, se trahissent eux-mêmes lorsque les détectives entrent dans la cour pour voir de plus près ceux qu'ils ont cru retrouver. Les attitudes que prennent ces malheureux, les efforts qu'ils font pour prendre un certain air d'indifférence et qui diffère entièrement de l'expression que les gardiens ont pu remarquer auparavant, ne les font reconnaître que plus facilement. Les jeunes prévenus, qui ne sont pas encore faits à la vie de la prison, qui, par conséquent, ne connaissent pas cet usage et qui, d'ailleurs, n'ont rien à craindre de cette visite, ne s'émeuvent nullement à l'entrée de ces personnages, rarement en uniforme : — ils passent et repassent tranquillement devant eux dans leur promenade monotone, sans inspirer de soupçons et sans craindre des désagréments.

Après la promenade de l'après-midi a lieu le dîner : pommes de terre, pain, deux ou trois onces de viande, ou bien soupe grasse et légumes. La nourriture n'est ni aussi bonne, ni aussi substantielle qu'à Dartmoor, Pentonville ou Millbank, et encore le gouverneur peut-il ou diminuer la ration, ou supprimer tout à fait le dîner d'un prisonnier.

Hosted by Google

Après le dîner, le prévenu est libre d'employer son temps comme il veut. Il consacre généralement ces heures, ainsi que celles dont il peut disposer dans la journée, à sa correspondance, qui peut être très étendue tant qu'il ne transgresse pas les règlements sur la matière. Les lettres qu'il écrit et celles qu'il reçoit sont lues par le gouverneur ou par le chapelain, qui peuvent en barrer des passages, et même ne pas les remettre au destinataire. Aussi n'est-il pas de ruses que n'emploie un prisonnier pour échapper à cette surveillance et faire parvenir secrètement une lettre à sa destination.

Puis viennent les longues conférences avec les avocats qu'ils ont choisis ou qui leur ont été donnés pour défenseurs et, à certains jours de la semaine, les visites des parents ou des amis. Un grand parloir — « consultation room » — a été établi pour ces conférences, où le détenu, sans échapper à la surveillance, peut en toute sécurité, et sans crainte d'être entendu, entretenir son défenseur de ses affaires. Parfois, avec l'autorisation d'un alderman ou d'un « visiting justice » (magistrat désigné par la cour des aldermen pour visiter les prisonniers), ils peuvent recevoir dans ce parloir la visite d'un parent ou d'un ami; mais, dans ce cas, les portes sont ouvertes et laissent au gardien la faculté d'entendre la conversation.

Un parloir spécial est d'ailleurs affecté aux visites qui ont lieu à certains jours déterminés de la semaine. Chacun peut y venir voir les siens, mais seulement à travers deux grillages séparés l'un de l'autre par un espace d'environ trois ou quatre pieds et où se tient un gardien, et peut leur apporter habits et linge. Ces visites durent une demi-heure et ont lieu pour tout le monde en même temps. C'est une véritable tour de Babel, un bruit incessant et continu, où, malgré la surveillance la plus sévère des gardiens, des confidences peuvent s'échanger et des projets se former. C'est là l'inconvénient. L'avantage du système consiste en ce que chacun est trop occupé de ses propres affaires pour songer à celles des autres et, par conséquent, être trop curieux ou trop

Hosted by Google

indiscret. Les femmes et les enfants sont admis d'autres jours que les hommes.

Telle est la vie des prévenus à Newgate. En somme, elle diffère assez peu de celle du condamné, quoique leur position soit essentiellement différente. A part l'obligation du travail, qui pour eux n'existe pas, sauf l'entretien de la cellule; à part le droit de ne pas encore revêtir l'uniforme infamant de la prison et les deux promenades par jour au lieu d'une, la vie est la même, leur nourriture; s'ils acceptent celle de la prison, ne diffère aucunement de celle des condamnés. Le prévenu a droit — n'étant pas encore condamné — à une certaine somme de considération et de bien-être qui, cette dernière au moins, s'obtient moyennant finance. Mais, en vertu de l'ancien bill d'*habeas corpus*, il n'attend jamais longtemps son jugement. Sitôt condamné, la vie du prisonnier, si dure et si terrible, commence immédiatement pour lui. Les condamnés à deux ans vont subir leur peine à Holloway; ceux à cinq ans de servitude pénale (le minimum de la peine) sont répartis soit à Millbank, soit à Pentonville, où ils sont soumis, pendant neuf mois, à un encellulement, avant d'être envoyés dans ce qu'on appelle les « works » (travaux), c'est-à-dire dans une des geôles, à Chatham, Portsmouth, Portland ou Dartmoor, à moins que le prisonnier ne soit aliéné, auquel cas il est envoyé dans la maison pénitentiaire de santé de Broadmoor.

Aussitôt condamné, le prisonnier est dépouillé de ses vêtements d'homme libre et revêt l'uniforme de la prison. Ses anciens habits lui sont confisqués et vont sans doute grossir la garde-robe particulière de quelque gardien. Il est vrai qu'à l'expiration de la peine, l'administration de la prison remettra en échange au forçat libéré un habillement complet assez convenable pour lui permettre de faire d'une façon décente sa rentrée dans la vie, vêtement dont il s'empressera d'aller se débarrasser bien vite chez le premier fripier de la Cité.

Entré dans sa cellule de condamné, le prisonnier est saisi par une forte et pénétrante odeur de goudron. Faire de l'étoupe est, en effet, le premier travail auquel il sera sou-

Hosted by Google

mis. Quant à la cellule en elle-même, rien n'y est changé, la table est à sa place, la Bible sur son rayon ; seule, une épaisse couche de poussière, provenant du travail auquel doit se livrer le condamné, vient ternir l'éclat du plancher et la blancheur des murs. Chaque matin, on lui remet quelques morceaux de cordage goudronné, débris de quelque vieux navire; c'est la provision journalière avec laquelle il doit fournir à l'État quatre livres d'étoupe. Lorsque les navires de bois étaient encore en usage, ce travail s'imposait dans presque toutes les prisons anglaises, mais aujourd'hui on ne le fait plus guère qu'à Newgate. Cela semble peu de chose, faire quatre livres d'étoupe par jour, et le prisonnier entreprend allègrement sa besogne ; mais quand le soir vient et que l'inexorable gardien arrive avec ses poids et sa balance pour peser le travail accompli, le malheureux prisonnier, dont les doigts sont presque en sang, s'aperçoit avec terreur qu'il n'a pas fait le quart de la besogne qui lui était assignée et qu'il n'a pas gagné son dîner. Il faut une assez longue pratique pour y arriver. Toutefois, on laisse aux détenus un certain temps pour faire leur apprentissage du métier, et le gouverneur peut aussi, à sa volonté, réduire quelque peu la quantité fixée, sans toutefois pouvoir descendre au-dessous de deux livres et demie. Ce travail est fait en partie au profit du prisonnier, dont il va accroître la « masse » qui lui sera remise à sa sortie, mais qui, en réalité, est insignifiante.

Avoir les cheveux et la barbe exactement rasés est une règle de discipline strictement suivie à Newgate. C'est un détenu qui est chargé, tous les samedis, de remplir cet office vis-à-vis de ses codétenus, et il est curieux de remarquer que c'est un des articles du règlement les plus futiles en apparence, auquel les détenus se soumettent avec le plus de peine; ils abandonneraient volontiers des privilèges importants pour conserver leurs droits à la barbe et aux cheveux, qu'on leur enlève par mesure de propreté et de prudence. Nous disons prudence, quoiqu'il soit rare qu'une évasion réussisse; les rondes nombreuses, l'extrême surveillance, la

Hosted by Google

population agglomérée autour de la prison les rendent presque impossibles. Les prisonniers les tentent quelquefois cependant, se servant, pour essayer de percer les murs, du gros clou à l'aide duquel ils font l'étoupe.

La sombre prison de la Cité n'est guère qu'une résidence de passage. Les condamnés n'y subissent plus leur peine; ils y attendent seulement leur destination définitive, qu'ils ignorent absolument jusqu'au moment où arrive un ordre supérieur qui les dirige soit vers la prison-modèle de Pentonville, soit vers le pénitencier de Millbank. Cette attente n'est pas sans causer une certaine émotion parmi la population de la prison, car certains établissements sont préférés à d'autres où le travail est plus grand, la discipline plus stricte, le gouverneur ou les gardiens connus pour leur sévérité.

Newgate, la prison la plus ancienne et la plus célèbre du royaume, est loin d'être la mieux appropriée à sa destination et n'est pas sans présenter certains inconvénients qu'il serait utile de faire disparaître. La « Cité » est fière de sa prison, les aldermen et d'autres notabilités la montrent volontiers aux étrangers qui viennent visiter Londres et qui, n'en voyant que les côtés brillants, en emportent une impression favorable. Mais ses dehors luxueux et confortables cachent des défauts d'organisation que l'on ne retrouve pas dans les autres prisons du pays. La discipline n'y est pas régulière; très sévère sur certaines matières, elle se relâche beaucoup sur d'autres. Quantité de vieux règlements et de vieilles formalités ont été maintenus. Officiers et gardiens tiennent plus à la bonne tenue de la prison en elle-même qu'au bien-être relatif des prisonniers.

En Angleterre, où le système d'emprisonnement préventif est encore en pleine vigueur, prévenus et condamnés devraient être traités plus différemment qu'ils ne le sont à Newgate. Beaucoup de personnes sont mises, pour un motif quelconque, en prévention, qui, plus tard, sont reconnues non coupables. Les journaux anglais rapportent fréquemment de ces faits qui passent inaperçus lorsque celui qui en

Hosted by Google

est la victime n'est guère qu'un pauvre diable. Un journaliste et sa femme ont été, il y a quelques jours à peine, pour un crime qui leur était absolument étranger, arrêtés dans des circonstances pareilles et envoyés en prison. Leur identité a été presque immédiatement reconnue sans doute, mais ces faits n'arrivent que trop fréquemment, malgré l'excellence de la police métropolitaine. Souvent, il est vrai, on laisse le prévenu en liberté sous caution, mais, tout le monde ne peut pas trouver facilement une caution, qui est d'autant plus considérable que le crime dont est soupçonné le prévenu est plus grand; puis, dans ces cas, parents et amis hésitent à se porter caution, sans compter que le juge conserve toujours le droit de refuser cette garantie. Beaucoup d'accusés, d'autre part, sont acquittés par le juge ou le jury et retournent prendre leur place dans la société. Il importerait donc de ne pas confondre ces hommes, qu'une erreur de justice ou une faute vénielle amène à Newgate, avec les condamnés qui y subissent déjà une partie de leur peine.

Le système de visite actuellement en vigueur présente les mêmes inconvénients; le prisonnier, s'il est reconnu non coupable ou s'il est acquitté, n'en aura pas moins souffert un grand préjudice, quand ce ne serait que la honte d'avoir été vu par des étrangers, dans le parloir de la prison, les jours de visite. Le parloir devrait cesser d'être commun à tous les prisonniers, sans distinction de catégorie : la discipline de la prison ne perdrait rien de sa force en permettant aux prévenus de recevoir, dans leurs propres cellules, à certains jours et sous certaines conditions, leurs parents ou leurs amis.

Certains règlements, comme ceux, par exemple, qui obligent les détenus à marcher les mains derrière le dos, sont puérils. La nourriture est loin d'être bonne; les gardiens, eu égard surtout à la population flottante de la prison, sont parfois trop peu nombreux; on ne peut donc toujours attendre d'eux une surveillance aussi active qu'on pourrait le désirer. Outre tout cela, la vieille prison de la Cité n'est nullement

Hosted by Google

adaptée à ses besoins. A certaines époques de l'année, avant les sessions de la cour criminelle centrale, elle est littéralement bondée de monde. Tous les prisonniers des autres pénitenciers de Londres qui doivent être jugés dans les sessions de « Old Bailey » y sont amenés pour être tenus à la disposition de la cour et pour pouvoir, le cas échéant, passer immédiatement de leurs cellules à la barre. Il serait désirable d'éviter autant que possible cette affluence extraordinaire.

Tel est le régime de Newgate, où le prisonnier fait, en quelque sorte, l'apprentissage de sa nouvelle vie. Nous verrons en quoi il diffère avec les établissements plus spécialement adaptés au système cellulaire et au travail forcé.

II. — Millbank.

Le pénitencier de Millbank est placé, comme Newgate, dans Londres même, sur la rive droite de la Tamise, à quelques pas du Vaux-Hall Bridge; les voyageurs et les excursionnistes que leurs affaires ou leurs plaisirs amènent sur cette partie de la Tamise peuvent, du pont de leur navire, apercevoir distinctement cette immense et disgracieuse bâtisse qui, vue de haut, ressemble assez bien à une étoile de mer gigantesque. La prison, en effet, est composée de six énormes pentagones, reliés entre eux, quoique entièrement indépendants les uns des autres pour le service. Au centre, se trouve une chapelle assez vaste, destinée au culte protestant. Une chapelle catholique a également été érigée dans l'intérieur de la prison. Le prosélytisme n'étant pas toléré dans les prisons de S. M. la reine Victoria, chaque détenu est, pendant tout le temps de son séjour, instruit dans la religion qu'à son entrée il a déclaré être la sienne.

Quatre des côtés de chaque pentagone — pouvant contenir environ deux cents détenus — sont consacrés aux cellules qui ont vue sur les cours intérieures. Le cinquième, regardant la chapelle, est consacré aux habitations du gouverneur, des autres officiers, des gardiens et aux différents services de la prison. Millbank était primitivement destiné

Hosted by Google

à tous les détenus, de quelque catégorie qu'ils fussent; aujourd'hui, les femmes n'y sont plus admises, elles sont envoyées à Waudsworth ; enfin, une assez grande partie a été convertie en prison militaire, et le surplus des prisonniers civils a été envoyé à Brixton ou réparti dans les autres prisons.

A leur entrée en prison, on lit aux détenus les règlements de la « place », dont on exige l'observation la plus rigoureuse. Les clauses qui doivent nous occuper plus spécialement sont celles qui sont relatives aux « marks » (bons points) que les prisonniers peuvent obtenir par leur conduite et par leur assiduité au travail : une assez forte réduction de leur peine en est la conséquence. Chaque prisonnier, en commençant ce que nos voisins appellent le « convict service », est d'abord mis au secret, dans sa cellule, pendant neuf mois, durant lesquels il est soumis à un travail forcé sans jamais sortir si ce n'est pour aller à l'exercice une fois par jour, à la chapelle ou à l'infirmerie. C'est un temps d'épreuve pendant lequel, malgré la meilleure conduite, il ne peut obtenir la moindre réduction de sa peine. Pendant les années suivantes, s'il se conduit bien, s'il remplit chaque jour la tâche qui lui est imposée, il peut obtenir huit marks par jour, soit 2,920 par an. L'année pénale anglaise est de 365 jours tandis, que la nôtre n'est que de 360, si nous ne nous trompons pas. S'il a obtenu ses 2,920 « marks » au bout de l'année, le condamné a droit à une réduction de trois mois par an ; s'il ne les a obtenus qu'en partie, la réduction est proportionnelle. Le maximum de la réduction qu'un condamné à cinq ans de travaux forcés peut obtenir est donc de douze mois et trois semaines; mais comme la plus légère infraction aux règlements est sévèrement punie et entraîne une perte des marks, il est extrêmement difficile, sinon impossible aux malheureux d'obtenir le maximum des points requis et, par suite, le maximum de la réduction. Ce système est excellent et produit les meilleurs résultats.

Il y a ici le même nombre de repas qu'à Newgate, mais la nourriture est plus saine et plus abondante; en fait, ample-

Hosted by Google

ment suffisante vu le peu d'exercice que prennent les prisonniers. Elle est préparée, dans la cuisine du pentagone, par les détenus qui ont une notion de cet « art », sous la surveillance de gardiens spéciaux. Il y a trois repas par jour : à sept heures, le déjeuner du matin, qui se compose de trois quarts de pinte de cacao et d'un énorme morceau de pain qui doit servir pour tout le jour. A midi, le dîner, qui diffère selon les jours de la semaine : les lundis, mercredis et vendredis, on accorde aux détenus trois onces de bœuf, de mouton ou de porc salé avec une certaine quantité de pommes de terre ; les mardis et samedis, une pinte d'épaisse et solide soupe remplace la viande ; le jeudi, on ne donne aux détenus ni viande ni soupe, mais une livre de ces lourds puddings anglais faits avec de la graisse de bœuf; le dimanche, les détenus, qui ne sont d'ailleurs astreints à aucun travail, doivent se contenter d'une nouvelle ration de pain et d'un gros morceau de fromage. A sept heures du soir, le souper : chaque homme reçoit une pinte de bouillie de gruau. Pour boisson on n'a jamais que de l'eau. A neuf heures, sonne la première cloche pour le coucher ; à dix heures moins le quart toutes les lumières doivent être éteintes et tous les hommes couchés.

L'uniforme de la prison consiste en une jaquette, un gilet et des culottes en grossier drap brun clair à larges lignes noires, des bas de laine bleue à lignes rouge clair, souliers, bas et chapeau de laine gris et rouge. Tous les objets portent l'estampille du gouvernement. Cet uniforme varie un peu selon la classe dont fait partie le prisonnier. Il y a trois classes ou catégories : la première se compose de ceux qui ont déjà accompli trois années de leur peine en ayant, pendant ce temps, fait preuve d'une conduite irréprochable et ayant obtenu un nombre de points nécessaires. Cette classe a les parements de l'habit bleus et le numéro matricule (seule désignation sous laquelle un prisonnier soit connu pendant son séjour en prison) imprimé en noir sur le bras droit. La seconde classe comprend ceux qui ont déjà accompli, sans donner lieu à aucune plainte, deux années de leur peine :

Hosted by Google

parements jaunes et numéro noir. Ce sont là les classes privilégiées. Elles ont l'avantage, très estimé et très envié, d'avoir à leur souper une pinte de thé au lieu d'une pinte de ce gruau qui n'est guère apprécié que des prisonniers écossais. La troisième comprend ceux qui n'ont pas encore subi deux années de leur peine : pas de parements, numéro gris. Cette classe ne jouit d'aucun privilège. Cette différence dans l'uniforme a été établie pour permettre aux gardiens de reconnaître immédiatement à qui ils ont affaire lorsque les détenus sont rassemblés, et de pouvoir, s'il est nécessaire, séparer les bons des mauvais, c'est-à-dire de ceux dont on n'a pu encore reconnaître le caractère.

Quand un homme est puni, — et la plus légère infraction commise ou supposée (car, bien souvent, les gardiens abusent un peu de leur pouvoir) entraîne une punition sévère, il peut perdre sa classe et ses privilèges et redescendre d'une et même de deux classes en arrière, être mis au cachot avec du pain et de l'eau pour toute nourriture, et, ce qui est plus terrible, car cela retarde d'autant sa libération, le gouverneur peut lui enlever un certain nombre des « marks » qu'il a obtenus. Si la faute commise est légère, s'il n'y a pas récidive surtout, le gouverneur rend plus tard au prisonnier, en récompense de sa bonne conduite, les marks qu'il lui a enlevés; mais il est à remarquer que les punitions frappent presque toujours les mêmes prisonniers qui retombent éternellement dans les mêmes fautes. Il y en a qui ne parviennent jamais à sortir de la troisième classe, où ils restent confinés jusqu'à la complète expiration de leur peine.

Mêmes cellules à peu près, même ameublement qu'à Newgate. Au lieu d'un judas pratiqué dans la porte, une meurtrière qui domine toute la chambre est pratiquée dans le mur. La vie n'est guère différente ; aussi sombre, aussi monotone, plus occupée peut-être : on se sent pris dans un engrenage où il faut abdiquer toute volonté, tout désir. Le premier repas du matin terminé, l'office a lieu, après quoi organiste apprend les hymnes aux condamnés.

A son entrée, le médecin examine soigneusement chaque

Hosted by Google

prisonnier et, selon sa force, le déclare apte au travail dur ou au travail léger. Le travail dur consiste à faire des paillassons, le travail léger à coudre des habits. On emploie d'ailleurs, autant que possible, les détenus selon leurs capacités particulières; ceux qui, avant leur détention, étaient forgerons travaillent à la forge, les charpentiers travaillent au chantier, les tailleurs à l'atelier. Tous les services quelconques de la prison sont remplis par des détenus : ce sont eux qui, tour à tour, portent la nourriture à leurs camarades; le linge pour les chemises, les mouchoirs, les draps de lit, est tissé et cousu par eux et blanchi par lesf emmes détenues à Waudsworth ; les travaux d'entretien de la prison sont entrepris par eux. Quant aux habits faits à Millbank, ils servent soit aux détenus eux-mêmes qui les ont faits, soit aux malheureux habitants des autres prisons du royaume.

Une heure par semaine est consacrée à l'instruction des prisonniers illettrés. Ceux qui sont déjà instruits peuvent consacrer cette heure à leur correspondance particulière ou à la lecture. Dans les quatorze premiers jours de leur emprisonnement, les détenus ont le droit d'avertir leurs parents ou leurs amis qui doivent leur répondre dans le mois; puis toute communication est interdite pour les six mois suivants; pendant la première année, visites et lettres ne peuvent être reçues que chaque six mois ; la seconde année, chaque quatre mois; les années suivantes, chaque trois mois, — si, bien entendu, les détenus ne perdent pas cette faveur par leur mauvaise conduite. Quant à la lecture, la bibliothèque de la prison est choisie et bien fournie, les livres peuvent être changés chaque semaine et les détenus ont pour lire, outre l'heure qui, chaque semaine, est consacrée à l'instruction de leurs camarades moins heureux, tout le temps qui leur est accordé pour le dîner et les trois quarts d'heure de la soirée qui précèdent leur coucher. Pour le malheureux qui n'est pas endurci dans le mal, cette institution est un grand bienfait, elle l'empêche de se livrer au désespoir pendant les heures inactives de la journée, elle apporte à ses souffrances et à ses peines un soulagement immense. Les visites, courtes

Hosted by Google

et rares, qui ont lieu au parloir en présence d'un gardien, les promenades journalières dans le préau, le bain du samedi viennent compléter l'existence monotone du prisonnier.

L'administration de la prison comprend un gouverneur, un sous-gouverneur et un certain nombre de gardiens en chef, gardiens et aide-gardiens choisis, pour ces derniers, autant que possible parmi les soldats retirés du service ; mais ce recrutement est très difficile : la position de gardien, qui, en somme, diffère peu de celle des prisonniers, offre peu d'avantages, et quoiqu'on les choisisse de préférence, on trouve peu d'anciens militaires qui acceptent ce service. Le gardien, en effet, commence à six heures du matin son service pour ne le finir qu'à dix heures du soir ; il n'a de congé que deux fois par mois. Cette vie sédentaire et enfermée convient généralement très peu à des hommes habitués à vivre en plein air; aussi la plupart de ceux qui ont accepté cette position donnent-ils leur démission au bout de quelques semaines, c'est ce qui explique comment l'administration des prisons, généralement excellente dans les hauts grades, laisse tant à désirer dans les grades inférieurs, tant sous le rapport de la discipline et du maniement des prisonniers, que sous le rapport de l'honnêteté. Quant aux positions de gouverneurs et de sous-gouverneurs, largement rétribuées et emportant avec elles une foule d'avantages, elles sont très estimées et très recherchées. Quoique la condition d'avoir servi ne soit pas obligatoire, ces places sont presque toujours accordées à d'anciens officiers de l'armée ou de la flotte, qui y trouvent une retraite honorable. On nous assure que la moyenne des demandes pour une place vacante est généralement de quatre cents s'il s'agit d'une prison du royaume.

Les précautions les plus minutieuses sont prises pour éviter les évasions, qui sont, en effet, très rares, et surtout pour empêcher qu'au moment où un certain nombre d'entre eux sont réunis pour leur transfert dans une autre prison, deux détenus condamnés à des peines différentes ne s'entendent d'un coup d'œil et ne changent leurs numéros d'entrée, c'est-à-dire leur personnalité, en répondant au nom

Hosted by Google

d'un codétenu comme à leur nom propre. La camaraderie qui, quoiqu'on fasse, existe toujours parmi certaines classes de prisonniers, facilitait grandement cet échange. Un « habitué » de la prison condamné à deux ou trois années de prison répondait souvent au numéro d'un condamné à quinze ou vingt ans; en un mot, il se dévouait pour le bien de l'association. Peu lui importait de sacrifier les deux ou trois mois qu'il aurait pu passer en liberté sans être repris pour un méfait quelconque qu'il était certain de commettre, tandis que le camarade qu'il avait libéré de la sorte ou dont, tout au moins, il avait réduit considérablement la peine, pouvait, plus jeune, plus actif ou plus entreprenant, être, du dehors, très utile à l'honorable corporation à laquelle il appartenait. Aujourd'hui cet abus a été reconnu et évité.

III. — Dartmoor.

La prison de Dartmoor est bâtie près de la petite ville de Princetown, voisine de Plymouth et située à 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui en rend le climat excessivement rigoureux. C'est, croyons-nous, l'endroit habité le plus élevé des îles Britanniques. Toutefois le climat, quoique froid et humide, y est fort sain et Dartmoor est appelé une « Convict sanitary station », — prison pour les forçats malades. La petite ville de Princetown ne se compose guère que des maisons d'habitation servant aux nombreux employés de la prison et de quelques boutiques pour alimenter cette misérable colonie. Quant à la prison en elle-même, c'est un assemblage d'anciens bâtiments construits par le gouvernement anglais pendant les premières guerres de l'empire pour y interner les prisonniers qu'il faisait. Nulle part, dans toute l'étendue de l'Angleterre, la sévérité de l'hiver ne se fait sentir plus durement et souvent, pendant cette triste saison, les corvées de forçats employés au dehors ne peuvent pas sortir. Néanmoins, il faut absolument qu'il fasse une tempête de pluie ou de vent pour que le travail soit interrompu. Les brouillards intenses qui règnent fréquem-

Hosted by Google

ment dans ce pays pendant une partie de l'année et qui pourraient faciliter l'évasion des détenus, surtout s'ils recevaient quelque aide du dehors, empêchent également le travail aux champs ou aux carrières. Les précautions d'ailleurs sont bien prises. La « Civil Guard » de la prison, quasi entièrement composée d'anciens soldats qui s'exercent encore presque journellement au tir, surveille étroitement les alentours de la prison, ainsi que les corvées du dehors, et les ordres les plus sévères sont donnés pour faire feu sur tout détenu qui tenterait de s'éloigner de la place qui lui est assignée. En outre, une récompense de 75 francs est assurée à tous ceux qui arrêteront un forçat évadé et cette promesse seule, stimulant la cupidité des habitants du village, suffit pour rendre une évasion extrêmement difficile. Le prisonnier n'a réellement quelques chances que s'il parvient à changer, avant de s'évader, l'uniforme de la prison contre quelque autre vêtement moins compromettant. Enfin, lorsqu'une corvée est dehors et qu'un brouillard vient à s'élever, le son d'une cloche, parti de la prison, la rappelle immédiatement à l'intérieur, où l'appel nominal permet de constater à l'instant la disparition d'un prisonnier.

Rien n'est plus triste et plus sombre que l'entrée de Dartmoor; la lugubre inscription que Dante met sur les portes de son enfer n'y serait pas déplacée. On se sent absolument isolé. La vie matérielle n'y diffère pas beaucoup de celle des autres prisons du royaume. La tristesse du lieu y ajoute de l'horreur, voilà tout. Les heures du lever et du coucher y sont les mêmes, les privilèges du prisonnier y sont identiques, même nourriture insipide, même réduction de temps dans les mêmes conditions, même autorisation d'y écrire ou d'y recevoir des lettres, mêmes formalités à l'entrée et à la sortie; seulement la discipline y est encore plus triste et plus sévère. Les cellules sont plus petites, mais cela s'explique aisément, car les détenus travaillant soit au dehors dans les carrières, soit au dedans, dans les ateliers, ne font qu'y prendre leurs repas ou y dormir. La prison de Dartmoor est très vaste et peut contenir au moins 2,000 détenus.

Hosted by Google

Cette masse d'hommes est divisée en « gangs » ou sections, et portent également un costume spécial selon la catégorie à laquelle ils appartiennent. Les « collets rouges » sont les plus privilégiés. Ce sont les prisonniers déjà vieux qui ont quelque habitude de la vie de fermier et qui s'entendent à soigner les chevaux et les bestiaux.

Mais les privilèges de Dartmoor sont très contestables : ainsi un des avantages de cette « gang » c'est d'aller, avant le déjeuner, donner la nourriture aux chevaux et aux bestiaux et c'est la seule section, avec les détenus employés comme infirmiers dans l'hôpital et les cuisiniers, qui ait quelque travail à faire le dimanche ; mais néanmoins comme ce travail est moins rude et plus approprié surtout à la condition de ces malheureux, l'incorporation dans cette section est un objet d'envie pour les détenus.

Les autres sections sont les suivantes : il y a les carriers, employés dans les carrières de granit; ceux qui coupent le gazon, entretiennent ou font les routes; ceux qui sont employés à retirer de la prison et de la ville voisine tout l'engrais et à le répandre sur les terres avoisinantes, où les corvées de jardiniers et de laboureurs l'utilisent, car il n'y a pas, dans tous les environs de Dartmoor, un pouce de terre qui ne soit mis à profit.

Les jardiniers sont réellement une « gang » privilégiée. Elle se compose généralement de prisonniers dont la conduite est irréprochable et qui font leurs six ou douze derniers mois. On récolte une assez grande quantité d'excellents légumes, dont les meilleurs sont envoyés sur les marchés environnants.

Il y a ensuite la « laundry gang », section des blanchisseurs, très considérable, car, comme il n'y a pas de femmes à Dartmoor, tout le linge des détenus est lavé par eux.

Puis il y a les sections des prisonniers qui sont chargés de maintenir dans un état de propreté extrême les grandes salles, les couloirs, etc. ; des ouvriers forgerons, maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, peintres, vitriers, ferblantiers, chacune de ces catégories travaillant à part et formant

Hosted by Google

une section. Puis il y a la section des bottiers et celle des tailleurs, où trois cents hommes environ sont employés. Le travail obtenu est considérable. Tous les souliers pour la police métropolitaine et pour certaines autres prisons, presque tous les vêtements pour les différents établissements de convicts sont faits à Dartmoor. Il y a enfin les boulangers, les infirmiers et les détenus qui font de l'étoupe ou qui tricotent. Chaque homme a son travail fixe et déterminé, qu'il doit accomplir chaque jour, et il est à remarquer que les prisonniers, même ceux qui n'ont pas été habitués à une vie active, sont, en général, d'excellents travailleurs. Mais, outre que, à Dartmoor, le travail n'est pas excessif : six heures en hiver et sept heures en été, — bien moins long en fait que dans beaucoup d'ateliers où des ouvriers travaillent dix, douze et quelquefois quatorze heures par jour, — les détenus ont pour stimuler leur zèle la forte réduction de peine qui en est la conséquence et ils se mettent à l'ouvrage, sinon avec ardeur au moins avec résignation.

Tous portent sur le bras droit une marque qui indique la peine à laquelle ils ont été condamnés, aussi clairement que si leur sentence y était inscrite en grosses lettres. C'est une bande d'étoffe sur laquelle est imprimé leur numéro, le nombre d'années auxquelles ils ont été condamnés, qui parfois est remplacé par une simple lettre L (« life » : à vie) et puis les deux lettres P. S. (« penal servitude » : travaux forcés).

Six ou sept heures de travail journalier ne semblent pas sans doute une grande affaire et beaucoup croiraient que cette vie n'est pas assez dure, mais il ne faut pas oublier que la quantité de travail que l'on exige des détenus pendant ces six ou sept heures est telle qu'elle ne leur laisse pas une minute d'un repos qu'ils ne trouvent que pendant le temps consacré aux repas ou pendant la nuit quand leur sommeil n'est pas interrompu par les rondes ; la promenade quotidienne dans un étroit préau, au milieu de cette population malheureuse, est loin d'être un soulagement véritable pour ceux qui, malgré la faute qui les a amenés là, conservent encore le désir de s'amender et qui n'entendent autour d'eux

Hosted by Google

que projets sinistres pour l'avenir ou conversations ignobles. Ceux pour qui la prison est vraiment l'expiation d'une faute et qui espèrent, à leur sortie redevenir honnêtes, ne trouvent de consolation réelle à leur position misérable que dans la lecture et dans le moment que, chaque matin, ils passent à la chapelle, où les prières dites simplement et la lecture de la Bible viennent apporter à leurs esprits assombris un soulagement inexprimable. Beaucoup de détenus malheureusement, en vue de se concilier la bienveillance du chapelain et, partant, des autres autorités de la prison, affectent des sentiments qui sont loin de leur cœur et que leur conduite au sortir de la chapelle vient aussitôt démentir.

A Dartmoor, comme partout ailleurs, la moindre infraction aux règlements de la prison entraîne une punition sévère qui n'est pas toujours bien justifiée. Les gardiens, en effet, lorsqu'ils ne sont pas de vieux sous-officiers, habitués à manier les hommes, sont trop disposés à abuser du pouvoir presque illimité qui leur est donné sur les détenus, et pour peu qu'un homme leur déplaise, ils trouvent aisément moyen de le mettre en faute : au besoin même, ils inventent ; parfois trop sévères, ils sont parfois aussi trop faciles et ne tiennent pas assez la main à l'exécution des règlements de la prison. Il y a toujours, il est vrai, pour le détenu la ressource de l'appel au gouverneur, mais comme, le plus souvent, ce dernier donne raison au gardien, cet appel n'a guère de résultat et est rarement pratiqué par les prisonniers, qui voient les tracasseries s'accroître en raison des ennuis qu'ils ont pu, de cette manière, causer aux gardiens.

Lorsqu'un homme se conduit mal, le gouverneur peut ordonner sa mise au cachot au pain et à l'eau pendant trois jours au plus ; de telle sorte que, s'il est condamné à quinze jours ou plus de cette peine, il doit, tous les quatre jours, recevoir sa ration de soupe ou de viande. Quoique la peine du fouet soit encore en usage dans les prisons anglaises, le gouverneur ne peut pas, de sa propre autorité, condamner un homme à cette peine. Il faut que le prisonnier qui a mérité ce chatîment attende, au cachot, la visite d'un des

Hosted by Google

directeurs des prisons qui peut, si c'est nécessaire, condamner le prisonnier à recevoir jusqu'à 72 coups du terrible « chat à neuf queues » et à porter, en outre, pendant un certain temps, de lourdes chaînes. Pour une certaine classe de prisonniers, le châtiment corporel est la seule punition qui produise un effet salutaire.

Redevenus libres, à l'expiration de leur peine, les malheureux ont encore à se représenter chaque mois au bureau de police de la ville ou de la commune où ils demeurent, afin de se faire reconnaître et de justifier leurs moyens d'existence. Ils sont parfaitement libres de changer de résidence, mais ils doivent, dans les vingt-quatre heures de leur arrivée, se présenter au bureau de police de leur nouveau domicile; beaucoup s'expatrient pour échapper peut-être à de nouvelles tentations et surtout pour éviter de devoir renouer la camaraderie du bagne. L'Amérique et l'Australie, avec leurs solitudes immenses, reçoivent généreusement les hommes déclassés dans leur pays, qui vont tenter là-bas de se créer une existence nouvelle et honnête, loin de la société qui les repousse.

Considérons maintenant quels sont les résultats du système en vigueur. Répond-il au but que l'on s'était proposé en l'établissant? les résultats en sont-ils aussi satisfaisants qu'on était en droit de l'espérer? Hélas! non. Il est évidemment impossible en ceci, comme en toute chose, d'arriver à la perfection; mais il faut reconnaître que l'organisation actuelle est loin d'être sans inconvénients graves et de satisfaire ceux qui sont à la tête de ce département.

Le but d'une loi pénale comporte trois points distincts : 1° punir ceux qui ont commis une faute ou un crime et empêcher, autant que possible, les autres d'en commettre; 2° se débarrasser de la partie criminelle et dangereuse de la population; 3° obtenir ces résultats de la manière la plus satisfaisante et au moins de frais possible. Nous allons voir si l'on a atteint le but.

A. *Punition des coupables.* — En fait, peu de crimes restent impunis, mais le défaut capital du système actuellement

Hosted by Google

en vigueur, c'est le manque d'une classification convenable des prisonniers, la réunion de malheureux et surtout de jeunes gens, comparativement innocents, avec d'anciens condamnés, voleurs ou assassins de profession qui, même pouvant gagner leur vie par des moyens honnêtes, préfèrent une carrière toute de vices et d'attentats, condamnés que rien ne peut corriger et qui sont destinés, à peine sortis de prison, à y rentrer pour un nouveau crime, jusqu'au moment où ils vont mourir misérablement dans une infirmerie quelconque.

Cette confusion des prisonniers est tout ce qu'il y a de plus mauvais, une longue expérience l'a prouvé : à tout prix, elle devrait être évitée. Ceux qu'une première faute ou un premier crime amènent au bagne ne devraient jamais être mis en contact avec les « récidivistes », qui ne peuvent malheureusement, dans la plupart des cas, que leur donner de mauvais conseils et commencer ou compléter leur éducation criminelle.

Les travaux forcés, dont on punit tant de crimes différents, affectent très inégalement les diverses classes de condamnés : pour une grande quantité de prisonniers, les travaux forcés ne sont autre chose qu'un nombre plus ou moins grand d'années passées en prison avec l'obligation de se soumettre à un travail quelconque et à une discipline sévère. C'est une peine purement physique, à laquelle on finit par s'habituer. Pour d'autres, à la peine physique vient s'ajouter une épouvantable peine morale causée par la chute profonde, par la ruine et la honte qui en est la conséquence. Pour un homme qui a occupé une certaine position dans le monde, l'emprisonnement, le travail forcé, la mauvaise nourriture, les ennuis de la prison, tout cela n'est que secondaire. Ce qui est terrible, c'est l'effondrement de la position sociale, la honte qui retombe sur le condamné et, après lui, sur ses enfants et qui l'empêche de reconquérir désormais la place qu'il a perdue. Le malheureux ne peut jamais se réhabiliter complètement. Nous ne voulons pas dire que les erreurs judiciaires soient plus fréquentes en Angleterre qu'ailleurs, mais peut-être les juges ont-ils une trop grande

Hosted by Google

latitude dans leur appréciation du crime et dans l'application de la peine. Les journaux anglais d'il y a quelques semaines rapportaient, avec force commentaires, l'histoire de deux malheureux jeunes gens condamnés à cinq ans de servitude pénale pour un crime qu'ils n'avaient pas commis et dont l'innocence avait été prouvée après qu'ils avaient déjà subi deux ans de leur peine; le fait était d'autant plus grave que c'était la deuxième fois que l'un de ces jeunes gens était jugé, condamné, envoyé en prison, puis reconnu innocent.

La justice anglaise, avec tout son appareil antique, est bien plus expéditive que la nôtre, et les juges, tout en étant peut-être plus sévères, sont plus paternels. Il nous souvient d'avoir assisté, il y a quelques mois, à la session de la cour d'assises tenue dans une petite ville d'un des comtés de l'Angleterre : une excellente impression nous est restée de l'allocution pleine de bonté qu'adressa aux condamnés le juge Hawkins.

Les deux classes de détenus dont nous venons de parler devraient, autant que possible, être tenues séparées l'une de l'autre, tout contact devrait être évité, car l'influence que certains prisonniers arrivent à exercer sur d'autres est immense et mauvaise. L'importance de cette classification et de cette séparation est extrême; on ne saurait trop appeler, sur cette question, l'attention du Conseil des directeurs de prisons et de tous ceux qui s'occupent de la législation pénale.

Les condamnations à de longues peines, qui sont fréquentes en Angleterre, même pour des actes que nos lois ne punissent pas aussi sévèrement, sont un autre danger, surtout lorsqu'il s'agit d'une première condamnation. Vingt années de servitude pénale sont une peine que l'on applique fréquemment. C'est une erreur; car, neuf fois sur dix, le condamné à vingt ans de travaux forcés n'essaiera pas de s'améliorer. A quoi bon? Quelle vie nouvelle peut-il entreprendre à sa sortie de prison? Une peine plus courte et plus dure, en ce qui concerne la discipline, le travail, la nourriture,

Hosted by Google

serait plus efficace et ne causerait pas autant de maux dans la famille des condamnés. L'inévitable statistique prouve surabondamment que, dans la plupart des cas et malgré tous les secours qu'elles reçoivent des comités de paroisses, les femmes de condamnés à de longues peines se laissent toujours entraîner par de mauvais conseils et finissent mal, tandis que les autres résistent.

Quoique sévère déjà, la discipline pourrait être rendue plus sévère sur beaucoup de points. Pour les récidivistes, aussi longtemps qu'on ne tombe pas dans la cruauté, la peine ne peut être trop forte: Le fouet, que l'on continue à donner dans les prisons anglaises et qui n'est appliqué qu'aux assassins, produit un excellent résultat. Rien ne s'opposerait à ce qu'il soit, au besoin, également appliqué aux récidivistes, mais, d'après l'auteur de cette étude, d'une manière différente de celle dont il est distribué aujourd'hui. Aujourd'hui, le prisonnier reçoit le total des coups auxquels il est condamné avant son envoi dans une maison de force; il perd vite le souvenir de la correction qui, d'après notre auteur, devrait être répartie en différentes fois, à l'entrée, pendant son temps et surtout à la sortie. La peine, puisqu'elle est admise, serait plus efficace.

B. *Débarrasser la société de la partie criminelle et dangereuse de la population.* — Ceci touche la question de la déportation. Sans doute, ce système serait le meilleur si l'on pouvait trouver une colonie où l'on pût envoyer les forçats, et cela vaudrait mieux que d'entasser prisonniers sur prisonniers dans des prisons que l'on doit agrandir sans cesse, à moins d'en construire de nouvelles. Les colonies australiennes, abandonnées aujourd'hui, ont produit beaucoup d'excellents résultats, qui prouvent suffisamment qu'un nouvel effort pour en créer de nouvelles devrait être tenté. Le système est actuellement mis en vigueur en France et on y songe sérieusement en Italie. Les ateliers (Association Rooms), tels qu'ils sont établis à Dartmoor (nous ne savons pas s'ils existent dans les autres prisons), ont la plus funeste influence sur les malheureux qui y travaillent. C'est

Hosted by Google

une véritable école du vice. La peine plus courte et plus sévère, toute communication constante et journalière évitée entre les prisonniers, ferait obtenir de bien meilleurs résultats que le système actuel, qui ne fait guère que compléter l'éducation criminelle du prisonnier, loin de le rendre meilleur.

C. *Obtenir ce résultat de la meilleure manière et au moins de frais possible.* — Le système actuel coûte fort cher, il faut en convenir, et le travail des prisonniers est loin d'en compenser les frais : c'est à peine s'il suffit à l'entretien seul des détenus, et alors il y a tous les autres frais d'employés, de gardiens, etc., sans compter encore les secours donnés par les comités de paroisses aux femmes ou aux enfants de détenus, et qui, pour chaque paroisse, s'élèvent souvent jusqu'à 20 et 30 livres sterling par an. Avec le système que l'on propose, les dépenses seraient nécessairement moindres : le prisonnier qui travaille en cellule, comme à Millbank ou à Pentonville, travaille plus, coûte moins et naturellement n'a pas besoin d'autant de gardiens que les nombreuses « gangs » qui vont travailler dans les carrières ou aux champs à Dartmoor. La statistique prouve d'ailleurs qu'il y a relativement peu d'anciens prévenus de Millbank ou de Pentonville qui reparaissent devant les assises : la grande majorité des récidivistes provient des prisons où le système cellulaire n'a pas été encore introduit. Mais ce système, inauguré il y a dix ou quinze ans, n'a pas lui-même produit tous les résultats favorables que l'on en attendait.

L'organisation pénitentiaire anglaise, excellente sous certains rapports, inhérents, pour ainsi dire, au caractère de la nation, laisse, sous d'autres, beaucoup à désirer, quoique, grâce à la pression de l'opinion publique, provoquée par des articles de journaux, par des livres écrits de bonne foi comme celui dont nous avons tiré ces renseignements, de grands changements y aient été introduits et de grandes améliorations apportées. Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire. En résumé, trois choses sont excellentes : l'institution des « marks », qui permet au condamné d'obtenir une plus prompte libération ; la bibliothèque, qui vient

Hosted by Google

apporter un soulagement véritable à ses malheurs; la haute administration, composée de gouverneurs et de sous-gouverneurs qui, presque tous ayant appartenu à l'armée, savent être justes en se faisant parfaitement obéir. La nourriture est également suffisante. Trois choses sont éminemment mauvaises : la confusion des prisonniers et la vie en commun, qui produit la démoralisation ; les nombreux employés inférieurs qui abusent de leur position, et les longues peines, qui font perdre au prisonnier tout désir de s'amender. Mais, dans un pays comme l'Angleterre, où le progrès marche d'une façon constante et régulière, il est permis d'espérer que ces inconvénients disparaîtront bientôt.

HENRY LOUMYER.

Hosted by Google

DES CONFÉRENCES POPULAIRES

EN BELGIQUE.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, des conférences populaires. Au Congrès littéraire, au Congrès de l'enseignement ensuite, les questions qui se rattachent à ces utiles entreprises ont fait l'objet de rapports et de discussions extrêmement instructifs, qui pourront servir de base à plus d'une amélioration future. Chacun y parlait d'expérience, ce qui est bien la meilleure façon de parler, et en entendant les autres exposer ce qu'ils avaient fait, les résultats qu'ils avaient obtenus, on apprenait à faire du nouveau, parfois du meilleur, pour obtenir plus encore, pour éviter de tomber dans l'erreur à son tour.

En somme, ce qui a frappé tout le monde, c'est l'extension qu'ont prise les conférences populaires dans notre pays. Il y a quinze ans, on les connaissait à peine. Une femme de cœur et d'intelligence, M^me^ la baronne de Crombrugghe, fut la première à les populariser chez nous, à l'exemple de l'Angleterre. Aidée de quelques hommes dévoués, elle fonda le *Cercle des Réunions populaires* de Saint-Josse-ten-Noode, qui n'obtint peut-être pas tout le succès que l'on pouvait espérer. C'est, du reste, un trait digne de remarque que les tentatives de ce genre faites dans l'agglomération bruxelloise ont rarement pris pied d'une façon complète. Le public des grandes villes a trop d'occasions de s'amuser pour chercher beaucoup à s'instruire, et, d'ailleurs, on se butte inévitablement ici à cette grosse difficulté, que la grande masse populaire, celle à qui l'on s'adresse de préférence, ne sait pas assez le français pour comprendre une causerie faite dans cette langue et ne connaît pas non plus suffisamment le flamand littéraire pour pouvoir suivre un orateur flamand.

Partout ailleurs, la réussite a été rapide. A Liège, le *Cercle Franklin*, créé en 1865, voit affluer à ses séances un nombre toujours croissant d'auditeurs, tandis que d'autres sociétés

Hosted by Google

semblables n'obtiennent pas un moindre succès. A Verviers, les *Soirées populaires*, plus jeunes d'une année que le *Cercle Franklin*, n'ont jamais compté moins de mille assistants à leurs conférences hebdomadaires. Charleroi possède également son cercle, aussi suivi, toute proportion gardée, que ceux de Liège et de Verviers, et le comité des *Réunions populaires* de Mons pouvait avec fierté, dans son dernier rapport, citer le chiffre des conférences données dans les dix-huit cercles qu'il patronne [1] et des auditeurs qui les avaient écoutées [2]. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les sociétés des provinces wallonnes et d'insister plus longuement sur leurs progrès. Namur seul semble voir péricliter ses conférences populaires, alors que, cependant, ses sociétés coopératives, dues à la même et intelligente initiative, font l'admiration de tous ceux qui suivent avec intérêt l'amélioration de la condition des classes laborieuses. Mais ce demi-échec tient, croyons-nous, à des causes spéciales, qu'il ne serait pas impossible de faire disparaître.

Si des provinces wallonnes on passe dans les provinces flamandes, on y voit le même mouvement produire des résultats non moins heureux. Le *Willems-Fonds* ne cesse de prendre une extension plus grande, ne se bornant pas seulement à l'organisation de conférences, mais fondant aussi des bibliothèques populaires bientôt pourvues d'une nombreuse clientèle. On peut voir dans son dernier rapport qu'il ne possédait pas moins de 27 sections avec 3,585 membres et de 18 bibliothèques, ayant prêté 79,100 ouvrages. Le *Willems-Fonds*, d'ailleurs, si étendu que soit son cercle d'action, ne jouit pas d'un monopole. Nombre de localités des Flandres possèdent des associations autonomes, sans compter les chambres de rhétorique, toujours vivaces depuis des siècles.

Beaucoup de ces cercles, wallons ou flamands, ont imaginé de donner dans le courant de l'hiver des fêtes d'enfants, généralement offertes aux élèves pauvres des écoles, et dans lesquelles on distribue des jouets, des vêtements, des livres, des livrets de caisse d'épargne. Rien de plus touchant que ces fêtes dont le souvenir ne se perd pas et qui viennent apporter aux plus humbles foyers un reflet du plaisir et de la joie éclatant chez les heureux de ce monde aux grandes dates de la Saint-Nicolas, de Noël, du nouvel an.

On connaît aussi les sociétés ouvrières de Gand, popularisées dans son beau livre par M. le professeur Laurent. Ces

1 Plus de quatre-vingts.
2 Environ 5,000.

Hosted by Google

sociétés ont des sœurs assez nombreuses déjà et en voient naître chaque jour de nouvelles. Une de celles-ci mérite une mention toute spéciale, la société *les Amis de l'instruction populaire*, de Souvret-Courcelles, parce que, à la différence des autres, elle a été fondée par l'initiative d'un simple ouvrier houilleur, M. Romain Meerschout. De plus, elle s'est promptement placée au niveau des premières associations du pays en créant des bibliothèques, en accomplissant des excursions, en préparant l'organisation de sections chorale et dramatique.

Cette société de Courcelles fournit même une des preuves les plus frappantes de l'effet produit par les conférences, car c'est après avoir assisté aux entretiens populaires de Charleroi et lu les excellentes petites brochures contenant les causeries faites à l'asile de Vincennes, que son fondateur s'est mis en campagne. Et l'on peut dire que, si une partie de ses compagnons de travail n'avaient pas eux-mêmes entendu des conférences, n'avaient pas compris tout le profit qu'ils étaient en droit d'en attendre, la tentative n'aurait pas si heureusement abouti.

Non seulement les conférences instruisent et moralisent, mais elles tendent à faire naître entre les diverses classes de la société des relations plus cordiales et presque fraternelles. L'ouvrier qui voit le bourgeois assis à côté de lui pour écouter la parole d'un autre bourgeois mettant ce qu'il peut avoir de science et de talent au service de l'éducation du peuple, comprend qu'on ne lui est pas aussi hostile que de mauvais conseillers le proclament. Il est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, il tient à prouver qu'il en est digne. La présence des femmes ne laisse pas non plus d'exercer son influence, et tous ceux qui ont parlé dans les cercles populaires, tous ceux qui ont pris part à la direction de leurs séances sont unanimes à constater la réelle transformation des habitudes et des façons, d'abord un peu rudes, de ces auditoires de travailleurs.

Dirons-nous que les conférences conquièrent à la cause du progrès de nombreux adhérents? Il suffit, pour en être convaincu, de voir les efforts faits depuis quelques années par le parti clérical pour créer, de son côté, des sociétés ouvrières. Avec son habileté accoutumée, il a bien vite compris tout ce que l'on pouvait tirer de ces associations, et nous avons tort de ne pas nous préoccuper assez du développement qu'il a su donner à ses entreprises. C'est ainsi que le dernier rapport publié renseigne l'existence de 73 cercles, possédant au delà

Hosted by Google

de 30,000 affiliés, dont des faits récents ont révélé l'esprit et les tendances. Cependant, on cherche à accroître encore le domaine d'action de ces cercles et nous avons pu lire, il y a quelques semaines, qu'un comité central s'était constitué pour aviser aux meilleurs moyens de recruter de nouvelles milices en rendant les anciennes plus attachées à leur drapeau.

Il n'y a pas à le nier, là, comme souvent, nos adversaires ont su s'adapter merveilleusement une arme qui paraissait destinée d'abord à leur causer de cruelles blessures, et c'est à notre tour de nous mettre sur la défensive. Grâce à Dieu, nous commençons à le comprendre, et de là l'attention qui s'est attachée aux développements de nos sociétés populaires.

Deux méthodes surtout, destinées à rendre ces développements plus rapides, ont été exposées et défendues avec talent depuis une couple d'années. La première consiste à assimiler les conférences populaires aux cours d'adultes et à les comprendre au nombre des institutions dont l'organisation et l'entretien appartiennent aux administrations communales. Assurément, cette thèse peut être appuyée d'arguments fort sérieux et fort entraînants; mais quand il s'agira de passer de la théorie à la pratique, nous craignons fort qu'on ne voie se produire des inconvénients beaucoup plus nombreux que les avantages. L'application de la nouvelle loi sur l'enseignement primaire est, à cet égard, un éloquent exemple. Certaines administrations, dont plusieurs n'ont pas même attendu la promulgation des dispositions légales désirées pour fonder des conférences ou cours publics, montreront la meilleure volonté. D'autres, au contraire, — et, qu'on n'en doute pas, elles seront en immense majorité, — ou se refuseront à exécuter la loi, ou la tortureront à la fois dans son texte et dans son esprit pour lui faire sortir des effets tout contraires à ceux qu'on en espérait. D'un autre côté, on verra surgir cette double difficulté : soit de ne pas trouver un nombre suffisant de conférenciers ou de professeurs capables et dévoués, soit de laisser l'organisation des cours et conférences à des fonctionnaires subalternes n'ayant aucune aptitude pour ce genre de besogne, fort différent de la routine administrative. Enfin, voit-on l'effet moral produit par ces conférences données « avec la permission de l'autorité », si l'on s'y met à parler politique? La tribune populaire sera devenue la succursale de l'association libérale ou de l'association cléricale, suivant le lieu, et l'on pourra s'en servir pour y faire de la candidature officielle en en accordant l'usage exclusif aux amis ou

Hosted by Google

aux protégés de l'administration en place. Donc si, d'une part, il y a quelques avantages à cette méthode, il y a, d'autre part, nous le répétons, des inconvénients beaucoup plus nombreux.

La seconde méthode, celle qui consiste à tout attendre de l'initiative privée, unissant ses efforts grâce à la constitution d'une Fédération, échappe à la plus grande partie de ces inconvénients. Outre que les cercles affiliés seront généralement dirigés par des hommes prenant à cœur leur entreprise et mettant une sorte de point d'honneur à la faire prospérer, il ne dépendra point de la bonne ou de la mauvaise volonté des administrations que d'importantes localités soient privées d'institutions démocratiques entre toutes. Quand des personnes actives et intelligentes en verront l'utilité, elles n'auront besoin que de s'associer pour doter leurs concitoyens de cercles qui, d'eux-mêmes, pourront vivre et grandir. Et si, comme nous le pensons, les administrations communales ont le devoir de protéger ces cercles, auxiliaires précieux des écoles, l'octroi d'un subside conciliera tout; il permettra en même temps de remplir une véritable obligation et de ne pas enrayer la croissance de plantes délicates, auxquelles le grand soleil de la liberté est indispensable.

A la vérité, cette Fédération des cercles populaires a rencontré, dans les congrès récents, une adhésion unanime. Chacun s'est déclaré prêt à y adhérer et n'attend guère qu'un appel pour remplir sa promesse. Il est à espérer que l'on n'attendra plus longtemps, et c'est hâter, pensons-nous, le moment où cet appel sera lancé que d'insister sur les conséquences heureuses d'une Fédération et de formuler une sorte de programme qui pourrait servir de base aux discussions dont l'affiliation sera nécessairement précédée.

Ce qui semble devoir être admis tout d'abord, c'est que la Fédération sera un corps sans âme si elle ne possède pas un bureau central sérieusement organisé. A ce bureau doit revenir, en effet, la tâche de tenir en relations les différents cercles affiliés, de leur fournir mille renseignements utiles sur ce qui se fait de nouveau, sur les orateurs, sur les ouvrages à distribuer dans les tombolas de livres devenues aujourd'hui générales, sur les améliorations à introduire. On objectera peut-être qu'un bureau semblable occasionnera des frais considérables. C'est une erreur. Il se trouvera, à coup sûr, un homme dévoué qui consentira à se charger gratuitement des fonctions de secrétaire, les seules, en somme, qui demanderont du travail pendant les six ou sept mois que dure d'or-

Hosted by Google

dinaire la session des conférences. Avec un simple copiste pour aide, ce secrétaire en sortira parfaitement. Nous estimons donc le coût du bureau central, à cinq ou six cents francs somme qui serait aisément fournie par les trente ou quarante cercles dont l'affiliation à la Fédération n'est pas douteuse.

Le recrutement des orateurs nous semble devoir être la mission principale du bureau central, car c'est aussi la grande pierre d'achoppement de presque tous les cercles, et les difficultés ne font que croître au lieu de diminuer. Dans le début, les orateurs se trouvaient assez facilement. Les conférences ne se donnaient guère que dans les villes ou dans les communes avoisinantes, et l'on avait la ressource des avocats et des professeurs. Quantité de membres du jeune barreau ont rendu à ce moment des services dont on ne saurait assez les remercier. Sans eux, les conférences n'auraient pu prendre racine. Cependant, à la longue, et tandis que ces jeunes avocats se voyaient absorbés par d'autres travaux, les cercles se multipliaient, ils se disséminaient, si bien que tel conférencier était amené à devoir accomplir de véritables voyages pour se rendre aux invitations qui lui étaient adressées. De plus, les premiers sujets épuisés, c'est-à-dire les plus élémentaires, il fallait aborder des matières exigeant des lectures, des études, un travail souvent considérable, il fallait aussi les traiter d'une façon satisfaisant un public dont le goût s'affinait chaque jour et qui, par suite, devenait plus exigeant. De là des dépenses, des fatigues, des peines qui ont fini par faire hésiter un peu les soldats vaillants de la première heure. Tellement qu'aujourd'hui, si l'on n'y avisait, les cercles risqueraient de se trouver, dans un avenir plus rapproché qu'on ne le pense, à peu près réduits à deux espèces également dangereuses de conférenciers : ceux qui considèrent leurs tribunes comme un tremplin et n'y viennent guère étaler autre chose que leurs prétentions et leur jactance; ceux qui, fort bien intentionnés, n'ont toutefois ni le tact, ni la facilité d'élocution, ni — qu'on nous passe le mot — les planches nécessaires à l'orateur populaire beaucoup plus encore qu'au conférencier littéraire. Quiconque s'est occupé d'organiser des conférences sait à quel point les bons causeurs sont rares et le mal que l'on éprouve à se débarrasser des autres.

L'organisation de la Fédération améliorerait notablement cette situation, entrave sérieuse au développement des cercles. Le bureau central, en s'adressant à quelques conférenciers de mérite pour leur demander des causeries populaires,

Hosted by Google

pourrait leur procurer de nombreux auditoires, il pourrait leur dire : le travail que je vous demande ne sera pas confiné dans les étroites limites d'une ou deux sociétés; je vous fournirai les moyens de le faire valoir devant quinze ou vingt cercles, et ainsi de répandre vos idées et d'acquérir une légitime réputation dans toute l'étendue du pays. — Croit-on qu'une pareille offre ne serait pas tentante?

Elle le serait surtout si la Fédération était en mesure d'ajouter que les frais de voyage seront, dans certains cas, remboursés. Le talent, en effet, ne va pas toujours de pair avec la fortune et plus d'un jeune homme de brillantes espérances est obligé parfois, après avoir consulté ses ressources, de refuser une invitation à laquelle il brûlerait cependant de se rendre. Il y a là un point délicat autant qu'important qui s'imposera sans tarder à l'attention des cercles — notre expérience déjà respectable d'organisateur nous l'a fait voir — et pour la solution duquel la fédération rendrait d'immenses services.

Ces services ne seraient pas moins grands en ce qui concerne la publicité à donner aux conférences. Actuellement, chaque cercle, si petit qu'il soit, cherche à avoir son organe spécial, imitant un peu la grenouille de la fable. Il en résulte que ces organes se font les uns aux autres une concurrence redoutable et que leur nombre de lecteurs est naturellement fort restreint. Déjà donc quelques-uns ont disparu, tandis que les autres vivent d'une existence tant soit peu précaire. N'y aurait-il pas moyen de les fondre tous en un seul et de faire ainsi profiter tout le monde d'efforts disséminés pour le présent? Un bulletin bien fait, rendant régulièrement compte des conférences données dans le pays entier, obtiendrait certainement un accueil dont est garant ce désir même de tous les cercles de posséder des bulletins locaux. On objectera peut-être encore que ce bulletin exigera des frais énormes. L'objection ne vaudra pas plus cette fois que tantôt, car il saute aux yeux que les frais d'une seule publication sont moindres que ceux de dix ou douze et que les cercles se déchargeront volontiers, moyennant finance, c'est-à-dire en échange de souscriptions ou d'abonnements, du fardeau qu'ils se sont imposés.

La première place dans ce bulletin doit naturellement revenir aux comptes rendus des conférences et même, si c'est possible, à leur reproduction textuelle. On ne saurait assez le répéter : si précieuses que soient les conférences, elles n'atteignent entièrement leur excellent effet que si les enseigne-

Hosted by Google

ments de l'orateur laissent une trace matérielle, que si l'on peut, après l'avoir entendu, relire ce qu'il a dit. Plusieurs cercles, on pourrait presque dire tous les cercles, l'ont compris et ont tenté d'appliquer chez eux ce principe. La *Société d'éducation populaire* de Laeken, entre autres, a publié ainsi, en deux volumes, une vingtaine de brochures dont le tirage total a atteint près de 15,000 exemplaires. Malheureusement, comme on vient de le voir, ces publications se nuisent mutuellement par suite d'un défaut d'entente, sans compter que beaucoup d'orateurs renoncent à se donner la besogne, toujours un peu rude, d'écrire leur causerie par suite du rayon fort limité dans lequel les brochures sont distribuées, et aussi, il faut bien le dire, de la gratuité complète de ce genre de travail. Ni influence, ni renommée, ni profit, c'est, dit-on, peu tentant, et les hommes qui se contentent de la seule satisfaction du devoir accompli, — nous en parlons toujours par expérience, — ne courent pas précisément les rues. Un bulletin unique, largement lu par des milliers de personnes, assurerait déjà aux orateurs un écho plus vaste. Peut-être y aurait-il moyen de les associer plus directement encore au succès des publications. Ce moyen consisterait à publier, par l'entremise de la Fédération, un recueil de conférences, du genre des *Vorträge* et des *Zeit-und Streitfragen* édités à Berlin ou du *Royal Institution* de Londres. Les orateurs enverraient leurs manuscrits à ce recueil, auquel les cercles souscriraient chacun un certain nombre d'exemplaires, et la Fédération les ferait imprimer. A supposer que les quarante sociétés affiliées prennent cent exemplaires en moyenne de chaque conférence, cela fera quatre mille exemplaires placés. Or, sur ces quatre mille exemplaires dont l'impression coûtera relativement peu de chose, que l'on accorde quelques centimes seulement à l'auteur et l'on aura une rémunération qui, certes, ne sera pas énorme, mais qui sera du moins convenable. Du reste, dans le cas où la brochure aurait du succès, le tirage augmenterait, comme aussi la rémunération de l'auteur. Il serait donc le premier intéressé à fournir un travail instructif, intéressant, bien écrit, à la Fédération, qui remplirait, en réalité, le rôle d'éditeur, mais d'éditeur désintéressé, avec d'autant plus de facilité que les tombolas de livres, à présent générales et qui répandent des ouvrages innombrables, fourniraient à ses affiliés l'écoulement tout naturel de ses produits. En vérité, il nous paraît qu'une semblable combinaison ne présenterait guère que des avantages et que sa réalisation constituerait pour les jeunes écrivains belges

Hosted by Google

une amélioration considérable de la situation actuelle.

A coup sûr, pour les écrivains comme pour les orateurs, il y aura parfois pléthore, et pléthore de travaux médiocres plutôt que de bons. Mais si l'abbaye ne chôme pas faute d'un moine, elle chôme encore moins parce qu'il y en a trop. Le bureau de la Fédération aura pour mission de juger de la valeur des manuscrits présentés, il pourra, au besoin, déléguer ses pouvoirs, et bureau ou délégués auront cette ressource précieuse que, avant d'être imprimés, les travaux auront dû être *parlés*, que, par conséquent, ils auront passé par une première épreuve servant de base au jugement d'adoption ou de rejet.

Pour les conférences parlées ainsi que pour les conférences imprimées, la Fédération peut, comme on le voit, rendre d'immenses services à tout le monde. Il importe cependant de le dire, ces services, elle ne les rendra que si elle sait respecter largement la liberté d'action des cercles affiliés. Elle courrait grand risque d'aller à l'encontre de son but, si elle tentait de faire prévaloir des tendances, un esprit particuliers parmi ceux qui auraient recours à son entremise. Ainsi, dans les congrès récents, un orateur distingué a fait ressortir toute l'importance des entretiens scientifiques et exprimé le vœu qu'ils fussent désormais les seuls donnés dans les cercles populaires, attendu, disait-il, que toutes les connaissances se rattachent, en somme, à l'une des cinq grandes divisions de la science moderne, la sociologie, la biologie, les mathématiques, la physique et la chimie. Sans vouloir examiner cette thèse au point de vue théorique, ni rechercher si réellement les sciences morales, historiques, philosophiques, politiques, littéraires et sociales n'existent pas par elles-mêmes, si elles ne sont pas plus efficaées, plus utiles pour former des hommes, nous dirons qu'au point de vue purement pratique elle nous paraît de nature à soulever une fort vive opposition. En y réfléchissant bien, on comprend qu'il est plus aisé de la soutenir que de l'appliquer. Pour former un cercle populaire possédant une réelle influence et dont les conférences aient l'effet que l'on attend d'elles, il est nécessaire de réunir trois éléments distincts. Il faut d'abord — et c'est là le plus facile — il faut des organisateurs; il faut ensuite des orateurs, et enfin il faut un public. Les organisateurs, une fois, trouvés, devront chercher les orateurs, gens de bonne volonté, encore une fois, se mettant gracieusement et gratuitement au service des cercles. Iront-ils leur imposer de ne donner que des conférences scientifique? Ils risqueraient, ou de les voir leur répondre qu'ils

Hosted by Google

n'entendent rien à ces matières, ou, ce qui est pire, de les entendre traiter le sujet convenu de la façon la plus défectueuse. Mais, admettons même que vous trouviez une cinquantaine de conférenciers prêts à donner d'une façon convenable des causeries scientifiques, êtes-vous certain que le public y prendra goût, qu'il continuera de fréquenter vos séances, qu'ils les trouvera aussi variées et aussi attrayantes? On nous répond que le public et nous, nous nous trompons, que les conférences de votre goût ne tarderont pas, les expériences aidant, à captiver plus encore que les autres l'attention et l'intérêt; qu'au demeurant, quand on n'instruirait qu'une vingtaine de personnes à fond, cela vaudrait mieux que de donner à cinq cents une simple teinture de connaissances indispensables. Il y a du vrai dans cette réponse; mais ce qu'elle prouve surtout, c'est que les entretiens scientifiques sont du ressort de l'école beaucoup plus que du cercle populaire, qu'ils doivent former la matière de cours publics et non de causeries plus ou moins régulières.

Est-ce à dire qu'il faille écarter absolument les causeries de ce genre? Nullement, et les cercles leur ont fait une part fort large, plus large qu'on ne le pense, dans leur programme. Car, au fond, lequel d'entre eux n'a pas son programme, ne cherche pas à faire de ses conférences de chaque session une sorte d'ensemble harmonique où sont abordés tous les sujets de nature à instruire leurs auditoires, à leur donner des clartés de tout? Eux aussi, sans parfois s'en douter, n'ont d'autre devise que celle du sage antique : *Nihil humani a me alienum puto.* Il suffira de jeter les yeux sur leurs rapports pour s'en convaincre. Que l'on évite donc, autant que possible, de donner à la future Fédération une apparence quelconque d'exclusivisme si l'on veut la voir s'affermir et recruter de nouveaux adhérents, tout en augmentant le nombre des cercles et, partant, leur bienfaisante action.

L'augmentation du nombre des cercles, voilà le grand *desideratum* et le point surtout où l'action de la Fédération sera précieuse. En ce moment, nombre de personnes dévouées à la diffusion de l'instruction voudraient bien créer des cercles dans des localités où ils rendraient de signalés services. Elles ne l'osent pas, redoutant des difficultés des ennuis dont elles s'exagèrent l'importance véritable. Mais si l'on possédait un bureau central bien organisé, en s'adressant à lui, on obtiendrait tout à la fois les renseignements nécessaires pour la fondation du cercle projeté, les orateurs, les brochures. Quoi, dès lors, de plus simple que la mise en train du nouveau

Hosted by Google

cercle? Il ne faudra plus, pour rendre les séances complètes, que s'assurer le concours de quelques-unes de ces sociétés de musique, si nombreuses chez nous, et toujours si empressées à participer aux bonnes œuvres. Certains cercles même, nous l'avons dit plus haut, ont créé dans leur sein des sections musicales, et cet exemple peut être imité. L'utile et l'agréable vous aurez tout réuni.

Croit-on, enfin, que l'aide de la Fédération ne serait pas utile tout autant pour le règlement de ce que l'on pourrait appeler les objets facultatifs des cercles : les bibliothèques, les excursions, les fêtes? Quelles conditions meilleures n'obtiendrait-on pas, sous tous les rapports, si l'on était uni au lieu d'être séparé? Quelle économie de temps, de démarches, d'argent?

Plus on considère ce projet de Fédération, plus on se convainc de sa capitale importance pour le développement de nos cercles populaires. Nous avons encore beaucoup de progrès à accomplir pour nous mettre au niveau de l'étranger, et ce n'est pas chez nous que l'on pourrait trouver l'équivalent de ce *Cercle Franklin* du Havre, par exemple, dont le superbe local, admirablement aménagé, n'a pas coûté moins de deux cent mille francs, souscrits à peu près en un jour. Laissez chacun marcher isolé, le chemin parcouru sera si peu de chose que jamais vous n'aurez l'espoir de parvenir au but. Au contraire, rassemblez-vous, secondez-vous les uns les autres, et vous serez bientôt tout étonnés d'avoir si rapidement fourni la plus grande partie de la course. C'est ce qu'ont fait, en Angleterre, les *Mechanic's Institutes*, dont le développement est si remarquable; c'est ce qu'ont fait, chez nous, les banques populaires, on sait avec quels résultats.

Que les cercles populaires battent le fer tant qu'il est chaud, qu'ils n'attendent pas, pour s'unir et se fédérer, d'avoir vu surgir des entraves heureusement inconnues encore à la plupart d'entre eux. Quand les bons orateurs commenceront à leur manquer, quand le public, lassé d'entendre des conférenciers ennuyeux ou novices, se déshabituera d'assister à leurs séances, il sera trop tard de chercher à sauver un navire qui fait eau, car l'équipage ne sera plus assez nombreux pour manœuvrer les pompes, et l'on dirait vraiment que le bonhomme La Fontaine avait prévu cette éventualité quand il écrivait :

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

JULES CARLIER.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

LE CENTENAIRE DE KRAUSE[1].

Ce livre est bien l'histoire de la vie intellectuelle d'un des esprits les plus remarquables de notre temps, mais il n'est point ce poème attendu par M. Tiberghien et que l'éminent professeur de l'Université libre de Bruxelles, s'il l'avait voulu, aurait écrit sans doute mieux que personne. « Krause, » disait-il en 1855, dans la *Revue trimestrielle*, « est un organisateur dont le rôle ne peut « être bien compris qu'après épuisement de la critique exclusive. « La restauration doit succéder à la destruction. Cette nouvelle « période est proche. L'Allemagne, un moment éblouie et bientôt « fatiguée de spéculations transcendantes sans racines dans le « cœur et dans l'esprit de l'homme, commence à se réveiller. Le « doute est entré dans les esprits, et avec le doute la défiance, la « circonspection, c'est-à-dire la conscience de plus en plus claire « de suivre désormais les indications de la méthode cartésienne, « complétée par Krause, afin d'arriver à la certitude sur tous les « grands problèmes qui intéressent l'humanité. »

M. Tiberghien a été prophète. Le mouvement des esprits qu'il annonçait, il y a un quart de siècle, a si bien grandi, qu'aujourd'hui l'on s'occupe de célébrer dignement le centenaire du philosophe allemand, méconnu par ses contemporains, traqué et poursuivi comme un malfaiteur par ses compatriotes. Tôt ou tard l'heure de la justice sonne ; seulement il est triste qu'elle arrive d'ordinaire plus tard qu'on ne le voudrait. Un comité, composé de savants appartenant à toutes les nations de l'Europe et dans

[1] Procksch. *Karl-Christian-Friedrich Krause. Ein Lebensbild nach seinen Briefen dargestellt.* Leipzig, 1880. (Charles-Chrétien-Frédéric Krause. Une biographie écrite d'après ses lettres.)

Hosted by Google

lequel la Belgique est représentée par MM. Tiberghien et Laurent, va publier les œuvres inédites du célèbre penseur, né à Eisenberg, en Saxe, et fonder une bourse d'études portant son nom au collège de sa ville natale.

Le philosophe Krause avait douze enfants. Que sont-ils devenus? M. Procksch, dans sa brochure, ne nous le dit pas. Ce sera l'affaire du comité de les rechercher et d'offrir, en première ligne, à l'un de leurs descendants la bourse d'études qui va être fondée.

Ces douze enfants furent involontairement l'une des causes de la malechance qui poursuivit leur père, de la misère profonde dans laquelle il a vécu et dans laquelle il est mort. Quand Krause se maria, à l'âge de vingt et un ans, en 1802, il n'avait ni fortune ni position, et plus tard, quand ses travaux lui eurent donné une notoriété européenne, la chaire de philosophie, à laquelle il avait plus de droits que personne, lui fut refusée partout, à cause du désordre de ses affaires, de sa nombreuse famille et de sa brouille avec les francs-maçons. « Cette dernière raison, qu'on n'avoue pas, » dit, le 30 septembre 1828, le comte de Wintzingerode, dans une lettre au conseiller de Campe, à Hanovre, « pourrait avoir été « la principale. Krause a été très actif et très fêté dans les loges « de Berlin et de Dresde jusqu'au jour où il eut la malheureuse « idée d'entreprendre une bienfaisante réformation de cette insti- « tution et de supprimer les enfantillages qui la dégradent, et « que, dans ce but, il traduisit un ouvrage anglais écrit il y a « longtemps. »

Le comte Wintzingerode est mal instruit; ce ne fut point sa traduction d'un livre anglais, mais bien le commentaire très étendu dont il l'accompagna qui indisposa si fort contre lui les loges allemandes.

Il troublait leur quiétude; il voulait, en novateur hardi, les tirer de leur immobilité, secouer leur torpeur, les faire servir à la grande œuvre de réconciliation et de réparation qui s'impose plus que jamais à notre siècle. Avait-il tort? Evidemment non. Son instrument était admirablement choisi, puisque la science de l'organisation humanitaire est l'une des branches du savoir maçonnique ; seulement il se trompait sur l'opportunité de sa proposition. On était en 1810, et Napoléon Ier, qui tenait l'Allemagne et la moitié de l'Europe courbées sous son joug de fer, rêvait tout autre chose que l'établissement et le triomphe d'une *Association humanitaire*. Krause ne s'en doutait pas; dans sa naïveté de savant, que nous ne savons trop comment accorder avec les qua-

Hosted by Google

lités supérieures qu'il déploie comme novateur et comme organisateur, il voyait dans Napoléon le fondateur de l'union des peuples, l'homme providentiel, le collaborateur attendu qui allait lui aplanir la voie, l'aider, dans une certaine mesure, à organiser le monde nouveau, à faire régner l'ordre dans l'égalité. Autant de chimères, que les événements de 1811 à 1813 devaient dissiper. Le libraire Arnold, de Dresde, qui s'était engagé à publier son livre napoléonien (*Der Weltstaat durch Napoleon*), ne voulut pas aller au delà du premier volume que l'auteur se décida, par la suite, à donner au public, sous le titre de : « L'idéal de l'humanité con-« sidéré comme un tout social. Essai dédié aux gens instruits et « plus particulièrement aux francs-maçons. » Ce volume, nous dit M. Procksch, est le plus populaire de tous les ouvrages de Krause. Il est vrai que Napoléon le Grand n'y joue aucun rôle.

Nous ne pouvons toutefois nous défendre de croire qu'il contribua tout autant que ses deux gros volumes sur *les Trois plus anciens documents de la franc-maçonnerie* à ameuter contre Krause l'armée des doctrinaires et des réactionnaires. On réussit sans trop de peine à le faire rayer du tableau de la loge de Dresde, car il dédaigna de présenter sa défense ; on réussit tout aussi bien, et sans doute pour le même motif, à le faire passer pour un bonapartiste. Quand le malheur fut complet, irréparable, que toutes les portes lui furent fermées, ses amis les plus fidèles ne lui épargnèrent pas les reproches. L'un d'eux, le comte Gessler, vieux diplomate et franc-maçon désillusionné s'il faut en croire ses lettres, lui donna avec esprit les meilleurs conseils, qu'il ne suivit jamais. Il aurait voulu le voir ne plus gaspiller son temps à s'occuper d'art royal et de politique, de magnétisme ou de musique, toutes choses qui pouvaient avoir leur charme, mais ne devaient l'aider en rien à pourvoir aux besoins de sa nombreuse famille. Tout en le grondant, il le recommandait à ses amis. Son crédit ne suffit pas cependant à faire nommer Krause, en 1814, à la chaire de philosophie à Berlin, devenue vacante par la mort de Fichte. Pour se consoler, notre philosophe se jeta dans les études étymologiques et voulut publier un dictionnaire historique des langues germaniques. Les souscriptions n'affluant pas, il abandonna cette entreprise. Son âme demeurait sereine et forte au milieu des contrariétés et des épreuves qui l'assiégeaient ainsi sans relâche. Un jour, il écrit à son père : « J'aurai, sans « doute, à combattre jusqu'à mon dernier souffle, car ma vie inté-« rieure me met en vive contradiction avec la vie extérieure, et

Hosted by Google

« Dieu exige si souvent de moi tout autre chose que les hommes « ne me demandent. Aussi longtemps qu'il me sera possible de « travailler au triomphe du bien, qui est ma vie, je veux m'y « dévouer, quand bien même il me faudrait aller jusqu'à tendre « la main. »

C'est là un langage peu ordinaire. Son héroïsme dépasse de beaucoup celui d'Érasme qui, lui aussi, entouré de gens qui ne le comprenaient pas et lui faisaient le plus de tort possible, écrivait à son ami Battus que ce n'était pas assez de l'arracher à la mendicité, qu'il fallait encore, pour qu'il pût poursuivre avec fruit ses études, que sa vie fût libre de soucis. Krause n'en demande pas tant et ne peut obtenir le peu qu'il exige. Les objets les moins indispensables qu'il possède prennent le chemin du mont-de-piété ; il les voit partir les uns après les autres, sans plainte, sans murmure, reprend sa pensée et sa plume, et se met à défendre avec plus de zèle que jamais la cause de ceux qui l'ont répudié, calomnié. Il cherche à créer une langue universelle et, chemin faisant, il découvre, en 1816, dans le sanscrit, la langue mère des idiomes germaniques primitifs, fait la guerre à l'invasion des termes de science étrangers et, allant plus loin qu'Adelung, veut réformer l'orthographe allemande dans le sens de la simplification mise tout récemment en avant par M. Stephan, le directeur général des postes de l'empire.

Ces études le ramènent à sa grande et généreuse conception d'une *Association humanitaire*.

Il publie en 1820 une seconde édition des *Trois plus anciens documents de la franc-maçonnerie,* non pour braver les membres de la loge de Dresde qui ont voté son expulsion, mais sans doute pour les convertir et les ramener à de meilleurs sentiments à son égard. A ce propos, il écrit à son père : « La mission que je m'im- « pose est, à mes yeux, plus élevée que celle d'un professeur uni- « versitaire, car je veux léguer à mes contemporains et à la pos- « térité l'idéal de l'humanité et de son alliance universelle, que « j'appelle l'Association humanitaire, et je veux en soigner à tel « point l'exposé en toutes ses parties intérieures, rendre celles-ci « si abordables et si lucides qu'il me sera possible de gagner à « ma cause des hommes de bonne volonté, de les grouper et de « travailler avec eux à donner à la fraternité universelle des « peuples une base intellectuelle inébranlable. »

Le père de Krause, homme pratique avant tout, blâmait toujours ces grands projets, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer

Hosted by Google

ce cœur sans fiel, cette âme si largement ouverte à tous les sentiments nobles et élevés, ce fils qui terminait les confidences que nous venons de rapporter en disant : « Je vois bien que ma mis-
« sion exige que j'endure, que je souffre. Je n'en suis point
« ébranlé ; je m'en sens, au contraire, plus riche que les riches et
« plus heureux que les heureux. »

Quand il parlait ainsi, Krause, trop pauvre déjà pour envoyer ses enfants à l'école, leur donnait lui-même l'instruction élémentaire et sacrifiait un temps infiniment précieux. Il avoue lui-même qu'il perdait par là huit heures par jour, et, si c'était une folie, il la justifie en disant qu'il cherchait dans ses propres enfants des adeptes et des continuateurs, et que, s'il ne réussissait pas à obtenir d'eux ce résultat, il aurait au moins, pour s'en consoler, la satisfaction de les avoir mieux instruits que les enfants ne le sont généralement. Il dut malheureusement s'en tenir à cette satisfaction. Peu à peu, de la gêne il arriva à la misère. « Notre ordinaire se compose de soupe de gruau et de
« pain sec. Notre santé n'en souffre pas, notre gaîté non plus, et
« nous rendons grâce à Dieu pour le peu qu'il nous donne. »

Le vieux père du philosophe qui lui avait toujours tendu une main secourable, jusqu'à s'imposer des privations pénibles, n'a plus le courage de gronder, il s'attendrit : « Mon malheureux fils,
« lui écrit-il, ainsi vous en êtes arrivé à ce point que c'est avec
« du pain sec qu'il vous faut assouvir votre faim ! Il se peut
« même que le pain vous manque quelquefois. J'avais prévu et
« annoncé ces épreuves, je frémis de savoir qu'elles vous atteignent, et cependant je ne puis m'empêcher de vous crier : Cou-
« rage et confiance ! »

Ces derniers mots reviennent constamment dans ses lettres. La seconde édition du grand ouvrage sur la franc-maçonnerie se vendit bien et il y eut encore dans le pauvre ménage du pain sur la planche. Ce n'était là cependant qu'un secours provisoire ; Krause n'hésita pas, en 1821, sur le conseil de ses amis de Berlin, à solliciter auprès du ministre Stein d'Altenstein une chaire à l'Université de cette ville. Le ministre, qui le connaissait et l'estimait fort, ne fit rien pour lui ; il ne lui ménagea cependant pas les promesses. Quel fut ici l'obstacle ? La brochure de M. Procksch ne nous le dit pas et nous ne trouvons rien ailleurs.

A la fin, le découragement s'abat sur cette nature vaillante. Krause est à Gœttingue, où il lui est aussi difficile de se caser qu'à Berlin ou ailleurs. Il tombe malade, la maladie se cramponne à

Hosted by Google

lui, ne le quittera plus. Lindemann, son disciple, accuse ici les francs-maçons d'avoir été jusqu'au bout sans pitié pour le philosophe qui avait voulu les convertir : M. Procksch voit ici de l'exagération. Nous sommes du même avis. Les francs-maçons ne jouent en Allemagne aucun rôle politique, n'ont pas la moindre action sur le gouvernement, et c'est celui-ci qui, en Prusse, en Saxe, en Hanovre, ne veut pas entendre parler du philosophe novateur, dont il redoute le talent. Lorsqu'en 1831, Krause fait un petit héritage qui lui vient de l'un des parents de sa femme, le bruit se répand qu'il a reçu de l'argent d'un comité révolutionnaire siégeant à Paris. Cette calomnie part évidemment du camp réactionnaire et non du sein des loges. Elle se rattache au hasard malheureux que voici : Le Dr Plath, son gendre, et le Dr Ahrens, plus tard professeur de philosophie à l'Université libre de Bruxelles, l'un de ses plus chers disciples, s'étaient compromis dans les émeutes de Gœttingue et avaient dû prendre la fuite quand le général von dem Busche marcha contre l'insurrection, à la tête d'une armée de huit mille hommes.

Ce fut pour Krause le coup de grâce. Le 27 septembre 1832, il travaillait au milieu des siens, comme c'était son habitude, quand tout à coup il fit un brusque mouvement, se tourna vers eux et dit : « Je sens que mon cœur se brise, adieu, mes enfants ! » Quelques instants après, il n'était plus. Il tomba comme le gladiateur antique, non pas saluant César, mais souriant au monde nouveau qu'il attendait. Son école tant persécutée a triomphé de tous les obstacles ; dans une partie de l'Europe et dans l'Amérique du Sud, elle a le haut du pavé, et son dernier mot n'est pas dit.

Ch. Rahlenbeck.

Hosted by Google

LA DERNIÈRE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

ET LES

MŒURS ÉLECTORALES AUX ETATS-UNIS.

I

Les États-Unis ont été longtemps l'idéal de la démocratie. Nulle part le principe de la souveraineté populaire n'a pénétré davantage les institutions; le suffrage y est à peu près universel et toutes les fonctions y dépendent directement ou indirectement de l'élection. La réalité, toutefois, ne répond pas ici à l'apparence, et il ne faut point étudier longtemps la politique de la grande république américaine pour découvrir que le gouvernement y est invariablement conduit par et pour une minorité.

Diverses causes expliquent cette anomalie.

D'abord, l'organisation des partis. On a dit avec raison que les partis étaient un mal nécessaire des gouvernements libres. Il est certain que leur antagonisme même, s'il n'est pas toujours le véhicule du progrès, sert de frein aux fautes et aux abus du pouvoir. Mais la discipline que leur imposent les exigences de la lutte électorale tend à étouffer dans leurs rangs toute indépendance individuelle et les expose à devenir les instruments personnels de quelques

Hosted by Google

habiles. Dans les pays parlementaires où deux grands partis se disputent le pouvoir, la masse de la nation a beau être théoriquement la source de tous les pouvoirs : sa souveraineté se réduit au droit de choisir entre deux programmes et deux listes.

Ces inconvénients, inhérents au régime représentatif, sont considérablement aggravés aux États-Unis par le système que les partis appliquent au choix de leurs candidats et à la composition de leur programme. En apparence, le procédé est aussi logique que simple. Quelque temps avant l'élection, les comités directeurs de chaque parti convoquent leurs adhérents à des réunions préparatoires qui se tiennent dans chaque quartier urbain et dans chaque district rural. Ces assemblées primaires (*primary meetings*) élisent des délégués aux conventions que le parti tient dans chaque ville et dans chaque comté. Les conventions de ville et de comté ont un double rôle : d'abord, le choix des candidats aux fonctions municipales et provinciales ; ensuite, la nomination des délégués qui formeront la convention d'État. Ces dernières conventions, à leur tour, désignent les candidats du parti pour les fonctions électives de l'État et nomment les délégués qui formeront la convention nationale, chargée de choisir les candidats pour la présidence et la vice-présidence de l'Union.

Quel que soit le parti qui obtienne la majorité, les élus de la nation sont donc le produit d'une élection partielle à trois et même à quatre degrés. Le nom du général Garfield, le vainqueur de la dernière élection présidentielle, n'avait été prononcé ni dans les réunions primaires, — ni dans les conventions de comté et d'État, — ni même dans la convention nationale avant le troisième tour de scrutin, où il obtint une voix. Tous les délégués présents avaient reçu de leurs mandants des instructions pour voter, les uns en faveur du général Grant, les autres en faveur du sénateur Blaine ou du secrétaire d'État Sherman. Comme les trois fractions persistaient dans leurs préférences respectives, on dut recourir à trente-six scrutins, et c'est seulement devant l'impossibilité

Hosted by Google

d'obtenir la majorité absolue pour un des trois favoris que, de commun accord, on se rabattit sur un nouveau nom : au trente-sixième tour, le général Garfield obtint 399 voix sur 750 votants et fut, en conséquence, proclamé le candidat du parti républicain pour l'élection présidentielle du 2 novembre.

Quant à la candidature pour la vice-présidence, ce fut mieux encore. Il s'agissait de concilier la faction qui avait soutenu la candidature du général Grant à la présidence. On offrit donc au principal meneur de ce groupe, le sénateur Conkling, de désigner lui-même, comme compensation, le candidat du parti aux fonctions de vice-président. M. Conkling s'empressa de choisir un de ses partisans les plus actifs et les plus dévoués dans l'État de New-York, le général Arthur, naguère encore directeur de la douane à New-York, mais révoqué au commencement de 1879 par l'administration républicaine du président Hayes, « pour n'avoir pas apporté « aux devoirs de sa charge la diligence et l'attention « requises ». Le fait est que, d'après le rapport du secrétaire d'État Sherman concluant à cette mesure de rigueur, « de graves abus avaient continué et augmenté sous l'administration de M. Arthur; nombre de personnes avaient reçu des gratifications pour des services insignifiants ou nuls; les dépenses du service s'étaient accrues et les recettes avaient diminué; des pots-de-vin avaient été reçus par ses subordonnés dans plusieurs branches de la douane; que les efforts pour réprimer ces abus n'avaient pas obtenu son concours ». Tel était le personnage que, moins de deux années après, la convention républicaine de Chicago adoptait comme le candidat du parti à la seconde fonction de l'État. Inutile d'ajouter qu'à partir de cette adoption, l'ancien directeur de la douane est devenu pour tous les organes républicains — y compris ceux qui avaient applaudi à sa révocation — un modèle d'exactitude et de capacité administratives. Il y a, chez les partis, de ces défaillances de mémoire qui sont des grâces d'état. Personne ne s'est avisé de trouver que M. Conkling avait la vengeance trop spiri-

Hosted by Google

tuelle — pas même le corps électoral des États-Unis, qui a laissé passer M. Arthur dans le sillage du général Garfield. *Audaces fortuna juvat.*

II

Où se retrouve dans ces résultats la volonté des électeurs primaires, et que pensent de ce système ceux qui, chez nous, accusent les Associations libérales d'escamoter le vote des électeurs? Les associations électorales — on en a vu des exemples en Belgique même — peuvent devenir des coteries entre les mains de quelques ambitieux qui s'y font la courte échelle ; mais il y a des chances — et c'est généralement le cas chez nous — pour qu'elles attirent, sinon toute l'élite du parti, du moins l'ensemble de ceux qui s'occupent des questions politiques d'une façon permanente, avec indépendance et désintéressement. Aux États-Unis, au contraire, les assemblées d'où l'impulsion est censée partir, ne sont guère composées que des électeurs personnellement raccolés par les agents des divers candidats [1]. « Les meetings primaires — écrivait, en 1870, un auteur américain bien connu, M. Ezra-C. Seaman, dans son *Essai sur le système du gouvernement américain* — sont si peu fréquentés, que deux ou trois meneurs, en réunissant leurs adhérents, peuvent sans difficulté faire nommer les délégués de leur choix, et ainsi assurer la désignation de candidats qui ne seraient pas choisis si la voix du parti pouvait s'exprimer sincèrement. Il est facile à un politicien adroit, qui ne regarde pas à l'argent et qui possède des agents dans les diverses circonscriptions, de faire nommer, comme délégués, un nombre d'adhérents suffisant pour assurer le succès de sa candidature dans la convention du

[1] Le *World*, principal organe du parti démocratique à New-York, reconnaît, dans son numéro du 8 novembre, que ceux qui prennent une part active dans les élections primaires du parti ne dépassent pas 2,000 à 3,000 individus sur les 150,000 électeurs démocrates de New-York.

Hosted by Google

district ou du comté. C'est ce qu'on appelle fabriquer (*pack*, emballer) une convention. Les candidatures pour le Congrès et pour les autres fonctions supérieures sont souvent obtenues de la même façon par une distribution de fortes sommes d'argent et une profusion de promesses de places. Aussi les conventions ne se réunissent-elles que pour ratifier les décisions préalables des principaux meneurs, s'ils sont d'accord, ou décider entre eux, s'ils sont divisés. »

Il est d'usage aux États-Unis que tous les emplois publics changent de titulaire à chaque revirement électoral, sans qu'il y ait lieu de distinguer entre les fonctions politiques et les fonctions administratives. Quiconque figure dans l'administration centrale est soumis à cette loi, depuis le secrétaire d'État, qui siège au conseil des ministres, jusqu'au dernier employé, qui aligne des chiffres dans un bureau de douanes aux extrêmes frontières du pays; depuis le consul, qui représente à l'étranger les intérêts commerciaux de ses concitoyens, jusqu'à l'homme de peine qui balaie les escaliers des palais de Washington; — seules l'armée et la marine échappent à cette hécatombe administrative. — Encore les « dépouilles » du vaincu, comme disent les Américains, ne sont-elles pas indifféremment distribuées par le pouvoir exécutif aux adhérents du parti vainqueur. Elles sont considérées, en quelque sorte, comme le lot des différents meneurs qui, chacun dans sa circonscription, dictent les choix du pouvoir, abstraction faite de toute question de capacité ou de services antérieurs. C'est ce qu'on nomme aux États-Unis le *patronage*. Ce système non seulement réserve les faveurs du gouvernement, soit sous forme de places, soit sous forme de privilèges et de concessions, à ceux qui ont assuré l'élection du *boss* (patron)[1], mais il subordonne encore le maintien de ces avantages à l'obligation de les faire servir aux intérêts du

[1] *Boss* vient probablement de *baes*, — terme bien connu des Bruxellois, — que le vocabulaire de la politique américaine aura emprunté, en y attachant une signification particulière, à la langue des *Knickerbockers*, les fondateurs hollandais de New-York.

Hosted by Google

patron [1]. Il est entendu qu'en échange de son emploi, le protégé doit au protecteur non seulement son vote, mais encore son temps, son activité et même son argent. On voit que nous nous trouvons ici en présence d'une véritable féodalité politique ou plutôt d'une vaste société anonyme pour l'exploitation du gouvernement.

Ce système de courte échelle n'existait pas encore lorsque Tocqueville écrivait, il y a cinquante ans, son immortel ouvrage sur la *Démocratie en Amérique*. Les fonctions qui relèvent de l'administration centrale étaient relativement peu nombreuses et peu rémunérées. D'autre part, les premières conventions d'État datent de 1824, et la première convention nationale ne fut réunie qu'en 1832. Le mal grandit peu à peu; mais c'est à la suite de la guerre civile, sous l'administration du général Grant, qu'il atteignit son apogée. Les États du Sud, traités en pays conquis, furent livrés aux nègres, qui profitèrent de leur émancipation politique pour élire à toutes les charges de l'État des démagogues républicains, accourus du Nord avec leur fortune dans un « sac de nuit » (*carpet baggers*). Ces *carpet baggers* se servirent de leur passage au pouvoir, non pour réaliser les promesses insensées qu'ils avaient faites aux nègres, mais pour se remplir les poches aux dépens de leurs administrés, blancs et noirs.

[1] « Le parti républicain dans cet État — disait un organe des républicains réformistes, *the Nation*, en commentant, le 23 septembre dernier, la récente défaite des républicains dans les élections locales du Maine — est devenu une sorte de machine pour soutenir la fortune politique de M. Blaine dans la carrière de la politique fédérale. Les conventions ont été dominées par ses féaux, et les candidatures distribuées à ceux qui faisaient leur devoir de lui prêter l'allégeance politique en même temps que de se soumettre à une taxe (*assessment*) en sa faveur. Le *Herald*, de Boston, rapporte le cas d'un fonctionnaire, jouissant d'un traitement de 800 dollars (4,000 francs), qui fut ainsi taxé à 100 dollars et qui dut emprunter pour les payer. La distribution des emplois par une coterie, et le prélèvement de lourdes contributions sur les malheureux qui les obtiennent, en vue de permettre au *boss* de faire bonne figure dans la lutte présidentielle, peuvent sans doute produire un fonds de campagne considérable; mais un pareil état de choses n'est guère de nature à stimuler l'enthousiasme des nouvelles générations d'électeurs qui sont annuellement arrivées au scrutin pendant le règne de M. Blaine. »

Hosted by Google

Sous cette administration sans pareille dans l'histoire, la dette des États du Sud s'accrut, en sept années, de 850 millions de francs, et on doit observer qu'il s'agissait d'un pays déjà à demi ruiné par la guerre. Comme le remarque, à ce propos, M. de Molinari, — qui, dans ses *Lettres sur les États-Unis et le Canada* (Paris, Hachette, 1876), nous a donné une peinture si vivante des États-Unis à l'époque de l'Exposition universelle, — « la Sicile n'avait pas été pillée par Verrès, comme le Sud l'a été par les *carpet baggers* du Nord, car on ne connaissait pas, au temps de Verrès, le merveilleux mécanisme du crédit : on en était réduit à piller la richesse actuelle, on ne pouvait pas anticiper sur la richesse à venir ».

Les *carpet baggers* se revendiquaient naturellement du parti républicain : il n'en fallait pas davantage pour leur assurer, même contre toute légalité, l'appui de l'administration fédérale. Celle-ci, du reste, ne valait guère mieux, comme on ne tarda pas à le voir par une série de scandales qui éclatèrent dans l'entourage du général Grant. Le vice-président de la république, convaincu d'avoir reçu de l'argent pour assurer des concessions de terres à la ligne du Central Pacifique, dut donner sa démission et quitter la vie publique. Le ministre de l'intérieur fut renvoyé devant la cour d'assises pour avoir trempé dans de gigantesques fraudes commises par les bureaux aux dépens des Indiens. Le ministre de la guerre, chef du cabinet et secrétaire particulier du Président, avoua, devant un comité de la Chambre, avoir reçu des pots-de-vin pour certaines nominations qui ressortissaient à son département. Le ministre de la marine fut compromis dans des tripotages financiers qui échappaient à l'action de la loi, mais qui n'en entachaient pas moins sa réputation privée et publique. Chaque jour amenait la découverte de quelque nouvelle fraude à charge des hommes investis de la confiance du Président. Quant au général Grant, son honorabilité personnelle n'a pas été mise en question, mais, fidèle au principe du *boss system*, qui l'obligeait à soutenir ses partisans envers et contre tous, il ne

Hosted by Google

négligea aucune tentative pour étouffer les enquêtes et sauver les coupables. Il commença par refuser la démission de son ministre de l'intérieur, et quand le scandale prit de trop fortes proportions, il ne la lui accorda qu'avec les protestations les plus flatteuses. Par contre, il se hâta d'accepter la démission de son ministre de la guerre, afin que le Congrès n'eût pas le temps de le décréter d'accusation avant sa rentrée dans la vie privée. Quant au ministre de l'intérieur, il essaya de le soustraire à la juridiction civile pour le renvoyer devant une cour martiale soigneusement triée et il souleva ainsi un conflit d'attributions où il n'eut pas le dernier mot. En même temps, il maintenait en fonctions — malgré le ministre des finances, M. Bristow, le seul homme intègre de son cabinet — les inspecteurs généraux de district accusés de complicité dans des fraudes commises au détriment des accises, et il alla jusqu'à révoquer l'avocat général de la Trésorerie, qui avait blâmé la suspension des poursuites.

Peut-être le général Grant espérait-il, par cette fidélité aveugle à l'esprit de camaraderie politique, conserver l'appui des meneurs qui disposaient du pouvoir depuis la guerre. Déjà on parlait de sa troisième réélection, honneur refusé jusque-là à tous les présidents qui se sont succédé depuis Washington. Mais, si le gouvernement des États-Unis est une oligarchie, c'est une oligarchie tempérée par la balance des partis. Les démocrates ne tardèrent pas à bénéficier des scandales qui rejaillissaient sur le parti républicain. Ils conquirent successivement la majorité dans l'Indiana, l'Ohio, l'État de New-York et même le Massachussets, cet ancien quartier général de l'abolitionisme. D'autre part, les nègres, voyant que les *carpet baggers* ne tenaient pas leurs promesses, se tournèrent vers le parti démocratique, qui reprit ainsi l'ascendant dans tous les États du Sud, sauf là où régnait encore la loi martiale.

Du reste le parti républicain lui-même s'était ému en présence des institutions nationales menacées par toute cette corruption. Une fraction importante, qui se donna le nom de

Hosted by Google

républicains libéraux ou réformistes, rompit courageusement avec les traditions du patronage et réclama « la réforme du service civil ». Les deux groupes se trouvèrent en présence dans la convention nationale du parti républicain réunie en 1876 à Cincinnati. Le général Grant, prévoyant un échec, s'était retiré de la lice. Les républicains autoritaires se partageaient entre les sénateurs Blaine, du Maine; Conkling, de l'État de New-York, et Morton, de l'Indiana. Les républicains libéraux portaient M. Bristow, qui avait dû quitter récemment le cabinet du Président, pour avoir montré trop d'ardeur dans la poursuite des fraudes. De même qu'en 1880, les divers groupes durent, pour se mettre d'accord, transiger sur un nom nouveau, et c'est ainsi qu'au septième tour, M. Hayes, membre du Congrès pour l'Ohio, obtint cinq voix au delà de la majorité absolue. Grand propriétaire foncier de son État, M. Hayes était à peu près inconnu la veille, même à Washington.

La convention, toutefois, aurait pu faire un choix plus malheureux. Le nouveau candidat débuta par une lettre d'acceptation qui était un coup de maître, en ce qu'elle ralliait à sa cause tous les adversaires du patronage. Nous tenons à citer ce document officiel, car il établit sans réplique que notre description du système électoral américain n'a rien d'exagéré :

Il y a plus de quarante ans que s'est développé, pour la nomination aux emplois, un système basé sur la maxime que les dépouilles appartiennent aux vainqueurs. La règle ancienne, la règle véritable, que l'honnêteté, la capacité et la probité constituent les seuls titres aux emplois et qu'il n'est point d'autres droits, a fait place à la conviction que les services rendus aux partis politiques doivent seuls être comptés. Tous les partis, tour à tour, ont mis ce système en pratique. Depuis sa première application, il a subi une modification essentielle, mais qui a été loin de l'améliorer. Au début, le président, directement, ou par les chefs des départements ministériels, faisait toutes les nominations; mais peu à peu la désignation des fonctionnaires, dans la plupart des cas, a passé aux membres du Congrès. Les emplois publics sont ainsi devenus la récompense non seulement des

Hosted by Google

services rendus à un parti, mais de services personnels rendus aux chefs des partis.

Ce système détruit l'indépendance des départements ministériels, il mène tout droit à l'extravagance dans les dépenses et à l'incapacité dans le personnel : il est une tentation à la malhonnêteté, un obstacle à cette surveillance minutieuse et à cette sévère responsabilité qui peuvent seules assurer la probité et l'efficacité des services publics; il est cause que les fonctionnaires indignes ne sont ni promptement révoqués ni sûrement punis; il abaisse de toutes les façons la dignité des services civils et la moralité de l'administration.

M. Hayes promettait formellement de mettre un terme à ces abus.

Il faut que la réforme soit générale, radicale et complète. Nous devons revenir aux maximes et à la pratique des fondateurs de notre gouvernement et, s'il le faut, écrire dans la loi les règles qu'ils suivaient invariablement. Ils ne désiraient, ils n'attendaient des fonctionnaires publics aucun service pour leur parti. Ils entendaient que les fonctionnaires publics se consacrent exclusivement à l'administration et au peuple. Ils entendaient que le fonctionnaire fût assuré de conserver son emploi aussi longtemps que son honorabilité demeurerait intacte et qu'il s'acquitterait convenablement de ses fonctions. — Si je suis élu, je dirigerai l'administration d'après ces principes et toute l'autorité du pouvoir exécutif sera consacrée par moi à l'accomplissement de cette réforme.

Cette énergique déclaration eut un immense retentissement. Les démocrates avaient déjà la majorité au Congrès ; mais ils ne purent empêcher l'élection de M. Hayes, qui fut nommé à une voix de majorité [1]. Le nouvel élu fit de son mieux pour tenir ses promesses, et on a vu par la révocation du général Arthur qu'il y parvint quelquefois, malgré l'opposition des *boss*, tels que MM. Blaine, Conkling, Logan,

[1] L'élection du président et du vice-président se fait à deux degrés. Les électeurs de chaque État se réunissent tous les quatre ans, le premier mardi de novembre, pour choisir les électeurs présidentiels qui, assemblés en collège électoral le 1er décembre suivant, nomment définitivement le président et le vice-président. D'après les démocrates, on aurait dû compter à l'actif de M. Tilden, le compétiteur de M. Hayes, les voix des délégués de l'Orégon, de la Caroline du Sud, de la Louisiane et de la Floride. Mais les républicains firent déférer la question à la cour suprême, qui se prononça pour l'élection de M. Hayes.

Hosted by Google

Grant et de leurs partisans, qui n'ont cessé de lui susciter des obstacles pendant toute la durée de sa présidence et qui, dans maintes circonstances, réussirent à entraver ses projets de réforme. Il rétablit dans leurs droits les derniers États du Sud soumis à l'occupation militaire et réussit à éviter tout scandale au sein de l'administration. En somme, c'est peut-être, après Lincoln, le meilleur président que les États-Unis aient eu depuis quarante ans. Aussi personne n'a parlé de sa réélection.

Son successeur actuel, le général Garfield, a longtemps passé pour un partisan de la réforme administrative. Il écrivait en 1877 : « La réforme du service civil est une des plus hautes et des plus impérieuses nécessités de la politique. Cette réforme ne peut s'accomplir sans un divorce complet entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif en ce qui concerne les nominations. » Mais, quand la convention de 1880 l'eut choisi comme candidat, comme il avait à ménager le groupe des *boss*, s'il ne voulait nécessairement échouer devant le candidat démocratique, il n'hésita pas à proclamer une théorie toute contraire. « Pour discerner convenablement au sein de notre vaste population, — dit-il dans sa lettre d'acceptation, — les personnes qui conviennent le mieux à tant d'emplois, les connaissances d'un seul homme sont insuffisantes. Le pouvoir exécutif doit donc accepter et rechercher les renseignements et le concours de ceux qui trouvent, dans leur connaissance des milieux où les fonctions doivent être remplies, des titres pour l'aider à faire les meilleurs choix. »

Cette condescendance envers les prétentions du patronage forme un singulier contraste avec le langage tenu en 1876 par M. Hayes dans sa lettre d'acceptation. Le parti républicain rentrait donc ouvertement dans l'ornière qui l'avait conduit à la déconsidération et à la défaite sous l'administration du général Grant. D'autre part, l'abolition du régime militaire venait de rendre à l'influence des démocrates la Louisiane, la Floride et la Caroline du Sud. Il leur suffisait donc, pour remporter cette fois une éclatante vic-

Hosted by Google

toire, de conserver au Nord l'appoint des États qui avaient voté pour leur liste en 1876, — le New-Jersey, l'État de New-York, le Connecticut et l'Indiana. On doit se demander comment cette brillante perspective s'est transformée en un véritable désastre électoral, qui non seulement a maintenu leurs adversaires en possession de la présidence, mais qui a encore détruit leur majorité dans le Congrès [1].

III

Tout d'abord, nous devons remarquer qu'aux États-Unis le parti en possession du gouvernement a un immense avantage sur ses adversaires : c'est la solidarité de sa cause avec celle des deux cent mille employés fédéraux que le triomphe de l'opposition mettrait immédiatement sur le pavé. Tout l'effort de cette bureaucratie conservatrice n'avait pu prévaloir, aux élections précédentes, contre l'indignation soulevée dans le public par les abus de l'administration grantiste. Mais on oublie vite dans le nouveau monde, et l'honnêteté de l'administration qui siégeait à Washington depuis la nomination de M. Hayes avait quelque peu réconcilié l'opinion avec la présence des républicains au pouvoir.

Les démocrates, d'ailleurs, ne valent guère mieux sous le rapport de la moralité administrative. On les a vus à l'œuvre dans l'État de New-York, où, grâce au *boss system*, une véritable bande de voleurs, dirigée par le fameux Tweed, a longtemps exploité toutes les branches du gouvernement. Il est vrai qu'après plusieurs années de règne, Tweed a été mis en accusation, emprisonné avec ses complices et condamné à rendre gorge jusqu'à concurrence de 30 millions de francs, faute de quoi il est mort en prison ; mais l'association

[1] D'après une récente dépêche de New-York, le nouveau président, recevant une députation de républicains réformistes, se serait déclaré de nouveau pour un système qui ne ferait plus dépendre de services politiques la nomination et l'avancement des fonctionnaires, mais en ajoutant que, pour réaliser cette réforme, il devrait se mettre d'accord avec les membres du Congrès. Or, c'est là où M. Hayes lui-même a échoué.

Hosted by Google

électorale démocratique de *Tammany hall*, qui était le quartier général de la bande, n'en a pas moins conservé, après une éclipse passagère, la direction du corps électoral dans la ville de New-York. Actuellement dirigée par un neveu du cardinal Mac Closkey, elle vient encore, avec l'appui de la populace irlandaise, de faire élire un maire catholique, dont la seule présence aux affaires semble un danger pour les écoles publiques de la grande métropole commerciale[1]. Aussi les républicains libéraux ont-ils pu, cette fois, motiver leur vote en faveur de M. Garfield par la raison négative que rien, dans les précédents du parti démocratique, ne justifiait l'espoir d'une réforme administrative.

Le triomphe des démocrates dans le Sud a été, par son étendue même, une victoire à la Pyrrhus, en ce qu'il a permis aux républicains de retirer de leur magasin d'accessoires la « chemise sanglante », *the bloody shirt*, c'est-à-dire de réveiller les souvenirs de la guerre civile et de ranimer les rancunes « sectionnelles » du Nord, en représentant le parti démocratique comme l'allié et l'instrument du Sud uni et compacte (*the solid South*). Pour donner plus de force à cet argument, les républicains se sont même abstenus de lutter dans tous les États du Sud, et il est certain que cette tactique a fortement impressionné le Nord, quelque empressement qu'ait mis le général Hancock, candidat des démocrates, à protester explicitement contre l'idée de laisser remettre en question les résultats de la guerre. L'opposition a donc gagné la Caroline du Sud, la Floride et la Louisiane; mais elle a perdu les États du Nord, dont elle devait conserver les votes pour obtenir la majorité.

Toutefois, la principale cause de sa défaite se trouve peut-être dans ce raisonnement, ressassé journellement sous toutes les formes dans les meetings et les journaux du parti

[1] Le bruit a couru, après l'élection, que, par suite d'un arrangement secret entre les meneurs de *Tammany hall* et certains chefs du parti républicain, un certain nombre de démocrates avaient voté pour le général Garfield sous la condition qu'un nombre égal de républicains voteraient pour le candidat démocratique à la mairie. Le fait n'est pas prouvé, mais à New-York il n'a rien d'invraisemblable.

Hosted by Google

adverse : « Les républicains ont aboli l'esclavage, réprimé la guerre civile, reconstitué l'Union, retiré le pays d'une longue et terrible crise financière, donné une vive impulsion aux travaux publics, repris les paiements en espèces et réduit l'intérêt annuel de la dette fédérale de 755 à 445 millions de francs. Le commerce, l'industrie, l'agriculture sont aujourd'hui plus florissants que jamais. Pourquoi donc changer de gouvernement? »

Il est certain que le programme des démocrates n'avait guère de quoi exciter ou même justifier chez les électeurs un vif désir de changement. Aux États-Unis, les programmes politiques, ayant pour but moins d'assurer certaines réformes que de gagner le plus grand nombre possible d'électeurs, sont, en général, assez incolores lorsqu'ils arrivent à maturité après avoir passé par le crible des conventions et subi l'influence des divers intérêts à ménager. Mais, dans la dernière élection, on peut dire qu'ils ont rivalisé d'insignifiance. Un observateur superficiel serait vraiment embarrassé de dire en quoi diffère aujourd'hui aux États-Unis la politique des deux partis. Traditionnellement, le parti républicain représente l'esprit de centralisation, qui tend à étendre les attributions de l'autorité centrale, et le parti démocratique, la théorie, autrefois chère aux esclavagistes, qui place dans les États la source de la souveraineté. Cette distinction se manifeste encore aujourd'hui dans le langage des deux partis, — les républicains parlant de *Nation* là où les démocrates affectent de s'en tenir au terme d'*Union*. Mais, au point de vue pratique, elle a beaucoup perdu de son importance depuis que, d'une part, les républicains ont rétabli dans leurs droits tous les États du Sud et que, de l'autre, les démocrates ont accepté les résultats de la guerre, c'est-à-dire non seulement l'abolition de l'esclavage et la condamnation du droit de sécession, mais encore les amendements constitutionnels dits « actes de reconstruction ». Actuellement les deux partis semblent d'accord pour reconnaître dans l'Union un État indissoluble, où la souveraineté se partage, conformément à la Constitution, entre les États et le gouvernement fédéral. Il reste bien quel-

Hosted by Google

ques divergences de détail, — par exemple lorsque les républicains réclament un nouvel amendement à la Constitution pour interdire aux États de subsidier des écoles sectaires. Au fond, les démocrates sont aussi sincèrement partisans des écoles neutres que leurs adversaires ; seulement, ils sont forcés d'équivoquer à cet égard par crainte d'offenser leurs alliés, les Irlandais catholiques.

Vis-à-vis des Chinois, des Indiens, des Mormons, les deux partis professent à peu près les mêmes vues, sauf que les républicains réclament avec plus d'énergie la suppression de la polygamie, « cette sœur jumelle de l'esclavage », et les démocrates, la restriction de l'immigration chinoise. Mais voici longtemps que ces questions s'agitent aux État-Unis et aucun des deux partis ne semble fort pressé, sur ce terrain, de passer des paroles aux actes.

Le principal désaccord qui existe ou plutôt qui existait entre les deux partis se rattache à la question douanière. Les républicains, dans leur plateforme du 5 juin, s'étaient prononcés pour le maintien d'un tarif protecteur. Les démocrates, de leur côté, s'étaient déclarés en faveur d'un tarif *for revenue only,* c'est-à-dire exclusivement établi pour les besoins du Trésor. Ce n'était pas encore le libre-échange ; mais c'était, à la rigueur, un premier pas dans cette voie. Aussi les républicains s'empressèrent-ils de relever le gant au nom de l'industrie nationale, et ce fut sur cette question que se firent, au mois d'octobre, les élections locales de l'Ohio et de l'Indiana. Dans les deux partis, on attachait à ce premier engagement une importance décisive pour l'élection du 2 novembre. Les démocrates furent complètement frustrés dans leurs espérances ; ils ne purent conquérir l'Ohio et perdirent l'Indiana. Il leur restait une diversion hardie à tenter : c'était d'arborer courageusement le drapeau du libre-échange, afin de s'attirer les sympathies des États agricoles, qui sont les premières victimes du système protectionniste. Mais ils préférèrent mettre toutes leurs chances dans le vote des États manufacturiers de l'Est et, jetant par-dessus bord leur cri d'un tarif pour le revenu seulement, ils

Hosted by Google

dictèrent au général Hancock une lettre *in extremis*, où il se déclarait pour un tarif protecteur de l'industrie nationale. Il était impossible de montrer plus clairement que leurs principes se résumaient en un *ôte-toi de là que je m'y mette !*

Toute la politique économique des démocrates offre, du reste, les mêmes incohérences et les mêmes contradictions. Après la guerre, pour faire pièce au gouvernement républicain qui voulait rétablir les paiements en espèces, ils avaient eu l'air d'épouser la cause des *inflationistes*, c'est-à-dire de ceux qui croyaient à la possibilité d'augmenter indéfiniment la circulation fiduciaire par l'émission du papier-monnaie. Lorsque ces partisans de l'assignat (*greenbackers*), s'apercevant qu'ils n'avaient pas plus à compter sur un parti que sur l'autre, s'étaient efforcés d'en former un troisième, les démocrates n'avaient plus hésité à inscrire dans leur programme le principe de la « monnaie honnête », c'est-à-dire l'abolition du cours forcé, le remboursement de la dette en monnaie ayant une valeur réelle et la limitation des billets de banque. Mais ils n'en avaient pas moins continué, dans toutes les occasions favorables, à coqueter soit avec les *inflationistes*, soit avec les adversaires du système des banques et de la circulation monétaire en vigueur dans l'Union. Encore au mois de septembre dernier, ils s'étaient alliés à toutes ces oppositions pour faire élire au poste de gouverneur, dans l'État du Maine, le général Plaisted, dont la nomination a été revendiquée comme un succès par chaque groupe de la coalition victorieuse. Faut-il s'étonner ensuite des défiances dont ils ont réussi à pénétrer le monde de la banque et de l'industrie, le haut commerce, les grandes associations financières ; enfin, tous ceux qui, principalement parmi les riches États de l'Est, souffrent des moindres perturbations dans le mécanisme si délicat de la production et de l'échange? Même l'État de New-York, cette ancienne forteresse du parti démocratique, leur a infligé cette fois une éclatante défaite, qui est une leçon de moralité politique.

Hosted by Google

IV

Les États-Unis renferment une nation fondée et façonnée par la liberté. Les droits de l'individu n'y sont pas seulement inscrits dans les lois, mais encore reconnus dans les mœurs. Le cléricalisme y est inconnu : partant de ce principe que le prêtre est fait pour le fidèle et non le fidèle pour le prêtre, la religion n'y est pas l'adversaire de la liberté, mais tend de plus en plus à devenir simplement l'auxiliaire de la morale. La vie de famille, quoi qu'en disent certains observateurs superficiels, y est aussi développée qu'en Angleterre, et le ton général de la société plus sain, sinon plus moral, que chez mainte nation du continent européen. Si les arts y sont encore dans l'enfance, la culture intellectuelle, tout au moins dans les États de l'Est, est aussi intense et plus répandue qu'en Belgique. Dans l'industrie, le commerce, les applications pratiques des sciences, tout s'y fait en grand, et l'activité des Américains n'a d'égale que la fécondité de leurs inventions. Leurs écoles sont dignes de faire l'envie du monde entier. Leurs institutions charitables, leurs fondations pour l'enseignement, pour le développement de la science, de la littérature, des arts, sont empreintes d'une générosité qui va jusqu'à l'ostentation, mais qui révèle en même temps un profond sentiment de l'intérêt public et de la solidarité sociale. Ils ont tranché presque sans y penser, des problèmes dans lesquels se débat vainement notre civilisation européenne. Que peut être la question des droits de la femme chez un peuple qui l'a résolue depuis longtemps, — non suivant les réclamations de certains excentriques, toujours prêts, en Amérique comme ailleurs, à refaire la nature —, mais par le respect et la consécration de l'influence féminine dans ses sphères rationnelles et légitimes? Ainsi encore, l'agitation ouvrière, qui, pendant la dernière crise, parut un moment à la veille de compromettre l'existence de la république, est tombée comme un feu de paille à la première reprise des affaires, et on a pu voir, lors de la

Hosted by Google

récente élection, que le socialisme n'existe même plus à l'état de parti. — Quand, à tous ces éléments de prospérité et de vigueur, on ajoute la rapidité de développement et la puissance d'assimilation qui caractérisent la civilisation anglo-saxonne aux États-Unis, on doit reconnaître qu'on se trouve en présence d'une société jeune, féconde, d'une incontestable originalité, qui tient entre ses mains l'avenir de tout un continent. Ajoutez que les Américains ont conscience de cette destinée, et que, s'ils ne se font pas d'illusions sur leurs imperfections politiques, ils professent même jusqu'à l'exagération le sentiment de leurs forces individuelles comme de leur valeur nationale.

Comment donc un peuple aussi favorablement constitué pour se gouverner lui-même s'accommode-t-il d'un aussi mauvais gouvernement?

Ce serait une erreur de s'en prendre aux institutions elles-mêmes. Les abus que nous avons retracés, — et bien d'autres encore, tels que les inscriptions indues, les doubles votes, la pression des industriels et même des grandes compagnies sur leurs employés et ouvriers, — toutes ces accusations, qu'on retrouve, à chaque page des journaux, pendant la période électorale, ne sont pas plus le monopole du suffrage universel que du suffrage censitaire; — nous en savons quelque chose en Belgique. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'est que l'expérience des États-Unis n'est décisive jusqu'à présent ni pour les partisans ni pour les adversaires de la démocratie.

Dût notre opinion paraître un paradoxe, nous n'hésitons pas à rejeter la responsabilité de ces imperfections gouvernementales sur le sentiment même d'individualisme qui fait la force et la grandeur du peuple américain. Tandis que, chez nous, tous les yeux se tournent vers l'État, l'Américain ne compte que sur lui-même et n'a cure de son gouvernement. Les journaux démocrates ont beau lui crier, sur tous les tons, que le triomphe des républicains mène au renversement de la Constitution et au pillage du Trésor, les journaux républicains que le triomphe des démocrates signifie la ruine du crédit et la revanche des esclavagistes, il

Hosted by Google

n'en croit pas un traître mot, parce qu'il est convaincu que sa liberté et sa fortune sont au-dessus des caprices du pouvoir. Il n'ignore point les gaspillages de l'administration et il ne dissimule pas son mépris pour les courtiers politiques qui tripotent dans les coulisses de Washington. Mais il se dit qu'en négligeant ses affaires personnelles pour poursuivre l'amélioration du gouvernement, le gain qu'il pourrait ainsi réaliser dans le montant de ses taxes serait une compensation fort insuffisante pour la perte de son temps et de son activité. Mieux vaut se hâter de faire fortune et abandonner le pouvoir aux politiciens de profession. Chacun son métier, et la politique est celui des gens qui ne savent rien faire de mieux.

Cet éloignement de la vie publique est commun à toutes les classes de la population, et les électeurs, qui servent de pions aux tacticiens de l'échiquier électoral, se présenteraient en fort petit nombre au scrutin si les meneurs n'essayaient de les intéresser à la lutte par toutes espèces de réclames et de trucs : — meetings retentissants, où s'exhibent les personnalités célèbres et les principaux orateurs du parti,—plantations de drapeaux avec grand renfort de discours et de pétards,— enfin et surtout processions aux flambeaux laissant loin derrière elles les cortèges aux lumières les plus brillants de nos fêtes publiques.

Le 1[er] octobre dernier, j'ai assisté, dans la ville de New-York, à une de ces processions qui ne mit pas en mouvement moins de 50,000 électeurs républicains, revêtus de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, chacun une torche ou une lanterne vénitienne à la main, massés en divisions, compagnies et pelotons, avec intermèdes d'orchestres à pied et à cheval, d'enseignes déployées, de transparents lumineux, d'escadrons costumés en garibaldiens et en templiers, de régiments nègres, de chars lançant des fusées dans toutes les directions et de batteries s'arrêtant au coin de chaque avenue, pour ébranler les vitres par des détonations répétées. Le défilé prit de dix heures du soir à quatre heures du matin. On a calculé que ce cortège n'a pas coûté moins de

Hosted by Google

150,000 dollars (750,000 francs). Les démocrates avaient eu leur procession quelques jours auparavant. Quand on réfléchit que ces démonstrations se reproduisent, sur une échelle proportionnelle à l'importance de la localité, jusque dans les moindres agglomérations du pays, on peut s'imaginer les sommes colossales qui s'engloutissent dans une seule campagne électorale.

Où chaque parti trouve-t-il les fonds d'une pareille propagande? Principalement dans les contributions arbitrairement prélevées sur les différents fonctionnaires dont le maintien dépend de son succès. Le parti républicain avait, sous ce rapport, un grand avantage dans la dernière élection, puisqu'il tenait dans la main tous les emplois fédéraux. Le parti démocratique cependant n'est pas resté en arrière, car, outre les retenues opérées sur le traitement des fonctionnaires dans les États où il possède l'administration locale, il avait les apports d'un certain nombre de ses candidats notoirement choisis pour leur *baril*, nous dirions « leur sac ».

Ces exhibitions ont un double but : engager dans la lutte, par une sorte d'esprit de corps, les électeurs qui ont figuré au cortège et intéresser au succès du parti le public qu'on s'est efforcé d'éblouir par tant d'apparat. Mais, en dehors de leur influence sur la participation des masses au scrutin, on comprend qu'elles soient insuffisantes pour combattre l'abstention politique des esprits instruits et posés. Or, c'est là le grand mal dont souffrent les États-Unis. Pour y mettre un terme, il faudrait introduire dans les luttes électorales, une de ces hautes questions de principes qui passionnent et enthousiasment tout un peuple. Malheureusement, les divergences politiques, surtout depuis l'abolition de l'esclavage et la reconstruction de l'Union, se réduisent de plus en plus à des questions de personnes. Une transformation des partis actuels pourrait seule faire renaître les beaux jours des Webster, des Calhoun, des Sumner, des Seward, ces orateurs et ces hommes politiques qui jettent un si vif éclat sur le passé parlementaire de l'Union. Aux États-Unis même, on reparle de cette transformation, depuis vingt ans, à chaque

Hosted by Google

nouveau revers des démocrates. Mais, pour la réaliser, il faudrait d'abord trouver une raison d'être aux partis nouveaux, et, sauf la lutte du libre-échange contre la protection, on ne voit actuellement aucune question qui puisse servir à une nouvelle classification politique des esprits. En attendant, les Américains auraient tort de trop se reposer sur les ressources naturelles et sociales qui leur ont permis jusqu'à présent de subir sans trop de dommage les pratiques de leurs politiciens. C'est là jouer un jeu dangereux, et il serait à regretter pour le monde entier qu'ils apprissent à leurs dépens combien un mauvais gouvernement peut faire de mal, — même aux États-Unis.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

CONTE DE NOËL

I

UN RÉVEILLON

La scène représente une salle de bal ; à droite et à gauche, des essaims de jeunes personnes et leurs mamans. Tout au fond, près de l'orchestre, quelques rares *cavaliers ;* dans l'embrasure d'une porte, trois jeunes gens, très jeunes et d'une gaucherie provinciale, montrent trois visages absolument neufs, qui émergent de trois gigantesques cornets de linge empesé, — leurs faux-cols respectifs. Ces messieurs, assez embarrassés de leur personnage, contemplent le lustre avec obstination.

Du côté des demoiselles, beaucoup de grâce, de révérences, de minauderies, d'épigrammes échangées, de petites chatteries faites et rendues, de riens murmurés à peine et qui volent à leur adresse, portés par on ne sait quel génie invisible... Beaucoup d'entrain, de gaieté, d'esprit et, brochant sur tout cela, comme un accompagnement en sourdine, le petit rire cristallin d'une jeune personne qui a de jolies dents à montrer. Quelques fins minois chiffonnés..... un délicieux profil *parfait,* se détachant en blanc mat sur le fond sombre des tentures, fait rêver aux madones de Raphaël... Quelque vieille fille — complète — sert de repoussoir à un groupe étiqueté : demoiselles accomplies. Perdue dans les roses blanches, une mignonne tête rieuse, toute timide, toute naïve, montre deux grands yeux candides, étonnés, en fête : c'est un *premier bal.* Cette enfant fait son entrée dans le monde, qu'il lui soit favorable !

Une dame, majestueuse dans sa robe couleur tabac d'Espagne, déclare bien haut son dévouement à une famille ruinée, tout en insinuant — bien bas — certaines réflexions à double entente qui lui ont été *répétées*, mais auxquelles son amitié bien connue n'attache aucune importance, « Vous comprenez ! »

Les âmes charitables, et il n'en manque pas, admirent

Hosted by Google

beaucoup le caractère de cette dame et se félicitent intérieurement de l'avoir pour intime...

La maîtresse de la maison compte des yeux les rares jeunes gens disséminés çà et là et jette un regard épouvanté sur le cercle des demoiselles, qui va toujours s'élargissant. Le valet chargé d'introduire annonce d'une voix retentissante :

— Mme de Feuillepanachées et Mlles de Feuillepanachées!

Entre une dame d'un certain âge, suivie d'une nuée de jeunes personnes plus ou moins accomplies; il y en a de laides et de jolies, de grandes et de petites, des blondes endormies et des brunes éveillées; il y en a de maigres, osseuses, roides comme des clochers; il y en a de potelées, flexibles comme des roseaux; bref, il y en a huit!

La maîtresse de la maison se mord les lèvres et ne peut réprimer ce cri par trop expressif :

— Ah mon Dieu! les Feuillepanachées!

La nuée de ces demoiselles s'avance en ondoyant comme une seule Feuille... — Agitation de la partie féminine de l'assemblée!

La maîtresse de la maison, *à part.* — Qui aurait pu supposer qu'elles seraient venues; elles sont encore en deuil! Il n'y a que moi pour avoir de ces chances-là! J'étais si certaine qu'elles refuseraient mon invitation... Aussi, comment une femme qui a perdu son mari il n'y pas un an, car il n'y a pas un an que M. de Feuillepanachées est mort..., comment peut-elle manquer de pudeur au point de conduire ses filles au bal, et huit filles! avant l'expiration du deuil de leur père, c'est de la dernière inconvenance. Où trouver des cavaliers pour tout cela!...

La même, *souriante*, à Mme de Feuillepanachées. — Oh! chère! quel plaisir vous me faites! Je commençais à désespérer de vous voir aujourd'hui..., et ces jolies mignonnes, sont-elles charmantes! Vous avez là une bien charmante famille, Angélina; vrai, je vous l'envie.

Mme de Feuillepanachées, *aimable, mais mélancolique.* — Si vous saviez, Laurence, quel sacrifice!... (*Levant les yeux au ciel.*) Aussi, il fallait votre charmante invitation pour me

Hosted by Google

décider à abandonner ma retraite et à reparaître dans le monde; nous avons quitté le deuil depuis quinze jours...

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON, *distraite.* — Ah!

Mme DE FEUILLEPANACHÉES, *continuant.* — Vous le saviez, chère amie, et vous avez voulu que votre bal fût le premier où mes filles aient dansé...

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Justement.

Mme DE FEUILLEPANACHÉES, *continuant.* — ... aient dansé depuis l'horrible malheur... (*Les yeux humides.*) horrible... oh! oui!...

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON, *attendrie, lui serrant les mains.* — Calmez-vous, chère Madame, je vous en supplie. Songez aux charmants enfants que Dieu, dans sa miséricorde, a mis près de vous comme un trésor inappréciable...

Mme DE FEUILLEPANACHÉES, *émue.* — Les pauvres enfants! quelle terrible chose à leur âge, que cette réclusion douloureuse, que ces longs mois passés dans les larmes!

Mme de Feuillepanachées conduit son *trésor* au groupe féminin déjà considérable.

L'orchestre joue le prélude d'une polka.

Mme de Feuillepanachées ne doute pas qu'on ait attendu sa jeune famille pour commencer la fête.

Quelques couples entrent en lice; les mamans lancent des regards féroces aux provinciaux timides qui essayent en vain de se dissimuler dans l'encadrement de la porte; beaucoup de demoiselles font *tapisserie;* un groupe de jeunes gens spirituels va et vient dans les couloirs.

UN JEUNE HOMME, *bâillant.* — C'est d'une gaieté folle, toutes ces soirées à la fleur d'orange!

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Une véritable avalanche de jeunes personnes!... (*Gravement.*) Nous sommes ici pour danser. (*Avec un soupir.*) — Voyons, Messieurs, du courage!...

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Moi, d'abord, je ne sais pas danser.

PREMIER JEUNE HOMME. — Moi non plus.

DEUXIÈME JEUNE HOMME. — Et vous vous imaginez être ici pour votre plaisir!..

Hosted by Google

PREMIER JEUNE HOMME, *l'interrompant.* — Dis donc, Saint-Carquois, quelle est cette petite personne parée comme une châsse et laide à faire peur, du reste, habillée de faille rose?

SAINT-CARQUOIS. — Une héritière!

PREMIER JEUNE HOMME. — Hein!

SAINT-CARQUOIS, *avec emphase.* — Une héritière.

PREMIER JEUNE HOMME. — Une vraie?

SAINT-CARQUOIS. — Tout ce qu'il y a de plus authentique : M^lle^ de la Roche-Tremblante, vieille noblesse, cinq cent mille francs de dot et des espérances ; hôtel à Londres, villa à Nice, palais à Florence, chalet à Bade ; c'est à l'infini..., un grand-oncle millionnaire et idiot qu'on cultive...

PREMIER JEUNE HOMME. — Messieurs, vive le dévouement! je danse!

TOUS, EN CHŒUR. — Avec M^lle^ de la Roche-Tremblante?

PREMIER JEUNE HOMME. — Parbleu! Viens me présenter, Carquois.

UNE JEUNE PERSONNE, *revenant à sa place après la danse.* — Emma, ma chérie, pourquoi ne danses-tu pas?

EMMA, *vivement.* — Parce que j'ai mal au pied.

PREMIÈRE JEUNE PERSONNE, *avec intérêt.* — Pauvre ange! (*Changeant de ton.*) As-tu remarqué la toilette des demoiselles de Feuillepanachées?

EMMA, *boudeuse.* — Non.

Le petit *premier bal*, qui a fait *tapisserie*, trouve que décidément le bal ne réalise pas, oh! mais pas du tout, l'idéal qu'il s'en était fait.

Le plus audacieux des provinciaux est parvenu, à la faveur d'une manœuvre excessivement compliquée, à faire tourner le bouton de la porte de sortie; ses deux séides ébauchent déjà un cri de victoire, quand, le maître de la maison, en quête cavaliers disponibles, les dirige, avec force sourires et compliments, vers un groupe de gracieuses jeunes filles dont la théorie est qu'on vient au bal pour danser.

Les demoiselles de Feuillepanachées déguisent mal un désappointement fort légitime : leurs huit carnets sont vierges de tout engagement; l'éventail de M^me^ de Feuillepanachées

Hosted by Google

s'agite fébrilement, par mouvements brusques très expressifs, tandis que le plus mielleux des sourires s'épanouit sur ses lèvres.

On parle beaucoup d'un prince arménien qui aurait promis formellement d'embellir la fête de sa présence ; le chef d'orchestre vient d'ouvrir solennellement la seconde partie par un quadrille de caractère, sur l'effet duquel il compte beaucoup, et le prince n'arrive pas.

Ces dames chuchotent entre elles ; quelques mots piquants sont échangés, la demoiselle aux jolies dents roucoule son petit rire le plus mélodieux..., la robe tabac d'Espagne, qui est une personne d'expérience, soutient que les Arméniens, en général, et lesprinces arméniens en particulier, manquent absolument de savoir-vivre; la robe tabac d'Espagne attend qu'on la contredise, elle attend longtemps, personne n'élève la voix. Alors, changeant de thème, elle fait cette réflexion, fort judicieuse, que M^lle^ X..., qui danse là-bas le quadrille de caractère, est bien décolletée. M^me^ de Feuillepanachées, toujours souriante, approuve silencieusement; elle est de cet avis.

Le petit *premier bal*, qui s'ennuie, effeuille, sans y penser, pétale à pétale, son bouquet blanc... Le petit *premier bal* est bien désillusionné, il a le cœur si gros ! Songez donc, cette fête, cette entrée « dans le monde », — comme disent ces dames d'un air important, — le petit *premier bal* en rêve depuis bien longtemps ! et ce rêve est si brillant, si radieux, si gai ! C'est une féerie, ce rêve... l'oiseau bleu d'un paradis où l'on ne met le pied que lorsqu'on a dix-sept ans et qu'on est tout à fait grande fille !

Pauvre petit *premier bal*..., le paradis où l'on danse des quadrilles de caractère et où les grandes filles de dix-sept ans s'ennuient ne ressemble pas oh ! mais pas du tout au paradis de son rêve ; le petit *premier bal* a dansé une seule fois, et encore, avec un des provinciaux timides, qui lui a marché sur le pied et prouvé de façon péremptoire que l'art de Terpsichore n'était pas dans ses moyens.

Maintenant, le petit *premier bal* (oubliant toutes les recom-

Hosted by Google

mandations qui lui ont été faites : de se tenir droite, de sourire et d'être aimable) baisse la tête tout doucement et effeuille ses roses... Le *premier bal* n'a qu'une préoccupation, c'est de cacher ses yeux, de jolis yeux doux où brillent deux perles humides qui roulent lentement, lentement, le long des joues et, de là, tout au fond du bouquet blanc.

Le petit *premier bal* oubliera-t-il jamais cette grosse larme d'enfant qui tomba toute triste dans les roses effeuillées de son premier bouquet de jeune fille ?

Le quadrille de caractère est terminé ; les demoiselles s'éventent, les mamans s'empressent, les jeunes gens... soufflent ; les trois provinciaux sont entraînés vers le buffet, l'un d'eux avise un plateau très encombré ; ses gants le gênent ; quelqu'un le pousse... Patatras !

Un grand bruit de vaisselle cassée ! les desserts s'éparpillent, les sirops d'agrément coulent en gouttelettes poissantes qui s'attachent obstinément aux habits noirs..., des débris de cristal un peu partout... Le provincial perd la tête, tout le monde le regarde, il voudrait être aux antipodes et s'excuse d'un air gauche. On rit ; le provincial, de plus en plus embarrassé, assure que les grands coupables, ce sont ses gants...

D'un mouvement brusque, il se débarrasse des « grands coupables » et les fourre dans sa poche.

La robe tabac d'Espagne, portée là par deux vieux petits pieds empressés et curieux, prend des airs scandalisés tout à fait de circonstance :

— Briser la vaisselle et ôter ses gants, juste ciel ! Dans quel monde ses pieds empressés ont-ils conduit la robe tabac d'Espagne ?

Le prince arménien ne vient pas ; la maîtresse de la maison est au supplice, elle voit parfaitement les petits sourires de chacun et comprend que l'absence de l'illustre prince Miadzine Bagratidès est fort remarquée et commentée ; elle va de la salle de jeu au fumoir, interroge les domestiques, revient dans la salle de bal, toujours pas d'Arménien ! Les invités parlent de mystification, on leur avait promis un Arménien, ils veulent qu'on leur serve leur Arménien.

Hosted by Google

La maîtresse de la maison *à son mari.*—Comprenez-vous quelque chose à l'inconvenance du prince Miadzine ?

Le mari. — Ma chère amie, je suis vraiment désolé...

Le valet de pied, *annonçant :* — Le prince Miadzine Bagratidès.

Le maître de la maison, *avec un soupir de soulagement.*— Enfin !

Un grand silence, à peine rompu par le petit bruit des éventails qui chassent l'air et quelques exclamations étonnées... Tous les regards se tournent à la fois vers la porte, le prince Bagratidès entre... O déception ! cet Arménien, sur lequel on comptait tant, est vêtu comme tout le monde ; il a un habit à la française, des pantalons de drap noir et des escarpins trop étroits, qui le gênent horriblement.

Les invités se regardent :

— « Ce n'est que cela ! »

La robe tabac d'Espagne trouve que l'illustre descendant des Bagratidès a les mains bien épaisses pour un prince.

On va danser le cotillon, les demoiselles arborent leurs sourires les plus séduisants, le petit *premier bal* lève les yeux d'un air résigné, les demoiselles de Feuillepanachées tourmentent leurs carnets de bal...

A laquelle de ces jolies coquettes le prince Miadzine Bagratidès fera-t-il l'honneur insigne de l'inviter à danser une figure de cotillon ? La jeune personne aux jolies dents ne rit pas... Toutes ces demoiselles sont anxieuses. La maîtresse de la maison prend le bras du prince et l'engage vivement à faire choix d'une danseuse.

Horreur ! le prince Miadzine Bagratidès ne sait pas danser !...

Pour la première fois de la soirée, le petit *premier bal* rit franchement de son bon rire d'enfant candide...

Le prince ne danse pas !...

. . . . . .

La soirée est finie, la foule encombre les antichambres ; les mamans appellent leurs filles... Il y a une pluie de sorties de bal, de châles, de pelisses ; on se dit bonsoir et à bientôt...

Hosted by Google

De soudains élats de rire partent vibrants, brusques, sonores, avec l'expression soulagée et ravie de fusées d'artifice, longtemps comprimées, crevant enfin leur cartouche. Tout le monde félicite la maîtresse de la maison sur la belle ordonnance de sa « soirée »; la robe tabac d'Espagne jure ses grands dieux que jamais son expérience n'a assisté à une fête plus charmante, plus réussie, plus parfaite en un mot; Mme de Feuillepanachées est aux anges, ses filles aussi.

Enfin on se quitte, la porte cochère se ferme, pour tout de bon cette fois ; un long roulement de voitures dans la rue... Tout est silence maintenant ; les fleurs sont fanées, la salle de bal vide... On éteint le gaz. Plus rien du bal de tout à l'heure si ce n'est la buée chaude, poussiéreuse, qui monte lentement, lentement, jusqu'au plafond, portant un parfum doux presque éventé de violettes, de poudre à la maréchale et de cire fondue... La maîtresse de la maison ramasse un à un, sans penser, les jolis pétales blancs que le petit *premier bal* a effeuillés une heure plus tôt et dit tout bas, comme malgré elle :

— Que d'argent !

Si les murs pouvaient parler, sûrement ils répèteraient aussi :

— Que d'argent !... Et quelle comédie !

Puis ils diraient toutes les conversations qu'ils ont entendues, eux pour qui on ne se gêne pas... Ils diraient tant de choses, tant de choses insignifiantes, mesquines, toutes petites, que la maîtresse de la maison les ferait taire et se refuserait à les croire.

. . . . . .

Le lendemain.

Un jeune homme, *croisant un de ses amis.* — Ah! mon cher, que je suis aise de vous rencontrer..., le prince arménien, vous savez? c'est à se tordre, ils en faisaient un esbrouffe ! ce Braga... comment? l'Arménien enfin...

Deuxième jeune homme. — Eh bien ?

Premier jeune homme. — Eh bien, ce n'était pas un Arménien.

Marguerite van de Wiele.

Hosted by Google

II

REGARD JETÉ DANS UN CŒUR D'ENFANT.

Il fallait qu'il fût bien fatigué, le cher petit, car, sans être appelé, il quittait le jeu et rentrait de lui-même à la maison, cherchant sa mère. C'étaient de beaux jeux cependant, des jeux comme il les adorait, bruyants, animés, libres, en plein air, en rase campagne ! La rue se perdait dans un immense terrain vague, tout en verdure, et on lui permettait quelquefois, quand il promettait d'être sage, d'y jouer avec les gamins, il en revenait toujours avec des joues si rouges et un si bon sommeil ! Pendant le jour, les amis manquaient, les uns étant en classe, les autres à l'apprentissage ; vers le soir seulement, écoliers et apprentis redevenaient enfants, et tous aimaient le petit garçon de cinq ans, qui n'allait pas encore à l'école et qui n'irait jamais, pensaient-ils bien, à l'atelier. Il fallait voir comme ils se mettaient à jouer avec lui, heureux de faire, à leur tour, le professeur ou le patron pour l'exercer, le diriger, le protéger, l'amuser, l'instruire, aux billes, à la course, au soldat, aux barres, que sais-je encore ! Mais aussi pour lui obéir, car l'enfant, qui les admirait d'être déjà des élèves ou des ouvriers, des grands enfin ! trouvait de la joie, mettait de la fierté à régner sur eux, à commander la marche, à discuter les coups, à fixer les barres, à trancher de la voix et du geste, et les plus âgés suivaient en bataille le petit capitaine ou se formaient en groupe autour du petit causeur, leur camarade ! C'était une bande d'amis !

Il y avait dans le nombre un préféré. C'était un apprenti tailleur de pierre. Le bambin l'aimait pour les dessins qu'il lui faisait voir, pour les têtes de lion qu'il lui modelait avec de la terre, pour ses outils en fer et son grand marteau qu'il lui laissait manier quelquefois, et surtout pour sa ronde figure, rouge et brune, pleine de franchise, pour son œil, tout rond aussi, plein de douceur et de bonté. Cependant, il n'était pas sans regarder parfois avec une certaine inquiétude chagrine sa blouse déteinte par plaques, ses gros sabots fendus ou éraillés, et, un jour, il lui avait même demandé pourquoi, ses

Hosted by Google

culottes étant toujours trouées, on les rapiéçait toujours, au lieu de lui en donner d'autres ? Mais Edgar, le dimanche, était vêtu de neuf ; il prenait l'enfant dans ses bras, le faisait sauter en l'air quelquefois le gardait sur ses genoux, appuyait ses boucles blondes sur sa grosse tête noire, et alors, entre le grand et le petit, s'entamaient des conversations intimes où l'aîné répondait avec une douce complaisance aux interrogatoires pressants du petit, ou bien, frappé de certaines questions auxquelles il ne répondait jamais directement, songeait tout haut avec lui et racontait, comme à soi-même, des histoires — des histoires vraies, sais-tu, — d'ouvriers devenus maîtres.

— « Quand je serai sculpteur, tu viendras, voir disait-il, les beaux lions que je te ferai. — Alors, tu n'auras plus tes vieilles culottes, répondait l'autre. » L'apprenti, rêveur, disait : « Mais c'est toi qui seras sculpteur ! — Toi aussi ! toi aussi ! » insistait le bambin, et des rêves d'avenir unissaient ces deux âmes d'enfant.

Ce soir-là, on avait beaucoup couru, on avait beaucoup bavardé, et il fallait qu'une bien grande fatigue eût envahi l'enfant pour qu'il se glissât de l'épaule de son ami et revînt à la maison. Sa mère le reçut dans ses bras et voulut le porter à sa chambre : elle éprouvait une grande douceur à sentir sa petite joue s'affaiser dans son cou.

— « En as-tu fait des courses et des causettes, ce soir ! » lui dit-elle.

Il se releva vivement : « Sais-tu, mère ! Edgar me l'a dit, il y a des enfants qui couchent sur de la paille !

— « Pauvres petits, n'est-ce pas ? » dit la maman.

— « Pense donc ! et ils n'ont pas de draps de lit ! »

Disant cela, l'enfant fit un mouvement rapide, détacha ses mains, raidit ses jambes, et glissa vivement des bras de sa mère sur le tapis de l'escalier ; puis, dans l'obscurité qui croissait, d'une main prenant la rampe, de l'autre acceptant la main de sa mère, il dit : « Je marcherai bien ! » et, comme s'il répondait à un pourquoi qu'il sentait venir : « Tu sais, père me demandera demain si tu as dû me porter. »

La mère pressa la main de l'énergique enfant, il sentit qu'elle

Hosted by Google

était contente, et ils arrivèrent ainsi dans leur chambre à coucher.

— « On ne porte pas non plus les petits pauvres à leur lit de paille, » dit la mère en commençant à le déshabiller.

L'enfant, sur ses genoux, se livra aussitôt à la somnolence, avec un abandon plein de grâce ; et elle se hâtait de lui ôter son tablier chiffonné, ses bottines à demi délacées dans ses courses pétulantes, ses bas remplis de sable qui tombait à petit bruit sec sur le plancher. Puis, la soigneuse mère trouva nécessaire de laver du moins un peu le petit homme poudreux. Lui se laissait faire, non sans regimber par moments quand la fraîcheur de l'eau saisissait ses yeux ou son oreille, et sa tête tombait à droite ou à gauche à chaque mouvement. Quand elle l'eut mis dans son lit, ses bras s'étendirent pour saisir les cheveux de sa mère, jouer avec ses tresses détachées, pendant qu'elle épongeait ses mollets brunis au soleil, en ménageant les places où il s'était fait des bleus ; puis ses genoux minces et ronds, qui devenaient d'un beau blanc de lait rosé. Ensuite, elle le couvrit d'un drap fin, mit sur ses pieds l'édredon léger dont elle avait bordé avec amour la housse d'une dentelle, et, quand la toile, fraîche comme l'herbe, douce comme le satin, toucha la chaire tiède de l'enfant demi-nu, elle l'embrassa, lui disant à l'oreille : « Dors mon ange, dors bien, dans ton beau petit lit de prince. »

Lui, les yeux presque fermés, jouant encore machinalement avec les cheveux de sa mère, tout ensommeillé murmura :

— « Mère ! mère ! je voudrais bien qu'il n'y ait pas de pauvres ! »

Immobile, penchée sur ce beau front d'enfant assoupi, elle dégagea, avec de tendres précautions, la petite main de ses cheveux, qui y étaient enroulés, la remit doucement sur la couverture : il dormait profondément. Alors, rejetant d'un geste sa chevelure en arrière, la mère se redressa de tout son haut, ouvrit largement les bras en aspirant à pleine poitrine l'air quientourait le berceau de son fils, et, comme en prière, s'écria : « Il sera bon ! »

(*Traduit de l'allemand.*)

Hosted by Google

L'ANTISÉMITISME

« Vous, un Juif, vous voulez faire de votre fils un artiste ? « Vous n'y pensez pas ! Et pourquoi pas un marchand ? » A plus de trente années de distance, j'entends encore ce dur propos, je vois l'homme qui le tenait à mon père, à Dusseldorf, où il m'avait conduit pour me faire inscrire à l'Académie royale des beaux-arts. Si je me souviens de l'homme ! Très haut de taille, d'une maigreur osseuse qui le faisait paraître gigantesque, front ridé, face glabre, édenté, de grands besicles sur un nez énorme, tel était l'inspecteur de l'Académie, M. Wintergerst, qui, en nous voyant entrer dans son atelier, s'était levé et se tenait debout devant son chevalet. Il avait dit simplement, presque avec bonhomie, les mots qui devaient se graver à jamais dans ma mémoire.

Il travaillait à une toile dont il s'occupa durant toute sa vie, qui se prolongea jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Sa toile pourtant ne fut pas achevée. Elle représentait la Tour de Babel. Rien de plus bizarre que cette composition anguleuse. Elle rendait des points aux gothiques. Plus tard, je la revis souvent, avec une stupeur toujours croissante. Dans cet atelier bas, où le jour pénétrait à peine, elle semblait être l'œuvre de quelque peintre du XIV^e^ siècle. Lors de ma visite d'entrée, je n'aperçus qu'un fouillis de personnages, qui me firent l'effet de reproduire, dans les poses les plus diverses, le personnage qui me barrait l'entrée de l'Académie.

A force de parlementer, il consentit, en maugréant et de fort mauvaise grâce, à recevoir le minerval trimestriel de

Hosted by Google

deux ou trois thalers et m'inscrivit comme élève. Mais il me chercha noise plus d'une fois, aussi longtemps que je n'eus pas passé de sa classe à l'antique. Etait-ce un méchant homme? Non. Il détestait les Juifs.

Pourquoi cette réminiscence personnelle à propos du mouvement antisémitique, dont l'Allemagne rougit autant que l'Europe le suit avec curiosité? Elle montre l'accueil hostile même à l'enfant, même au début de l'enseignement public. Elle accuse l'ancienneté du mouvement. Il ne date pas d'hier. Il a existé de tout temps, et il fait partie intégrante des principes de gouvernement.

On s'est demandé en Prusse et à l'étranger si le prince de Bismarck était à ce point inféodé aux vieilles idées qu'il approuvât ces conclusions de la fameuse pétition antisémitique : limitation, dans l'intérêt de l'Allemagne, de l'immigration des Juifs étrangers, exclusion des Juifs allemands des fonctions judiciaires et des chaires professorales.

Que la mémoire est rare en politique! Il suffisait de consulter le compte rendu de la première diète de 1847, *Erste Vereinigte preussische Landtag*. On aurait constaté que le Dr Stœcker et consorts n'ont fait que reprendre, aux termes près, les vues du député du Brandebourg, M. de Bismarck-Schœnhausen, lors des débats sur l'émancipation des Juifs.

« En abordant aujourd'hui cette tribune, disait-il, je me « sens plus embarrassé qu'à l'ordinaire, car je sais que mes « paroles vont me faire appliquer les observations peu flat- « teuses émises hier par plusieurs orateurs. Je dois confesser « publiquement que j'appartiens à cette tendance que l'ho- « norable représentant de Crefeld (M. de Beckerath) qua- « lifiait hier de ténébreuse, parce qu'elle procèderait du « moyen âge. J'appartiens à cette tendance qui ose une fois « de plus combattre le développement du christianisme « libéral, le seul vrai selon le député de Crefeld. Je ne puis « pas cacher non plus que je fais partie de la grande masse « qui, selon le mot de l'honorable représentant de Posen, « se met en face de la partie intelligente de la nation. Je

Hosted by Google

« fais partie de la multitude encore attachée aux préjugés « qu'elle a sucés avec le lait maternel et pour laquelle est « trop élevé un christianisme placé au-dessus de l'État. Si « je me fais ainsi, sans murmurer, la cible de tant de « reproches, je crois pouvoir, de mon côté, réclamer l'in- « dulgence de l'assemblée lorsque je proclame ici, avec la « franchise dont mes adversaires ont donné l'exemple, que, « hier, dans certains moments de distraction, je me deman- « dais si je me trouvais bien au sein d'une assemblée dont « les membres, pour être éligibles, doivent appartenir à une « communauté chrétienne.

« J'aborde maintenant la question de l'émancipation. Je « ne suis pas un ennemi des Juifs, et s'ils étaient mes enne- « mis, je le leur pardonnerais. Il y a même des cas où je les « aime. Je leur concède volontiers tous les droits, hormis « celui d'occuper des fonctions publiques dans un État chré- « tien.

« On nous a dit que l'idée d'un État chrétien était une « pure fiction, une invention de la moderne philosophie « d'État. Je suis d'avis que l'idée d'un État chrétien est « aussi vieille que celle du ci-devant Saint-Empire romain, « aussi vieille que tous les États européens, qu'elle est pré- « cisément le sol dans lequel ces États ont pris racine, et « que tout État, s'il veut assurer sa durée, s'il tient à prouver « son droit à l'existence chaque fois qu'on le conteste, doit « avoir une base religieuse.

« Pour moi, les mots *par la grâce de Dieu*, que des sou- « verains chrétiens ajoutent à leur nom, ne sont pas un son « creux : j'y vois la déclaration solennelle des princes de « vouloir user selon la volonté de Dieu du sceptre que Dieu « leur a confié...

« L'existence étant admise d'une base religieuse de l'État, « je crois que chez nous cette base ne peut être que le « christianisme. Cette base supprimée, l'État n'est plus « qu'un agrégat fortuit de droits, une espèce de digue contre « la guerre de tous contre tous, fruit de l'ancienne phi- « losophie. Sa législation ne se régénérera plus à la source

Hosted by Google

« de l'éternelle vérité, mais suivra les vagues et changeantes « idées d'humanité, telles qu'elles se forment dans le cerveau « de ceux qui sont à la tête du gouvernement. Comment, « dans un pareil État, empêchera-t-on, par exemple, les « communistes de réaliser leurs idées sur l'immoralité de la « propriété et la grande moralité du vol? voilà ce que je ne « conçois pas ; car ces idées-là aussi sont tenues pour humani- « taires par leurs promoteurs, et ils les regardent même « comme la fleur de l'humanisme. »

Une objection sera faite immédiatement. Les paroles de M. de Bismarck-Schœnhausen d'il y a trente-trois ans ne prouvent rien dans le sens des idées professées aujourd'hui par le tout-puissant prince-chancelier, par l'unificateur de l'Allemagne, qu'il a dotée du suffrage universel, par celui qui laisse les Juifs jouir, en fait et en droit, d'une égalité presque parfaite. Bismarck, pour employer l'expression de Schiller, a grandi avec sa mission. Il répudie dès lors, il doit répudier des idées empreintes de mysticisme, lui qui, au nom de l'État, n'a pas craint de livrer bataille à l'Église catholique dans son retentissant *Culturkampf*.

L'objection tombe en présence d'un article récent des *Grenzboten* sur l'agitation antisémitique. Il est évidemment inspiré par le prince-chancelier. Les conclusions n'en sont que le décalque du fragment de discours que je viens de traduire. En 1880, pas plus qu'en 1847, le prince de Bismarck, au dire du journal officieux, ne pousse à la persécution des Juifs. Oui, il fait le bon apôtre, oui, il renie, il rejette, il condamne la forme imprimée au mouvement antisémitique par le Dr Stœcker et consorts. Mais, en réalité, l'article va plus loin, car il déclare *urbi et orbi* que les Juifs ne sauraient être Allemands à moins de se convertir, et qu'ils ne peuvent concourir dès lors au gouvernement d'un empire allemand fondé sur une base chrétienne : « Le prince de « Bismarck est occupé de questions sociales plus pressantes « que la question juive. Les progressistes ne voient-ils pas « que l'agitation antisémitique est dirigée par les ultramon- « tains et les vieux conservateurs, les pires ennemis du

Hosted by Google

« chancelier, et qu'elle leur sert à cimenter à nouveau leur « coalition? La question juive aura cependant son heure. « Le sémitisme moderne, cela est certain, est un cosmopoli- « tisme sans moralité; c'est un ferment de décomposition « nationale en tout pays. Les Allemands doivent le com- « battre, mais sans brutalité. Commençons par nous bien « pénétrer de cette vérité qu'il n'y a de vraie nationalité « que là où la religion, la morale, la politique, la science « et l'art tiennent ensemble comme les branches d'un même « et unique tronc. C'est de l'union intime du génie alle- « mand avec l'Église évangélique que sortira la civilisation « allemande. C'est l'État évangélique qui n'aura dans ses « écoles d'autre enseignement que celui d'une science en « harmonie avec sa religion. C'est alors aussi que les Juifs « comprendront qu'impuissants qu'ils sont à former un « État judaïque, il ne leur appartient pas de prétendre « diriger un État chrétien, et que, s'ils veulent rester nos « égaux devant la loi, tout en conservant leur nationalité « particulière, leur premier devoir est de respecter la com- « munauté religieuse et nationale d'où ils tirent leur « existence sociale et leur nourriture intellectuelle. La vraie « solution de la question des Juifs ne peut être que celle « qui satisfait à la fois les Allemands et les Juifs dans leurs « sentiments les plus sacrés. Que les Juifs restent sociale- « ment nos égaux, mais qu'à l'exception de ceux que le chan- « gement de convictions religieuses amène individuellement « au christianisme, ils vivent dans leur communauté politi- « coreligieuse d'où ils tirent leur vie morale. Qu'ils soient « socialement nos égaux, mais qu'ils abandonnent toute pré- « tention aux fonctions gouvernementales, car cette im- « mixtion ne signifierait autre chose que la domination « étrangère ou le reniement de leur propre nationalité. Un « Allemand ne saurait pas plus supporter l'une qu'un Juif « qui se respecte n'admettrait l'autre. »

Voilà le Dr Stœcker et ses tenants distancés. Ce qui fait le fond de leur antisémitisme, mais ce qu'ils n'auraient pas osé professer au grand jour, l'organe du prince de

Hosted by Google

Bismarck le dit, le répète, le formule comme une maxime d'État : les Juifs ne sont pas des Allemands et ne sauraient jamais l'être. Qu'ils aillent, s'ils le veulent, restaurer en Asie l'ancien royaume de Judée. Mais l'empire évangélico-allemand ne peut être leur patrie. On les tolèrera, rien de plus.

Pour trouver un précédent à cette dénationalisation des Juifs allemands, il faut remonter à l'expulsion des Juifs et des Maures de l'Espagne et du Portugal aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Et l'on peut prédire que, si semblable projet pouvait jamais se réaliser, il aurait pour l'Allemagne des conséquences aussi funestes que l'expulsion des Juifs en eut pour l'Espagne et le Portugal.

Il y aurait une étude à faire de ces conséquences sociales et politiques. Aujourd'hui, bornons-nous à serrer de près les vraies origines de l'antisémitisme actuel, et laissons les effets pour ne nous occuper que de la cause.

Cette cause, quoi qu'en ait dit M. de Bismarck en 1847, et en dépit de l'article des *Grenzboten*, n'est pas le mysticisme politique. Le prince de Bismarck est trop politicien réaliste, *realpoliticker*. S'il est vraiment revenu à ses vieux préjugés de hobereau, comme il les qualifia autrefois lui-même, c'est qu'il sait par expérience que les Juifs sont, malgré des exceptions qui confirment la règle, les agents, les défenseurs les plus ardents et les soldats les plus militants de la liberté.

Comment en serait-il autrement? Non seulement ils doivent tout à la liberté, mais l'histoire entière du judaïsme, depuis la dispersion des Juifs jusqu'à l'heure présente, est la preuve étonnante et irrécusable de la force fécondante et irrésistiblement civilisatrice de la liberté. Arrière ceux qui, sourds aux leçons du passé et séduits par de captieuses cavillations de sophiste, osent écrire ce blasphème que la liberté n'est qu'un moyen et non un but!

Une analyse rapide des vicissitudes de la race sémite démontre que la liberté est la toute-puissance et l'entière vérité.

Hosted by Google

Ne remontons pas à la dispersion des Juifs. Leur sort était alors celui de bien des peuples qui, malgré leur résistance à la domination romaine, furent brisés dans une lutte courte et inégale. Chassés de leurs foyers, disséminés, jetés sur la terre étrangère à l'état d'épaves — une colonie de Juifs existait déjà à Worms du temps des Romains, au dire de plusieurs historiens — les Juifs ne se décourageaient, ni ne désespéraient. Ce qui les trempait contre les périls, ce qui les sauvait de l'anéantissement et perpétuait leur race, c'était l'orgueil, tant et si durement puni cependant, de se croire le « peuple élu de Dieu ». Ils subirent leur cruelle fortune comme une expiation. Leur exaltation devait suivre. Les générations descendirent les unes après les autres dans la tombe, en emportant avec elles leur attente trompée. Les survivants n'en continuaient pas moins à vivre de la même espérance. Néanmoins, à mesure que la face du monde se transformait, leur misérable sort allait s'empirant.

Le paganisme est définitivement écrasé. Les grandes hérésies, surtout l'arianisme, sont vaincues à leur tour. Nous voici à l'époque de Charlemagne, apogée du moyen âge. L'Europe présente l'aspect d'une vaste plaine couverte d'un linceul blanc. Sur ces étendues de neige s'aperçoivent çà et là des traînées de sang. Des caravanes de nomades, à physionomie exotique, la chevelure abondante et bouclée, l'œil noir, le geste fébrile, fuient comme le cerf traqué par le chasseur. Pour eux, ni trêve, ni repos. L'opprobre les accompagne. La mort s'attache à leurs pas. L'homme les égorge, la femme les insulte, l'enfant se détourne d'eux avec horreur. La superstition les montre au doigt. Ce sont eux, se dit-on à voix basse, en les rendant solidaires du crime de quelques-uns, ce sont les maudits qui ont tué Notre-Seigneur!

A peine Pierre l'Ermite a-t-il prêché la première croisade pour l'extermination des infidèles et la délivrance des saints lieux, que les chrétiens fanatisés se préparent et s'entraînent à cette œuvre pie en fondant sur les Juifs. Les flagellants parcourent l'Europe, pillant, massacrant les Juifs. Leur sang coule à flots, en Allemagne surtout, où ils sont en plus

Hosted by Google

grand nombre. Les bourreaux ambulants arrivent à Francfort. Ils forcent les portes du ghetto et, la dague au poing, ils pourchassent leurs victimes jusqu'à leur cimetière, ils les immolent par milliers sur les pierres tumulaires de leurs ancêtres. A Cologne, mêmes scènes d'effroyable carnage. On assassine, le jour du « grand pardon », dans la synagogue. Ce qui reste, on le noie dans le Rhin.

Tout d'abord, les souverains, les nobles, les prêtres, ne songent pas à opposer un frein à la furie des flagellants. Ils se contentent de faire main basse sur les richesses des victimes. A la fin, pourtant, ils prennent des mesures. L'extermination de tous les Juifs n'aurait pas répondu à leur intérêt. Ils avaient besoin d'eux. Lorsque les souverains, en Allemagne comme en France et en Angleterre, eurent soutiré à leurs sujets jusqu'au dernier liard et que leur trésor à sec ne leur permit plus de faire la guerre, ils appellent les Juifs, leur promettent protection, leur octroient le privilège de prélever des intérêts usuraires. Une fois gorgés d'or, ils leur cherchent querelle, ils suscitent, au besoin, des émeutes populaires. Puis on les chasse, après les avoir dépouillés. Les Juifs font l'office de sangsues.

Malgré ces misères sans nom, les Juifs reparaissent successivement sur tous les points de l'Europe. Expulsés aujourd'hui, ils rentrent demain. Leur nombre devrait diminuer. Il augmente incessamment. Les persécutions et les meurtres n'entament pas cette race d'une opiniâtre et inépuisable vitalité. Leur talisman, c'est le grand développement des tendresses de la vie de famille, c'est un fier sentiment de supériorité morale. Rampant au dehors, l'âme saturée d'amertume, de haines, d'imprécations, les Juifs pratiquent au foyer domestique une rare austérité de mœurs. Le père s'avilit au dehors : il faut bien vivre ! Rentré chez lui, sa taille courbée se redresse, l'œil baissé se relève. Il retrouve l'autorité du chef de famille. Il redevient homme. Il est du « peuple prédestiné », autre antidote contre l'abandon de soi-même. Foulé aux pieds, bafoué, meurtri par l'univers, le Juif, fort ou faible, ne voit dans ses tortionnaires que des inférieurs. Il meurt invaincu, son *credo* sur les lèvres.

Hosted by Google

Les Juifs résistent rarement à main armée aux persécuteurs. Il y en a cependant des exemples, notamment en Angleterre, où ils ont fait preuve d'une vaillance indomptable. Ils ne descendent jamais à cette résignation abêtie dans laquelle le christianisme avait plongé le moyen âge. Aux fureurs de leurs ennemis, ils opposent l'inertie, comme, en face de la dynastie tartare, firent les Chinois, qui, subjugués, n'en continuèrent pas moins à exploiter leurs vainqueurs.

Tant d'épreuves devaient fatalement dégrader l'être moral des Juifs. Exposés à toute heure à la mort, dépouillés de leur fortune à peine acquise, sans droits civils et politiques, enfermés dans leur ghetto, bouge sombre et infect qu'ils ne pouvaient quitter qu'à des heures déterminées, étrangers à tous les événements qui se passaient autour d'eux, ils ne s'occupaient au dehors que de leur commerce d'argent, à l'intérieur que des soins familiaux. Ils avaient un but unique, le lucre. L'argent était leur seul objectif, leur passion maîtresse. Cette âpre cupidité s'amnistie, en quelque sorte, par le fait que l'argent était bien souvent leur rançon. Il leur servait à se payer des protecteurs au sein d'une société ennemie.

En fait de science et de belles-lettres, ils ne s'adonnaient qu'à l'exégèse, c'est-à-dire à l'étude de la Bible et du Talmud, son complément. Dans les livres des rabbins et des savants, on constate cependant plus d'une infiltration des superstitions de l'époque. La démonologie y eut des adeptes. Le messianisme y suscita plus d'un pseudo-messie.

Le moyen âge fini, l'humanité sort de ce long sommeil de mille ans pendant lequel elle n'a pas eu une seule idée, selon l'expression de M. Renan. C'est un pape, Léon X, qui ouvre la porte à l'époque si justement appelée la Renaissance. Ce pape a la nostalgie de la gaîté, du rire, des jouissances intellectuelles disparues de la terre avec le paganisme. Sans toucher à la doctrine chrétienne, Léon X ressuscite les dieux de l'Olympe. C'est une espèce de Marc-Aurèle coiffé de la tiare.

Hosted by Google

Le monde chrétien, lancé en avant par la chiquenaude de Léon X, aspire la nouvelle vie par tous les pores, et quand il veut encore s'immobiliser, Luther paraît à point nommé et lui imprime une seconde secousse, qui dure encore.

Le monde moderne quittant les limbes du moyen âge, les idées germent et poussent. Mais la Renaissance et la Réforme ne parviennent pas à franchir le mur d'airain élevé par la haine et le mépris entre Juifs et Chrétiens. Sans doute, déjà avant cette époque, quelques rares élus juifs avaient participé à l'affranchissement général de la pensée. Mais ces éclaircies furent courtes. Le seul bénéfice que la masse juive retira de la Renaissance et de la Réforme fut que la persécution diminua d'intensité et perdit son caractère farouche.

A mesure, toutefois, que la cruauté des Chrétiens s'atténuait, l'intolérance des Juifs entre eux atteignit des proportions étonnantes. L'intolérance provoque l'intolérance, non seulement parmi ceux qui l'exercent, mais encore parmi ceux qui la subissent. Les Juifs d'Espagne et de Portugal qui arrivèrent à Hambourg et à Amsterdam à la fin du XVI^e^ et au commencement du XVII^e^ siècle en firent la poignante expérience. Issus d'une civilisation supérieure, ils tentent des réformes. Ils sont honnis, maltraités, dénoncés à Dieu et aux hommes. Uriel d'Acosta, mis au ban de la synagogue, se suicide. Spinoza, le protagoniste de l'humanisme, n'échappe que par hasard au poignard d'un Juif fanatique. Les Juifs se font inquisiteurs à leur tour. Ils compriment par ces violences tout progrès. Ils se condamnent eux-mêmes. Ils se confinent dans le cercle étroit de leurs dogmes immuables. La langue allemande, la langue française sont interdites au ghetto. On y parle un jargon, mélange bizarre d'allemand et d'hébreu. En même temps, les Juifs se familiarisent avec une situation nouvelle, qui, pour être moins précaire, n'en est que plus humiliante. Ils ont pris leur parti de l'inégalité vis-à-vis des autres citoyens. Ils n'ont souci que d'amasser des richesses. Leur abaissement en arrive à ce point que des hommes appartenant aux plus opulentes familles s'honorent de servir comme

Hosted by Google

« maîtres Jacques » chez les grands seigneurs. Ce sont les *Hof und Leibjuden*. Le fameux juif Süs s'éleva jusqu'au poste de premier ministre en Wurtemberg, grâce à ce genre d'emploi.

Véritable initiateur, Moses Mendelsohn traduit la Bible de l'hébreu en allemand. Le philosophe déiste fait ainsi pénétrer les premières lueurs dans le ghetto. C'est l'aube d'une ère nouvelle. Nous sommes au XVIII[e] siècle. Mais ce fut à la révolution française que fut réservée la gloire d'éventrer cette bastille de la superstition et de l'intolérance, comme elle avait rasé celle du despotisme politique. A partir du jour où la Convention, en vertu de la déclaration des droits de l'homme, reconnut aux Juifs aussi bien qu'aux autres Français la qualité de citoyen, il n'y eut plus de ghetto que dans la Rome papale.

Quelques années plus tard, la république batave, grâce aux efforts de Charles Asser, suivit l'exemple de la république française (1).

L'effet moral de cette émancipation sur le judaïsme dépassa toutes les prévisions. A peine la décision de la Convention est-elle connue, qu'un mouvement superbe, gran-

1 Charles Asser était le beau-frère de la célèbre Rachel (Rahel) femme de Varnhagen Van Ense, l'intime d'Alexandre de Humboldt.

Le salon de Rahel occupait la même place à Berlin que celui de M[me] Récamier à Paris. Ce fut Rahel qui engagea vivement Asser à écrire son *Précis historique sur l'état des Israélites dans le royaume des Pays-Bas*. La lettre de la noble femme exhale un vrai parfum du XVIII[e] siècle auquel on rendra seulement plus tard toute la justice qui lui est due. Elle a été écrite en français et elle est presque inédite. Elle mérite d'être lue.

La voici :

« Cher frère ! Il n'y a rien au monde qui m'aille tant au cœur que le » perfectionnement du genre humain, c'est le seul chemin de notre » bonheur, et les opprimés sont ceux auxquels je voue ma plus grande » tendresse et ma sollicitude. Soyez notre véritable frère par les sen- » timents et la façon de penser. Empressez-vous de servir ces pauvres » damnés, ne remettez pas ce que vous pourriez faire à leur avantage ; » dussiez vous veiller quelques nuits, comme vous serez bien la nuit » suivante sur votre chevet. Vous êtes le seul, le véritable homme qui soit » capable de les servir, de sauver tant de personnes. Un pays entraîne » l'autre, et, dans les temps où nous vivons, plus vite que jamais. Adieu. »

Hosted by Google

diose, immense, éclate parmi les sémites. Ils se ruent avec avidité sur le livre. Un brûlant besoin d'apprendre s'empare même des masses juives. Histoire, politique, sciences, arts, elles veulent tout absorber, elles s'assimilent tout. C'est une soif inextinguible. C'est le rut du savoir. Il s'agit de rattraper les siècles perdus. Chose merveilleuse, incroyable, même dans les pays où, après la fin des guerres de la république et de l'empire, les Israélites, malgré leur patriotique participation à la défense nationale, furent derechef sevrés de leurs droits civils et politiques, non seulement l'élite des Juifs arrive, par des efforts héroïques, à marcher de pair avec leurs concitoyens : il en est dans le nombre qui brillent au premier rang de la plus haute culture d'esprit. Faut-il les nommer ? Ils figurent au livre d'or des arts, des sciences et des lettres.

Ils se plient et se forment également à la vie publique. Le forum du XIX^e^ siècle, la presse, leur sert d'école. Exclus de la politique en Allemagne comme en Angleterre, en Autriche comme en Italie, ils se préparent et s'assouplissent au rôle de citoyens par cette gymnastique quotidienne, des études incessantes. En 1848, à peine la révolution a-t-elle fait son tour d'Europe, que le peuple allemand en envoie un certain nombre au Parlement de Francfort et aux diverses Chambres législatives. Bien plus, un Juif, un rabbin, Gabriel Rieser, de Hambourg, est élevé par les mandataires d'un peuple souverain aux honneurs de la présidence du Parlement allemand ; un autre Juif, Kosch, est nommé vice-président de la Diète prussienne.

Je m'en suis tenu à un aperçu, à un simple contour. Ce n'est que le sommaire, incomplet de tout un livre à écrire. Serait-il cependant téméraire d'espérer que, malgré ses imperfections et ses lacunes, il apporte la preuve promise de la souveraine force de la liberté ?

Il fallait un miracle pour relever l'échine d'une race tout entière que la persécution avait parquée, que la servitude avait ployée au milieu du mouvement universel, et qui fatiguait le Ciel de ses incantations et de ses invocations messia-

Hosted by Google

niques. Le Messie est venu. Non pas celui des prophètes ! Ne parlons ni d'un dieu fait homme, ni d'un homme fait dieu. Le Messie, c'est la liberté.

Sous peine de méconnaître le caractère du mouvement antisémitique, gardons-nous de n'y voir qu'une simple diversion, plus ou moins secondée par les hommes du pouvoir. C'est plutôt, par les raisons que j'ai indiquées, un des moyens par lesquels la réaction s'ingénie à reprendre du terrain et à se raffermir sur un sol qui se dérobe. Déjà les antisémites et leur queue au sein de la Chambre prussienne, ainsi que les organes attitrés, de l'acabit de la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, cherchent à identifier la cause sémite avec la cause libérale. On espère par ces imputations compromettre irréparablement le parti libéral aux prochaines élections générales. Retenons-les comme un aveu : on exhume les rancunes d'un autre âge, on rallume les convoitises, on remet à neuf les vieilles calomnies, dans le but manifeste d'égarer la nation allemande et de donner le change à ses inspirations démocratiques. Le plan est habilement calculé. Celui qui l'a conçu connaît son Machiavel. Les préjugés ne meurent jamais complètement. La vie d'un peuple est comme un lac profond. Sa surface est lisse et égale. Survienne une tourmente, les eaux se troublent, les vagues s'agitent, on voit remonter les débris de toute espèce que le temps avait déposés au fond. Ainsi le peuple a parfois des regains de superstition, des renouveaux d'injustes préventions.

Sans faire au prince de Bismarck l'outrage de supposer un instant qu'il ait pu instiguer les antisémites, qui, au dire des *Grenzboten*, sont ses plus grands ennemis, il a dû être amené cependant à se demander quel profit il pourrait tirer de cette émotion populaire. Et alors, lui, à son tour, a eu comme un ressouvenir de ses idées d'antan.

Il se peut que l'État chrétien soit encore son idéal, de même que M. Thiers proclamait jadis que le maintien du pouvoir temporel était une nécessité politique et sociale.

Cela n'empêche pas qu'on ne restaurera pas plus aujour-

Hosted by Google

d'hui le pouvoir théocratique que la monarchie chrétienne. L'Europe entière aspire à la séparation absolue des Églises et de l'État. Elle répudie une promiscuité qui a armé trop longtemps peuples contre peuples, et toujours au profit de leurs oppresseurs. On peut maintenir — péniblement, grâce à un grand prestige et en se servant de tout ce qui fait vibrer la fibre patriotique — l'état de transition actuel. Aller jusqu'à la résurrection du passé n'est donné à personne.

Non, vingt ans après la glorieuse émancipation civile et politique des nègres, par les États-Unis, au sortir de la sanglante guerre de sécession, la fin du XIX^e^ siècle ne subira pas l'affront et le déshonneur de voir n'importe quel grand État européen replonger les Juifs dans l'abjection confessionnelle du moyen âge. Citoyens au même titre que leurs compatriotes, il n'est pas de loi qui oserait les déposséder.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

THÉRÈSE MONIQUE[1]

DEUXIÈME PARTIE

NINI LAMOURETTE

VI

Je la revis le lendemain. Elle me raconta ce qu'elle voulut. Il est vrai que le comique était venu la prendre chez elle ; mais il l'avait menée chez un des grands rôles, pour s'entendre ensemble sur les moyens de faire mousser la représentation. Elle avait trouvé là plusieurs personnages influents de la ville, parmi lesquels elle me cita le rédacteur d'un journal qui paraissait le dimanche. On lui avait fait répéter sa tirade : elle avait eu du succès ; le journaliste lui avait promis son appui.

Je lui dis comment j'avais failli me rencontrer sur son escalier avec mon parent : elle s'en montra très émue.

— Vraiment ! il est revenu ?

Et après un petit temps de réflexion, elle murmura :

— C'est dommage... J'ai justement besoin d'argent.

J'avais reçu le matin ma pension d'un mois.

— Ce sera pour toi, lui dis-je.

— Non, je ne veux pas. Il te faudra, du reste, de l'argent pour le soir de la représentation.

Elle semblait très affairée : elle n'avait que quelques heures à elle. Je tâchai de l'avoir à dîner avec moi, mais

[1] *Suite.* Voir les livraisons des 15 octobre et 15 novembre 1880.

Hosted by Google

elle ne pouvait pas, bien à regret. Elle finit par me supplier :

— Laisse-moi ma liberté pendant deux ou trois jours ; cela ira mieux après, tu verras !

On commençait à parler de ma passion dans les cercles d'étudiants.

— A-t-il de la chance ! s'exclamait-on.

Et Nini, à qui je répétais ces propos, m'embrassait, joyeuse, s'écriant :

— Ils sont jaloux de toi, mon chéri. Si tu savais comme ils ont couru après mes talons ; mais sois tranquille, je ne veux plus que toi !

Les étudiants de première année me regardaient avec admiration ; je prenais à leurs yeux les proportions d'un viveur et ils rêvaient d'en faire autant plus tard. Quelquefois, l'un d'eux, plus familier, me demandait ce qu'elle me coûtait : on faisait des calculs effrayants. Petit à petit, ces rumeurs arrivèrent à l'oreille des professeurs. Le recteur me manda dans son cabinet, un matin.

On n'était plus au temps draconnien où l'*Alma Mater* était régie comme une caserne. Les arrêts n'existaient plus qu'à l'état de souvenir historique et un relâchement s'était glissé dans l'austère discipline d'autrefois. Cependant le recteur était maître absolu et jugeait les délits sans appel.

Monseigneur — on appelle le recteur Monseigneur — fut paternel. Il me parla du danger des mauvaises compagnies, de la nécessité d'être présent aux cours, du respect des traditions, des devoirs d'un bon jeune homme.

Je pris un peu plus attention à ma conduite. J'allai aux cours ; je m'efforçai de me remettre à l'étude. Mais ma pensée distraite échappait à ma volonté ; je ne songeais qu'à Nini ; son visage demeurait gravé sur ma rétine et j'entendais toujours le bruissement de ses robes autour de moi.

— Je n'ai que toi dans la tête, lui disais-je en la regardant. Il m'est impossible d'étudier.

Elle souriait, alors, heureuse et vaine de l'empire qu'elle exerçait sur moi. Une fois, cependant, elle me dit :

— Tu m'aimes trop, vois-tu ! Qu'est-ce que j'ai fait pour

Hosted by Google

que tu m'aimes autant que cela? Il faudra bien nous quitter un jour ou l'autre.

Ces allusions à la possibilité d'une séparation revenaient quelquefois dans ses entretiens.

— Nous ne pourrons pas rester ensemble toujours, continua-t-elle. Il arrivera un jour où tu te lasseras de moi.

— Moi ! jamais ! m'écriai-je avec passion.

— Tu es jeune ; tu as des illusions ; tu ne les garderas pas toute ta vie... Je connais les hommes.

— Tu ne connais pas mon cœur.

— Ton cœur est bon ; mais la vie a des nécessités. Moi non plus, je ne puis répondre...

Elle me regarda, s'arrêta.

— Achève.

— Eh bien ! oui, n'ai-je pas à penser à l'avenir? Plus tard il ne sera plus temps.

Elle me parlait raisonnablement, comme quelqu'un qui a réglé sa vie à l'avance, avec une camaraderie fraternelle et prévoyante.

Et brusquement la passion l'emportait; elle oubliait ce qu'elle venait de me dire, et me jurait de n'être qu'à moi, me suppliant de la garder toujours.

VII

La représentation avait été enfin décidée.

La veille de ce grand jour désiré, elle me dit :

— J'ai organisé une partie pour ce soir. Nous irons à la campagne. Le comique en sera. Nous nous amuserons. Il est drôle, M. Larinette, tu verras !

Et elle me recommanda d'emporter un peu d'argent.

Je cédai. A l'heure dite, nous allâmes rejoindre l'acteur au café. Renfoncé dans un coin, les mains dans les poches, M. Larinette était d'une humeur exécrable : il prit à peine le temps de me saluer et me jeta ces mots à brûle-pourpoint :

— A-t-on jamais vu des brutes pareilles ? Je leur demande de l'absinthe, et ils n'en ont pas !

Hosted by Google

Le garçon intervint :

— Si monsieur veut du curaçao, de l'anisette...

— Merci ! des drogues ! répondit-il d'un ton sec.

Et, tragique, hérissé, il se carra, le dos au mur. Alors Nini se penchant vivement vers moi, me chuchota à l'oreille :

— Ne fais pas attention ; c'est un homme charmant, mais il a ses manies.

Un petit personnage, le nez au vent, les épaules fuyantes, plein d'importance, entra brusquement, un binocle sur le nez.

— Ah ! ah ! vous voilà, belle enfant, dit-il à Nini, en lui tendant une main maculée d'encre.

Et, se tournant vers Larinette :

— Fils des Muses, je te salue !

— Bonjour, grogna l'autre.

Le nouveau venu fit une pirouette de mon côté, la main au chapeau, sans l'ôter.

— C'est vrai, me dit Nini doucement, avec un peu d'embarras ; j'ai oublié de te prévenir que ce monsieur serait de la partie : c'est M. Pioche, le rédacteur. Offre-lui une consommation.

Et sans attendre, elle la lui offrit elle-même.

— Ce n'est pas de refus... Garçon, un rhum.

— Deux ! articula le comique.

Le journaliste s'était rapproché de moi.

— Vous êtes étudiant ? Moi aussi, j'ai été étudiant. En faisions-nous ! C'était le bon temps !

Et de suite après, me regardant par dessus son binocle :

— Lisez-vous *le Carillon* ? C'est moi qui...

Larinette ne le laissa pas achever.

— Fichez-nous la paix avec votre *Carillon*... Je vous joue la consomme en cent.

— Ça va.

Et les dominos ayant été versés sur la table, ils s'absorbèrent dans des calculs profonds, cognant le marbre de grands coups retentissants qu'ils accompagnaient d'expressions bizarres, chaque fois qu'ils posaient un domino, et par moment se chamaillant, nez contre nez.

Hosted by Google

— Ah ça, dit tout à coup Larinette; on ne bâfre donc pas?

Il avait gagné quatre parties; il sortait de sa mauvaise humeur.

Nini proposa d'aller souper chez la mère Lise. C'était un cabaret en dehors de la ville, très couru.

Mais il se montra effrayé de la longueur du chemin.

— Avec une voiture, je ne dis pas.

— Nous ne sommes pas à Paris, mon cher ! fit l'écrivain, piqué.

— Pardieu ! ça se voit bien!

M. Bartholomé Pioche prit mon bras et ne le lâcha plus : il me parlait de la municipalité, des règlements de police, de la petite et de la grande voirie.

— Tout est à refaire ici : ce sont des abrutis. Ils ne comprennent rien de rien. Ah ! si nous étions aux affaires !

Nous, c'était le parti qu'il représentait, lui et quelques autres. La pensée de toute sa vie avait été l'éclairage de la ville : il en avait fait le sujet de ses constantes préoccupations; il s'appelait le soldat des lumières.

— Mon système est bien simple...

Et il me le détailla dans ses moindres parties, s'arrêtant par moment pour dessiner du bout de sa canne des plans sur le trottoir.

Larinette nous précédait, avec Nini. Il affectait une tenue débraillée, recherchait des coupes d'habits inusitées, étalait des tons de pantalons voyants, et ses souliers, trop petits, le contraignaient à boiter. Sa voix éraillée, glapissante, m'arrivait par bouffées, avec des bouts de phrase qui faisaient rire mon amie, très haut.

Le souper fut assez gai. Larinette daigna ne pas trop se plaindre du menu, sommaire d'ailleurs. Il avait la manie du calembour, en lâchait des bordées, et quelquefois, pour varier, imaginait des charades.

— Est-il bête ! s'écriait M. Pioche, pouffant de rire.

Et à un moment, émerveillé, il se pencha et me fit une confidence :

— Un bien grand talent ! Mais il vieillit ! Il a eu des succès abracadabrants.

Hosted by Google

Au retour, je tâchai de joindre Nini ; mais elle avait repris le bras du comédien. Et une jalousie me gagnant, je les surveillai. Malheureusement, le journaliste m'arrêtait à chaque pas, plein d'amitié pour moi, me tutoyant, me racontant ses tribulations, inépuisable ; et brusquement, il se mit à me lire, planté sous un réverbère, un article en préparation, sur son sujet favori.

— Est-ce tapé, hein ?

Quand nous fûmes rentrés en ville, Larinette nous offrit du punch ; mais comme il avait oublié son porte-monnaie, c'est moi qui réglai la dépense.

Nous nous séparâmes à une heure du matin.

Le comique me secoua les mains, et, d'une voix de tête déclamant :

— Jeune homme, s'écria-t-il, que la nuit protège vos amours !

Tandis que M. Pioche, plus positif, me sifflait à l'oreille :

— Je vous abonne, vous savez !

Ce fut une délivrance. Nini se pendait à mon cou, avec les marques de la plus vive joie :

— Ah ! que tu es aimable, quand tu veux ! me dit-elle. Jamais je ne t'ai tant aimé que ce soir.

Et, s'interrompant dans ses expansions :

— C'est une affaire entendue : M. Larinette te fera passer derrière la scène.

Ganté de paille, un bouton de rose à la boutonnière, j'enfilai, le lendemain soir, l'entrée des comédiens.

C'était un petit corridor étroit, éclaboussé d'une lueur rouge par une lanterne suspendue à un clou, et qui menait à une cour sombre et noire, où traînait dans une humidité sale un tas de chiffons, d'affiches en morceaux, de tessons de bouteilles, balayés de l'intérieur et moisissant là sous la pluie. On traversait la cour et on trouvait au bout un escalier, raide comme une échelle de meunier, filant entre des murs autrefois blanchis à la chaux, dont le plâtre écaillé s'était émietté sur le bois des marches, et qui avaient gardé partout des empreintes de mains grasses, des inscriptions burlesques et des silhouettes barbouillées au charbon.

Hosted by Google

Une porte étala devant moi cette inscription en grosses lettres : *Entrée interdite*, et des voix, des éclats de rire, des traînements de pieds faisaient de l'autre côté une sourde rumeur continue. Je fus obligé de frapper quatre fois. Alors des pas se rapprochèrent, et une clef tourna dans la serrure.

Un personnage en bras de chemise apparut dans l'entre-bâillement, ne laissant voir qu'une tête longue, désopilante, surmontée d'un toupet énorme.

Je me nommai.

— Connais pas !

Et il se mit à crier :

— M'sieu Larinette !

Il n'était pas loin et me fit un accueil aimable.

— Ah ! c'est vous ! Mais entrez donc.

Il passa son bras sous le mien, me promena dans un corridor circulaire et tout à coup, s'arrêtant :

— A propos, me dit-il, je suis un peu gêné ; ne pourriez-vous pas me rendre le service de m'avancer dix francs ?

Il me souriait, la bouche bonasse. Je tirai les dix francs de ma poche et les lui donnai.

Comme je relevais la tête, je vis passer devant moi le même personnage qui m'avait entr'ouvert la porte ; il avait saisi à deux mains son toupet et secouait sa tête dans tous les sens, en clignant des yeux et en tirant la langue du côté du comique. Il était très maigre et d'une longueur démesurée. On l'avait baptisé du sobriquet de Miroton et le nom lui était resté : il jouait les utilités, doublait les comiques et en même temps faisait l'office de garçon de théâtre. Larinette empocha gravement l'argent, puis, m'attirant vers le fond du couloir :

— Venez, me dit-il, je vous présenterai à ces dames.

Nous passâmes au milieu d'un groupe d'individus à faces lourdes et communes, vêtus de paletots éraillés, qui se tenaient appuyés de l'épaule contre le mur et attendaient le moment de s'habiller pour entrer en scène : c'étaient des gens de la ville, artisans et ouvriers, que la direction avait engagés pour figurer dans la pièce. Des portes basses, marquées de numéros, s'ouvraient sur l'un des côtés du couloir ; et quel-

Hosted by Google

ques-unes, à demi fermées seulement, laissaient apercevoir des blancheurs d'épaules qui bougeaient, confusément détachées sur un fond noir. Une odeur fade traînait dans l'air.

Nous descendîmes quelques marches et nous nous trouvâmes dans une espèce de grenier traversé par de grands madriers entrecroisés, mettant au-dessus des têtes un enchevêtrement noir, où n'atteignait pas la lumière des lampes ; et le long des murs, s'entassaient de grands châssis de toile peinte, des chaises, des guéridons, des sophas, toute une mise en scène barroque, horriblement poudreuse et lacérée. Des cordes pendaient, au cintre un lustre se balançait, et je me prenais les pieds dans un amas de choses traînantes, sans parvenir à me reconnaître. Des ombres énormes, qui avaient l'air d'escalader les charpentes, circulaient au milieu de ce capharnaüm, et quelquefois on voyait briller dans les fonds une petite lanterne comme une étoile, qui tout à coup disparaissait.

On jouait un vaudeville ; le premier acte venait de commencer. Des éclats de voix arrivaient jusqu'à nous par intermittences.

Larinette me fit traverser le grenier dans sa longueur, et brusquement une large nappe étincelante nous enveloppa ; c'était la lumière que nous renvoyait la rampe, entre deux portants ; nous étions devant la scène.

Je remarquai alors autour de moi cinq ou six personnes, assises sur des tabourets, ou appuyées contre le mur, et parmi ces dernières, le beau Ducouperet ; mais il n'avait pas sa barbe et je vis qu'il était grêlé. Une vieille dame, très grosse, un bout de chapeau posé de travers sur des cheveux gris mal attachés, des mules aux pieds, un tartan troué dans le cou, avait étalé sur ses genoux un journal en guise de serviette, et achevait un repas composé de charcuterie et de pain. De temps en temps, elle ouvrait le cabas qui était à ses pieds et en tirait une bouteille à laquelle elle buvait ; elle la passait ensuite à un petit homme glabre et couperosé qui était assis près d'elle, affublé d'une perruque blonde à deux rangées de boucles.

Et quelqu'un les ayant appelés par leur nom, je me rap-

Hosted by Google

pelai que l'homme jouait les pères nobles et les grandes utilités, la femme les mères nobles et les duègnes, c'étaient M. et Mme Batifard.

Un monsieur en gilet blanc, petit, barbu, des bagues aux doigts, causait un peu plus loin avec une grande personne enfouie dans un manteau qui ne laissait passer que le bout de son nez, son front, ses cheveux, et, par en bas, les longs plis d'une traîne en mousseline blanche, retenue par des bouquets de fleurs artificielles fripées. Une maigre fille, en jupon écourté de soubrette, perchée sur de longs tibias grêles, les regardait du coin de l'œil, avec colère, et frappait le plancher du talon, en haussant les épaules par moments. Tout à coup le gilet blanc se redressa, et s'adressant aux acteurs en scène, leur cria :

— Du nerf ! Larose ! Aï donc ! Et toi, plus de mordant, Pomponette !...

On entendait monter de la salle des toux, des chuchotements, des colloques, un grincement de papiers froissés ; et des portes se fermaient et s'ouvraient avec des claquements secs, tandis que du trou du souffleur s'élevait un marmottement continuel de vieille femme enrouée, qui par instants s'interrompait pour racler ses phlegmes ou aspirer une prise.

Une voix grasse jeta tout à coup cette apostrophe, dans le bruit de la salle :

— Monsieur le comte, le souper est servi !

Et dans l'éclair de la rampe, se dessina la robe rose et verte de Nini ; je n'eus que le temps d'avancer le corps ; une clarté furtive lustra son dos, qui décrut dans la coulisse.

M. Larose, qui jouait le personnage du comte, s'inclina alors vers Mlle Pomponette et, sur un ton de passion contenue :

— Eh bien ! Raphaëla, déclama-t-il, ne viendras-tu pas *le* partager ?

Mais Raphaëla ne voulait pas : elle préférait demeurer seule, pour des raisons qu'elle donnait ; et, décidément, le comte rentra dans la coulisse, par le côté où nous étions.

— Tas de crétins, exclama-t-il en se tamponnant le front, ils n'ont pas applaudi la tirade !

Hosted by Google

Il y eut des protestations de la part des Batifard, devenus grincheux.

— Voilà-t-il pas ! exclama le père noble. Faudrait applaudir à chaque mot, peut-être !

Et il imprima un mouvement si violent à sa perruque qu'elle chavira.

Subitement, la silhouette drapée que j'avais vue causant avec le gilet blanc se déploya ; le manteau qui la recouvrait tomba ; elle tapota le bas de ses robes, rajusta sa coiffure, et tirant ses gants sur ses poignets, la taille cambrée en arrière, elle attendit.

— A vous, mademoiselle ! cria une voix.

Majestueusement alors, M^lle^ L'Empoi entra en scène, en se tortillant et en balançant sa tête sur ses épaules d'un air rempli de noblesse, son éventail sous le nez. Elle avait dû être assez jolie, affectait une dignité de manières et, dans le sentiment, parlait du nez. Dès qu'elle parut, deux petits bravos solitaires se firent entendre au bout de la salle, timidement.

— Trop tard ! hurla la voix.

M^lle^ L'Empoi s'avança jusqu'à la rampe, fit trois saluts, et d'une voix affaiblie par l'émotion :

— Oh ! Raphaëla, dit-elle, le comte sort d'ici... Je l'ai vu..., etc.

— Pimbèche ! va, siffla la soubrette.

VIII

L'acte fini, les applaudissements éclatèrent.

— Allons ! vous autres ! cria le gilet blanc en se retournant vers les coulisses.

Et, donnant l'exemple, il se mit à vociférer des bravos, pour renforcer le bruit de la salle ; mais Miroton seul fit entendre un long braîment.

— Au rideau !

La toile remonta, grinçante, par soubresauts, puis M. Larose et M^lle^ L'Empoi reparurent, courbés en deux et se tenant par la main. Par malheur, les applaudissements de la salle

Hosted by Google

tiraient justement à leur fin, et ils furent obligés de se retirer au milieu d'un brouhaha indifférent. Dans la coulisse, Mlle L'Empoi saluait encore.

Je me mis à la recherche de Nini et finis par l'apercevoir au milieu d'un groupe de jeunes gens qui la lorgnaient, les mains passées sous les basques de leurs habits. Dès qu'elle me vit, elle me fit un petit signe de la tête, mais sans s'interrompre dans sa causerie ; et tout à coup, mon nom vola sur les bouches : on la plaisantait.

— Voyons, avouez que vous l'aimez !

Alors, elle eut une coquetterie et courant à moi :

— Dis-le-leur donc pour moi !

Il en résulta une déroute ; le groupe se dispersa mécontent ; et il ne resta plus près de nous qu'un long personnage emmitouflé dans une fourrure, malgré la saison peu avancée, et qui, inopinément, me tirant par le bras, me souffla d'une voix caverneuse ces mots dans le cou :

— C'est moi, Firmin... J'ai relevé mon col pour ne pas être vu... Papa est dans la salle.

Et pour me prouver qu'il ne mentait pas, il abattit un bout de l'énorme collet de peau d'ours et en fit émerger sa pâle et mince figure, où nageaient de gros yeux proéminents, d'une clarté vitreuse de poisson. Je ne pus m'empêcher de rire et, très vite :

— Bon ! bon ! Cache-toi... puisque je t'ai reconnu.

La fourrure, remontée d'un coup de main énergique, alla rejoindre les bords du chapeau, coupant les joues de deux pointes raides entre lesquelles le nez dardait, enfariné et fin du bout.

— Mademoiselle Nini ! cria la voix de M. Leserin, l'homme au gilet blanc, en qui j'avais enfin reconnu le directeur de la troupe. On vous demande ! Par ici !

Légère comme une chèvre, elle bondit, me laissant avec mon cousin, cramponné, à mon bras et dolent comme un Pierrot des Funambules. A la fin, un mot lui sortit de la gorge :

— Comme elle est belle, hein ?

Hosted by Google

— Qui ?

— Elle ! Pomponette !

Il n'ajouta rien ; mais, ayant lancé cette admiration, il demeura sur place, blême, perdu dans le songe de cette femme.

Je le questionnai. Est-ce qu'il l'aimait? Alors, ses longues paupières remuèrent frénétiquement sur sa face immobile ; et lui, muet d'ordinaire, se mit à bredouiller, presque loquace. Non, il ne l'aimait pas ; il en était fou littéralement ; et le pire, c'est qu'il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent pour satisfaire Pomponette. Et d'une voix lointaine, comme un somnambule, il lâcha sourdement ce cri :

— Je comprends qu'on tue quelqu'un !

Le pauvre garçon m'effraya ; j'aurais voulu lui donner des conseils, lui dire une bonne parole, mais il était retombé dans son mutisme, la face rigide, tout son corps se mouvant automatiquement, par mouvements brusques et secs, qui indiquaient une vie sommeillante, mal débrouillée. Les gâteries éternelles d'une mère affolée de tendresse avaient abouti à ce grand enfant bête, lâché trop tôt à travers la vie et qui, blasé sur la noce, les femmes, les émotions d'un cœur jeune, tout à coup s'était mis à saigner véritablement pour une fille d'aventures et d'argent.

Il finit par me prier de l'accompagner dans la loge de l'actrice :

— Elle n'osera pas me chasser, du moins !

Et un mouvement morne allongeait son museau glabre de séminariste.

L'ingénue, empaquetée dans un vieux carrick, sirotait un grog au vin, en fumant une cigarette, au fond d'un petit cabinet sale qui était sa loge. Les murs, blanchis à la chaux, étaient tachés à mi-hauteur de placards graisseux qui avaient gardé une vague odeur de pommade ; une table boiteuse supportait un encombrement de fioles, de pots de couleurs, de tampons et d'ustensiles de toilette, éclairés par la lueur vacillante d'une couple de bougies ; et des effets de théâtre, des gazes pailletées d'argent, un corsage en satin cerise, des

Hosted by Google

guipures, toute une défroque scintillante s'épanchait d'un coffre recouvert de cuir éraillé.

— Te voilà, clampin ! fit Mlle Pomponette, à la vue de Firmin.

Il y eut un court colloque à voix basse, une demande brusque à laquelle succéda une réponse humble, et je le vis tirer de sa poche une petite boîte en maroquin rouge qu'il lui glissa dans les doigts. Elle eut un sourire et, s'approchant des bougies, elle pressa le ressort, lentement soupesa le collier de grosses perles d'ambre que contenait l'écrin. Lui, pendant ce temps, planté devant elle, les bras retombés, la regardait, muet, les yeux pleins d'anxiété. Et elle finit par lui remettre l'objet, sans un mot de remercîment, disant :

— Pose ça là, sur la table.

Il me présenta.

— Ce n'est pas un cancre comme papa et tous ces gens-là!

Elle me fit un petit salut de la tête, indifférent.

— Moi, voyez-vous, nous dit-elle, je mourrais s'il me fallait rester longtemps ici. Mais ce sont des Hurons, les gens de ce pays ! Ils ont applaudi cette grande bête de L'Empoi ! Conçoit-on ça ?

On entendit en ce moment un grand bruit dans la salle ; c'était le public qui s'impatientait et frappait des pieds. Et cette trépidation secouant toute la maçonnerie dans sa hauteur, une petite poussière fine descendait en pluie sur nous, continuellement.

L'orchestre entama une ritournelle ; il fallut la recommencer deux fois, et enfin, le rideau se leva sur le troisième acte.

Firmin regagna sa stalle : il avait été convenu qu'il lancerait un bouquet à l'actrice, au moment où elle mourait ; et trois autres bouquets devaient être jetés de l'orchestre aussitôt après le sien. Elle l'avait chargé, en outre, d'une mise en scène compliquée : la claque devait, à son signal, éclater en bravos, rappels, cris frénétiques, en même temps que partirait la pluie de fleurs.

— Surtout, de la régularité ! Et pas de faux départs !

Hosted by Google

Elle nous congédia sur cette recommandation.

En sortant, je tombai sur Nini.

— Mais où étais-tu passé ? Voilà une demi-heure que je te cherche.

Elle était émue, les paupières agitées, toute rose d'un désir de gloire ; mais son rôle la préoccupait. Si elle allait perdre la mémoire ! Elle remuait par moments ses bras avec furie, se livrant à des pantomimes violentes et répétant sa tirade, dont elle embrouillait quelquefois les mots.

Elle me dit les noms des acteurs, me mit au courant des rivalités, m'expliqua tout, très fière d'étaler ses connaissances.

Le directeur, l'homme au gilet blanc, avait des bontés pour la grande L'Empoi, ce qui faisait sécher d'envie les dames, M^lle^ Pichet la soubrette surtout ; et les Batifard étaient des rageurs, qui trouvaient tout mauvais. Justement, l'aigre voix du mari glapissait, pestant contre Miroton ; et tout à coup, des mots, entrecoupés par une sorte de gargarisme violent, frappèrent mon oreille : c'était M^lle^ Pomponette qui s'allumait : la mort approchait, avec la tirade dont elle attendait un si grand effet. Et une rumeur sourde grondait dans le parterre, au loin : la claque se préparait.

A la fin de la tirade, la grosse ingénue devait se laisser tomber à terre et simuler une agonie pathétique. Malheureusement, elle se coucha sur une trappe à demi pourrie : la trappe rentra de moitié, et M^lle^ Pomponette demeura les jambes en l'air, le corps à demi englouti dans le trou.

Firmin, qui ne s'attendait pas à ce désastre, ne put retenir son bouquet à temps : on vit le bouquet tomber dans les jambes de l'actrice, et deux autres bouquets, partant au signal convenu, roulèrent sur la scène au même instant ; brusquement, une bordée de bravos éclata, la claque ayant reçu la consigne de manœuvrer dès que les bouquets seraient lancés. Pendant ce temps, les jambes de la pauvre femme battaient des entrechats dans le vide. Par bonheur, M. Larose, en scène avec elle, ne perdit pas la tête : il se précipita vers sa camarade, et, rabattant sa robe, l'aida à se ramasser : elle

Hosted by Google

souriait, saluait le public, blême de colère, réparant avec de petites tapes le désordre de sa toilette.

La salle s'amusait énormément de l'accident ; des gens qui n'avaient pas compris comprenaient tout à coup ; on voyait des corps se pencher en avant ; des mains agitaient avec frénésie les canons des lorgnettes, et des rangs entiers de spectateurs ondulaient, secoués par le rire. La claque elle-même, d'abord sérieuse, finit par se mêler à l'hilarité ; et dans la coulisse, M^lle^ L'Empoi avait une quinte de gaîté, derrière son mouchoir, dont elle se tamponait la bouche.

Le rideau tomba sur cette apothéose.

Aussitôt tout le monde se jeta au-devant de l'ingénue, avec les marques du plus vif intérêt, même L'Empoi, redevenue méprisante et froide.—Mais elle n'avait ressenti qu'un peu de mal aux reins; elle remerciait d'une voix sèche ; et tout d'une fois, elle se mit à déchirer son mouchoir avec ses dents. Firmin, tremblant d'inquiétude, les larmes aux yeux, accourait en ce moment, bredouillant :

— Qu'y a-t-il ?

Alors, une fureur s'empara de l'actrice ; et lui allongeant à travers les joues deux soufflets retentissants :

— Voilà ce qu'il y a, imbécile !

Puis elle ramassa ses jupons à deux mains, et lentement, dédaigneusement, la haine au cœur, elle regagna sa loge dont elle referma la porte sur elle.

Firmin, plus ahuri que jamais sous cette secousse terrible, allait de l'un à l'autre, son mouchoir sur sa joue, et demandait :

— Mais qu'a-t-elle ? Savez-vous ce qu'elle a ?

— Place ! cria Miroton, qui passait avec un arrosoir.

La scène était pleine de monde qui se démenait ; on changeait le décor pour *la Fille du Bandit*. Et des bruits de marteau, des chocs lourds de portants remués, un traînement de grosses semelles sur les planches faisaient un vacarme assourdissant, coupé par la voix de Larinette, qui passait dans les groupes, affairé, avec de grands gestes impératifs. Un garçon de théâtre s'étant aventuré sur le devant de la

Hosted by Google

scène pour détacher un tapis accroché, la salle lui faisait une ovation; et insensiblement les applaudissements ironiques cessèrent, firent place à un brouhaha sourd, pareil au ronflement continu d'une machine. Dans les coulisses, le tapage s'accroissait de moment en moment; comme il y avait beaucoup de figurants dans la pièce, les loges regorgeaient d'un tas d'individus à l'étroit qui, en s'habillant, cognaient de leurs bras les murs, et par les portes ouvertes, on apercevait des fournées de chairs pâles, se mouvant dans le blêmissement des lampes. Les acteurs, de leur côté, se préparaient: des bouts de rôles déclamés traînaient dans l'air.

— Misérables! ne suis-je pas votre chef? criait M. Ducouperet avec emphase, en faisant rouler les *r*.

Et une autre voix, éraillée et creuse, hurlait :

— A moi! on m'assassine!

Malgré la défense, quelques privilégiés avaient été admis pendant l'entr'acte; la plupart, n'ayant jamais vu les coulisses d'un théâtre, s'avançaient avec précaution, tâtaient le parquet de leurs cannes, et regardaient dans les coins, curieusement. M. Pioche prenait des notes à la lueur d'une lanterne.

On cria :

— Mâme Bouillot!

Et une longue femme plate, des lunettes sur le nez, allant d'une loge à l'autre, une pelote d'épingles dans les mains, se fâchait alors, s'écriant qu'on ne pouvait être partout en même temps. Elle était à la fois le souffleur de la troupe et l'habilleuse de ces dames; et ces fonctions lui donnaient une importance parmi les pensionnaires de M. Ledoux.

Celui-ci errait depuis quelque temps, comme une âme en peine, demandant à grands cris :

— M^me^ Saint-Amour! qui a vu M^me^ Saint-Amour?

Mais personne ne l'avait vue et il se désolait, envoyant coup sur coup Miroton regarder à la rue si M^me^ Saint-Amour n'arrivait pas. Impossible de passer outre : elle était chargée du rôle principal dans *la Fille du Bandit*.

— Nous sommes fichus si elle n'arrive pas immédiatement,

Hosted by Google

s'écriait le pauvre directeur en arpentant la scène, sa canne à la main. Elle va tout faire manquer.

— La voilà ! clama Miroton.

Ce fut une joie : M. Ledoux se précipita au-devant d'elle, lui enleva sa pelisse et, presque suppliant :

— Allons, ma petite madame Saint-Amour ! dépêchez-vous... On n'attend plus que vous !

— Bon ! bon ! répondit-elle. Dans un instant.

Elle disparut dans sa loge, et M. Larinette cria :

— Au rideau !

Un large mouvement se fit dans la salle, toutes les têtes oscillant, tandis que les échines se carraient, et la curiosité des choses extraordinaires, devinées à travers le titre du drame, allumant les cervelles, on éprouvait de petits frissons d'aise. J'embrassai Nini, moi-même aussi agité qu'elle, en lui recommandant ne pas s'embrouiller, et je quittai les coulisses.

Je fus obligé de déranger tout un rang de spectateurs pour gagner mon fauteuil ; et le remuement des tabourets qu'on écartait pour me laisser passer, attirant sur moi l'attention, il me sembla qu'un chuchotement circulait dans le public. Mes cousins Flens occupaient une place en pleine lumière, dans une réverbération de gaz et d'or où la toilette de Rose faisait une tache éclatante ; et près d'elle, sa mère enveloppait la salle de son large sourire tournant. Leurs mains gantées me jetèrent, avec des éclairs d'éventail secoué, de petits saluts aimables.

Nini parut enfin, au milieu d'un frémissement de tout le coin des petits jeunes gens ; ses prunelles dilatées mettaient deux trous profonds sur son visage un peu pâli ; mais l'aplomb lui était revenu, et elle vociféra sa tirade d'une voix stridente, ses bras remuant comme des ailes de moulin à vent.

Tandis qu'elle jouait, une petite sueur me perlait sur le front ; je redoutais une de ces prononciations vicieuses qui lui étaient si familières ; j'épiais chacun de ses mots sur ses lèvres, et il me semblait que le public me regardait autant qu'elle. Il y eut des applaudissements.

A la fin de l'acte, j'allai la rejoindre dans la coulisse : elle

Hosted by Google

était fort entourée, et des rougeurs d'orgueil empourpraient son front. M. Pioche lui promettait dix lignes dans son journal ; on louait surtout sa crânerie ; Ducouperet et les autres acteurs se taisaient ; et M. Ledoux, le directeur, daigna la complimenter.

Elle se tourna vers moi, rayonnante, la bouche détendue comme pour savourer cet air de théâtre et de succès qui l'entourait ;

— Et toi, tu ne me dis rien ?

Ma passion s'accroissait de toutes les adulations dont elle était l'objet. Je dus la disputer, à la sortie, à une vraie meute d'adorateurs qui la guettaient et lui offraient leur bras. Mon cousin Timothée les dominait de sa haute taille. Il ne me reconnut pas et nous poursuivit de ses psitt ! et de ses hum !

— Est-il bête ! faisait Nini, en riant et se retournant.

J'abaissai tout à coup mon chapeau sur mes yeux et je fis mine de marcher droit sur lui ; mais je n'eus pas le temps de le joindre, il détala, et nous ne le revîmes plus.

IX

L'époque des vacances approchait. J'avais l'habitude de les passer chez mon père ; Nini le savait et elle ne paraissait pas s'en affliger outre mesure. Au contraire, elle me conviait à la quitter immédiatement ; elle me parlait de ma mère, de mes sœurs, de la joie que j'éprouverais à me retrouver au milieu des miens.

Peut-être le croyait-elle réellement ; mais la facilité avec laquelle elle acceptait notre séparation m'attristait comme un commencement d'indifférence : tantôt je me persuadais qu'elle avait raison et que sa tendresse seule lui inspirait sa résolution ; tantôt, repris par les incertitudes, j'attribuais à des calculs cette hâte de me voir partir.

— Eh bien, oui, me disais-je alors, il en sera fait selon ton désir : j'irai redemander à la maison paternelle le calme qui me manque auprès de toi ; je prendrai la force nécessaire

Hosted by Google

pour te quitter ; il m'en coûtera moins au milieu des joies et des affections que je vais retrouver.

Mais sa présence suffisait pour chasser mes belles intentions et loin de chercher à tenir ma parole, je me promettais de revenir le plus tôt que je pourrais auprès d'elle.

A mesure que l'instant de notre séparation approchait, elle parut perdre un peu de sa fermeté. Elle demeurait par moments silencieuse, les yeux perdus devant elle, ou bien elle me regardait à la dérobée, en poussant un soupir. Je l'attirais alors vers moi, cherchant à obtenir de sa bouche l'aveu de son trouble; mais elle détournait la tête et ne me répondait pas.

Pour moi, ces retours de sensibilité me jetaient dans des transports. Je prenais ses mains dans les miennes et lui jurais de l'aimer toujours; une fois, j'allai jusqu'à la supplier de ne pas me laisser partir.

— Un mot seulement et je reste. A quoi bon m'en aller? Trouverai-je mieux que ton cœur? J'invoquerai un empêchement.

— Grand fou! me répondit-elle, je veux être plus raisonnable que toi. Tu partiras : il ne faut pas que les autres, ceux que tu aimes et qui t'aiment, souffrent à cause de nous. Va, laisse-moi : j'aurai bien du chagrin de te sentir si loin de moi; mais je ne veux pas enlever à ta famille les moments que tu lui dois.

Je l'embrassais, heureux et triste à la fois de lui voir tant de réflexion, mais touché de la délicatesse qui perçait à travers ses scrupules.

Nous ne nous entretenions plus que de ces maudites vacances. Elle s'enquérait de l'emploi de mes journées, s'informait des habitudes de la maison, me demandait les goûts de mes sœurs et, par moments, s'inquiétait des amies qui les fréquentaient.

Je lui avais montré des lettres de ma mère.

— Comme elle t'aime! me disait-elle. Ce n'est pas comme la mienne!

Mes sœurs m'avaient écrit plusieurs fois au sujet de mon

Hosted by Google

prochain retour; maintenant que quelques jours seulement me séparaient d'elles, la poste m'apportait, chaque matin, un pli cacheté, dans lequel l'une ou l'autre m'exhortait à précipiter mon départ, en me disant que ma chambre m'attendait, qu'il y avait des draps à mon lit, que je trouverais au chevet de jolis bonnets de coton avec de belles mèches frisées, mille choses qu'elles inventaient, dans leur joie de me presser bientôt dans leurs bras.

La veille de mon départ, Nini vint s'asseoir sur mes genoux et gravement, d'un ton de grande sœur :

— Veux-tu que je te dise? Nous sommes bêtes : nous nous aimons trop. Eh bien, soyons sages : promettons-nous d'employer le temps de notre séparation à nous oublier. Nous serons bien plus heureux après.

Ces froides paroles m'assommèrent comme un coup de massue. Cependant je trouvai la force de m'écrier :

— Vilaine, comment peux-tu me demander une chose qui est si loin de ton cœur et du mien?

Elle ne me répondit pas et se laissa serrer les mains, muette et comme désolée de ne pouvoir s'arracher à une faiblesse.

Nous passâmes toute cette journée et une partie du jour suivant à deux, dans les bois, nous promenant de longues heures ou assis l'un près de l'autre. Elle affectait des manières silencieuses et réservées, évitait mes caresses et, par moments, détournait ses regards, comme si, à la veille de mon départ, elle craignait de me témoigner une tendresse trop vive. Sa froideur me rebuta au point que j'éclatai en reproches. Aussitôt, sautant dans mes bras, elle se mit à verser des larmes abondantes.

— Tu as raison de m'en vouloir, me dit-elle; je m'en veux bien plus pour être si faible à ton égard. Jamais je n'aurai la force de ne plus t'aimer.

Je me récriai.

— Y as-tu songé?

Elle eut l'air d'hésiter, et tout à coup :

— Non, répondit-elle. Mais j'aurais voulu être quittée par toi, au risque d'être malheureuse pour longtemps.

Hosted by Google

Puis, s'interrompant :

— Mais cela n'est pas possible, je le sens bien. Promets-moi que tu me reviendras, que tu penseras souvent à moi, que, de loin comme de près, je serai toujours ta petite femme. Dis ?

Je pris à peine une heure pour faire mes malles. Notre dernier baiser fut échangé sur le marchepied du wagon qui devait m'emporter ; elle ne me quitta qu'au moment où le train se mit en marche.

J'éprouvai alors une sensation singulière : chaque tour de roue qui m'éloignait de ma maîtresse détachait par degrés ma pensée des agitations qui m'avaient bouleversé auprès d'elle ; je sentais renaître en moi un ancien état de l'âme, disparu depuis longtemps, et qui était comme une sorte de convalescence après une maladie mortelle ; je me prenais à respirer, comme si jusqu'alors ma poitrine avait été oppressée ; j'éprouvais, en un mot, un sentiment délicieux qui était celui de ma liberté.

Ma mère et mes sœurs m'attendaient à la gare : il y avait six mois que je ne les avais embrassées. Nous prîmes tous ensemble place dans le vieux landau de famille dont les soupentes gémissaient, en roulant, avec un grincement de ferrailles, et bientôt je connus la douceur calmante du foyer, le bonheur de se trouver parmi les choses aimées dès le berceau, la chaude et bonne atmosphère qui enveloppe les êtres unis par le sang. Pour mieux fêter mon retour, mon père rassembla, le dimanche suivant, les amis de la maison, dans un grand dîner.

Une semaine se passa dans ces distractions et ces joies. Mes sœurs ne me quittaient pas d'un instant. Sans cesse pendues après moi, elles ne me permettaient pas de m'occuper d'autre chose que de ce qui les concernait. L'une me demandait des conseils sur sa toilette, l'autre, mon avis sur des travaux à l'aiguille, la troisième m'interrogeait à propos de ses confitures. Elles m'accompagnaient à la promenade, se disputaient entre elles à qui ferait mes nœuds de cravates, et tout le jour, bourdonnaient autour de moi avec une per-

Hosted by Google

pétuelle rumeur de rires, de cris et de bouderies dont j'étais le sujet, et une interminable poursuite de petites mains potelées et blanches, sans cesse accrochées à mes habits.

La nuit, j'écrivais à Nini.

Aux quiétudes de la liberté reconquise avaient succédé la mélancolie des habitudes rompues. Quelques jours avaient suffi pour m'apprendre combien elle manquait à ma vie; et je n'aspirais plus qu'au moment de la revoir. Quelquefois, alors que la maison dormait, je me mettais à la fenêtre, et les yeux perdus dans les lointains bleuâtres, je songeais à elle, à ce qu'elle avait fait la veille, à ce qu'elle ferait le lendemain. Cette préoccupation finit par s'emparer de moi si exclusivement qu'il ne me fut plus possible de penser à autre chose. Au milieu d'un entretien, mon front se plissait tout à coup; mon cœur se mettait à battre; je me livrais avec une anxiété jalouse à l'âpre tourment des conjectures. Mes sœurs, me voyant dans cet état, me plaisantaient alors, s'ingéniant à expliquer mes distractions, l'une, par les soucis persistants de l'étude, l'autre par le trouble d'une passion subite pour la fille d'un de nos voisins, et la troisième, avec des mouvements apitoyés de la tête, affectait gravement de me croire malade. Il ne fallait rien moins que leurs badinages pour m'arracher à mes papillons noirs.

Je lui avais écrit dès le deuxième jour après mon arrivée, et depuis, je n'avais cessé de lui écrire toutes les nuits. Il avait été convenu qu'elle m'enverrait ses réponses poste restante, pour ne pas mettre en éveil la curiosité de mes sœurs.

Je ne prévoyais pas, en me concertant ainsi avec elle, qu'elle ne répondrait à mes lettres que par le silence le plus obstiné. J'eus beau courir deux fois le jour aux bureaux de la poste : le commis me répondait invariablement qu'il n'y avait rien pour moi.

J'essayais alors de calmer les doutes furieux qui me rongeaient, en inventant des prétextes ; j'allais jusqu'à me persuader que son silence avait pour but de m'éprouver. Mais je n'étais jamais longtemps dupe des raisons que je me

Hosted by Google

donnais à moi-même. Cette agitation finit par se changer en un véritable supplice. Je ne pouvais plus demeurer en place; sans cesse j'étais tourmenté par la pensée qu'elle voulait m'oublier. Les paroles qui avaient trahi l'incertitude de son cœur me revenaient à l'esprit et fournissaient un aliment à mes craintes. J'en étais arrivé à considérer la maison paternelle comme la plus noire des prisons ; mes sœurs, elles-mêmes, m'étaient à charge, et je n'avais plus qu'une idée : la revoir, et apprendre de sa bouche la raison de son inexplicable silence.

Je m'ouvris à mon père d'un projet que j'avais conçu dans le temps, et qui allait servir de couverture au véritable motif de mon départ. Je ne connaissais qu'imparfaitement les Ardennes belges ; je le priai de me permettre d'y faire une excursion. Mon père me donna son consentement et l'argent nécessaire au voyage.

Je ne réfléchis pas un seul instant à l'indélicatesse de ma ruse ; la passion l'emportait sur ma conscience.

Il y eut un véritable désespoir dans la maison, quand on sut que j'allais la déserter avant le temps; mes sœurs se révoltèrent même un instant contre l'autorité paternelle. Je n'étais revenu que pour repartir aussitôt après; c'était bien la peine ! Elles allaient faire leurs malles; elles partiraient avec moi.

J'eus le courage d'assister à cette désolation, sans en être ébranlé ; et je trompai leurs tendresses avec le même sang-froid que j'avais trompé la confiance de mon père.

Enfin, le train m'emporta.

Mon cœur battit avec force quand le sifflet de la locomotive signala l'approche du débarcadère. Quelques instants encore et j'allais la presser contre moi ! Je me précipitai plutôt que je ne marchai, dans la direction de la rue où elle habitait ; mais, à mesure que je me rapprochais, ce délire de joie faisait place à une anxiété mortelle : je pensais à ses résolutions anciennes.

Je parvins toutefois à dominer mon trouble et montai chez elle; mais, au moment d'entrer, je sentis mes genoux se dérober sous moi. Je frappai, plus mort que vif.

Hosted by Google

Elle m'ouvrit elle-même.

Son saisissement fut si grand qu'elle ne put d'abord rien me dire ; mais l'instant d'après, elle se pendit à mon cou et, fondant en larmes, elle s'écria :

— Ah ! c'est donc vrai que tu m'aimes ! Est-ce que tu serais revenu si tu ne m'aimais pas ? Tiens, vois : je pleure, comme une bête.

Nous demeurions enlacés dans les bras l'un de l'autre, sans penser à autre chose qu'à nous embrasser ; je n'étais pas moins ému qu'elle. A la fin, un reste de la souffrance endurée me monta aux lèvres, avec ces mots :

— Méchante ! pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

Elle mit aussitôt la main sur ma bouche, et s'écria :

— Ne me fais pas de reproches, j'ai bien assez souffert comme cela.

— Tu pouvais au moins me répondre par un mot, un seul mot, balbutiai-je entre ses doigts.

— Non ! Non ! Non ! J'avais juré de ne plus t'écrire. J'espérais que tu m'aurais oubliée !

— T'oublier ! Oublie-t-on aussi aisément ?

— Non ; je le sens par moi-même. Plus je m'efforçais de chasser ton souvenir, plus il s'enracinait en moi. Ah ! j'ai bien souffert.

Je la pressai longuement contre ma poitrine.

Puis, je lui racontai mon arrivée chez mon père, mes occupations de chaque jour, la ruse que j'avais imaginée pour repartir. Elle la trouva très drôle. Elle me fit, à son tour, le récit de sa vie pendant ces dix jours : elle les avait presque entièrement passés avec les comédiens. Elle avait joué cinq fois : on l'avait fort applaudie. Les représentations tiraient du reste à leur fin, la troupe de M. Ledoux quittant la ville dans une dizaine de jours.

— Bah ! Où vont-ils ?

Elle toussa et répondit avec embarras :

— A Gand, mon ami.

Un tremblement me prit : je lui demandai si elle les suivrait.

Hosted by Google

— Sans doute, me répondit-elle. Mais à quoi bon parler de cela ? Nous n'y sommes pas encore !

Ce petit nuage ne troubla qu'un instant mon bonheur ; j'étais si heureux que je négligeais tout ce qui n'était pas la joie de l'heure présente.

(*A continuer.*) CAMILLE LEMONNIER.

Hosted by Google

ESSAI SUR LA CRIMINALITÉ

D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE

I

En 1764, Beccaria écrivait : « Voulez-vous prévenir les « délits, faites que les lois soient claires, simples et que toute « la force de la nation soit employée à les défendre. »

En 1875, Maudsley disait : « La classe criminelle constitue « une variété de l'espèce humaine marquée par des caractères « particuliers et aussi distincte des autres hommes qu'un « mouton à tête noire l'est de toutes les autres races de « moutons. »

Ces deux maximes caractérisent les deux époques. L'une tout imprégnée d'abstraction, s'inspirant d'idées supérieures de justice et de morale ; s'imaginant que l'humanité, comme un sable mouvant, se modifie au souffle des principes et poussant jusqu'à l'extrême l'amour de l'absolu. L'autre toute pénétrée de réalisme, ne retenant du grand mystère de la vie sociale que les faits positifs et pratiquant jusqu'à l'excès le dédain des théories.

On peut résumer en quelques mots les conclusions de de l'école moderne, en proclamant que l'humanité obéit à l'évolution historique et que l'homme se modifie lentement sous l'action des circonstances externes. Le droit aussi a reçu l'empreinte de cette doctrine ; il n'est plus une création de la volonté, mais le développement naturel des

Hosted by Google

tendances sociales. — Et enfin, il va de soi que les vieilles conceptions du libre arbitre s'étant tranformées, c'est surtout le droit pénal qui a subi dans ces derniers temps une modification profonde.

Le crime n'est plus une manifestation spontanée de la liberté morale, mais un phénomène naturel soumis à l'influence du milieu ambiant; ce n'est plus l'expression d'une intention coupable, mais d'un véritable penchant dont on peut d'avance calculer l'intensitéet fixer la moyenne, comme on indique pour un pays la moyenne de la taille ou du poids de l'homme.

A cet égard, d'ailleurs, il faut le reconnaître, il y a longtemps déjà que M. Quetelet, dans ses célèbres études de physique sociale, M. Guerry, dans ses admirables travaux de statistique, et les disciples de ces mathématiciens éminents ont fait ressortir la constance et le caractère social du penchant au crime et l'utilité des chiffres dans l'étude de la criminalité.

Ils ont montré la subordination de la criminalité à des lois aussi facilement appréciables que celles qui permettent aux compagnies d'assurance de calculer la vie moyenne de leurs clients. — Ils ont fait ressortir l'action de l'âge et du sexe, des climats et des saisons sur la criminalité. On trace la courbe de la criminalité pour indiquer l'intensité moyenne du crime aux différents âges de la vie humaine; on dresse des cartes de la criminalité pour indiquer, par des gradations de teinte, l'intensité moyenne du crime dans les différentes régions d'un pays; on fait des calendriers de la criminalité pour répartir sur les différents mois de l'année des espèces différentes de crimes; tout cela comme s'il s'agissait non pas d'infractions, mais de la faune ou de la flore d'une contrée.

Et, de même que pour la faune ou la flore, on localise la production du crime, on constate que les centres de travail et d'industrie avec leurs grandes agglomérations, les foyers de civilisation avec leur paupérisme, sont des milieux favorables au crime et que dans ces milieux le crime recrute

Hosted by Google

surtout ses agents parmi les enfants naturels, les enfants trouvés ou abandonnés, les descendants de repris de justice, les êtres qui ont germé sur le fumier de la prostitution. En résumé, le crime se forme dans les bas-fonds des villes, comme la moisissure sur les corps décomposés. Tous les bouleversements qui ont un retentissement sur les couches inférieures de la société agissent sur le crime. Il est ainsi des épidémies, des guerres, des révolutions.

L'élévation du prix de l'hectolitre de blé, c'est l'augmentation des difficultés de la vie et, par conséquent, du chiffre des vols. L'abaissement du prix de l'hectolitre de blé, c'est l'augmentation de l'aisance et l'accroissement des attentats contre la morale publique.

La science va plus loin. Et si tout s'enchaîne, si la loi de la solidarité humaine est assez puissante pour rattacher la population qui végète dans les tristes cellules de nos prisons au blé qui mûrit sous un ciel lointain, ce n'est pas seulement parce qu'il y a dans notre civilisation des sous-sols où viennent retentir, avec une précision remarquable, les moindres excitations du dehors, mais encore parce que dans ces sous-sols vivent des êtres pour ainsi dire formés pour répondre aux excitations mauvaises. Maudsley, Lombroso, Bordier, Broca considèrent les malfaiteurs de profession comme une classe à part, et par leurs habitudes, et surtout par leurs conditions organiques de développement, qui les isolent du type de l'homme ordinaire et les rapprochent du type de l'homme primitif.

Ce serait, paraît-il, surtout dans l'étude du crâne que l'on trouverait les bases du rapprochement entre les caractères distinctifs de l'homme primitif et ceux du criminel moderne; ce dernier constituerait ainsi, en vertu de l'atavisme, au sein de notre culture raffinée, le représentant de la civilisation inculte des premiers jours.

Je n'ai pas à rechercher ici ce qu'il y a d'exact ou d'erroné dans ces données nouvelles et, je n'aurais aucune compétence pour le faire. Il faudra d'ailleurs poursuivre de telles recherches pendant bien longtemps encore et sur un nombre bien

Hosted by Google

considérable de types avant d'aboutir à un résultat définitif[1].

Mais s'il serait prématuré de généraliser des faits de cette nature, il serait funeste aussi de s'en effrayer. Bien loin de repousser ces théories, bien loin d'y voir la négation du droit de punir, il importe de retenir ce qu'elles ont de juste et de

[1] M. Héger, professeur de physiologie à l'Université de Bruxelles, s'occupe en ce moment pour la Belgique de cette étude si intéressante de la mensuration des crânes de criminels et à laquelle on s'adonne d'une façon très suivie en Italie et en France. Il a bien voulu me communiquer les premiers résultats de son travail dans la note ci-dessous :

« J'ai mesuré les onze crânes d'assassins appartenant aux collections de l'Université et j'ai cherché à les comparer aux autres crânes réunis en grand nombre dans les salles de la Société anatomo-pathologique; j'ai constaté que la capacité des onze crânes d'assassins est en moyenne de 1,538 c. c., tandis que la capacité moyenne des autres crânes est de 1,476 c. c. dans une première série, ou de 1,504 dans une série de crânes choisis parmi les plus volumineux.

« La mensuration des courbes antéro-postérieures et celle des courbes horizontales démontrent que si le cerveau des assassins est plus volumineux, c'est au bénéfice des régions postérieure et inférieure qu'existe cette prépondérance : les courbes sous-cérébrales, pariétales, occipitales ont une valeur plus grande chez les assassins et *la courbe frontale a une valeur moindre.*

« Le résultat de mes recherches vient confirmer sur ce point les appréciations de Bordier, et les chiffres que j'ai obtenus se rapprochent beaucoup de ceux que lui a fournis la série des 36 crânes d'assassins qu'il a mesurés.

« La prédominance du cerveau pariéto-occipital chez les assassins est une particularité digne d'être notée, parce que cette région cérébrale est le siège des facultés instinctives et de la force motrice aveugle ; elle n'est pas le siège de l'intelligence. Au contraire, le cerveau antérieur (celui qui forme les hémisphères) est l'attribut des espèces les plus nobles dans l'échelle animale, et c'est dans la région antérieure ou frontale que se localisent, chez l'homme, les fonctions psychiques les plus élevées.

» Faut-il voir dans ce caractère commun à tous les crânes d'assassins que j'ai examinés, un fait qui confirme la théorie de Lombroso et de Bordier, faut-il l'attribuer à une manifestation de l'atavisme? Des recherches ultérieures faites sur un grand nombre de crânes pourront nous renseigner à cet égard; mais actuellement, je dois laisser ouverte, en ce qui concerne notre pays, la question de savoir si les crânes d'assassins se rapprochent plus du type préhistorique que du crâne des contemporains ; c'est un point que je me propose d'examiner dans un travail qui sera prochainement publié; je puis affirmer toutefois que la série des crânes d'assassins possède un indice céphalique moyen moins élevé que celui des autres séries de crânes que j'ai examinés jusqu'ici. »

Hosted by Google

vrai et d'en profiter pour imprimer à la science du droit pénal une marche progressive.

Chaque siècle a sa pensée maîtresse qui groupe des hommes d'élite, donne, dans le concert des opinions, la note dominante et imprime son cachet à la généralité. Le XVIII^e^ siècle a eu le Contrat social, la fin du XIX^me^ a l'Évolution et le Transformisme.

Les systèmes passent, deviennent un jour, à leur tour, des formes épuisées et font place à des systèmes plus jeunes ; mais, s'ils sont éphémères, ils ont aussi quelque chose qui dure : les idées qu'ils ont suggérées, les vérités qu'ils ont révélées, les méthodes qu'ils ont fait naître, les découvertes qu'ils ont provoquées ne disparaissent pas. Elles viennent accroître le dépôt de la science, et, à travers la succession des écoles, l'humanité agrandit sans cesse son domaine intellectuel ; elle s'élève de plus en plus dans les régions de l'inconnu et se trouve à même de placer son idéal d'autant plus haut qu'elle l'appuie sur des bases plus larges.

S'il est vrai que l'univers est soumis à la loi de l'évolution, que, depuis la nébuleuse qui se résout en étoiles, depuis la planète en fusion qui se résout en rochers et en océans, en monts et en plaines, jusqu'aux groupements embryonnaires qui sont devenus nos sociétés régulières et policées, jusqu'aux sons confus qui ont produit la variété des dialectes, tout passe de l'homogène à l'hétérogène ou, pour parler un langage moins pédant, du chaos à la régularité, il est certain que la criminalité a subi cette même loi de progrès et de différenciation.

Que l'on considère nos sociétés primitives, et l'on verra qu'au point de vue de la criminalité, elles offrent la confusion tumultueuse qu'elles présentent pour toutes les choses humaines. Ce n'est pas, en effet, au milieu du déchaînement des passions brutales, du choc perpétuel des armes, de la colère ardente, de l'âpre convoitise, des désirs sanguinaires, des élans indomptés de l'homme livré à lui-même que la notion du délit et de la répression aurait pu se faire jour.

Hosted by Google

Mettez en regard les chants anciens, les vieilles sagas des Saxons, par exemple, et un code pénal moderne, et vous aurez les deux pôles de l'humanité. D'une part, les agitations violentes, les appétits féroces, la fougue brutale et intempérante des masses barbares s'éveillant à la vie ; d'autre part, la réglementation minutieuse, la prudence étroite, l'aspiration vers l'ordre et le calme des peuples civilisés chargés d'ans.

Ceux-là glorifient tout ce que ceux-ci blâment et réprouvent. Le malfaiteur d'aujourd'hui eût été le héros de nos vieilles épopées !

Mais entre ces deux extrêmes, combien d'intermédiaires et de nuances, d'actions et de réactions, de retours partiels à la barbarie native ! C'est lentement que le progrès se dégage du conflit des siècles et à chaque pas qu'il fait dans l'histoire, il traîne après lui des débris du passé.

N'est-ce pas ainsi que le philologue, dans la langue la plus perfectionnée, la plus vivante et la plus libre, retrouve des mots que la tradition a conservés et qui, à travers les siècles, rappellent les premiers bégaiements des ancêtres ?

N'est-ce pas ainsi que, dans le corps le plus parfait, l'anatomiste retrouve des traces d'organes inutiles ou nuisibles, sans autre raison d'être que le souvenir de l'hérédité primitive ?

N'est-ce pas ainsi que, dans le monde actuel, l'ethnographe retrouve, à côté des nations les plus développées, des peuplades comme les nègres du Soudan, qui, semblables aux tribus des premiers âges, honorent encore le vol et le meurtre ?

Et n'est-ce pas de même, enfin, qu'au milieu des splendeurs d'une civilisation raffinée, le législateur retrouve l'instinct primordial des hommes perpétué dans certains groupes représentants du passé ? Pour ceux-là, dans une société primitive, il y avait équation entre leur instinct et leurs besoins ; ils vivaient de chasse, de pêche, de pillages, d'attaques, sans liens sociaux, sans liens de famille. Mais, dans un monde comme le nôtre, cet instinct est désormais en

Hosted by Google

contradiction avec l'idéal de la majorité. De là la lutte entre ceux qui font les codes et ceux qui les transgressent.

L'on ne saurait donc méconnaître dans cette lutte l'empreinte de la tradition lointaine.

Et la persistance, au milieu des choses présentes, de celles qui ont été, n'a rien de décourageant pour le progrès.

Le progrès est-il, en effet, autre chose qu'une tradition qui demande à commencer? L'énergie des hommes dans la lutte, leur ressort moral ne se briserait-il pas sans la certitude que, le passé se modifiant graduellement, mais ne se laissant pas supprimer d'un seul coup, ils laisseront à leur tour quelque chose d'eux dans l'avenir?

Et, pour parler maintenant de la puissance des lois physiques sur la criminalité, n'y a-t-il pas déjà un siècle que Montesquieu montrait l'influence de la race, des climats, des milieux sur les phénomènes sociaux? et Cuvier, à son tour, ne disait-il pas : « Nos départements granitiques produisent « sur tous les usages de la vie humaine d'autres effets que « les calcaires : on ne se logera, on ne se nourrira, le peuple, « on peut le dire, ne pensera jamais en Limousin ou en « Basse-Bretagne comme en Champagne ou en Normandie »?

Pourquoi le crime échapperait-il à une règle constatée depuis si longtemps?

Le vice et la vertu, dit quelque part M. Taine, sont des « produits, comme le vitriol et le sucre ».

Cette phrase isolée paraît paradoxale. N'est-elle pas, dans sa forme exagérée, l'affirmation d'un principe aujourd'hui admis?

Les plus sublimes épopées, les plus grandioses manifestations de l'art, les plus puissantes institutions politiques sont en rapport avec un état social déterminé, et la criminalité seule serait quelque chose d'abstrait, une entité existant par elle-même au-dessus des conceptions relatives du genre humain?

Quand on lit l'œuvre d'un génie immortel, sa pensée se déroulant majestueuse comme les eaux d'un grand fleuve, ce

Hosted by Google

n'est pas assez pour le comprendre du texte qui froidement reproduit sa conception, il faut connaître la tradition où il a puisé sa force, le milieu où il s'est développé, le grand courant d'idées qui agitait son époque et inspirait son âme.

De même, le simple procès-verbal d'un crime ne suffit pas pour démontrer comment il a pris naissance ; il est indispensable de tenir compte du milieu où le malfaiteur a vécu, des influences qui l'ont dominé depuis l'hérédité qui, à travers les siècles, a formé son instinct, depuis l'éducation première qui a formé ses habitudes jusqu'aux phénomènes sociaux permanents et aux passions momentanées qui ont entraîné sa volonté.

D'un côté, nous assistons à l'épanouissement de la splendeur morale, de l'autre à la manifestation de la laideur morale ; mais des deux côtés, il faut, pour apprécier l'effet produit, tenir compte des causes.

II

Est-ce à dire que reconnaître le caractère social du crime, c'est détruire le fondement du droit de punir? Autant prétendre qu'un général devrait déserter le champ de bataille parce qu'il aurait étudié les causes qui font avancer l'armée ennemie.

S'il y a toute une catégorie d'hommes, une armée de malfaiteurs, que l'instinct pousse à la lutte contre la société civilisée, celle-ci ne peut pas rester désarmée ; elle a le droit et le devoir de défendre ses conquêtes les plus précieuses, qui, en somme, constituent le bien et le progrès ; et l'instinct des adversaires fût-il absolument fatal, la lutte n'en serait pas moins légitime. Le droit pénal est l'expression de cette lutte pour l'ordre public, comme le droit civil en est l'expression dans le domaine des intérêts privés. Alors même que l'on démontrerait que le conflit civil entre deux particuliers est le produit de circonstances auxquelles ils ne peuvent échapper,

Hosted by Google

le procès n'en est pas moins justifié, et les deux plaideurs ont le droit de combattre pour la sauvegarde de leur intérêt.

Ici, il en est de même, avec cette nuance que la guerre a d'autant plus de raison d'être qu'elle a pour objet la conservation sociale.

A cet égard, il y a à rappeler encore une remarque très importante, déjà présentée par Iehring : en appréciant le combat pour le droit, il ne faut pas avoir en vue seulement ceux qui combattent, mais aussi les autres.

Je parlais tantôt du penchant au crime; il y a des êtres chez lesquels ce penchant est irrésistible, d'autres chez lesquels il est nul. Mais il existe une troisième catégorie très nombreuse : c'est la masse flottante des individus chez les quels le penchant est indécis ; les circonstances les plus variées et les moins sérieuses peuvent l'exciter ou le refréner. Or, pour ceux-ci, il est très utile de savoir qu'un droit pénal existe et peut les atteindre. Sans cela, ils se mettraient fréquemment en état de guerre ; la seule pensée que la société est armée les maintient dans l'état de droit. Le droit pénal ne fût-il donc qu'un frein pour les hésitants, qu'il serait encore un rouage social d'une grande valeur et que sa disparition laisserait un vide effrayant dans l'organisme actuel.

Il s'en faut de beaucoup, d'ailleurs, que les observations sur la moyenne et la constance du penchant au crime anéantissent d'une façon absolue la liberté individuelle. Comme M. Quetelet le faisait déjà remarquer, elles s'adressent plutôt aux groupes.

Assurément, en considérant l'ensemble de l'humanité, en la voyant entraînée avec tout le système solaire dans des espaces infinis, par des causes inconnues, vers des buts ignorés, le penseur est disposé à la concevoir comme une impalpable poussière soumise aux moindres vibrations.

Assurément, quand on dit, par exemple, que les climats froids produisent plus de vols, les climats chauds plus de meurtres ; que telle région donne telle moyenne de faux, il semble que nous soyons les jouets des causes extérieures.

Assurément encore, quand on distingue, dans une grande

Hosted by Google

agglomération d'hommes, un groupe chez lequel le penchant au crime est certain, un autre chez lequel il est anéanti, un troisième chez lequel il est variable, on se demande si, dans un mécanisme aussi régulier, la responsabilité existe.

Mais il ne faut pas oublier que ce sont là des divisions approximatives pour les masses. Un individu du premier groupe peut ne jamais faillir et vivre en héros; un individu du second groupe peut commettre un crime inexcusable.

Étudié de près, l'individu conserve une liberté que, dans l'éloignement et fondu dans la masse, il semble avoir perdue.

Il y a là un effet d'optique semblable à celui que l'on éprouve sur une hauteur, en regardant à ses pieds. Quand j'arrive au sommet des Fagnes dans les Ardennes, et que j'aperçois dans la plaine une route plantée d'arbres, il me paraît que tous les arbres sont identiques, et je puis facilement, au moyen de quelques lignes simples, reproduire le tracé exact de cette route vue à distance. Mais que je redescende, que je parcoure la route, et je verrai pour chaque arbre se produire la variété infinie des différences.

Ainsi en est-il de l'humanité : à distance et de haut, les grandes agglomérations ont des caractères généraux ; les détails se perdent, et l'on trace sans peine le schema de la criminalité ; mais que l'on redescende : aussitôt, les individus apparaissent et avec eux toute la multiplicité des combinaisons possibles.

Cette possibilité de combinaisons, c'est la liberté relative qui augmente ou diminue suivant que l'on monte ou que l'on descend l'échelle sociale, et qui a produit toutes les manifestations diverses de l'humanité, depuis le génie le plus puissant jusqu'au criminel le plus dégradé. La pensée que l'artiste grec, le jurisconsulte romain, l'écrivain français, le parlementaire anglais, doivent quelque chose au milieu, n'a jamais empêché les hommes de leur décerner des honneurs et de leur accorder la plus haute des récompenses humaines : la gloire!

La pensée que le malfaiteur de telle ou telle région subit

Hosted by Google

l'action des circonstances extérieures ne doit pas davantage nous empêcher de lui infliger des peines.

Elle nous donne seulement en plus le sentiment de notre responsabilité, en nous montrant comment nous pouvons agir sur ces circonstances, augmenter la force de résistance de l'individu et diminuer ainsi la criminalité.

De sorte que, même en supposant vérifiées toutes les données de la science actuelle sur la tendance organique à la criminalité, on ne peut pas admettre les conclusions d'un article de M. Minzloff qui, dans la *Revue positive* du mois dernier, écrivait : « La science du droit criminel est destinée à se dis- « soudre dans un avenir très prochain. »

Toutefois, même en acceptant ces données comme de pures hypothèses, je pense que la science du droit pénal doit subir une transformation, c'est-à-dire sortir du monde fictif, où elle se perdait, pour s'appuyer sur une base solide et conserver un rôle utile.

Son organisation actuelle nous révèle, en effet, une situation troublée. La justice répressive jette annuellement deux millions d'individus dans les prisons d'Europe.

L'Angleterre, la France et la Russie consacrent à elles seules 94 millions de francs par année pour la répression [1].

En Belgique, bien que le budget ne soit pas précis sur ce point, il est certain que les dépenses atteignent un minimum de 4 millions.

Et ces chiffres ne comprennent pas les sommes exigées par l'organisation judiciaire elle-même. Ils sont formidables. Produisent-ils un résultat digne de tels efforts?

Que l'on consulte les rapports administratifs et les hommes compétents; ils diront que la criminalité reste stationnaire; le nombre des récidivistes ne diminue pas, c'est-à-dire que la classe des malfaiteurs conserve tous ses adhérents.

Or, la justice criminelle actuelle ayant pour ambition l'amélioration du coupable, il est incontestable qu'elle n'atteint pas son but. En accumulant les peines sans diminuer

[1] *Revue positive* de novembre-décembre 1880, p. 392.

Hosted by Google

les délits, elle semble rouler incessamment son rocher de Sisyphe et donne au monde le spectacle d'une désolante impuissance.

D'où provient ce résultat décourageant. Il est facile d'en indiquer les causes.

Supposons, un instant, une grande ville soumise à une détestable hygiène, bâtie sur un sol marécageux, privée de canalisation et d'eau potable, couverte de rues étroites et sales, de maisons sans air ni lumière où végète entassée une population dont l'alimentation est insuffisante. Les maladies y sont inévitables. Et cependant, pour les combattre, que feraient les médecins les plus éminents? Ils emploieraient quelques palliatifs pour amoindrir, çà et là, les effets du mal; ils ne pourraient ni en détruire l'origine, ni en arrêter le cours, car tous leurs efforts réunis n'augmenteraient pas chez les individus les chances de résistance aux influences morbides.

Ce qu'il faudrait, pour lutter avec succès, ce serait non pas la médecine curative, mais l'hygiène préventive, la transformation des quartiers insalubres, la distribution d'air et d'eau, l'éducation physique fortifiant les corps et les aguerrissant contre les chances de mortalité. Et alors on verrait reculer celle-ci.

Eh bien, que l'on examine les grands centres de civilisation au point de vue de la criminalité; que l'on jette les yeux sur le paupérisme effrayant qui s'y développe; sur les bas fonds sociaux, où jamais ne pénètre une lueur de bien-être physique ou moral; sur les déshérités qui n'entrevoient l'éclat du luxe que pour le haïr et qui n'ont pas le respect de la vie, de la propriété et de la morale, parce que ces notions pour eux n'ont pas de valeur réelle; que l'on songe aux êtres qui naissent, se développent et meurent dans la misère et la corruption, au milieu d'une lutte permanente et acharnée; ils ne soupçonnent même pas que pour certaines gens la vie est un bonheur, l'honneur une habitude, la propriété un droit et le calme un état constant. Comment méconnaître qu'ici comme tantôt le moyen essentiel à employer, c'est l'hygiène

Hosted by Google

préventive morale et que la loi pénale ne vient qu'en seconde ligne comme le remède du médecin quand l'hygiène préventive a été impuissante.

Les lois anglaises cherchent à empêcher l'ivrognerie. Les Irlandais s'enivrent pourtant et ils continueront à s'enivrer longtemps encore. Ils boivent parce que leur alimentation est défectueuse; ils se nourrissent surtout de pommes de terre et le whiskey leur procure une sorte d'excitation factice qui leur donne l'illusion d'une réparation des forces. Ils obéissent donc à une nécessité; et l'on édicterait contre les buveurs la peine de mort, qu'ils boiraient encore. Le jour où le bien-être augmentera en Irlande, où la nourriture deviendra plus substantielle, l'ivrognerie ne sera pas un instinct invincible et la pénalité jouera un rôle efficace. En attendant, il n'y a pas de paradoxe à affirmer, comme on l'a fait, que le distillateur qui améliorerait la fabrication de l'alcool ferait plus pour les Irlandais que le législateur inventant contre les ivrognes une législation draconienne.

III

Nous avons parcouru du chemin depuis le jour où, dans l'Inde Brahmanique, sur les bords sacrés du Gange, Manou proclamait que « le châtiment noir, génie à l'œil rouge, gouverne le genre humain ».

Le législateur qui, rivé à ces théories devenues des légendes, croirait encore le génie du châtiment capable d'assurer la sécurité aux hommes, ne serait pas digne de faire des lois. L'on ne triomphe pas des réalités de la vie par des abstractions, et aux crimes l'on n'oppose pas uniquement des codes.

Il y a quelques semaines, l'un de nos plus éminents magistrats, M. Mesdach de Ter Kiele, disait dans un remarquable réquisitoire : « Le législateur peut bien atteindre ce qui est extérieur, mais c'est une utopie de croire qu'il dispose en maître du fond des choses; il n'y touche même pas. »

L'école du laisser faire semble assez disposée à caresser cette utopie, et à admettre que l'on domine le fait brutal par

Hosted by Google

des formules. Elle est cependant démentie par toute l'histoire. Celle-ci nous fait voir, aussi clairement que la science moderne, la relation existant entre la criminalité et les tendances d'une civilisation.

Il n'est pas nécessaire, pour s'en convaincre, de prendre des civilisations toutes différentes, comme celles de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce, par exemple ; il suffit de comparer deux époques d'une même civilisation pour remarquer, en même temps, la transformation de la criminalité.

Le moyen âge féodal avec son aspect de chevalier bardé de fer, son caractère rude et ses mœurs brutales, est un état social basé sur la force. Or, sa criminalité aussi a un caractère violent; et ce qui prédomine, ce sont les crimes pour lesquels l'emploi de la force est nécessaire.

L'époque moderne avec sa haute culture, l'ardeur de son mouvement scientifique, sa réglementation excessive a fait reculer le glaive pour donner la première place à l'intelligence. Et dans la criminalité, encore une fois, ce n'est plus la brutalité qui prédomine, mais la fraude, c'est-à-dire l'intelligence appliquée au mal.

L'ancien régime avait des ordres, des castes, une organisation corporative qui laissait peu d'essor à l'initiative individuelle. La criminalité s'en ressentait; elle s'exerçait beaucoup par l'action collective. Les associations de malfaiteurs, les crimes exécutés par bandes étaient fort répandus.

Le régime du travail libre a surtout accentué la misère individuelle et l'action individuelle ; l'individu se trouve plus isolé en face de la société et le malfaiteur aussi. Les bandes de criminels ont pour ainsi dire disparu ; elles existent exceptionnellement en Sicile, en Hongrie, en Grèce, mais pour les pays qui marchent en tête de la civilisation, les bandes de brigands sont des souvenirs consignés dans les vieux romans.

L'on peut faire ressortir l'action sociale d'une façon plus spéciale encore : quand le gouvernement anglais, à la fin du règne de Charles II, accorda à Edouard Heming le droit d'éclairer les rues de Londres, il fit plus pour la diminution

Hosted by Google

du crime que les lois les plus sévères, et Macaulay, dans son histoire d'Angleterre, célèbre ce fait à l'égal des révolutions les plus importantes.

Les pouvoirs publics, en transformant l'État déplorable des routes, en organisant la voirie et surtout les chemins de fer, ont presque anéanti la classe des voleurs de grand chemin.

Et, si l'on ajoute à cela les perfectionnements apportés à l'institution de la police dans les grands centres, on verra que l'État a, par des moyens sociaux bien plus que par des moyens pénaux, restreint l'aire de dispersion de la criminalité; qu'il l'a refoulée du centre aux extrémités, absolument comme les colons du nouveau monde refoulent aux limites du territoire cultivé les peuplades sauvages qui luttent contre eux[1].

L'étude du passé montre donc à l'Etat la route qu'il doit suivre dans le présent et la nécessité de son intervention. Aux maux sociaux il faut des remèdes sociaux et cela d'autant plus que l'individu, comme tel, est plus impuissant à résister au mal social.

Le champ de cette intervention est encore vaste et varié.

Ainsi, la plupart des nations modernes se désintéressent de l'émigration; et pourtant l'émigration est un exutoire donné à la criminalité, et l'Etat a de grands devoirs à remplir envers les individus qui, victimes de la libre concurrence et de la lutte pour l'existence, ne trouvent plus de place au soleil au milieu d'une population trop dense. En ouvrant de nouveaux débouchés à l'activité humaine, en arrachant les individus à une mêlée sans issue, pour les lancer dans un monde où l'équilibre peut se rétablir entre leurs besoins et les conditions d'existence, l'Etat diminuera la criminalité, car il fera souvent d'un malfaiteur en herbe un colon modèle.

Ainsi encore, la plupart des nations accordent plus d'attention au régime et à l'organisation des prisons qu'à l'organisation des écoles de réforme et des dépôts de mendicité. Les prisons obtiennent les faveurs des pouvoirs publics; on

[1] Voir aussi sur ces influences sociales les études sur la criminalité de M. Minzloff. (*Revue positive* de 1880, septembre à décembre. *Passim*.

Hosted by Google

leur donne des installations admirables ; les gouvernements provoquent des congrès pour les améliorer encore ; les dépôts de mendicité et de réforme sont plutôt relégués dans le domaine de la philanthropie. Et cependant, des deux institutions, ce sont celles-ci qui ont droit au premier rang dans les préoccupations nationales.

Car, dans les prisons, la chute a déjà eu lieu ; il n'y a place que pour les regrets ; dans les dépôts, il y a place pour l'espoir. C'est donc là qu'il faut agir ; c'est sur les mendiants et les vagabonds qu'il faut porter tout l'effort. Aucune dépense ne serait trop considérable, aucune organisation trop complète pour le grand but de l'éducation préventive, de l'émancipation morale. Dans les écoles, on forme des citoyens et on raffine l'intelligence nationale ; dans les établissements pour les vagabonds, on peut préparer la substance même de la civilisation, façonner l'instinct du prolétariat, et l'on ne saurait concevoir de spectacle plus solennel que ce champ de bataille où les aspirations les plus nobles de la société sont aux prises avec l'élan brutal des déshérités et où chaque victoire élève le niveau des générations futures.

L'assistance publique a, de son côté, un rôle décisif à remplir dans le procès complexe contre les rebelles à la loi.

Nous savons que la majorité des révoltés se recrute parmi les enfants naturels et trouvés et les enfants des repris de justice et des prostituées.

Or, la société fait-elle son devoir à leur égard ? Non seulement elle s'abstient la plupart du temps, mais, en leur accordant une protection trop efficace, elle craindrait d'accorder une prime à l'immoralité et à l'inconduite.

Quelle inconséquence cependant !

A-t-on cette crainte, quand il s'agit de malfaiteurs avérés et condamnés ?

Incontestablement, le coquin qui vit dans la prison cellulaire de Louvain est matériellement bien plus heureux, bien mieux nourri, vêtu et logé que l'honnête homme qui, avec sa famille, grelotte au fond d'un horrible taudis, sans ouvrage et sans pain ! L'iniquité est flagrante !

Hosted by Google

Faut-il pour cela revenir aux bouges, où l'on jetait jadis les condamnés comme des animaux immondes ?

Personne ne le soutient. Pourquoi donc les autorités hésiteraient-elles à venir au secours de ceux qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, et à combattre le penchant au crime, par l'éducation, avant de le punir par la loi pénale?

Les sourds-muets aussi sont des êtres inférieurs, et le législateur ne leur demande compte de leurs méfaits que lorsque la société, par une éducation appropriée à leur malheur, a développé chez eux un certain discernement.

Il est une classe de malheureux, plus étrangers encore à toute culture intellectuelle et morale que les sourds-muets; qu'on leur impose le régime le plus sévère, le plus rigoureux, mais qu'on ne les abandonne pas à leur milieu, car leur milieu, c'est le crime. Le crime est suspendu sur leur tête comme un danger permanent. Et le glaive de la justice ne peut les frapper sans scrupule que quand la puissance publique les a d'abord couverts de son égide, réchauffés de sa flamme, éclairés de sa lumière!

Quelle nation idéale que celle où toutes les forces vitales seraient consacrées non seulement à instruire les ignorants, mais aussi à occuper, à émanciper, à aguerrir ceux qui sont hors de la loi, de la famille et de la morale! Il n'y aurait pas beaucoup de monuments coûteux, de cérémonies éclatantes, de théâtres subsidiés. On n'y déploierait un grand luxe ni dans l'appareil de la justice, ni dans le fonctionnement des pouvoirs, ni dans l'exercice des cultes, ni même dans la vie ordinaire. On ne s'y livrerait pas aux dépenses improductives dont M. de Laveleye faisait, dans la *Revue des Deux-Mondes* du mois de novembre, une si vivante critique; mais on y verrait partout, à côté des écoles publiques, s'élever des établissements de retraite, de réforme, de travail et d'éducation sociale pour les êtres que l'hérédité, la naissance, le milieu ont placé dans des conditions funestes et dangereuses. On y verrait même peut-être ce spectacle bizarre d'enfants n'ayant d'autre titre à leur admission dans les maisons de réforme que l'immoralité de leurs parents, mais on

Hosted by Google

verrait certainement bientôt le spectacle consolant de prisons moins peuplées et de tribunaux moins encombrés que les nôtres!

Cette nation idéale, l'Église des premiers jours avait commencé à la réaliser. Elle n'a que trop tôt abandonné sa voie pour se corrompre au souffle des ambitions malsaines, et l'État, absorbé par la lutte qu'il a soutenue pour son indépendance, n'a pu reprendre avec la vigueur nécessaire cette noble tradition.

Aujourd'hui, il lui appartient d'accomplir sa mission; elle est devenue d'autant plus indispensable que l'intensité même de la civilisation a entraîné des maux plus profonds. Ce qui, au début de l'Église chrétienne, pouvait être de la charité, est dans notre État moderne de la justice.

Il y aurait moyen de continuer encore longtemps l'analyse de tous les moyens sociaux capables d'affaiblir le penchant au crime; les sociétés de secours mutuels, les sociétés coopératives et, dans un autre ordre d'idées, la forte organisation de la police préventive sont, entre autres, des mesures dont l'influence préventive est absolument démontrée. Je dirai aussi un dernier mot d'une institution capitale qui fonctionne à Londres, a été récemment préconisée en Belgique [1] et dont l'adoption s'impose à notre législature : c'est le patronage des condamnés libérés.

On déplore avec raison le chiffre énorme des récidivistes. Il y a lieu de s'étonner de ce qu'il ne soit pas plus considérable encore. Quand on songe à la difficulté qu'éprouve un honnête homme à se faire une situation dans le monde au milieu de gens qui ne lui sont pas ouvertement hostiles, on se demande ce que peut devenir un condamné qui sort de prison et doit retrouver une position au milieu de la défiance et de l'antipathie générales. Il vaudrait presque mieux le garder sous les verrous que de le livrer à l'inconnu. Mais, si la société croit opportun de le libérer et si elle tient à lui évi-

[1] Voir le remarquable rapport de M. Berden sur l'administration des prisons. (Septembre, 1879.)

Hosted by Google

ter une rechute, elle doit évidemment le soutenir, car toutes les chances sont contre lui.

En somme, on en arrive toujours à cette conclusion fondamentale : ce n'est pas dans la cellule du condamné que l'on s'attaque avec succès à la criminalité, c'est avant son entrée ou après son départ.

Et, pour résumer enfin notre rapide étude, nous dirons que, bien loin de diminuer le droit pénal, de telles constatations en élargissent la portée.

Si nous avons désormais une conscience plus nette des grands courants sociaux entraînant les individus, l'histoire nous apprend que même contre ces courants le progrès est possible. S'il est vrai qu'il y a un type de l'homme primitif et un type de l'homme moderne, que le malfaiteur a le type de l'homme primitif et l'honnête homme le type moderne, quelle n'est pas la puissance de cette civilisation qui a dans le passé à la fois modifié le type et les instincts, et quelle certitude n'avons-nous pas de transformer encore dans l'avenir les types primitifs restants et de l'emporter ainsi de plus en plus sur la criminalité ?

Dans la science pénale ainsi comprise, nous voyons aussi se réaliser la notion du vaste enchaînement de toutes choses, et, pendant que les vieilles religions s'écroulent, apparaître pour unir les hommes, vivifier tous les domaines de la pensée et relier toutes les générations entre elles, la grande religion de la solidarité.

Enfin, le droit pénal, en réservant dans la criminalité la part des responsabilités sociales, le rôle de l'isolement, de la misère, de l'abandon, des circonstances, enseigne à la justice à répudier les rigueurs inutiles et à pratiquer la clémence.

Et ainsi, par les faits, par les chiffres, par la science moderne, l'on se trouve insensiblement ramené au plus noble idéalisme, à celui de Platon, du Christ et de tous les grands initiateurs qui ont essayé d'inspirer à l'humanité cette vertu suprême : la pitié pour ceux qui tombent !

ADOLPHE PRINS.

Hosted by Google

ESSAIS & NOTICES

TROIS OUVRAGES NOUVEAUX SUR L'HISTOIRE ANCIENNE

PAUL DEVAUX. *Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine.* Bruxelles et Paris, 1880. 2 vol.

Si la Grèce ancienne captive l'artiste, le poète et le philosophe, Rome a de tout temps excité l'intérêt du jurisconsulte et de l'homme d'Etat. Depuis les *Discours sur Tite-Live* de Machiavel jusqu'au *Droit public romain* de Théodore Mommsen, que d'écrits ont été consacrés à exposer les institutions, à retracer et à expliquer la prodigieuse destinée de cette ville qui devint un monde, qui synthétisa, en quelque sorte, la civilisation antique et qui prépara l'avènement de la civilisation moderne! Et cependant tant s'en faut que tous les problèmes que soulève ce vaste sujet aient reçu une solution satisfaisante. Lorsque la puissante critique de Niebuhr eut renversé l'histoire légendaire des origines de Rome, il fallut combler par l'induction et par l'hypothèse les vides que laissait la tradition écroulée. C'est une vérité banale, qu'il est plus aisé de détruire que de reconstruire. Malgré les secours que nous fournissent aujourd'hui l'ethnographie, la linguistique, la mythologie et la législation comparées, malgré une énorme dépense d'érudition, de patience, de talent et même de génie, l'œuvre de la réédification n'avance que lentement. Il doit avoir la tête bien ferme et le pied bien sûr, celui qui se hasarde sur le terrain mouvant et profondément bouleversé des premiers siècles de Rome. S'il possède une confiance exagérée en lui-même, il prétendra ne rien ignorer et pliera les faits aux caprices de son imagination. Si, au contraire, il se défie trop de lui-même, il se ralliera à l'opinion courante ou à l'autorité d'un nom illustre, et, par crainte de s'égarer, il se traînera péniblement dans l'ornière.

Hosted by Google

L'éminent homme d'Etat que la Belgique a perdu naguère a su, dans ses *Etudes*, éviter ces deux écueils : le paradoxe et la banalité. Certes, il y aurait de la naïveté à croire que M. Devaux a tiré de son propre fonds tout ce que contient son livre. Il a largement profité — et c'était son droit, c'était son devoir — des recherches de ses devanciers [1]. Mais il ne s'est pas contenté de résumer ou de reproduire des résultats acquis : il est remonté aux sources, il a émis des idées personnelles, et il a réussi à jeter un jour nouveau sur plus d'un point de l'histoire romaine. On sent partout dans son ouvrage l'homme rompu au maniement des affaires publiques. Si M. Devaux n'était pas un érudit de profession, c'était un esprit supérieur, réfléchi et perspicace, indépendant sans être téméraire, prudent sans être timide. Il possédait quelques-unes des qualités les plus précieuses de l'historien : l'amour de la vérité, le sens politique, la pénétration qui découvre des difficultés et pose des objections inattendues. Lors même qu'il se trompe ou qu'il avance une opinion contestable, il rend service à la science, parce qu'il fait toujours réfléchir le lecteur.

Les *Etudes* s'étendent de l'origine de Rome à la fin de la deuxième guerre punique. L'auteur déclare dans sa préface qu'il n'a pas écrit une *Histoire de Rome* à proprement parler. « Mon « livre, dit-il, aurait pu s'intituler : *Les vues d'un homme politique « sur les principaux événements de l'histoire romaine.* Ce qui m'y « a préoccupé avant tout, ce ne sont pas les détails des faits et « des institutions, mais la marche générale de l'histoire, le déve- « loppement de la petite Rome du Palatin, s'élevant de degré en « degré vers sa colossale destinée. » Quoique M. Devaux donne plus que ce qu'il promet, il importe de tenir compte de ces paroles pour juger équitablement son livre.

Ce livre, on le conçoit, ne se prête guère à une analyse. Il convient pourtant de mentionner brièvement ce qu'il contient de neuf et de plus intéressant.

M. Devaux s'attache surtout à mettre en lumière deux grands faits : l'adoption d'une politique de guerre par le sénat romain comme moyen de gouvernement intérieur, et l'habileté avec

[1] Dans un compte rendu de six lignes, plus épigrammatique que scientifique, M. Monod (*Revue historique*, juillet-août 1880, t. XIII, p. 350), appelle le livre de M. Devaux « un ouvrage de *troisième* main ». Nous ne savions pas que les travaux de Niebuhr, de Schwegler, de Mommsen, que M. Devaux a soigneusement consultés *et qu'il cite souvent*, fussent des ouvrages de *seconde* main.

Hosted by Google

laquelle le sénat sut entretenir des rapports d'amitié et d'alliance avec les partis aristocratiques des différentes cités de l'Italie. Sans doute, ces deux faits ont été relevés déjà par les savants qui se sont occupés de l'histoire romaine. Mais nulle part, pensons-nous, ils n'ont été étudiés d'une manière aussi complète que dans le travail de M. Devaux : l'écrivain en recherche les plus faibles indices avec une persévérance et une sagacité remarquables, et — ce qui n'est pas moins louable — rarement il lui arrive de se livrer à des conjectures hasardeuses.

Nous voyons la politique guerrière du sénat s'affirmer nettement sous l'administration des Fabii (269-275 U. C.). C'est pour contenir la plèbe, l'arrêter dans sa marche ascendante vers l'égalité politique ou la détourner de ses revendications sociales que le sénat s'applique à perpétuer l'état de guerre. M. Devaux note avec soin les fluctuations, les échecs et les succès de ce système ; il fait ressortir l'influence réciproque de la politique intérieure et de la politique extérieure de Rome, ainsi que les conséquences auxquelles devait aboutir l'emploi de la guerre, d'abord avec les voisins, puis avec les peuples éloignés, comme instrument de gouvernement à l'intérieur.

Le second point traité par M. Devaux est d'une importance capitale. La conquête de l'Italie par les Romains reste une énigme, si l'on ne connaît pas l'état des partis dans les diverses cités auxquelles Rome eut affaire et si l'on ne se rend pas compte de l'appui que le sénat trouva dans l'aristocratie de ces cités. Malheureusement les auteurs anciens ne nous fournissent sur ce sujet que des renseignements extrêmement incomplets. Il faut rendre hommage à l'habileté avec laquelle M. Devaux a tiré parti de quelques vagues indications de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse, etc., et tâché de suppléer au silence des sources. La plupart de ses hypothèses nous semblent heureuses ; elles élucident certains faits qui étaient restés jusqu'ici fort obscurs, par exemple, dans l'histoire des guerres contre les Samnites.

Outre les deux idées fondamentales dont nous venons de parler, on trouvera dans l'ouvrage de M. Devaux nombre d'observations de détail savantes et ingénieuses. Il serait impossible de les citer ici ; le lecteur attentif saura bien les découvrir.

Mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, ce sont les pages où M. Devaux raconte, discute et juge l'expédition d'Annibal en Italie. Là, il se sépare entièrement et résolument de ses devanciers.

Hosted by Google

Cette tragique figure d'Annibal a de tout temps inspiré aux historiens une secrète sympathie. Le général carthaginois, plus heureux que d'autres « glorieux vaincus », n'a que des admirateurs, et son entreprise contre Rome est généralement, pour ne pas dire universellement, considérée comme un coup de génie qui n'a guère d'égal dans l'histoire. M. Devaux s'inscrit en faux contre cette opinion. Ce n'est point l'amour du paradoxe ni le plaisir de battre en brèche les idées reçues, qui l'a conduit à défendre une thèse aussi nouvelle : c'est une étude approfondie et scrupuleuse des documents et des faits. Avec une modestie sincère, il déclare ne combattre qu'à regret une appréciation sanctionnée par les siècles et par l'autorité d'illustres écrivains. Annibal, d'après lui, engagea témérairement sa patrie dans une expédition dont il n'avait pas suffisamment calculé les difficultés et pour laquelle il ne s'était pas ménagé les ressources nécessaires. En s'obstinant à prolonger son séjour en Italie, alors qu'il n'avait plus aucun résultat considérable à en attendre, et que le but principal de son expédition était manqué, il causa la perte de l'Espagne et, par suite, la ruine de Carthage.

Il sera difficile de renverser l'argumentation serrée de M. Devaux. Son étude sur la deuxième guerre punique est un chef-d'œuvre de critique historique.

Nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que le livre de M. Devaux a des côtés faibles. Ainsi, nous le disons franchement, presque toute la partie relative à la période royale nous paraît manquée. M. Devaux a cru pouvoir dégager de la tradition un fonds de vérité historique en prenant pour *criterium* la vraisemblance. A notre avis, c'est là une vaine entreprise : il y a peu de chose à tirer de ce fouillis de mythes, de légendes et de falsifications historiques datant d'époques diverses, qui constitue la chronique des rois de Rome. Néanmoins, nous tenons à le répéter, les erreurs même de M. Devaux sont instructives ; il n'est pas donné à tout le monde de se tromper comme lui.

Une autre tentative, que nous qualifierons de malheureuse, consiste à vouloir rattacher certains mots latins aux idiomes celtiques. Ici, l'écrivain n'est évidemment plus sur son terrain : il s'est laissé séduire par des ressemblances fortuites et tout extérieures ; son procédé trahit une conception fausse du mécanisme des langues et une méconnaissance complète des lois de la grammaire comparée. Mais de grandes qualités rachètent les défauts et les erreurs.

Hosted by Google

On ne saurait assez louer l'art qui a présidé à la composition de l'ouvrage. L'auteur s'entend admirablement à grouper les faits, à les relier entre eux, à mêler la dissertation critique au récit. Jamais il ne tâtonne; jamais il ne s'égare dans les digressions. Tout le tableau se déroule avec une merveilleuse clarté.

La forme est à la hauteur du sujet. Le style, toujours grave et élevé, rappelle la manière de Guizot. C'est le même langage sobre, mesuré, un peu abstrait, un peu pesant parfois. M. Devaux, comme écrivain, a plus de solidité que de brillant; mais il attache le lecteur sérieux par cette diction soutenue et ce rigoureux enchaînement des pensées.

Les *Etudes politiques sur l'histoire romaine* sont une œuvre de valeur. Nous devons en faire d'autant plus de cas que les travaux de ce genre sont rares dans notre pays, où la grande histoire est trop sacrifiée à la petite érudition locale. Les lettres belges ont le droit de s'enorgueillir d'un pareil monument. Et quand on songe que celui qui l'a élevé était un vieillard accablé de la plus pénible infirmité qui puisse frapper un homme d'étude, on ne peut s'empêcher d'admirer une volonté si énergique et une intelligence si vaste, si vigoureuse et si lucide. Après avoir rendu, dans sa carrière politique, d'éminents services à son pays, Paul Devaux a consacré le reste de ses forces à l'honorer par ses ouvrages. Son livre, fruit de longues années de labeur et de méditation, est le digne couronnement d'une noble existence.

Fustel de Coulanges. *Recherches sur le tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens.* Paris, 1879. — *Etude sur la propriété à Sparte.* Paris, 1880.

Nos lecteurs connaissent la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges, ce livre où la science la plus ingénieuse est revêtue de la forme la plus attrayante. L'illustre écrivain reprend aujourd'hui quelques-uns des points qu'il n'avait fait qu'effleurer dans cet ouvrage. Les deux monographies que nous signalons à l'attention du public belge, et qui, nous l'espérons, seront suivies de plusieurs autres du même genre, montrent sur quel fonds d'études solides et étendues repose l'idée que M. Fustel de Coulanges s'est faite de la vie politique et sociale de l'antiquité. Certaines assertions, dans la *Cité antique*, avaient paru étranges, téméraires. On peut voir maintenant qu'elles étaient le résultat d'investigations profondes et de méditations sérieuses.

Nous dirons peu de chose des *Recherches sur le tirage au sort*

Hosted by Google

appliqué à la nomination des archontes athéniens. La théorie de M. Fustel de Coulanges est subtile, elle s'appuie sur des rapprochements très curieux, mais nous ne la croyons pas fondée. Elle nous semble mise à néant par les fragments d'un historien grec (peut-être Théopompe) récemment découverts dans un papyrus égyptien du Musée de Berlin et publiés par le professeur Blass. Elle avait d'ailleurs rencontré déjà un contradicteur habile dans M. Jules Nicole (*Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1880, 1re et 3e livr.). Ceci ne nous empêche pas de rendre justice aux mérites qui distinguent l'argumentation de M. Fustel de Coulanges.

L'essai sur le *Droit de propriété à Sparte* est plus important.

Beaucoup de personnes s'imaginent que tout est dit sur l'antiquité classique, et qu'il nous est, après tout, assez indifférent de savoir ce qui se passait à Sparte et à Athènes il y a vingt-cinq siècles. Comme si l'histoire était condamnée à rester stationnaire au milieu du progrès des autres sciences ! Comme si la connaissance du passé ne nous éclairait pas sur le présent, et réciproquement! Comme si les erreurs et les préjugés historiques étaient sans influence sur les destinées des Etats ! Que l'on compare ce que la critique moderne nous apprend de l'histoire de Sparte avec le roman traditionnel qui enflammait au XVIIIe siècle les imaginations révolutionnaires, et l'on verra si le développement du sens historique, l'intelligence des phénomènes politiques, économiques et sociaux des temps anciens, sont choses à dédaigner.

Notre éminent compatriote, M. de Laveleye, dans son beau livre sur la *Propriété et ses formes primitives*, a cru trouver à Sparte des traces de la propriété collective. M. Fustel de Coulanges combat cette thèse, et, d'après nous, la combat victorieusement.

On ne peut saisir à Sparte le régime de l'indivision du sol : les témoignages des auteurs les plus dignes de foi ne laissent aucun doute à cet égard. Les lots de terre étaient la propriété du citoyen, non de l'Etat ; ils passaient de père en fils par héritage. Quant au mode d'exploitation du sol, on sait que les lots appartenant aux Spartiates étaient cultivés par les hilotes. M. Fustel de Coulanges trace de l'hilotisme un tableau très fidèle. Seulement, nous estimons qu'il va trop loin quand il affirme que les Spartiates ne résidaient jamais sur leurs terres. Un passage de Xénophon (Hellén. III, 3, 5) prouve clairement le contraire. — « La famille à Sparte, dit M. Fustel de Coulanges, était constituée suivant les mêmes prin-

Hosted by Google

cipes fondamentaux que dans le reste de la Grèce ». Toutefois, nous pensons qu'il n'y a pas lieu de rejeter ni de restreindre par interprétation certaines particularités assez choquantes que présentaient, au dire des anciens, les relations conjugales à Sparte. L'explication que M. Fustel de Coulanges donne du texte de Polybe (XII, 6, 8) est erronée. Pour le reste, son exposé de la vie privée des Spartiates est généralement exact. — L'auteur s'occupe ensuite des *syssities* ou repas en commun. Ce chapitre est des plus remarquables; il renferme beaucoup d'observations justes et tout à fait nouvelles. M. Fustel de Coulanges démontre à l'évidence que ces repas en commun n'étaient nullement un reste d'une communauté primitive, mais une simple institution de discipline, d'éducation politique et militaire; qu'ils constituaient une restriction non à la propriété privée, mais à la liberté individuelle. — Il passe à la richesse mobilière, et n'a point de peine à établir que la fortune mobilière jouait à Sparte un rôle considérable et que, si les lois tendaient à la restreindre et à en entraver l'usage, il y avait, à cet égard, un désaccord complet entre les mœurs et les lois. Il aurait pu multiplier les citations (v. par exemple Diod. Sic. XI, 50); en revanche, il eût bien fait de supprimer des textes sans autorité, comme celui de Pausanias (IV, 17). Il est un fait sur lequel il convient d'insister : c'est que, dans le grand mouvement d'affaires que nous rencontrons à Sparte, les principaux intéressés étaient sans doute les périèques, la seule population industrieuse et commerçante de la Laconie.

Quant aux règles de droit relatives à la propriété, il est certain, comme le dit M. Fustel de Coulanges, qu'elles ne différaient guère de celles qui étaient primitivement en vigueur dans la plupart des cités grecques.

Le dernier chapitre, intitulé : *De l'inégalité des fortunes et des causes qui ont fait disparaître la petite propriété*, excitera un vif intérêt; c'est le plus profond et le plus original de tout l'ouvrage. Il est constant que le but des antiques institutions de Sparte était de maintenir la petite propriété, et cependant, à l'époque d'Aristote, la terre était accumulée aux mains de quelques-uns et, un siècle plus tard, on ne comptait plus qu'une centaine de Spartiates propriétaires. Comment expliquer une pareille révolution? M. Fustel de Coulanges indique comme première cause la diminution graduelle et constante du nombre des Spartiates. En second lieu, il analyse une série de faits de l'ordre économique qui donnent la clef du problème. Les revenus des lots primitifs

Hosted by Google

étaient invariables ; les besoins augmentant, ils devinrent insuffisants. Les Spartiates qui ne possédaient que leur terre patrimoniale se trouvèrent dans la gêne et furent réduits à emprunter. La loi défendait le commerce d'argent, le prêt régulier : elle fit naître l'usure. Les lots étant inaliénables et le travail étant interdit, le Spartiate débiteur ne pouvait s'acquitter. M. Fustel de Coulanges suppose que le créancier prenait gage sur le revenu annuel du fonds de son débiteur. La créance devint, dès lors, un titre de rente, qui pouvait circuler. Lorsque survint la loi d'Epitadée (au commencement du IV^e^ siècle), le déplacement des propriétés était préparé de longue date. Cette loi, en autorisant l'aliénation des propriétés foncières par testament et par donation entre-vifs, fournit aux débiteurs le moyen d'éteindre les créances. On comprend maintenant comment, en peu d'années, la petite propriété disparut. La loi nouvelle ne fit que mettre brusquement au jour un mal qui avait été longtemps caché. Cette brillante hypothèse mérite d'être prise en considération. — Tel est, dit en terminant M. Fustel de Coulanges, le résultat des institutions contre nature. Le législateur avait voulu établir à tout jamais une rigoureuse discipline et un certain mode d'égalité. On éluda ses défenses, et les mesures qu'il avait prises tournèrent contre le but qu'il s'était proposé.

Nous aurions quelques critiques à adresser à M. Fustel de Coulanges. Il ne nous paraît pas avoir épuisé la question ; il ne discute pas le fameux passage de Polybe (VI, 45, 46) qui a donné lieu à tant de controverses ; il n'examine pas si les lois de Sparte fixaient un *maximum* à l'acquisition de la propriété foncière ; il soutient avec raison que la communauté des biens n'a jamais existé à Sparte, mais il conteste sans motif sérieux l'égalité des lots primitifs ; enfin, il y a beaucoup à désirer dans les remarques relatives à la critique des sources. Mais il faut louer sans réserve le charme et la clarté de l'exposition, l'abondance des idées et des faits, la finesse de l'argumentation. Plusieurs des résultats auxquels est parvenu M. Fustel de Coulanges seront pour la science des acquisitions durables, et on lira son travail avec autant de plaisir que de profit.

PAUL THOMAS

Hosted by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire de la Belgique au commencement du XVIII^e siècle, par Gachard; in 8°, Bruxelles, C. Muquardt, 1880. — *Florence*, étude politique, par Léon Verhaeghe de Naeyer; Paris, Dentu, 1880. — *Lettres d'Italie*, par Emile de Laveleye; Bruxelles, C. Muquardt, 1880. — *La chimie pour tous*, par Deluc; Bruxelles, Manceaux, 1880.—*Deutsche Zeit- und Streit-Fragen*. (Das heutige Belgien.); Berlin, C. Habel, 1880. — *Cinquante années de bonheur et de prospérité*, par L. Bertrand; Bruxelles, chez l'auteur, rue du Progrès, 27. — *Le Cinquantenaire*, par Alph. Deschamps; Liège, Decq, 1880. — *Hommage d'estime et de reconnaissance envers le vénérable M. François Tielemans, en* 1831, *gouverneur de Liège*, etc.; Verviers, Crouquet, 1880. — *Congrès international du commerce et de l'industrie* (rapports et mémoires); Bruxelles, M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, 1880. — *L'école modèle;* Bruxelles, G. Mayolez, 1880. — *Réforme de l'enseignement moyen;* Bruxelles, G. Mayolez, 1880. — *De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique*, par Paul Thomas. — *L'école nouvelle*, par M. Francolin. — *La politique de Rabelais*, par H. Ligier; Paris, Fischbacher, 1880. — *L'homme qui tue*, par Hector France; Bruxelles, Kistemaeckers, 1880. — *Les Meurt-de-faim*, par Sutter Laumann; Bruxelles, Kistemaeckers, 1880. — *Sentiment et devoir*, par M^lle Fr. Leroy; Bruxelles, Office de publicité, 1880.—*Les pensées, chants nationaux, odes, fables*, etc., d'Hippolyte Laroche; Mons, 1880. — *Contes et nouvelles*, par M^me Caroline Popp; Bruxelles, Office de publicité, 1880. — *Les mésaventures de Rosine*, par M^me Deros (Bibliothèque Gilon). — *Les Jésuites*, par Th. Juste (Bibliothèque Gilon). — *Nos amis les animaux*, par Emile Leclercq; Bruxelles, Office de publicité, 1880. — *Bébés et joujoux*, par C. Lemonnier; Paris, Hetzel. — *Traité élémentaire de météorologie*, par J.-C. Houzeau et A. Lancaster; Mons, Manceaux, 1880. — *La Bible de Rubens*; Bruxelles, C. Muquardt, 1880. — *Voyage aux Iles fortunées*, par J. Leclercq; Paris, Plon, 1880.

De douloureuses circonstances nous ont mis en présence d'un arriéré considérable. Avant que des mesures soient prises pour réorganiser la bibliographie, tâchons de mettre un peu d'ordre dans cette quantité de livres qui sollicitent l'attention par des qualités diverses.

Réservons-en d'abord quelques-uns. L'*Histoire de la Belgique au commencement du* XVIII^e *siècle*, par M. Gachard (Bruxelles,

Hosted by Google

Muquardt, 1880). Ce volume de plus de 600 pages, d'un auteur qui a remué en maître presque toute notre histoire et qui aborde ici une époque aussi intéressante, mérite une critique spéciale. — *Florence, étude politique*, par M. Léon Verhaeghe de Naeyer (Paris, Dentu), étant datée de 1881, l'auteur lui-même semble nous accorder un répit. Les *Lettres d'Italie*, de M. Emile de Laveleye (Muquardt, 1880), ont paru dans la *Revue;* nous n'avons besoin de rappeler à aucun de nos lecteurs avec quelle vivacité de style, plus personnel que dans ses travaux de science économique, l'auteurde la *Propriété primitive* nous a fait passer d'un sujet à un autre. *La chimie pour tous*, par M. Deluc (Bruxelles, Manceaux, 1880), n'en est qu'à son premier volume; le second ne tardera plus à paraître et nous donnera l'occasion de louer sérieusement une œuvre sérieuse, d'une méthode sûre et forte.

Les fêtes de cette année ont déjà envahi nos chroniques littéraires. Voici encore une brochure. Elle nous arrive de Berlin. Un Belge, M. Gautier, y donne, en quelques pages, en allemand, un aperçu de nos progrès depuis 1830, dans les *Deutsche Zeit- und Streit-Fragen* (*Das heutige Belgien*. Berlin, C. Habel, 1880). Mais presque aussitôt la note opposée se fait entendre : le rédacteur de *la Voix de l'ouvrier* juge à son tour *Cinquante années de bonheur et de prospérité* (Bruxelles, chez l'auteur, rue du Progrès, 27). Sous la plume de M. L. Bertrand, ce titre ne peut qu'être une ironie, que bien des plaies justifient encore. Car il est impossible de nier que le peuple travailleur n'a pas les mêmes sujets de satisfaction que la bourgeoisie politique, dans un pays livré au cens et exposé à tous les contrecoups du marché universel. A l'autre extrémité de la rose des vents politique, M. Alph. Deschamps fait entendre la voix du cléricalisme, non pas intransigeante, mais quelque peu adoucie de mixture : *le Cinquantenaire* (Decq, 1880), tandis qu'un vieillard, ancien membre suppléant du Congrès, M. G. Clermont, profite des fêtes pour rendre un *Hommage d'estime et de respectueuse reconnaissance envers le vénérable Monsieur François Tielemans, en* 1831 *gouverneur de Liège*, etc. (Verviers, Crouquet, 1880).

De nombreux congrès ont témoigné, dans ces circonstances, de notre vitalité intellectuelle et leurs travaux ont commencé à paraître. Un premier volume du congrès de l'enseignement a déjà été annoncé ici. Le congrès international du commerce et de l'industrie a terminé ses publications. Il suffira d'indiquer quelques apports pour montrer quel intérêt varié et élevé il a présenté.

Hosted by Google

Dans la section scientifique, c'est un exposé des travaux maritimes du port d'Anvers par l'ingénieur de cette ville, M. Rogers, et par le directeur de la Société anonyme du Sud, M. De Keyser; puis, des rapports de M. Bède sur les communications téléphoniques, de MM. Evrard et Davreux sur l'emploi de l'électricité comme force motrice, de MM. Backer et Desguin sur la lumière électrique; d'autres sur les transports à bas prix (M. Heinerscheidt) ou les tarifs internationaux de transports (M. Van Oye). Dans la section de droit commercial, la revision de la législation des faillites a donné lieu à une étude étendue de M. Humblet. M. Demeur a spécifié quelques points importants relatifs à la propriété industrielle et artistique; la réforme des sociétés anonymes a été abordée par M. Edmond Frédérix. La section d'économie politique n'a pas été moins féconde : MM. De Laveleye et Van Elewyck y ont traité la question monétaire; M. Schaar y a présenté un long mémoire sur le crédit; le libre-échange a été l'objet d'études utiles et M. Ed. Frédérix a donné ses vues sérieuses et originales sur l'impôt.

Plusieurs mémoires nous échappent, à l'appel d'autres intérêts puissants, sinon supérieurs. Quoi de plus intéressant que l'expérience de l'École modèle de Bruxelles, l'exposé de son système d'enseignement, les discours qui le préconisent, les circulaires qui l'instituent, les règlements qui l'appliquent, le récit des excursions ou des exercices des élèves! La *Ligue de l'enseignement* a voulu présenter aux nombreuses célébrités étrangères qui ont assisté à son congrès ou qui de loin en ont suivi les travaux, une idée complète de son école, et l'Europe pourra suivre l'expérience. Il y a bien de ci de là quelque note fausse, quelque paradoxe hasardé, que d'ailleurs de judicieuses remarques rectifient quelquefois séance tenante; mais il faut faire « la part du feu », dans une lutte pareille contre la routine. Nous regretterons seulement que le livre : l'*École modèle* (Bruxelles, Mayolez, 1880) ne soit pas aussi un modèle de correction... typographique.

L'enseignement est l'ordre du jour permanent de notre époque, et il se pourrait bien que le siècle de la vapeur et de l'électricité gardât le nom de siècle des écoles. M. Voituron applique aux principes de l'enseignement moyen sa netteté philosophique et sa hardiesse de libéral indiscipliné. Il y a plus d'un paradoxe qui passe à l'état de lieu commun libéral, et un certain charlatanisme de science qui tend à prévaloir. Quand cette brochure : *la Réforme de l'enseignement moyen* (Bruxelles, Mayolez, 1880) ne

Hosted by Google

servirait qu'à faire réfléchir sur ces brillants sophismes quelques esprits qui ne s'entêtent pas, elle serait utile.

Aussi utile celle que M. Paul Thomas intitule : *De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres en Belgique*, œuvre d'un esprit mûr et sagace, solide et sincère, qui voit le danger et cherche le remède. Nous devrions analyser le mal, exposer les moyens d'y remédier. Le temps nous presse ; qu'on lise cette brochure, on y gagnera beaucoup.

L'*École nouvelle*, dont le rédacteur, M. Francolin, a fait preuve de netteté, de franchise et de science, au congrès de l'enseignement, continue à paraître à Paris. Chaque livraison nous apporte des idées lucides, des aperçus profonds et comme l'avant-goût d'une réforme radicale et philosophique. La dernière est consacrée au Congrès libre et laïque de l'éducation qui s'est ouvert à Paris le 11 novembre. Je vois bien des députés français s'y mêler aux instituteurs et M. Barodet présider la séance, mais je regrette de ne pas y trouver quelques membres de notre Ligue de l'enseignement ou de notre corps professoral.

En attendant le compte rendu du congrès de la Libre-Pensée, le *Dageraad* en publie en Hollande une analyse succincte. Cette revue, qui vient de renaître après plusieurs années de suspension, offre cette particularité : elle a supprimé sa devise où entrait le mot athéisme. Ses rédacteurs n'ont pas changé de philosophie ; ils ont appris qu'en fait de choses surnaturelles, les négations n'ont pas plus de force que les affirmations et ils veulent marquer qu'ils s'en réfèrent à la science seule, qui n'est ni déiste ni spiritualiste, qui est la Science.

« C'est dans un océan de science qu'il faut nous plonger, » disait Rabelais. Au moment où l'on va élever une statue au curé de Meudon, on lira avec fruit : *la Politique de Rabelais*, par H. Ligier (Paris, Fischbacher, 1880). Sous une forme souvent grotesque, parfois obscène, Rabelais unit à la verve du plus haut comique une philosophie profonde que son panégyriste fait ressortir en analysant les diverses applications qu'il en a faites à la royauté, au clergé, à la noblesse, à la justice, à l'éducation, au peuple.

Ce n'est plus sous le masque du rire, c'est à découvert qu'on attaque aujourd'hui l'ignorance, le préjugé, le crime. Le roman se prête plus qu'aucun autre genre à cette exécution. L'*Oncle Tom's Cabin* et le *Max Havelaer* ont dénoncé l'esclavage des nègres et l'exploitation des colonies avec une vigueur rare. Un

Hosted by Google

éditeur belge, M. Kistemaeckers, s'est fait une rapide clientèle en France par une spécialité pareille. Après le *Roman du curé*, M. Hector France a publié, par ses soins, une œuvre en deux romans contre les abus de la guerre en Algérie : *l'Homme qui tue*. Rien n'est horrible comme les scènes auxquelles il nous fait assister et qu'il traite avec une force qui fait douter qu'on a devant soi des hommes, souvent avec une concision qui sauve l'horreur du sujet, quelquefois avec des complaisances de détails impurs. OEuvre réaliste, non pas exempte de taches, mais qui annonce une entente du pittoresque, une hardiesse de conception qui caractérisent certains artistes modernes.

Un autre roman anonyme, d'un Belge qui débute, traite un sujet plus difficile à analyser. *Le Scopit, histoire d'un eunuque européen* (1880), n'a pas la force de conception et d'art des maîtres réalistes; il a des imperfections de forme et un point d'invraisemblance qui fait que l'ensemble ne tient pas. Mais il ne manque ni de hardiesse ni de vie. Espérons que le jeune auteur nous donnera sa mesure dans une seconde œuvre. Celle-ci dénonce des pratiques infâmes qui rappellent les mutilations volontaires des premiers temps de l'Église. Il n'est pas une chose horrible ou une superstition absurde qui n'ait été mise en vigueur par le mysticisme.

M. Kistemaeckers a publié aussi cette année un volume de poésies d'un poète français : *les Meurt-de-faim*, par Sutter Laumann, sont d'un ton bien différent de celui de deux recueils belges qui résument deux existences de travail et de loisirs voués aux rêves poétiques : *Sentiment et devoir*, par Mlle Françoise Leroy (Bruxelles, Office de publicité, 1880), recueil qui commence à 1849 et ne s'arrête qu'à la veille des fêtes de 1880, par une ancienne institutrice. Si tout ce que les travaux de l'enseignement ont d'aride et de pénible a pu être racheté, amorti, dans un cœur de femme par la culture d'un art difficile et séduisant, que peut-on désirer de plus? Les *Pensées, chants nationaux, odes, fables*, etc., d'Hippolyte Laroche (Mons, 1880) représentent aussi l'œuvre lente, laborieuse, de vingt-cinq ans, dans une ville de province.

Si nous revenons à la prose, c'est une œuvre plus populaire, plus directement pratique, que continue à peu près de même Mme Caroline Popp à Bruges. Ici, c'est aux labeurs de la presse quotidienne que l'auteur a fait trêve pour nous donner, en 1867, les *Récits et légendes flamands*, en 1880, les *Contes et nouvelles* (Office de publicité).

Hosted by Google

Ces contes feraient bonne figure dans la Bibliothèque Gilon, qui nous en présente un nouveau de Mme Deros : *les Mésaventures de Rosine*, après nous avoir donné *les Jésuites* par M. Théodore Juste. Il est difficile de dire rien de nouveau sur la trop célèbre compagnie; mais on ne peut assez applaudir à toute tentative pour jeter de la lumière sur les tendances de l'ordre et pour faire pénétrer dans les masses, par un simple exposé des faits, l'horreur de ses ténébreux agissements. Le volume de M. Juste se rapporte surtout aux démêlés de la compagnie avec les cours du dernier siècle et à sa suppression par Clément XIV. L'exécution des décrets en France donne à cette publication un nouvel intérêt d'actualité.

M. Gilon publie aussi un recueil de vers qui, sauf certaines œuvres consacrées, n'est guère fait pour inspirer un grand amour de la poésie. Il y aurait eu mieux à faire que de réunir toutes les pièces de circonstance politique depuis 1830, comme deux collaborateurs l'ont fait sous le titre : 1830-1880. On retrouvera avec plaisir dans ce livre le *Remorqueur*, de Weustenraad, l'*Indépendance nationale*, de Franz Stevens, et l'on regrettera de n'y pas trouver l'une ou l'autre ode de Wacken ou de M. J. Guilliaume sur la création du chemin de fer en Belgique.

Je préfère infiniment : *Nos amis les animaux*, par M. Émile Leclercq, avec 12 charmants dessins réalistes de M. Mellery (Office de publicité). Les enfants s'y plaisent et ils y prendront un sentiment juste de la réalité; le premier but est atteint, le reste « viendra par surcroît ».

Si le reste est de former en même temps chez les jeunes lecteurs l'instinct de la langue, de la belle langue maternelle, et une première habitude du goût artistique, M. Cam. Lemonnier y tend avec sa conscience habituelle et des traits de grâce dans *Bébés et joujoux* (Paris, Hetzel), et l'on ne peut douter qu'il ne touche aussi le premier but, car c'est le maître, éditeur et auteur, dans cet art, celui qui a compris et publié le premier Jules Verne et Jean Macé, en s'y joignant, en égal, sous le nom de Stahl; c'est M. Hetzel qui le publie à Paris, dans une édition illustrée.

Ce n'est pas le premier Belge qui entre dans cette œuvre qui a valu un grand prix académique au *Magasin d'éducation*. M. Van Bruyssel y a paru avec son *Histoire d'un aquarium* et ses *Clients d'un vieux poirier*, et M. Candèze avec les *Aventures d'un grillon*. M. Lemonnier continue ses devanciers à Paris, comme M. Leclercq donne un pendant à ses *Contes vraisemblables*.

MM. J.-C. Houzeau, directeur de l'Observatoire royal de

Hosted by Google

Bruxelles, et A. Lancaster, météorologiste inspecteur au même établissement, viennent de publier un *Traité élémentaire de météorologie* (Mons, Manceaux, 1880) qui mériterait de se trouver ans toutes les mains, aujourd'hui que la météorologie est devenue une science à la portée de tout le monde et que chacun peut contribuer à ses progrès par la simple et régulière observation des phénomènes naturels les plus à notre portée. Ce traité, dont la valeur nous est suffisamment garantie par le nom de ses auteurs, remplit une véritable lacune dans nos bibliothèques de vulgarisation scientifique.

La première question discutée au *Congrès libre et laïque* de Paris est la part du livre dans l'enseignement. La *Société pour la propagation de l'éducation libre* a déjà commencé des publications « dans un esprit scientifique et démocratique ». Le Congrès a pensé à mieux encore : il faudrait faire pour l'enseignement moderne ce que l'*Encyclopédie* a fait pour le XVIII^e^ siècle. Le prix Dekeyn peut donner à la Belgique cette encyclopédie et, dût-on y mettre cinquante ans, ces cinquante ans seraient bien employés. L'Office de publicité annonce une collection de petits livres pareils à la Bibliothèque Gilon ; la première différence est qu'ils seront cartonnés et coûteront 80 centimes, au lieu de 60.

Les livres de MM. Leclercq et Lemonnier sont illustrés et, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, ces dessins mignons nous amènent à parler d'une grande publication dont M. Cam. Lemonnier vient de faire un vif éloge. La *Bible de Rubens*, nouvelle édition, est publiée par nos éditeurs, ce n'est pas une raison pour que nous ne disions pas, avec le critique d'art, que ces belles pages religieuses, choisies dans l'œuvre colossal de Rubens et reproduites par l'héliotypie, sont une œuvre remarquable « digne de rivaliser avec les meilleures éditions de l'étranger ».

Qui a dit que les Belges ne voyageaient point ? Voici le cinquième ou le sixième de nos compatriotes qui, depuis quelques années, nous raconte ses pérégrinations d'outre-mer, rien que dans l'intéressante bibliothèque de voyages éditée par la maison Plon. M. J. Leclercq vient de publier sur les *Iles fortunées* un nouveau livre, qui se distingue, comme les précédents ouvrages du même auteur, par la facilité du style et l'attrait du récit. M. Leclercq a l'art de nous apprendre du nouveau sans faire étalage d'érudition et d'intéresser par ses aventures sans abuser de la note personnelle. Nos lecteurs qui se rappellent avoir lu dans

Hosted by Google

la *Revue* les souvenirs d'une ascension au Pic de Ténériffe par M. Goblet d'Alviella, pourront y trouver le sujet de curieux rapprochements avec le récit que M. Leclercq nous donne de sa visite au fameux volcan, à six années de distance.

Nous avons encore reçu *Pourquoi un conservatoire flamand?* par F. Emile Lefèvre; 1 vol. Anvers, Mees, 1880. — *Conférences sur la guerre d'Orient en* 1877-1878, par le comte Van der Stegen, capitaine d'état-major; 1 vol. Bruxelles, Muquardt, 1880. — *Critiques et pensées sur la littérature, l'art et la morale*, par C. Vander Voordt; 1 vol. Bruxelles, Manceaux, 1880. — *L'une ou l'autre*, par Mme la comtesse Julie Apraxin; 1 vol. Paris, Dentu. — *Discours d'ouverture aux cours supérieurs pour dames,* par Louis Hymans; Bruxelles, Office de publicité, 1880, etc., etc.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1880.

Pages.

X. OLIN. Eugène Van Bemmel. 5
CH. POTVIN. La patrie de 1830. (Poème couronné au concours ouvert par la commission des fêtes.) 13
SALVADOR MORHANGE. Les arbres géants de la Californie et la vallée de la Yosemite. (*Première partie*) 33
ÉMILE LECLERCQ. Un chevalier errant. (Dernière partie.). 49
L. PÉRARD. L'horloge 89

ESSAIS ET NOTICES.

X. La Belgique, poème par G. Rodenbach 108

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE.

MAX SULZBERGER. Le prince de Bismarck et les scissionnaires libéraux. 109
B. AUERBACH. Adam et Ève. (Traduit de l'allemand.). 118
CHARLES RAHLENBECK. Les expositions belges à la cour d'Élisabeth . . 128
CAMILLE LEMONNIER. Thérèse Monique. (Première partie.) 142
SALVADOR MORHANGE. Les arbres géants de la Californie et la vallée de la Yosemite. (*Dernière partie*) 180
FÉLIX COVELIERS. L'enquête scolaire. 205

ESSAIS ET NOTICES.

X. Gr.-Jos. Chapuis 212

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE.

PIERRE SPLINGARD. Le temporel des cultes et les traitements du clergé. 217
CAMILLE LEMONNIER. Thérèse Monique. (Deuxième partie.) 237
FÉLIX FRENAY. Songerie d'été. (Poésie.) 275

Hosted by Google

Pages.
HENRY LOUMYER. Les prisons en Angleterre 280
JULES CARLIER. Des conférences populaires en Belgique. 308
ESSAIS ET NOTICES.
CH. RAHLENBECK. Le centenaire de Krause 319

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE.

GOBLET D'ALVIELLA. La dernière élection présidentielle et les mœurs électorales aux États-Unis. 325
MARGUERITE VAN DE WIELE. Contes de Noël. 346
MAX SULZBERGER. L'antisémitisme en Allemagne 357
CAMILLE LEMONNIER. Thérèse Monique. (Troisième partie.) 371
AD. PRINS. La criminalité d'après la science moderne 396
ESSAIS ET NOTICES.
PAUL THOMAS. Trois ouvrages nouveaux sur l'histoire ancienne 415
X. Bulletin bibliographique. 423
Table des matières. 431

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 4842